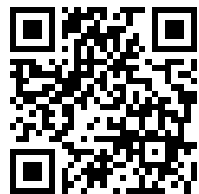


---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google<sup>TM</sup> books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



++  
8-61

CORNELL  
UNIVERSITY  
LIBRARY



LAURENCE AND JEANNE PUMPELLY  
ENDOWMENT



CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 093 157 802









Omnes omnium caritates patria una complexa est.

(CICÉRON : *De Officiis*, lib. I.)

# La Revue Savoisienne

PUBLICATION PÉRIODIQUE

de

L'ACADÉMIE FLORIMONTANE D'ANNECY

*Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1806*

## Sommaire :

- Académie Florimontane... *Liste des Membres et des Sociétés savantes. Statuts.*  
*Séances du 15 janvier, 5 février et 5 mars 1919.*  
*Concours de Poésie et de Beaux-Arts.*
- Ch. Marteaux. .... *Etude sur les Villas Gallo-Romaines et du Chablais. II. Les Villas à l'est de la Drance.*
- G. Letonnelier..... *Les limites du mandement d'Annecy à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.*
- J. Désormaux..... *Un ancien terme du droit féodal survivant en patois savoyard : Drouille, drouli.*
- L. Pfister..... *La Savoie et l'Alsace.*
- François Miquet..... *Le Collège de Saint-Nicolas d'Annecy en Avignon (suite et fin).*
- Louis Ritz..... *Quelques Chapitres inédits du Coutumier de Talloires.*

ANNECY

Imprimerie J. ABRY, Editeur

1919







**La Revue**

**Savoisienne**



Omnes omnium caritates patria una complexa est.

(CICÉRON : *De Officiis*, lib. I.)

---

# La Revue Savoisienne

PUBLICATION PÉRIODIQUE

de

L'ACADÉMIE FLORIMONTANE D'ANNECY

*Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1806*

---

1919

~~Cinquante-neuvième~~ Année



ANNECY

Imprimerie J. ABRY, Editeur

1919

---

*L'Académie Florimontane laisse à chaque auteur la responsabilité  
entière des opinions qu'il émet*

---

# ACADÉMIE FLORIMONTANE

*Fondée à Annecy en 1606*

*par Saint François de Sales et le Président Antoine Farre.*

*Réorganisée en 1851*

*par*

Louis BOUVIER (1819 ÷ 1908).

Jules PHILIPPE (1827 ÷ 1888).

Étienne MACHARD (1824 ÷ 1887).

Eloi SERAND (1826 ÷ 1891).

BIENFAITEURS :

LÉON MARÈS (1854 ÷ 1916)

*Donateur du château, des collections et du domaine de Montrottier*

D<sup>r</sup> C. ANDREVETAN (1802 ÷ 1879)

MELVILLE-GLOVER (1834 ÷ 1897)

D<sup>r</sup> F. DAGAND (1815 ÷ 1886)

D<sup>r</sup> THIONION (1830 ÷ 1917)

## MEMBRES DE L'ACADÉMIE FLORIMONTANE

*Tués à l'ennemi.*




Joseph DINGEON, capitaine commandant le 51<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, tué le 14 novembre 1914, aux environs d'Ypres (Belgique), cité à l'ordre de l'armée.




Alfred-Joseph BARD DE COUTANCE, avocat à Bonneville, soldat faisant fonctions de sergent au 109<sup>e</sup> régiment d'infanterie, mortellement frappé le 1<sup>er</sup> décembre 1914 à l'assaut de Vermelles (Pas-de-Calais), décoré de la médaille militaire.

Pétrus ROLLIER, notaire à Annecy, docteur en droit, capitaine au 416<sup>e</sup> régiment d'infanterie, tué le 26 septembre 1916 en Champagne (cité à l'ordre de l'armée).








Louis GRIVAZ, notaire à Annecy, docteur en droit, chef de bataillon au 170<sup>e</sup> d'infanterie, blessé mortellement au Bois du Seigneur, le 3 mai 1917, décédé à l'ambulance allemande de Blancy (Aisne), où il avait été recueilli. Chevalier de la Légion d'honneur et cité à l'ordre de la division.

## LISTE DES MEMBRES

*Présidents honoraires* : MM. Ch. MARTEAUX  I, professeur agrégé au Lycée Berthollet ; Max BRUCHET  I , archiviste départemental du Nord ; Charles BUTTIN, archéologue, 3, villa Mozart, à Paris.

*Trésorier honoraire* : M. Jean RITZ  C   I, compositeur de musique.














## COMITÉ.

- Président* : M. F. MIQUET  A, receveur honoraire des finances.  
*Vice-Présidents* : MM. Albert CROLARD, député, ingénieur ;  
 Isidore NANCHE  I, chirurgien-dentiste, et J. DÉSORMAUX  I,  
 professeur agrégé au Lycée Berthollet.  
*Secrétaire perpétuel* : M. Marc LE ROUX  I, docteur ès-sciences,  
 conservateur du Musée.  
*Secrétaire-adjoint* : M. G. LETONNELIER   A, archiviste  
 départemental de la Haute-Savoie.  
*Archiviste* : M. Joseph SERAND, archiviste-adjoint de la Haute-  
 Savoie.  
*Bibliothécaire et trésorier* : M. François GARDIER .  
*Membres du Comité* : MM. F. CROSET, E. FALLETTI, J. LAVO-  
 REL, <sup>G<sup>al</sup></sup> MAILLOT, Ch. RUPHY.  
*Revue savoissienne* : Directeur de la *Revue* : M. LE ROUX.  
*Comité de rédaction* : Section historique et archéologique :  
 MM. LAVOREL, LETONNELIER et MIQUET. — Section scienti-  
 fique : MM. FLAMARY et LE ROUX. — Section philologique  
 et littéraire : MM. DÉSORMAUX et G. MARTIN.  
*Domaine de Montrottier*. — Conservateur du château :  
 M. J. SERAND ; Econome du domaine : M. Ch. RUPHY.





## MEMBRES D'HONNEUR.

LISTES  
d'admission















MM.

- 1887 ALLART Achille, ingénieur des Arts et Manufactures, à Genève.  
 1915 BORDEAUX Joseph-Paul-Emile (le général) C  , à Bordeaux.  
 1913 BORDEAUX Henry  , homme de lettres, 44, rue du Ranelagh, à Paris.  
 1892 BRUCHET Max  I , archiviste départemental, à Lille (Nord).  
 1872 CHANTRE Ernest  , ancien sous-directeur du Muséum des sciences  
 naturelles de Lyon, à Fontville par Ecully près Lyon.  
 1906 COURTOIS D'ARCOLLIÈRES , secrétaire perpétuel de l'Académie de  
 Savoie, à Chambéry.  
 1882 DEMOLE Eugène, conservateur du médaillier de Genève.  
 1915 DONNET Fernand, administrateur de l'Académie royale des Beaux-  
 Arts et secrétaire de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique  
 à Anvers.  
 1878 DUFOUR Th., directeur honoraire de la Bibliothèque de Genève.  
 1910 FRUTTAS (le chanoine), président de la Société académique d'Aoste.  
 1914 GERBAIX DE SONNAZ (le comte) G C  G C , ancien ministre pléni-  
 potentiaire, sénateur du royaume d'Italie, via San Francesco da  
 Paola, à Turin.  
 1881 HOLLANDE  I , directeur honoraire de l'Ecole préparatoire à l'en-  
 seignement supérieur, à Chambéry.  
 1916 MARTIN Paul-Edmond, archiviste d'Etat, docteur ès-lettres, à Genève.  
 1916 MONTET (de) Albert, à Corseaux (Vaud).  
 1911 MURET Ernest, professeur de philologie romane à l'Université de Genève.
































- 1917 PARISSET Ernest, notaire, docteur en droit, à Lyon.  
 1916 PÉROUSE Gabriel  I, archiviste départemental de la Savoie, docteur ès-lettres, à Chambéry.  
 1916 S. G. M<sup>re</sup> PETIT Louis, archevêque d'Athènes.  
 1915 PLOCC Ernest , ingénieur, inspecteur honoraire de l'exploitation aux chemins de fer du Nord, 15, rue Vavin, à Paris.  
 1881 REVIL Joseph  I, docteur ès-sciences, géologue, ancien président de l'Académie de Savoie, à Chambéry.  
 1888 REVON Michel , professeur de littérature orientale à la Sorbonne.  
 1885 RITTER Eugène, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, correspondant de l'Institut de France, 3, chemin des Cottages, à Genève.  
 1911 VAN GENNEP, directeur de la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, professeur, 116, Grande Rue, Bourg-la-Reine (Seine).










#### MEMBRES EFFECTIFS <sup>1</sup>.

- 1910 ADÉ Henri, architecte, à Annecy.  
 1903 AUSSÉDAT Louis, ingénieur des Arts et Manufactures, directeur général de la Société des Forces du Fier, à Annecy.  
 1900 BALLEYDIER Louis  I, doyen de la Faculté de Droit de Grenoble.  
 1906 BARUT Jules , directeur de l'usine du Giffre, à Annecy.  
 1907 BLANDIN Henri, receveur des Domaines, à Annecy.  
 1896 BUTTIN Charles, ancien président de l'Académie Florimontane, membre du Comité de perfectionnement du Musée de l'Armée, 3, villa Mozart, à Paris.  
 1905 CATTIN Benoît, notaire, à Annecy.  
 1890 CROLARD Albert, député, ingénieur des Arts et Manufactures, à Paris.  
 1897 CROLARD Francis   A, directeur de l'exploitation du tramway Annecy-Thônes, à Annecy.  
 1897 CROSET François , ancien économe de l'Hôpital d'Annecy.  
 1906 DÉPOLLIÉ Louis  A, imprimeur, à Annecy.  
 1896 DÉORMAUX J.  I, professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.  
 1892 DESPINE Antoine (le baron), à Annecy.  
 1910 DESSERTÉTAZ Alfred, comptable, à Annecy.  
 1892 DOMENJOD Henri, percepteur en retraite, à Annecy et Sevrier.  
 1909 DUNAND Alexis, rentier, à Annecy.  
 1915 FALLETTI Eugène, entrepreneur de travaux publics, à Cran-Gevrier.  
 1901 FERRERO Marius, conseiller général, à Annecy.  
 1913 FLAMARY Antoine  I, entomologiste, au Pont-Neuf, près Annecy.  
 1916 FONTAINE Antoine, architecte, à Albigny.  
 1901 FREY Charles  I, entrepreneur de transports, à Annecy.  
 1906 GALLET Claudius   A, docteur en médecine, à Annecy.  
 1883 GALLIARD Louis, docteur en médecine, à Annecy.  
 1906 GARDIER François , à Annecy.  
 1913 GAYARD Adrien (le chanoine), supérieur de l'Ecole de Théologie, à Tessy, par Metz (Haute-Savoie).  
 1901 GENEVOIS Ferréol, docteur en pharmacie, à Annecy.  
 1906 HÉRISSEON Jean  A, imprimeur, à Annecy.  
 1907 LAEUFFER Eugène , directeur de la Manufacture d'Annecy.









<sup>1</sup>. La liste des membres effectifs a été arrêtée, sur proposition du Comité, par l'Assemblée générale du 23 janvier 1918.

- 1909 LAEUFFER Jean C , rentier, à Annecy.  
 1916 LANGLOIS Pierre, compositeur de musique, à La Puya, à Annecy.  
 1905 LAVOREL J.-M. (le chanoine), à Annecy.  
 1901 LAYDERNIER Léon  A , banquier, à Annecy.  
 1891 LE ROUX Marc  I. docteur ès-sciences, bibliothécaire et conservateur du Musée d'Annecy.  
 1908 LETONNELIER Gaston   A, archiviste départemental, à Annecy.  
 1911 MAILLOT C   I O , général de brigade du cadre de réserve, à Annecy.  
 1891 MARTEAUX Charles  I, professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.  
 1910 MARTIN Georges  I. professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.  
 1906 MICHEL Amédée, ancien conseiller général, à Thônes.  
 1893 MILLET François  A , ingénieur honoraire des Ponts et Chaussées, à Annecy.  
 1885 MIQUET François  A, receveur honor. des finances, à Annecy (Vovray).  
 1903 MURGIER Jules, chirurgien-dentiste, à Annecy.  
 1874 NANCHE Isidore  I, vice-président de la section d'Annecy du Club-Alpin.  
 1901 OGIER J.-M. (M<sup>re</sup>), à Talloires.  
 1906 ORLYÉ Philibert (d') , propriétaire, maire de Menthon-St-Bernard.  
 1911 PAUL-DUBOIS, conseiller référendaire honoraire à la Cour des Comptes, à Paris et à Menthon-St-Bernard.  
 1911 PÉRIN Louis , sous-intendant militaire de 2<sup>e</sup> classe, honoraire, à Annecy.  
 1915 PEISTER Louis, organiste de la cathédrale, à Annecy.  
 1894 PICCARD L.-E. (M<sup>re</sup>)  I O , proton. ap., chan. hon., à Thonon.  
 1897 RAILLON Fleury  I, architecte départemental, à Annecy.  
 1913 REBORD Charles (le chanoine), prévôt de la Cathédrale, à Annecy.  
 1912 REVIL Jean, licencié en droit, à Annecy.  
 1901 RICHARD Jean , géomètre en chef du Cadastre, à Annecy.  
 1874 RITZ Jean  C   I, compositeur de musique, Annecy.  
 1894 ROBERT Victor , à Annecy.  
 1908 RUFFIER Ernest  I, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.  
 1906 RUPHY Charles, industriel, à Annecy.  
 1897 SAUTIER-THYRION, propriétaire, à Veyrier-du-Lac.  
 1908 SERAND François, chef de bureau à la Préfecture, à Annecy.  
 1891 SERAND Joseph, archiviste-adjoint, à Annecy.  
 1908 SERVETTAZ Claudius  A, professeur à l'Ecole supérieure d'Annecy.  
 1874 TISSOT (l'abbé), curé de Cluses.  
 1901 VARAY François  , docteur en médecine, à Annecy.


## MEMBRES ASSOCIÉS

- 1910 ABRY Joseph, imprimeur-éditeur, à Annecy.  
 1914 AIX-SOMMARIVA (marquis d') Claude, lieutenant-colonel au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie italienne (Brigade du Roi).  
 1919 ANDRE Léon  A, directeur de la filature de Sainte-Claire, Annecy.  
 1912 ANTHONIOZ Alfred   A , industriel, à Genève.  
 1910 ANTHONIOZ Charles   A, sculpteur, 11, rue du marché, à Evian.  
 1911 BADIN Charles, négociant, à Annecy.  
 1916 BLANC Henri  , étudiant en droit, à Chambéry.  
 1912 BOUCHET Claudius , négociant, à Annecy.  
 1913 BRIFFAZ François, docteur en médecine, à Bonneville.  
 1912 BROCADET A.-P., pharmacien, à Paris.

- 1919 BRUNIER Georges, procureur de la République, Annecy.  
 1919 BURNIER Gilbert, agent d'assurances, Annecy.  
 1903 CARLE Henri, capitaine d'infanterie, 29, avenue Jules Ferry, à Montluçon. (Allier).  
 1895 CARNOT François \* ✕, ancien député, ingénieur des Arts et Manufactures, 8, avenue Montespan, à Paris.  
 1909 CARRIER Maurice, avoué, à Bonneville.  
 1919 CHAPPAZ Léon, agent d'affaires, La Côte-d'Hyot.  
 1913 CHOLLEY André ✕, professeur agrégé au Lycée Berthollet, Annecy.  
 1909 COCHON Jules \* ✕ O I ✕, conservateur honoraire des Eaux et Forêts, 5, avenue de Savoie, à Chambéry.  
 1903 COSTA DE BEAUEGARD (C<sup>te</sup> Olivier), à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).  
 1911 COSTAZ Gabriel ✕ A, directeur du Syndicat agricole de la H<sup>e</sup>-Savoie, à Annecy.  
 1906 CROYN A. \* ✕ I, directeur honoraire des Contributions indirectes, à Pipriac (Ille-et-Vilaine).  
 1916 CURRAL, avocat, à Bonneville.  
 1907 DENARIÉ Jean, notaire, à Annecy.  
 1906 DESCHAMPS ✕, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, à Bonneville.  
 1919 DOYEN O \* ✕, commandant de chasseurs alpins, Annecy.  
 1910 DUBETTER Ernest, préposé en chef de l'octroi d'Annecy.  
 1912 DUFOURNET Antoine (abbé) ✕ A, ancien professeur, 109, Grand'Rue, à Nogent-sur-Marne.  
 1919 DUPARC Emile, agent d'assurances, Annecy.  
 1913 DUSSAUGEY Ernest, ingénieur civil, à Annecy-le-Vieux.  
 1914 FAUCIGNY-LUCINGE (le prince de), Belle-Isle-en-Terre (Côtes-du-Nord).  
 1904 FAVRE Asghil, propriétaire, à Faverges.  
 1919 FAVRE-FÉLIX J., président du tribunal, Annecy.  
 1906 FAVRE-LORRAINE Jean-Marie, maire de Saint-Jean de Sixt.  
 1911 FOURNIER Jacques, ingénieur agronome, à Annecy-le-Vieux.  
 1908 GAILLARD Claudius, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, à Annecy.  
 1916 GOURGUET Paul, rentier, à Annecy.  
 1913 GOY (le D<sup>r</sup>) \* ✕ A, maire de Reignier, sénateur de la H<sup>e</sup>-Savoie.  
 1906 GUINIER Philibert \* ✕, inspecteur des Eaux et Forêts, chargé de cours à l'Ecole forestière, à Nancy.  
 1916 LETESTU André, directeur du Haras, à Annecy.  
 1911 MARCHAND Francis, avoué à Annecy.  
 1916 MARQUET Fernand, vétérinaire du Haras, à Annecy.  
 1913 MARTIN Paul (l'abbé), curé de Moye (Haute-Savoie).  
 1911 MARULLAZ François (l'abbé), économe au Grand-Séminaire, Tassy-Metz.  
 1911 MENTHON \* ✕ (le comte Antoine de), à Charbonnière, Menthon.  
 1914 MERCIER Lucien ✕, inspecteur primaire, à Annecy.  
 1916 MICHAUD François, rentier, La Tour de Peilz, Vaud (Suisse).  
 1899 MONNET (M<sup>lle</sup>), à Annecy.  
 1916 MONNIER Jean-Jacques, professeur d'histoire à l'Ecole supérieure des jeunes filles, à Genève.  
 1906 ORLYÉ Jean (d') ✕, licencié ès-sciences, à Paris.  
 1912 ORMOND Marguerite (M<sup>me</sup>), au château de Crevins-Bossey.  
 1916 PANNETIER François, géomètre-expert, Annecy.  
 1913 PASSORIO PEYSSARD (Ch. de), au château de Montaignu (Chalonnes sur-Loire), et à Nantes.

- 1916 PATURLE Camille, industriel, à Saint-Laurent-du-Pont.  
 1902 PÉRILLAT, ancien administrateur du Bon Marché, 18, avenue de la Bourdonnais, à Paris.  
 1912 PERNOUD Louis, curé de Bossey-sous-Salève.  
 1914 PERNOUD Louis, inspecteur-voyer en retraite, à Annecy.  
 1907 PERRAVEX François  A, inspecteur des postes et télégraphes, à Annecy.  
 1909 PÉRRET Henri, avocat, à Bonneville.  
 1912 PERRIER DE LA BATHIE, ingénieur agronome, à Ugine (Savoie).  
 1916 PERRILLIAT (le général Arsène). New-Orléans, Louisiana. U. S. A.  
 1919 PERRISSIN-FABERT, maire du Grand-Bornand.  
 1915 PFISTER Hubert, agent d'assurances, à Annecy.  
 1911 PISSARD Louis, notaire, à Saint-Julien-en-Genevois.  
 1909 RANNAUD Marie (le chanoine), à Annecy.  
 1911 REPLAT Georges, procureur de la République, à Albertville.  
 1911 REPLAT Jacques, directeur de la Société d'assurances « L'Union », à Annecy.  
 1903 REY Emile  A (N-I), procureur de la République, à Grenoble.  
 1912 ROBERT Louis, employé à la Société générale, à Annecy.  
 1909 ROSSET Marie  I, instituteur honoraire, à Groisy-le-Plot.  
 1916 ROUSSY DE SALES   (comte de), à Thorens.  
 1912 RUPHY Louis, architecte, à Annecy.  
 1901 SEYSSSEL-CRESSIEU (le c<sup>te</sup> Marc de) , château de Musin, par Belley.  
 1902 TERRIER Auguste O   A, secrétaire général du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc, 17, avenue de Tourville, à Paris.  
 1916 TISSOT-DUPONT André, industriel, à Paris.  
 1914 TRÉSAL (l'abbé), diplômé d'études supérieures d'histoire, à Conflans (Charenton-le-Pont, Seine).  
 1919 VINIT A., docteur en médecine, Thônes.

#### MEMBRES CORRESPONDANTS.

- 1916 BOILLLOT (l'abbé), curé de Liesle (Doubs).  
 1915 COUTIL Léon, archéologue.  
 1916 DUNOYER Norbert, à Juvigny.  
 1916 EMPRIN (l'abbé), curé de Valezan (Savoie).  
 1915 MANECY Jules, receveur des douanes en retraite, à Bayonne.  
 1916 MORET Léon , étudiant en médecine, à Lyon.  
 1916 POCHAT-BARON François (l'abbé), supérieur du collège de Thônes.  
 1914 TERRIER Jean, imprimeur, à Etampes.

# LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

QUI ÉCHANGENT LEURS PUBLICATIONS AVEC LA REVUE SAVOISIENNE

## FRANCE.

- AMIENS. Société des antiquaires de Picardie.  
ANNECY. Académie Salésienne.  
AUTUN. Société éduenne.  
AVIGNON. Académie de Vaucluse.  
BEAUNE. Société d'histoire et d'archéologie.  
BELLEY. Le Bugey.  
BESANÇON. Société d'émulation du Doubs.  
BOURG. Société d'émulation de l'Ain.  
— Société des sciences naturelles et d'archéologie de l'Ain.  
— Société Gorini.  
CHAMBÉRY. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.  
— Société savoissienne d'histoire et d'archéologie.  
— Société centrale d'agriculture.  
— Société d'histoire naturelle.  
CHERBOURG. Société des sciences naturelles.  
DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.  
GAP. Société d'études des Hautes-Alpes.  
GRENOBLE. Académie delphinale.  
— Annales de l'Université de Grenoble.  
— Société de statistique de l'Isère.  
— Société des Touristes du Dauphiné.  
LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.  
LYON. Société de botanique de Lyon.  
— Académie des sciences et belles-lettres.  
— Société d'agriculture.  
— Annales de l'Université. (Bibliothèque universitaire).  
— Revue d'histoire de Lyon.  
— Revue alpine (don).  
MACON. Académie des sciences.  
MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.  
MOUTIERS. Académie de la Val-d'Isère.  
NANTES. Société des sciences naturelles.  
NICE. Société des lettres des Alpes-Maritimes.  
NIMES. Académie du Gard.  
PARIS. Polybiblion. (Revue bibliographique universelle.)  
— Comité des travaux historiques et scientifiques.  
— Société nationale des antiquaires de France.  
— « Pro Alesia », revue des fouilles d'Alise.  
— Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie.  
— Société nationale d'agriculture (don du Ministère).

- PARIS. Bulletin du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc (don).  
 — L'Homme préhistorique.  
 — Le Mercure de France.  
 — La Grande Revue (don).  
 — Revue archéologique (souscription).  
 SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE. Société d'histoire et d'archéologie.  
 SEMUR. Société des sciences historiques.  
 THONON. Académie chablaisienne.

## ÉTRANGER.

- AOSTE. Société académique du duché d'Aoste.  
 BERNE. Mittheilungen der Naturforschenden Gesellschaft.  
 BRUXELLES. Société royale de botanique.  
 — Société d'archéologie.  
 CINCINNATI (U. S. A.). The Lloyd Library.  
 FRIBOURG. Société d'histoire du canton de Fribourg.  
 GENÈVE. Institut national genevois.  
 — Société d'histoire et d'archéologie.  
 — Société suisse de numismatique.  
 — Société de géographie (le Globe).  
 — Bulletin de la Société Zoologique.  
 LAUSANNE. Société vaudoise des sciences naturelles.  
 — Société d'histoire de la Suisse romande.  
 — Revue historique vaudoise.  
 MILAN. Atti della Società italiana di scienze naturali.  
 MOSCOU. Société impériale des naturalistes.  
 NEUCHÂTEL. Société des sciences naturelles.  
 — Société neuchâtoise de géographie.  
 PADoue. Atti dell. Acad. scient. Veneto-Trentino-Istria.  
 SAINT-LOUIS. (U. S. A.). The Missouri botanical garden.  
 SION (Valais). La Murithienne.  
 TURIN. Miscellanea di storia italiana (Regia deputazione di storia patria).  
 — Société d'archéologie et Beaux-Arts.  
 — Associazione fra oriundi savoïardi e nizzardi italiani.  
 — Bolletino storico bibliografico subalpino.  
 URBANA. (U. S. A.). Illinois state laboratory of natur. history.  
 VÉRONE. Madona Verona (Museo Civico).  
 WASHINGTON. (U. S. A.). Smithsonian Institution.  
 WISCONSIN (U. S. A.). Academy of sciences, arts and letters.  
 ZURICH. Anzeiger für schweizerische Geschichte alterthumskunde (Indicateur d'antiquités suisses).  
 — Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft (Soc. des Antiquaires).

## JOURNAUX.

- ANNECY. Les Alpes. — Industriel savoisien.  
 PARIS. Le Savoyard de Paris.



# ACADÉMIE FLORIMONTANE

Fondée le 15 janvier 1851

Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896

Siège social à Annecy

---

## STATUTS

approuvés par décret du 10 octobre 1918

---

### I. — But et composition de l'Académie.

ARTICLE PREMIER. — L'Académie Florimontane a été fondée à Annecy, le 15 janvier 1851, pour faire revivre l'ancienne Académie du même nom, créée en cette ville, en 1606, par saint François de Sales et le président Favre.

Elle a porté successivement les titres d'Association, de 1851 à 1861 ; de Société, de 1861 à 1910. et enfin elle a pris celui d'Académie dans son Assemblée générale du 15 janvier 1911.

Son but est de développer les études littéraires, historiques et scientifiques qui se rattachent de près ou de loin à l'ancien duché de Savoie ; de recueillir les manuscrits, chartes et documents qui peuvent intéresser l'histoire provinciale ; d'augmenter les collections de toute nature du Musée d'Annecy ; enfin de multiplier les encouragements partout où sera besoin pour concourir à la gloire et à la prospérité de la grande et de la petite patrie.

Elle prend pour devise cette phrase de Cicéron qui résume bien son esprit : *Omnes omnium caritates patria una complexa est.* (*De Officiis*, lib., I.)

Elle a été reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896.

ART. 2. — L'Académie a son siège social à Annecy, où elle tient séance le premier mercredi de chaque mois, sauf en août et septembre, ainsi qu'en cas d'empêchement. Tous les mem-

bres résidant à Annecy sont invités, par la voie de la presse ou par lettre, à y assister.

Sa durée est illimitée.

Les procès-verbaux des séances sont publiés dans la *Revue Savoisienne*.

ART. 3. — Comme moyen d'action l'Académie Florimontane a organisé, dès le début, des cours publics, elle a entrepris des fouilles et dirigé des promenades scientifiques ; elle a contribué par ses encouragements ou par ses dons à la fondation de Sociétés ayant pour but de répandre l'instruction ; elle donne des conférences, décerne tous les ans des prix de poésie, d'histoire et de beaux-arts ; elle publie un organe paraissant tous les trois mois : la *Revue Savoisienne* que tous les membres actifs et honoraires reçoivent gratuitement et les membres correspondants moyennant le prix d'abonnement, sauf dépenses autorisées par le Comité.

Elle a favorisé et favorise le développement du Musée d'Annecy depuis 1851, par l'apport de nombreux objets lui appartenant, qui y sont en dépôt, et elle met à la portée du public, moyennant un faible droit d'entrée, les riches collections de son château de Montrottier.

Elle attribue à la Bibliothèque municipale d'Annecy, les livres qui existent en triple dans sa bibliothèque.

ART. 4. — Elle s'interdit toute discussion politique ou religieuse. Elle exclut de ses concours toute polémique ou toute œuvre blessant la morale.

#### **Membres de l'Académie**

ART. 5. — L'Académie se compose de membres d'honneur, de membres effectifs, de membres associés et de membres correspondants. Tous doivent être majeurs, et les membres effectifs de nationalité française.

Les membres effectifs constituent l'Académie proprement dite et peuvent seuls prendre part à son administration.

Leur nombre est fixé à 60, dont 50 au moins doivent avoir leur résidence dans l'un des deux cantons d'Annecy.

Ils sont choisis, sur présentation du Comité, parmi les membres associés qui se sont plus particulièrement signalés par leurs travaux et leurs services. Ils paient une cotisation annuelle fixée par l'Assemblée générale, et qui est actuellement de 12 francs.

Les membres associés, dont le nombre ne doit pas dépasser 80, sont choisis parmi les personnes que leurs goûts, leurs études ou leurs travaux désigneront à la préférence de l'Académie. Les candidats doivent présenter une demande écrite, appuyée par deux parrains, qui sera soumise au Comité. Celui-ci statuera sur la demande au scrutin secret et à la majorité des membres présents.

Les demandes qui n'auront pas obtenu la majorité seront considérées comme non avenues et tenues secrètes. Les autres seront soumises à l'Assemblée générale annuelle des membres effectifs qui statuera définitivement, comme il est indiqué ci-après.

Les membres associés prennent part à tous les travaux de l'Académie, assistent aux séances, où ils ont voix consultative seulement, et peuvent devenir membres effectifs.

Ils paient également une cotisation annuelle fixée par l'Assemblée générale et qui est actuellement de 12 francs.

Les membres correspondants, dont le nombre maximum est fixé à 25, sont choisis parmi les personnes n'habitant pas l'un des deux cantons d'Annecy, qui peuvent rendre des services à l'Académie ou collaborer à ses publications. Nommés par l'Assemblée générale, sur présentation du Comité, ils paient une cotisation de 6 francs représentant le prix d'abonnement à la *Revue Savoisienne*, dont le service peut aussi leur être fait gratuitement, après décision du Comité.

Les membres d'honneur, dont le nombre maximum est également fixé à 25, sont choisis parmi les personnages de distinction qui font honneur à la Savoie ou qui par leurs travaux littéraires ou scientifiques ont attiré spécialement l'attention de l'Académie.

Ce titre honorifique peut être également décerné à des bienfaiteurs de l'Académie.

Les membres d'honneur ne paient aucune cotisation, reçoivent la *Revue Savoisienne* et sont nommés, sur présentation du Comité, par l'Assemblée générale des membres effectifs.

### **Elections**

ART. 6. — Chaque année l'Assemblée générale statutaire de janvier, complètera, le cas échéant, dans les limites prévues, les diverses catégories des membres, par la nomination de nouveaux titulaires.

A cet effet, le Comité présentera à son choix : 1° pour les membres effectifs, une rose de membres associés, comprenant un nombre de noms double de celui des places vacantes.

2° Pour les membres d'honneur, les membres associés et les membres correspondants, une liste des candidats qui auront été présentés et agréés par le Comité pendant le cours de l'année précédente.

L'Assemblée des membres effectifs votera au scrutin secret, et seront admis, jusqu'à concurrence des places disponibles, les candidats qui auront réuni le plus de voix et au moins, après trois tours de scrutin au besoin, les deux tiers des suffrages exprimés. Le vote par correspondance est admis, mais seulement pour les membres effectifs résidant en dehors d'Annecy.

Toute demande d'admission implique l'adhésion sans réserves aux statuts et règlements intérieurs.

Les membres effectifs et associés peuvent racheter leur cotisation annuelle en versant en une fois la somme fixée par l'Assemblée générale, qui est actuellement de 250 francs.

ART. 7. — La qualité de membre de l'Académie se perd :

1° Par la démission ;

2° Par la radiation prononcée, pour motifs graves, par l'Assemblée générale, à la majorité des deux tiers des membres présents, sur rapport du Comité et les explications du membre intéressé, dûment appelé à les fournir.

Les démissions doivent être adressées par écrit au Président ; elles ne produisent leur effet que pour l'année à venir.

ART. 8. — L'Académie nommera toutes commissions qu'elle estimera nécessaires et recrutera ces commissions parmi les membres effectifs et associés. Il lui sera loisible de faire appel à toutes les compétences qu'elle jugera utiles, même en dehors de ses membres.

## II. — Administration et fonctionnement.

ART. 9. — L'Académie est administrée par un Président et un Comité composé de 9 membres, élus par l'Assemblée générale des membres effectifs et choisis parmi eux.

L'élection du Président et des membres du Comité a lieu au

bulletin secret, à la majorité absolue des membres présents pour le premier tour, puis à la majorité relative pour le second tour.

Si, par suite de partage égal des voix, un troisième tour est nécessaire, le plus âgé sera nommé de droit.

Le Président est élu pour trois ans ; il est rééligible.

Les membres du Comité sont renouvelables par tiers tous les ans ; ils sont rééligibles et les séries sortantes sont déterminées par le sort. En cas de vacances, le Comité pourvoit au remplacement de ses membres ; les nominations doivent être soumises à la ratification de la plus prochaine Assemblée générale.

Les membres du Comité sont tenus d'assister à toutes les réunions. Tout membre manquant à trois séances, sans excuses valables, est considéré comme démissionnaire et il est pourvu à son remplacement par le Comité.

Les membres du Comité ne contractent, à raison de leurs fonctions, aucune obligation personnelle. Ils ne répondent que de l'exécution de leur mandat.

Le Comité choisit parmi ses membres :

Deux ou trois Vice-Présidents ;

Un Secrétaire ;

Un Secrétaire-adjoint ;

Un Archiviste ;

Un Trésorier ;

Un Bibliothécaire.

Les titulaires de ces fonctions, dont quelques-unes peuvent être réunies ou séparées, suivant l'opportunité, sont élus chaque année, et chacun des autres membres du Comité peut recevoir une délégation spéciale dans l'intérêt de l'Académie.

Des titres honorifiques peuvent être décernés par le Comité à d'anciens membres ou à des bienfaiteurs de l'Académie, dont les noms sont inscrits en tête de la *Revue Savoisienne*.

ART. 10. — Le Président représente l'Académie dans toutes les circonstances ; il fait convoquer les Assemblées, recueille les voix, fait le dépouillement des scrutins, prononce le résultat des votes et l'admission des nouveaux membres.

La police des séances lui appartient ; il donne ou retire la parole et a charge de faire observer strictement les statuts.

Il signe les procès-verbaux des séances avec le Secrétaire, la correspondance importante, et appose son visa sur tous actes émanant du Comité, de l'Académie ou des diverses commissions.

Il fait partie, de droit, de toutes les commissions.

En cas de partage, sa voix est prépondérante.

En cas d'absence du Président, ses fonctions sont remplies par l'un des Vice-Présidents.

ART. 11. — Le Secrétaire rédige les procès-verbaux des séances du Comité et de l'Académie, en donne lecture, reçoit, écrit et signe la correspondance ordinaire ; établit le compte-rendu des travaux de l'année et donne connaissance aux intéressés des délibérations qui les concernent.

Il est secondé par le ou les Secrétaires-adjoints, qui le remplacent en cas d'absence.

ART. 12. — L'Archiviste tient à jour le registre du mouvement des membres et rassemble tout ce qui peut intéresser l'histoire et la tradition de l'Académie.

Il classe les manuscrits, les correspondances, les documents divers, diplômes, gravures, médailles et autres collections de l'Académie. Il en a la garde et la responsabilité.

ART. 13. — Le Trésorier perçoit les revenus et produits de toute nature : fermages, cotisations, intérêts de fonds placés, remboursements de créances, prix de vente, etc. ; il poursuit les recouvrements par tous les moyens légaux et solde les dépenses ordonnancées par le Président. Il donne quittances des sommes reçues et se fait délivrer des récépissés chaque fois qu'il règle une facture.

Il doit présenter chaque année, à l'Assemblée générale, les comptes de l'exercice précédent.

ART. 14. — Le Bibliothécaire rédige le catalogue des volumes ou imprimés de toute nature ; il tient un registre de prêts pour constater la date de la sortie et du retour des ouvrages, avec les noms des emprunteurs ; il a, avec l'Archiviste, l'initiative de toutes les dépenses qui leur semblent nécessaires pour assurer le bon entretien et la sécurité des dépôts qui leur sont confiés.

Des règlements spéciaux déterminent l'organisation et le fonctionnement des archives, de la Bibliothèque et des autres services de l'Académie.

#### Fonctionnement du Comité

ART. 15. — Le Comité a la direction de l'Académie. Il veille à ses intérêts ; il gère et administre ses affaires avec les pouvoirs les plus étendus. C'est ainsi qu'il pourvoit à l'exécution



des mesures adoptées par l'Académie. Ses décisions sont enregistrées.

Le Comité nomme, s'il y a lieu, des employés et fixe leur traitement. Il peut subventionner des entreprises ou des publications utiles.

Aucune proposition d'ordre administratif ne peut être faite à l'Académie sans avoir été préalablement soumise à l'approbation du Comité.

Le Comité se réunit chaque fois qu'il est convoqué par le Président ou sur la demande du quart de ses membres.

Il prend ses décisions à la majorité des voix, mais il ne peut délibérer sans la présence de cinq membres au moins. Ces décisions peuvent toujours être frappées d'appel devant l'Assemblée générale, à qui elles seront soumises, soit par le Président, soit par trois opposants au moins. En attendant la décision de l'Assemblée générale, elles resteront en suspens.

Il est tenu procès-verbal des séances, signé par le Président et le Secrétaire.

Les membres de l'Académie ne peuvent recevoir aucune rétribution à raison des fonctions qui leur sont confiées.

### **Assemblée générale**

ART. 16. — L'Assemblée générale des membres effectifs de l'Académie se réunit une fois par an, dans le mois de janvier, et chaque fois qu'elle est convoquée par le Comité ou sur la demande écrite et signée du quart au moins des membres effectifs. Dans ce dernier cas, l'Assemblée demandée aura lieu dans les quinze jours qui suivront le dépôt de la demande.

Son ordre du jour est réglé par le Comité.

Elle entend les rapports sur la gestion du Comité, sur la situation morale et financière de l'Académie.

Elle approuve les comptes de l'exercice clos, vote le budget de l'exercice suivant, et pourvoit au renouvellement des membres du Comité et du Président s'il y a lieu.

L'Assemblée nomme trois vérificateurs des comptes (dont un supplémentaire). Ceux-ci doivent dresser un rapport dont ils donneront lecture à l'Assemblée générale suivante et qui est annexé au compte-rendu.

Les décisions de l'Assemblée sont prises à la majorité des membres présents.

L'Assemblée générale ne peut délibérer que sur les questions inscrites à l'ordre du jour par le Comité.

Elle délibère valablement, quel que soit le nombre des présents.

Toute proposition nécessitant une étude, émanant d'un membre et destinée à être soumise à l'Assemblée générale, doit être adressée par écrit au Comité, quinze jours au moins avant l'Assemblée générale.

Faute de remplir cette obligation, la proposition sera renvoyée au Comité pour avis.

Le rapport annuel et les comptes sont publiés dans la *Revue Savoisienne*, organe de l'Académie et sont adressés, chaque année, à tous les membres, au Préfet du département et au Ministre de l'Intérieur.

ART. 17. — Les dépenses sont ordonnancées par le Président. L'Académie est représentée en justice et dans tous les actes de la vie civile par le Président.

Le représentant de l'Académie doit jouir du plein exercice de ses droits civils.

ART. 18. — Les délibérations du Comité relatives aux acquisitions, échanges et aliénations des immeubles nécessaires au but poursuivi par l'Académie, constitutions d'hypothèques sur lesdits immeubles, baux excédant neuf années, aliénations de biens dépendant du fonds de réserve et emprunts doivent être soumises à l'approbation de l'Assemblée générale.

ART. 19. — Les délibérations du Comité relatives à l'acceptation des dons et legs ne sont valables qu'après l'approbation administrative donnée dans les conditions prévues par l'article 910 du Code civil et les articles 5 et 7 de la loi du 4 février 1901.

Les délibérations de l'Assemblée générale relatives aux aliénations de biens dépendant du fonds de réserve ne sont valables qu'après l'approbation du Gouvernement.

### III. — Publications et concours.

ART. 20. — Aucune publication ne peut être faite au nom de l'Académie sans l'examen préalable et l'approbation du Comité. Toutefois, des ouvrages pourront être publiés sous ses auspices par les membres de l'Académie qui auront obtenu l'assentiment du Comité.

ART. 21. — La *Revue Savoisienne* est l'organe de l'Académie. Cette publication trimestrielle, qui est adressée à tous les membres, est dirigée par un Directeur et un Comité de rédaction nommés par le Comité.

Le Comité de rédaction, composé de cinq à sept membres, choisis parmi les membres effectifs, est nommé chaque année. Le Président, le Secrétaire et le ou les Secrétaires-adjoints en font partie de droit.

Le Directeur de la *Revue Savoisienne* est choisi dans le Comité administratif. Le Comité de rédaction est réuni par le Président ou le Directeur au moins une fois par trimestre pour arrêter, en séance plénière, la composition du numéro trimestriel de la *Revue Savoisienne*.

ART. 22. — L'Académie organise des concours auxquels sont admis :

- 1° Les Français, excepté les membres effectifs et associés de l'Académie ;
- 2° Les étrangers qui sont membres correspondants de l'Académie ;

ART. 23. — Des règlements spéciaux déterminent l'organisation et le fonctionnement du Comité de rédaction et des concours.

#### IV. — Fonds de réserve et ressources annuelles.

ART. 24. — Le fonds de réserve comprend :

- 1° Le dixième au moins du revenu net des biens de l'Académie ;
- 2° Les sommes versées pour le rachat des cotisations ;
- 3° Le capital provenant des libéralités, à moins que l'emploi immédiat n'en ait été autorisé.

ART. 25. — Le fonds de réserve est placé en rentes nominatives sur l'Etat ou en obligations nominatives dont l'intérêt est garanti par l'Etat.

Il peut être également employé à l'acquisition des immeubles nécessaires au but poursuivi par l'Académie.

ART. 26. — Les recettes annuelles de l'Académie se composent :

- 1° Des cotisations et souscriptions de ses membres ;
- 2° De la vente de ses publications ;
- 3° Des subventions qui peuvent lui être accordées ;

4° Du produit des libéralités dont l'emploi immédiat a été autorisé : des ressources créées à titre exceptionnel et, s'il y a lieu, avec l'agrément de l'autorité compétente ;

5° Du revenu des biens.

## **V. — Modification des Statuts et dissolution.**

ART. 27. — Les Statuts ne peuvent être modifiés que sur la proposition du Comité ou du dixième des membres dont se compose l'Assemblée générale, soumise au Comité au moins un mois avant la séance.

L'Assemblée doit se composer du quart, au moins, des membres en exercice. Si cette proportion n'est pas atteinte, l'Assemblée est convoquée de nouveau, mais à quinze jours au moins d'intervalle ; et cette fois elle peut valablement délibérer, quel que soit le nombre des membres présents.

Dans tous les cas, les Statuts ne peuvent être modifiés qu'à la majorité des deux tiers des membres présents.

ART. 28. — L'Assemblée générale, appelée à se prononcer sur la dissolution de l'Académie et convoquée spécialement à cet effet, doit comprendre, au moins, la moitié plus un des membres en exercice.

Si cette proportion n'est pas atteinte, l'Assemblée est convoquée de nouveau, mais à quinze jours au moins d'intervalle, et cette fois elle peut valablement délibérer, quel que soit le nombre des membres en exercice.

Dans tous les cas, la dissolution ne peut être votée qu'à la majorité des deux tiers des membres présents.

ART. 29. — En cas de dissolution volontaire, statutaire, prononcée en justice ou par décret, l'Assemblée générale désigne un ou plusieurs commissaires chargés de la liquidation des biens de l'Académie. Elle attribue l'actif net à un ou plusieurs établissements analogues, publics ou reconnus d'utilité publique.

L'Académie décide dès maintenant que dans ce dernier cas, sa bibliothèque ainsi que ses collections seraient attribuées à la ville d'Annecy, et ses documents manuscrits aux Archives départementales de la Haute-Savoie.

Ces délibérations sont adressées sans délai au Ministre de l'Intérieur et au Ministre de l'Instruction publique.

ART. 30. — Les délibérations de l'Assemblée générale prévues aux articles 26, 27, 28, ne sont valables qu'après l'approbation du Gouvernement.

## VI. — Surveillance et règlement intérieur.

ART. 31. — Le Président devra faire connaître dans les trois mois à la Préfecture tous les changements survenus dans l'Administration ou la Direction.

Les registres et pièces de comptabilité de l'Académie seront présentés sans déplacement, sur toute réquisition du Préfet, à lui-même ou à son délégué.

Le rapport annuel et les comptes sont adressés chaque année au Préfet du département, au Ministre de l'Intérieur et au Ministre de l'Instruction publique.

ART. 32. — Le Ministre de l'Instruction publique aura le droit de faire visiter par ses délégués les établissements fondés par l'Académie et de se faire rendre compte de leur fonctionnement.

ART. 33. — Les règlements intérieurs préparés par le Comité et approuvés par l'Assemblée générale doivent être adressés au Ministre de l'Intérieur.

ART. 34. — Les jeux sont interdits.

ART. 35. — Les difficultés de toute nature qui pourront se présenter et qui ne sont pas prévues seront tranchées par le Comité : les pouvoirs les plus étendus lui sont donnés à cet effet. Ses décisions sont inscrites au *Coutumier* de l'Académie.

Les modifications apportées aux Statuts ont été votées, sur la proposition du Comité, par l'Assemblée générale du 23 janvier 1918, régulièrement convoquée à cet effet, conformément à l'article 27.

### *Pour le Comité :*

*Le Président :* F. MIQUET.

*Les Vice-Présidents :* A. CROLARD, I. NANCHE, J. DÉSORMAUX.

*Le Secrétaire :* M. LE ROUX.

*Le Secrétaire-adjoint :* G. LETONNELIER.

*Le Trésorier-Bibliothécaire :* F. GARDIER.

*L'Archiviste :* J. SERAND.

## Décret d'approbation

---

Le Président de la République française, sur le rapport du ministre de l'Intérieur :

Vu la délibération de l'Assemblée générale de l'Association dite « Académie Florimontane d'Annecy » en date du 23 janvier 1918 ;

Le décret du 17 décembre 1896, qui a reconnu cette Association comme établissement d'utilité publique ;

Les statuts proposés ;

Les pièces établissant la situation financière de l'Association ;

L'avis du Préfet de la Haute-Savoie, du 12 avril 1918 ;

L'avis du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, du 25 juin 1918 ;

La loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901 et le décret du 16 août suivant ;

Le Conseil d'Etat entendu ;

### DÉCRÈTE :

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite « Académie Florimontane » dont le siège est à Annecy et qui a été reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896 sera désormais régie par les statuts annexés au présent décret.

ART. 2. — Le Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret qui sera inséré au *Bulletin des Lois*.

Fait à Paris, le 10 octobre 1918.

Signé : R. POINCARÉ.

Par le Président de la République,

Le Ministre de l'Intérieur,

Signé : J. PAMS.

---

## ACADÉMIE FLORIMONTANE - ANNECY

Assemblée générale du 15 janvier 1919

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures 1.

Après lecture du procès-verbal de la dernière réunion, qui est adopté, le PRÉSIDENT adresse des félicitations à M. le capitaine Cholley qui vient d'obtenir sa quatrième citation et des condoléances à M. Manecy, membre correspondant, qui vient de perdre son fils mobilisé.

La parole est donnée au TRÉSORIER pour l'exposé de la situation financière de l'exercice 1918 :

## RECETTES :

Rente 4 % Chemins de fer Ouest-Etat.. . . .	38 »	}	83 50
— 5 % Legs Bernard Thonion.....	28 »		
— 5 % Don de M. Arsène Perrilliat.....	17 50		
Intérêts des fonds en dépôt à la Caisse d'Epargne.....			79 36
Cotisations 1918.. . . .	1 438 30	}	1.564 30
Cotisations 1915, 1916, 1917.....	84 »		
1/2 Cotisations : 1915, 1916, 1917 .....	42 »		
Abonnements à la <i>Revue</i> .....			221 90
Annonces dans la <i>Revue</i> .....			30 »
Ventes de publications : Diverses.....	75 15	}	100 35
Exemplaires de <i>Boutae</i> .. . . .	25 20		
Rabais sur factures .....			5 65
Produit sur change de monnaie.....			6 65
Port de livres. Remboursement .....			3 »
Legs du Dr Thonion.....			500 »
TOTAL GÉNÉRAL DES RECETTES.....			<u>2.594 71</u>

1. Sont présents : MM. Adé, Aussedat, Blandin, Cattin, F. Crolard, Croset, Dépollier, Désormaux, Despiques, Domenjoud, Dunand, Falletti, Ferrero, Flamarly, Fontaine, Gardier, Genevois, E. Laeuffler, J. Laeuffler, Lavorel, Le Roux, Letonnelier, Marteaux, Miquet, Nanche, d'Orlyé, L. Plister, Rebord, Ritz, V. Robert, Ch. Ruphy, F. Serand, J. Serand.

Excusés : MM. A. Crolard, Langlois, G. Martin.

Les membres titulaires suivants, votant par correspondance, aux termes des statuts, ont envoyé leurs bulletins : MM. Balleydier, Barut, Buttin, A. Crolard, Gavard, Ogier, M<sup>re</sup> Piccard, Sautier-Thyrion.

DEPENSES :

<i>Revue Savoisienne.</i> — Solde facture Abry, 4 <sup>e</sup> trimestre 1917	384 65	
Factures des trois premiers trimestres 1918.	936 85	} 1.015 85
Clichés .....	79 »	
Bibliothèque. — Abonnements .....	32 50	} 61 20
Assurance .....	14 20	
Reliure .....	14 50	
Archives .....	19 20	
Correspondance du Bureau pour la <i>Revue</i> et la Bibliothèque.	17 45	
Frais de recouvrements.....	43 70	
Imprimés (convocations et en-têtes) ...	41 »	
Matériel .....	3 »	
Fournitures diverses et frais de bureau, étrennes du facteur, ports de livres, participation à frais de réception, etc .....	46 74	
Emploi du legs D <sup>r</sup> Thonion : Achat d'un titre de rente 5 % <sub>0</sub> , Dette publique française.....	497 80	
Plaquettes et gravures.....	112 45	
Entretien des tombes des Membres décédés.....	26 20	
<b>TOTAL GÉNÉRAL DES DÉPENSES.....</b>	<b>2 269 24</b>	
<b>TOTAUX : Recettes.....</b>	<b>2.594 71</b>	
Dépenses.....	2.269 24	
Excédent des recettes.....	325 47	
qui, ajouté à notre avoir en numéraire au 10 janvier 1918...	2.242 59	
porte à... ..	2.568 06	
notre avoir en numéraire au 15 janvier 1919.		

*Situation au 15 janvier 1919 :*

2 Obligations Chemins de fer Ouest-Etat 4 % <sub>0</sub> acquises pour le prix de.....	1.015 40	
1 Titre de 12 fr. 50 de rente, Dette publique, 5 % <sub>0</sub> (Perrilliat)	248 87	
1 Titre de 25 fr. de rente, Dette publique 5 % <sub>0</sub> (Thonion)	496 45	
Numéraire { Capital inaliénable <sup>1</sup> .....	256 78	} 2.824 84
{ A la Caisse d'épargne.....	2 559 32	
{ Entre les mains du Trésorier.....	8 74	
<b>TOTAL.....</b>	<b>4.585 56</b>	

Le projet de budget pour 1919 est ensuite proposé :

(1) Ce capital se décompose ainsi :

Dixième des bénéfices de 1914..	92 31	} 256.78
— — 1915..	23 72	
— — 1916..	48 73	
— — 1917..	59 48	
— — 1918..	32 54	



# PROJET DE BUDGET POUR 1919.

## RECETTES :

A prélever sur les fonds déposés à la Caisse d'Epargne, pour solder les frais d'impression de la <i>Revue</i> du 4 <sup>e</sup> trimestre 1918....			
	400	»	» »
Cotisations .....	1.600	»	» »
Abonnements.....	220	»	» »
Publicité : Annonces dans la <i>Revue</i> .....	100	»	» »
Vente de publications.....	200	»	» »
Rentes et intérêts de fonds placés .....	165	»	» »
Cotisations restant à recouvrer sur les exercices 1915, 1916, 1917 .....	mémoire		
TOTAL DES RECETTES.....	2.685	»	» »

## DÉPENSES :

Frais généraux :			
Recouvrements ...	45	»	} » » 115 »
Correspondance.....	25	»	
Fournitures de bureau et divers ..	45	»	
<i>Revue Savoisienne</i> : Impression et clichés .....		» »	1.800 »
Solde de la facture Abry, 4 <sup>e</sup> trimestre 1918.....		» »	400 »
Bibliothèque et Archives :			
Assurance.....	15	»	} » » 167 »
Archives .....	20	»	
Abonnements à périodique.....	32	»	
Reliure.....	50	»	
Achat de livres . ....	50	»	
Dépenses diverses et imprévues... ..		» »	145 46
Entretien des tombes des membres du bureau, décédés .....		» »	25 »
Fonds de réserve prélevé sur les bénéfices de l'année 1918. 1/10 <sup>e</sup> des bénéfices.....		» »	32 54
RECETTES ET DÉPENSES.....	2.685	»	2.685 »
Balance			

LE PRÉSIDENT remercie chaleureusement M. GARDIER dont la gestion et le projet de budget sont approuvés à l'unanimité.

M. Joseph SERAND donne lecture de son rapport sur l'exploitation du domaine de Montrottier pendant l'année 1918. Notre confrère entre dans des détails très complets sur l'agencement des salles, les mesures prises pour la sécurité du château et des collections, l'état des parcs et jardins, les améliorations apportées aux bâtiments, le rôle du personnel et les dispositions qui seront envisagées pour l'entrée des visiteurs.

Ce rapport est très applaudi et le Président adresse tous les remerciements de l'Académie à M. J. Serand, qui a sacrifié

DÉPENSES :

<i>Revue Savoisienne</i> . — Solde facture Abry, 4 <sup>e</sup> trimestre 1917	384 65
Factures des trois premiers trimestres 1918.	936 85
Clichés .....	79 »
Bibliothèque. — Abonnements .....	32 50
Assurance .....	14 20
Reliure .....	14 50
Archives .....	19 20
Correspondance du Bureau pour la <i>Revue</i> et la Bibliothèque.	17 45
Frais de recouvrements.....	43 70
Imprimés (convocations et en-têtes) .. .	41 »
Matériel .....	3 »
Fournitures diverses et frais de bureau, étrennes du facteur, ports de livres, participation à frais de réception, etc .....	46 74
Emploi du legs D' Thonion : Achat d'un titre de rente 5 %., Dette publique française.....	497 80
Plaquettes et gravures.....	112 45
Entretien des tombes des Membres décédés.....	26 20
<b>TOTAL GÉNÉRAL DES DÉPENSES.....</b>	<b>2 209 24</b>
<b>TOTAUX : Recettes.....</b>	<b>2.594 71</b>
<b>Dépenses.....</b>	<b>2.269 24</b>
<b>Excédent des recettes.....</b>	<b>325 47</b>
qui, ajouté à notre avoir en numéraire au 10 janvier 1918..	2.242 59
porte à... ..	2.568 06
notre avoir en numéraire au 15 janvier 1919.	

*Situation au 15 janvier 1919 :*

2 Obligations Chemins de fer Ouest-Etat 4 %/o acquises pour le prix de.....	1.015 40
1 Titre de 12 fr. 50 de rente, Dette publique, 5 %/o (Perrilliat)	248 87
1 Titre de 25 fr. de rente, Dette publique 5 %/o (Thonion)	496 45
Numéraire { Capital inaliénable 1 .....	256 78
{ A la Caisse d'épargne.....	2 559 32
{ Entre les mains du Trésorier. ....	8 74
<b>TOTAL.....</b>	<b>4.585 56</b>

Le projet de budget pour 1919 est ensuite proposé :

(1) Ce capital se décompose ainsi :

Dixième des bénéfices de 1914..	92 31	
— — 1915..	23 72	
— — 1916..	48 73	
— — 1917..	59 48	
— — 1918..	32 54	256.78

# PROJET DE BUDGET POUR 1919.

## RECETTES :

A prélever sur les fonds déposés à la Caisse d'Epargne, pour solder les frais d'impression de la <i>Revue</i> du 4 <sup>e</sup> trimestre 1918....			
	400	»	» »
Cotisations .....	1.600	»	» »
Abonnements.....	220	»	» »
Publicité : Annonces dans la <i>Revue</i> .....	100	»	» »
Vente de publications.....	200	»	» »
Rentes et intérêts de fonds placés .....	165	»	» »
Cotisations restant à recouvrer sur les exercices 1915, 1916, 1917 .....	mémoire		
TOTAL DES RECETTES.....	2.685	»	» »

## DÉPENSES :

Frais généraux :			
Recouvrements .....	45	»	}      »      »      115      »
Correspondance.....	25	»	
Fournitures de bureau et divers ..	45	»	
<i>Revue Savoisienne</i> : Impression et clichés .....		»	»      1.800      »
Solde de la facture Abry, 4 <sup>e</sup> trimestre 1918.....		»	»      400      »
Bibliothèque et Archives :			
Assurance.....	15	»	}      »      »      167      »
Archives .....	20	»	
Abonnements à périodique.....	32	»	
Reliure.....	50	»	
Achat de livres .....	50	»	
Dépenses diverses et imprévues.....		»	»      145      46
Entretien des tombes des membres du bureau, décédés .....		»	»      25      »
Fonds de réserve prélevé sur les bénéfices de l'année 1918. 1/10 <sup>e</sup> des bénéfices.....		»	»      32      54
RECETTES ET DÉPENSES.....	2.685	»	2.685      »
Balance			

LE PRÉSIDENT remercie chaleureusement M. GARDIER dont la gestion et le projet de budget sont approuvés à l'unanimité.

M. Joseph SERAND donne lecture de son rapport sur l'exploitation du domaine de Montrottier pendant l'année 1918. Notre confrère entre dans des détails très complets sur l'agencement des salles, les mesures prises pour la sécurité du château et des collections, l'état des parcs et jardins, les améliorations apportées aux bâtiments, le rôle du personnel et les dispositions qui seront envisagées pour l'entrée des visiteurs.

Ce rapport est très applaudi et le Président adresse tous les remerciements de l'Académie à M. J. Serand, qui a sacrifié

tous ses dimanches depuis deux ans au travail intérieur du château et à son organisation générale.

LE PRÉSIDENT donne ensuite la parole à M. Charles RUPHY qui lit son rapport sur les comptes de l'administration du domaine de Montrottier au cours de l'année 1918 et expose le projet de budget pour 1919.

LE PRÉSIDENT met aux voix l'approbation de ces comptes et de ce projet qui sont adoptés à l'unanimité. Il félicite M. Ch. Ruphy de son dévouement dans cette tâche absorbante et délicate qu'il a bien voulu assumer, sur la demande de la Commission agricole, en vertu des pleins pouvoirs à elle conférés. Il prie l'Assemblée générale de vouloir bien confirmer ce choix ainsi que celui de M. J. Serand comme conservateur. Adopté à l'unanimité.

L'ordre du jour appelle l'élection du président, de 4 membres du comité, et de 9 membres associés.

M. MIQUET expose que le comité, dans sa séance préparatoire, a pensé qu'il était utile de s'adjoindre des techniciens, dont les conseils seront précieux pour tout ce qui concerne l'administration et l'économie de notre domaine. Il a présenté un certain nombre de noms sur lesquels l'assemblée va être appelée à se prononcer.

Le Président cède alors le fauteuil à M. Nanche, premier vice-président en fonctions, qui va procéder aux opérations du scrutin. 41 membres titulaires de la Florimontane prennent part au vote. Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants que M. Nanche proclame :

Président : M. MIQUET, 38 voix, élu.

Membres du Comité : MM. LAVOREL, 36 voix ; Ch. RUPHY, 31 voix ; FALLETTI, 28 voix ; Croset, 27 voix, élus.

Membres associés : MM. ANDRÉ, G. BRUNIER, BURNIER, CHAPPAZ, C<sup>t</sup> DOYEN, E. DUPARC, FAVRE, PERRISSIN, D<sup>r</sup> VINIT.

M. NANCHE, en invitant M. MIQUET à reprendre sa place à la présidence, dit tout le plaisir qu'il goûte comme doyen de la Société, puisqu'il lui donne l'avantage de féliciter son vieil ami. Les trois ans écoulés de la présidence de M. Miquet laisseront dans l'histoire de notre Société un souvenir profond, une trace ineffaçable : ils sont le précieux augure qu'au cours d'une nouvelle période triennale il continuera à diriger avec autorité les travaux de l'Académie.

M. MIQUET s'exprime alors en ces termes :

« Je vous remercie, Messieurs, de la marque de confiance

sympathie que vous venez de m'accorder pour la troisième fois. Je m'efforcerai de m'en rendre digne et je vous demanderai de vouloir bien me continuer votre bienveillant appui pendant toute la durée de mon nouveau mandat.

« S'il fut un temps où les fonctions de président pouvaient être considérées comme purement honorifiques, la situation a bien changé depuis que nous avons à administrer le magnifique domaine qui nous a été légué. J'ai été dans mes fonctions admirablement secondé et on ne dira jamais trop combien le concours de MM. Serand et des membres de la commission agricole nous a rendu de services.

« Actuellement, le plus difficile est fait.

« Avec le concours de toutes les compétences et de toutes les bonnes volontés, je puis entrer sans appréhension dans le troisième cycle de ma présidence et je vous promets de consacrer à la prospérité de notre chère Académie tout ce qui me reste de force, avec mon entier dévouement. »

Il est procédé à la nomination de trois membres vérificateurs des comptes. Sont élus MM. DOMENJOUR, FONTAINE, D'ORLY.

Une proposition du comité au sujet de la commémoration des centenaires de Camille Dunant et du Dr Bouvier, fondateurs de la Florimontane, par la publication de leurs portraits dans la *Revue Savoisiennne*, et l'apposition d'une plaque sur la maison Dunant, est adoptée à l'unanimité.

Le comité demande à l'assemblée de prendre connaissance d'une pétition que le « Comité de la rive gauche du Rhin » fait circuler. Il s'agit d'émettre un vœu tendant à ce que les territoires de la rive gauche du Rhin soient, sinon réunis à la France, du moins neutralisés comme zone militaire. La Florimontane adopte à l'unanimité cette proposition.

M. DÉSORMAUX rappelle qu'en 1914 il a été décidé d'adresser à l'Université de Louvain les doubles de la bibliothèque florimontane et les ouvrages que chacun des membres voudrait bien offrir individuellement. Cette promesse sera réalisée dès que les envois pourront circuler facilement.

LE MÊME propose à l'assemblée le vœu suivant, qui est adopté à l'unanimité : « En réparation des vols commis par les armées allemandes dans les musées ou les collections particulières de la France, des destructions de nos monuments, de nos cathédrales, des objets d'art seront choisis dans les musées, palais, églises de la Germanie, et remis à la France à titre de compensation pour toutes les ruines sauvagement accumulées. »

M. F. CROLARD, rappelant sa collaboration amicale de vingt années avec Joseph SERAND qu'il a vu à l'œuvre, propose à l'assemblée de décerner un témoignage de sa reconnaissance à notre sympathique collègue, en lui offrant une plaquette-souvenir qui lui sera remise à la prochaine réunion de Montrotier.

Des applaudissements accueillent cette motion qui est approuvée à l'unanimité.

M. SERAND remercie M. Crolard et ses confrères et les prie de reporter à plus tard la réalisation de ce projet.

M. J. SERAND rappelle que ce jour du 15 janvier est une date historique pour la Florimontane. Il a en effet retrouvé dans les manuscrits de son père une note ainsi conçue :

« Mercredi 15 janvier 1851. De concert avec Bouvier Louis, docteur, Etienne Machard, professeur, et Jules Philippe, nous jetons les premières bases d'une société qui a pour but le progrès et l'encouragement des sciences, des arts et des métiers, à laquelle nous avons donné le nom d'Association florimontane. »

LE PRÉSIDENT se fait l'interprète de l'assemblée pour rendre hommage à nos vénérés fondateurs dont nous garderons tous un souvenir ému.

L'ordre du jour étant épuisé, le comité reste en séance pour l'élection de son bureau pour 1919. Tous les membres sortants sont réélus avec les mêmes attributions.

*Le Secrétaire : Marc LE ROUX.*

---

### *Séance du 5 février 1919.*

---

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

---

La séance est ouverte à 5 heures <sup>1</sup>.

LE SECRÉTAIRE donne lecture du procès-verbal de la dernière réunion qui est adopté.

Après avoir souhaité la bienvenue à MM. André, Brunier,

1. Sont présents : MM. André, Brunier, Désormaux, Despine, Domenjoud, E. Duparc, Favre Félix, Flamary, Fontaine, Lavorel, Le Roux, Letonnellier, Marteaux, G. Martin, Miquet, Nanche, L. Pfister, V. Robert, F. Serand, J. Serand.  
Excusés : MM. Gardier, Langlois.

Favre et E. Duparc, qui assistent pour la première fois à la séance, LE PRÉSIDENT s'exprime ainsi :

Messieurs,

« Pendant le mois de janvier, la Florimontane a été péniblement éprouvée par des deuils imprévus.

« M<sup>me</sup> Langlois, femme de notre éminent collègue, le compositeur Pierre Langlois, a succombé brusquement à la suite d'une pneumonie, et M. Henri Calliès, l'artiste connu, le coloriste remarqué dont le pinceau se plaisait à idéaliser les bords du lac, a été emporté après quelques jours de souffrances, le 17 janvier.

« Nous adressons nos plus vives condoléances à M. Pierre Langlois, ainsi qu'au commandant Joseph Calliès et à M. Yvon Calliès, frère et fils de notre collègue regretté.

« D'autre part, c'est avec un vif plaisir que nous avons vu conférer la décoration de la Légion d'honneur à M. Francis Crolard, président du Syndicat d'initiative et directeur général des services des Alpes françaises. L'activité, le zèle et le dévouement de notre infatigable collègue ont été appréciés par nos gouvernants comme par le public et c'est avec une approbation unanime que cette haute distinction sera accueillie.

« Il en sera de même pour la croix accordée, au titre militaire, au commandant Philibert Guinier, inspecteur des Eaux et Forêts, qui a été compris dans la promotion de janvier.

« Enfin M. Camille Croyn, médecin aide-major de 1<sup>re</sup> classe, fils de notre sympathique et fidèle confrère de Pipriac, a été cité à l'ordre du service de santé du 34<sup>e</sup> corps d'armée.

« A chacun de ces nouveaux décorés nous envoyons nos cordiales félicitations. »

LE PRÉSIDENT donne connaissance d'un mémoire de M. le général Bordeaux relatif aux Zones. Ce mémoire, après avoir exposé le côté historique de la question, demande que les Sociétés savantes de la Savoie, « qui sont les dépositaires naturelles et éclairées de nos traditions, de notre esprit et de nos aspirations », s'associent à la campagne entreprise de divers côtés pour obtenir l'abrogation de la neutralité helvétique qui pèse sur la Savoie du nord et toutes modifications que l'expérience a suggérées pour le régime de la zone douanière.

En ce qui concerne la première partie de cette demande, le fait brutal et invraisemblable qu'une province française est encore aujourd'hui soumise à la neutralité suisse a quelque

chose de révoltant qui ne peut plus être accepté. L'accord est unanime pour réclamer la suppression de cette hypothèque.

Le second point, visant la zone économique, est plus délicat. L'unanimité dans tout le pays n'a pas été obtenue pour cette question, et le plus sage est de s'abstenir.

M. le général Bordeaux exprime le vœu que le Gouvernement fédéral renonce de lui-même à un droit contestable et contesté dont l'abandon ne pourrait que faire disparaître tous les nuages et fortifier nos rapports de bon voisinage.

Nous partageons cet espoir.

La Florimontane, après avoir entendu la lecture du mémoire de M. le général Bordeaux émet à l'unanimité le vœu que la neutralité militaire qui pèse sur la Savoie du Nord soit abolie. L'expression de ce vœu sera envoyée au Président du Conseil des Ministres.

M. LE ROUX fait l'analyse d'un récent travail de M. LÉON MORET sur la géologie de la montagne de Veyrier. (Voir note séparée dans la R. S., prochain fascicule.)

M. DÉSORMAUX fait don de sa brochure : *Langue savoyenne et patois savoyard*, Annecy, Hérisson, 1918.

Autres livres reçus :

Norbert DUNOYER : *Almanach paroissial de Ville-la-Grand pour 1919*.

A. MORET : *Rois et dieux d'Égypte*. Paris, Colin, 1914

Id. *Mystères égyptiens*, Paris, Colin, 1913.

D' HOLLANDE : *Géologie de la Corse*, Grenoble, 1919.

(Dons des auteurs).

Ch. GORCEIX : *Corrélation probable d'après la théorie de l'isostasie des déplacements des niveaux de base et des oscillations des fronts glaciaires*. Ext. C. R. Ac. des Sc., décembre 1918.

Charles de GUERVILLE : *L'Héroïne (1412-1431)*, poème sur Jeanne d'Arc (avec lettre de Mistral).

J. COCHON : *La chapelle du Saint-Suaire à Chambéry*, Chambéry, 1917.

M. LETONNELIER donne lecture d'une *Note sur un document relatif aux Clarisses d'Annecy* :

« Notre aimable vice-président M. Nanche a bien voulu me confier un intéressant document relatif au couvent de Sainte-Claire d'Annecy, et m'a chargé de l'examiner. Je vous demande la permission d'exposer les résultats de mes recherches à son sujet.

« Il s'agit d'une pièce manuscrite, écrite au recto et au verso, et dont la teneur peut être divisée en deux parties :

« 1<sup>o</sup> Dans la première, on trouve résumé en quelques phrases le récit des « meaux et traveaux et afflictions » qui précé-



dèrent et devaient suivre le Voyage des Clarisses de Genève à Annecy. Une comparaison avec le récit de Jeanne de Jussie permet d'établir qu'il y a concordance parfaite entre les deux textes, et que vraisemblablement celui-là s'est inspiré de celui-ci.

« 2° La seconde partie comporte une liste de 27 religieuses Clarisses, énumérées dans l'ordre de leur entrée au couvent d'Annecy.

« Le texte est anonyme, mais il est hors de doute qu'il est l'œuvre soit d'une des religieuses secrétaires, soit encore d'un aumônier attaché au couvent<sup>1</sup>, qui a eu entre les mains le *Levain de Calvinisme* et ce qu'on pourrait appeler le *Registre des prises d'habits*, rédigé au fur et à mesure des entrées au couvent.

« A quelle époque a-t-il été écrit ? Bien qu'il n'y ait aucune date, il est facile de lui en attribuer une à l'aide de la dernière phrase ainsi composée : « La 27<sup>e</sup> (entrée au couvent), sœur « Aime Dorange, laïque et a present que j'aicrit, il y a 18 ans « quelle est morte : elle est toute entière quoique le cloître soit « fort humide. » Or, nous savons d'après le *Nécrologe*, publié par le chanoine Mercier dans les *Mémoires de l'Acad. Salésienne* (tome III, p. 34), qu'Aimée d'Orange, reçue en 1578, mourut en 1626. Notre texte est donc de 1644.

« Quel intérêt offre-t-il aux yeux de l'historien ? Cette liste de 27 religieuses établie dans l'ordre de leur entrée au couvent d'Annecy n'était d'abord pas connue, ce qui est un premier point. Nous ignorions en second lieu le nombre de *professions* qui pouvaient être faites dans un institut aussi austère que celui des Clarisses. Nous savons maintenant que pour une époque déterminée, soit 43 ans (1535-1578), au couvent d'Annecy, il y eut 27 entrées de religieuses presque toutes originaires de Savoie. — En troisième lieu, si l'on se réfère au *Registre* rédigé en 1739 par le P. Bonaventure Gariod, confesseur des Clarisses d'Annecy, qui fait l'objet de la notice due au chanoine Mercier, on constate que ce religieux reconnaît avoir établi son travail « sur des anciens mémoires », après avoir « mis en ordre des anciens et différents manuscrits pour une plus grande facilité ». Il est très probable sinon certain que le texte qui nous occupe a dû faire partie de ces mémoires. C'est donc une des premières *sources* qui ont permis d'écrire le peu que nous savons de précis sur le couvent d'Annecy. — Ce

1. M. Nanche penche pour la première de ces alternatives.

triple caractère, joint à la rareté des documents relatifs à cet établissement religieux nous a engagé à vous parler de lui un peu longuement. »

M. MIQUET continuant ses recherches sur les Savoyards qui fréquentèrent les anciennes Universités fait une communication sur l'Université d'Avignon. (*Sera publiée prochainement.*)

M. L. PFISTER communique ses impressions sur les rapprochements qu'il a observés entre la Savoie et l'Alsace. (*Voir article à part.*)

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

*Le Secrétaire : Marc LE ROUX.*

---

### *Séance du 5 mars 1919*

---

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

---

La séance est ouverte à 5 heures <sup>1</sup>.

Le SECRÉTAIRE donne lecture du procès-verbal de la dernière réunion qui est adopté.

Le PRÉSIDENT souhaite une cordiale bienvenue à M. le professeur Cholley qui, parti sous-lieutenant en 1914, nous revient capitaine avec quatre citations.

Il s'exprime ensuite en ces termes :

« Le lendemain de notre séance de février, mourait à Nice, après quelques jours de maladie, M. Albert Falletti, fils de notre cher collègue M. Eugène Falletti. Ce jeune homme, qui venait de fonder un foyer après avoir vaillamment fait son devoir pendant la guerre, d'où il était revenu mutilé, emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Il était président de la section d'Annecy de l'association amicale des Mutilés de guerre. Nous prions tous les siens de vouloir bien agréer nos plus vives condoléances.

« Nous sommes heureux, d'autre part, d'adresser nos plus sincères félicitations à M. Alexis Dunand, dont la fille, Mme

1. Sont présents : MM Désormaux, Despines, Falletti, Flamary, Fontaine, Gardier, Le Roux, Letonnellier, Marteaux, G. Martin, Miquet, Nanche, L. Pfister, Rebord, Revil, V. Robert, Ch. Ruphy, F. Serand, J. Serand.

Roullet, vient de recevoir la médaille de la reconnaissance française. Dans une promotion de 518 décorés, qui est la première accordée à des nationaux (d'autres, qui l'ont précédée, ne concernaient que des étrangers), Mme Roullet est la seule titulaire que la Savoie puisse revendiquer : si les dispensateurs de cette distinction craignaient d'être accusés de prodigalité, ce ne serait pas à notre égard : le mérite de l'élue n'en ressort, d'ailleurs, que plus apparent.

« Je présente aussi nos meilleurs compliments à M. Letonnelier, qui vient d'inaugurer brillamment, par une conférence sur la *Marseillaise*, la nouvelle série des conférences de la Société d'Instruction populaire, qui avaient été interrompues par la guerre. Le succès de notre collègue a été très vif et justifié.

« Messieurs, il me reste un autre devoir à remplir : celui de célébrer avec vous le centenaire de la naissance du docteur Jean-Louis Bouvier, l'un de nos quatre fondateurs, qui était né le 4 février 1819, à Saint-Félix.

« Votre Comité a décidé que le portrait de cet homme distingué serait publié dans le prochain numéro de la *Revue Savoisienne*. Ce portrait sera accompagné d'une courte biographie, dont je vais vous donner lecture, et qui résume le *curriculum vitæ* du savant dont notre Académie peut être fière. (Voir *article prochain, fascicule*). On croit que c'est principalement à l'initiative de Bouvier qu'est due la résurrection de la Florimontane : il avait 5 ans de plus que Machard, 7 de plus que Serand et 8 de plus que Jules Philippe qui, en 1851, n'avait que 24 ans. Dans ce groupe de jeunes, il était, selon toute apparence, l'entraîneur, le conseiller le plus écouté, le docteur. Ses collaborateurs étaient pourvus de qualités dont le concours devait assurer le succès de leurs efforts : Machard, directeur de l'usine à gaz et professeur de chimie, avait le culte de la science sans être un profane pour les lettres ; Serand, esprit enjoué, mais judicieux et pondéré, collectionneur et chercheur patient, l'homme des trouvailles heureuses, butinait un peu partout les sujets de communication ; enfin, Jules Philippe, écrivain de race et brillant causeur, aurait par sa verve, s'il l'avait fallu, chassé l'ennui qui menace parfois d'accompagner l'érudition.

« C'est avec un réel plaisir que nous rappelons ces noms qui nous resteront chers : la Société qu'ils ont fondée considère comme un pieux devoir de conserver leur souvenir et d'honorer leur mémoire. »

M. le chanoine LAVOREL dépose sur le bureau le 39<sup>e</sup> volume des *Mémoires de l'Académie Salésienne*.

M. SAUTIER-THYRION offre les brochures suivantes dont il est l'auteur : *Guide illustré du touriste aux Voirons* ; *Transfert du cœur de saint François de Sales de Venise à Trévise*, ext. du 39<sup>e</sup> vol. de l'Ac. Salès. ; *Le cœur de saint François de Sales sous la Terreur*, 1791-1801, Annecy, Niérat, 1884.

Remerciements aux donateurs.

Le PRÉSIDENT donne lecture de la correspondance.

Lettre de M. J. COCHON au sujet de la collection de souvenirs de saint François de Sales recueillie pendant quarante ans par l'abbé Collonge. Il signale l'utilité qu'il y aurait à ne pas laisser se disperser de si précieux documents.

M. CROLARD donne des nouvelles de l'état d'avancement du monument à saint François de Sales. Il a vu le sculpteur M. Descatoire qui, démobilisé, se remettra bientôt au travail.

Le MÊME signale l'existence au couvent de N.-D. d'Angers d'un portrait de saint François de Sales, exécuté 40 ans environ après la mort du saint. La supérieure du couvent donnera volontiers l'autorisation de photographier ce tableau.

M. le général Bordeaux annonce qu'il prépare un travail sur le général Borson dont il sera heureux de donner lecture à l'Académie Florimontane.

M. DÉSORMAUX étudie un terme usuel dans l'ancien droit féodal : sav. *dro(u)li*, *drouille* (V. dans le présent fascicule.)

M. LETONNELIER signale le don fait par M. Pellarin de deux cartes du front où on peut lire pour la région de Reillon des noms se rapportant à la Savoie.

Le MÊME parle des institutions administratives de la Savoie au Moyen Age : les *mandements*. Il délimite, d'après un acte ancien, les confins du mandement d'Annecy. (Voir article séparé.)

M. MARTEAUX présente quelques observations et rectifications à cet égard. La juridiction de Menthon englobait Veyrier. il faut voir la limite passant par la pierre Mageria et le col du Rampon ; le nant Baret doit être la combe Baret.

Le mont de Mandalaz est celui qui, à 14 kilomètres d'Annecy, domine le village de Mandalaz.

Le nant de Cisier est au-dessous du Semnoz, vers le village d'Epagny par Machevaz. A 200<sup>m</sup> du torrent du Brouillet existe le petit nant de Cisier, qui servait autrefois de limites au mandement de Duingt.

M. MIQUET fait une lecture sur les naturalisés en France sous l'ancien régime. (*V. article séparé.*)

On établit ensuite les conditions du Concours d'histoire et de poésie pour 1919 : 400 fr. sont consacrés à l'histoire, 200 fr. à la poésie. La Florimontane, sans vouloir fixer des sujets, verrait avec plaisir les travailleurs orienter leurs recherches dans le sens des monographies locales relatives à la Savoie.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

*Le Secrétaire : Marc LE ROUX.*

---

## ACADÉMIE FLORIMONTANE D'ANNECY

### FONDATION ANDRE VETAN

AVEC LA PARTICIPATION DE LA VILLE D'ANNECY

1919

## 46° Concours de Poésie et 16° Concours d'Histoire

---

Le Concours de 1919 est consacré à la Poésie et à l'Histoire. Une somme de 400 francs est affectée au prix d'Histoire et une somme de 200 francs au prix de Poésie.

Sont admis à concourir : 1° Les *étrangers* qui sont membres honoraires ou correspondants de l'Académie Florimontane ; 2° tous les Français, *excepté* les membres de l'Académie Florimontane, ainsi que les personnes qui ont fait partie de cette dernière et dont la démission remonte à moins de quatre années révolues au moment de l'ouverture des Concours : 1<sup>er</sup> janvier 1919.

Les personnes qui ont obtenu deux fois un premier prix dans un Concours Andrevetan ne sont pas admises à concourir de nouveau dans la section où elles ont été récompensées.

### POÉSIE

Le choix du ou des sujets est laissé aux concurrents; seront exclues cependant, les œuvres présentant un caractère de discussion, de polémique ou de satire politique ou religieuse, de même que celles qui ne pourraient supporter une lecture publique. Le nombre minimum des vers, en une ou plusieurs pièces, est fixé à cent. Les travaux devront être composés en langue française.

Les envois porteront une épigraphe qui sera répétée à l'extérieur d'un billet cacheté à la cire dans lequel l'auteur indiquera ses noms, prénoms, qualités, nationalité et domicile (les pseudonymes ne sont pas admis). Il devra inscrire sur le manuscrit, *en dessous de l'épigraphe*, la déclaration que l'œuvre est inédite et n'a été présentée à aucun concours. Chaque auteur pourra également, le cas échéant, en plus de son nom, indiquer le pseudonyme sous lequel pourraient être publiées ses œuvres.

Les divers envois d'un auteur devront porter la même épigraphe et il sera statué sur l'ensemble des pièces présentées.

Les manuscrits *resteront* la propriété de l'Académie Florimontane qui se réserve le droit de les publier, en tout ou en partie ; toutefois, les auteurs pourront en prendre copie.

Les œuvres et billet cacheté devront parvenir franco, par la poste, à M. Miquet, Président de l'Académie Florimontane, pour le 31 octobre 1919, dernier délai de réception, en un seul envoi, sous pli également cacheté à la cire, avec la mention très apparente : « Concours de poésie de 1919. »

**Les concurrents qui se feraient connaître, par n'importe quel moyen, ou qui ne rempliraient pas exactement toutes les clauses et conditions du concours seraient exclus.**

Les difficultés de toute nature qui pourraient se présenter seraient tranchées par les jurys de chaque concours, qui ont pleins pouvoirs à ce sujet.

## HISTOIRE

Le prix sera décerné à l'auteur du meilleur mémoire. en langue française, sur un sujet d'histoire, d'archéologie ou de biographie se rapportant à l'un des départements savoisiens. Toutefois, sans vouloir imposer des sujets, l'Académie Florimontane désirerait voir orienter les recherches dans le sens des monographies locales.

Les auteurs ne sont pas tenus de garder l'anonymat. *Ils devront déclarer par écrit* que leurs travaux n'ont été présentés à aucun concours.

Les envois devront être adressés à M. Miquet, président de l'Académie Florimontane, pour le 31 octobre 1919, dernier délai.

---

ÉTUDE  
sur  
LES VILLAS GALLO-ROMAINES DU CHABLAIS

---

II

Les Villas à l'est de la Drance<sup>1</sup>

---

La partie du Chablais située à l'est de la Drance n'a jamais été, comme certains ont été tentés de le croire, un pays perdu et négligé. En réalité, elle n'a cessé d'être habitée depuis la période néolithique comme le prouvent la hache polie de Meillerie, le polissoir d'Allaman (Lugrin), des pilotis à Amphion (Publier) et de nombreux blocs erratiques à cupules<sup>2</sup>.

Sous les Romains, la voie de Genève au pays des Nantuates, les noms des villas, l'existence de fondations antiques et de tuiles à rebord, et, après eux, les anciens cimetières, tout prouve aussi que ce territoire, étagé en pentes, en terrasses et en petits plateaux jusqu'au pied des monts, était assez peuplé et que les propriétaires y vivaient surtout de la culture des terres et de l'élevage. Si les trouvailles y sont rares, c'est que les productions, que l'on en tire en général des prés et des vergers, ne demandent guère le défrichement ou, comme les vignes d'en bas, le défonçage du sol. En outre, les petits torrents qui descendent du plateau, ont parfois causé, au cours des âges, des inondations locales qui ont ruiné les maisons et recouvert le sol de cailloux et de terre. Enfin, le souvenir des découvertes anciennes, si un historien n'a pas été là pour les noter, a totalement disparu ; seul subsiste plus ou moins celui des trouvailles faites pendant les trois dernières générations,

1. Voir mon étude sur *Thonon et ses environs*. RS, 1918, p. 64-70 et 114-119. Il est nécessaire de s'aider d'une carte de l'Etat major, soit au  $\frac{1}{80.000}$ , soit au  $\frac{1}{50.000}$ .

2. L. REVON. *La Haute-Savoie avant les Romains*. RS, 1875, p. 35, 61. Les pilotis d'Amphion se trouvaient au centre de la baie de La Rive, à l'est du débarcadère. M. E. Naz, maire de Publier, les a vus dans sa jeunesse, leurs têtes très visibles émergeant du fond à une vingtaine de mètres du rivage d'alors ; mais, depuis, la grève a reculé sous la montée des eaux et tout a disparu. Les pêcheurs des environs d'Evian n'ont pas souvenance d'avoir vu des traces de pilotis de La Rive à Saint-Gingolph. — Sur les blocs à cupules du Chablais. v. L. JACQUOT, *Pierres à cupules... du Chablais*, IV<sup>e</sup> congrès préhistorique à Chambéry, 1908, p. 449-512.

soit sur un espace de temps n'atteignant pas un siècle. Et il est probable encore que les vides causés dans la jeunesse par la grande guerre interrompent pour longtemps la transmission de ces menus faits archéologiques si intéressants pourtant pour l'histoire lointaine de ce pays.

Les cimetières méritent une mention particulière<sup>1</sup>. On les rencontre le plus souvent aux pentes de crêts de gravier sablonneux, de 0<sup>m</sup> 50 à 1<sup>m</sup> de profondeur, à l'écart des localités et au bord des vieux chemins, ce qui prouve l'ancienneté relative de ceux-ci. On a constaté très fréquemment que les squelettes étaient enfermés dans des cercueils en dalles rectangulaires faites de roches du pays, la tête regardant le levant ou le sud-est. Il y avait parfois deux à trois corps dans une tombe<sup>2</sup>; d'autres, plus larges, contenaient deux squelettes séparés par une paroi mitoyenne; parfois, la dalle du fond manquait; parfois, la tête seule était entourée de petites dalles; enfin, certains squelettes gisaient dans la terre nue.

Au point de vue chronologique, les dates de ces cimetières se répartissent en deux grandes périodes nettement tranchées. Avant le début du ix<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire du v<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup>, les tombes renferment des objets mobiliers, armes, parures, accessoires de vêtements; après Charlemagne, en vertu d'une décision d'un concile qui, sous cet empereur, avait voulu détruire une coutume rappelant le paganisme, les corps sont inhumés avec un simple linceul et les cercueils ne renferment aucun objet. Plus tard, on les groupe autour des églises ou des chapelles (ix<sup>e</sup>, début x<sup>e</sup> s.) : aussi quand, dans une localité, il y a un cimetière à dalles à l'écart d'une église, cela prouve que la date de construction de celle-ci est postérieure à la date du cimetière et peut être assez tardive.

Ces deux périodes générales renferment en outre des coupes chronologiques que des travaux antérieurs ont mises en lumière. C'est ainsi que le mobilier burgunde diffère sensible-

1. V. mon inventaire des sépultures burgundes dans LE ROUX et MARTEAUX, RS, 1898, concernant la Haute-Savoie. M. A. Cartier, dans sa notice sur les sépultures de Cessy, près Gex (SHAG. Bull. III, 1908) a raison de faire remarquer que l'expression de burgonde ne convient en réalité qu'aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles et qu'on devrait plutôt appeler mérovingienne et carolingienne les périodes des vii<sup>e</sup>-ix<sup>e</sup> s.

2. L'emploi des cercueils à plusieurs dalles a succédé dans nos contrées à celui des sarcophages romains; on note celui des auges en pierre aux v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècles, *Rev. épigr.* 1049, 1006, 937; C. XII, 949. Au sujet de l'usage de renfermer deux personnes dans le même tombeau, v. GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria confessorum*, rapportant que le sénateur chrétien Hilarius ordonna que les restes de sa femme fussent placés avec les siens dans le même sépulcre de marbre.



ment du mobilier franc, comme le mérovingien du carolingien. Dans les sépultures sans objets, il y a lieu aussi de tenir compte du fait que la bière est complète ou qu'elle manque de fond ou qu'elle est réduite à quatre dalles ou encore qu'il entre des tuiles dans sa composition<sup>1</sup>. Il se peut que les sépultures en terre libre appartiennent à des gens de condition servile.

Historiquement, la découverte de ces cimetières est intéressante<sup>2</sup>, parce qu'en l'absence de tuiles à rebord dont les humbles débris, trop souvent négligés, affirment l'existence d'une habitation romaine, c'est-à-dire d'une propriété ou villa ayant sa maison de maître et ses bâtiments d'exploitation, ils nous indiquent qu'une population mixte, d'origine barbare ou romaine, groupée en petits villages, avait succédé aux habitants des villas. Comme ces localités sont assez nombreuses, il en résulte que le Chablais paraît avoir été dans le haut moyen âge, grâce aux trois siècles de paix et de prospérité agricole de la domination franque, plus peuplé qu'à la fin de l'empire.

Je procéderai pour cette nouvelle étude de topographie gallo-romaine comme pour le travail précédent. Après avoir essayé d'établir la direction de la voie, j'énumérerai, en m'aidant de la toponymie, les villas qu'elle desservait plus ou moins directement.

**La voie romaine.** — Au sortir du pont de la Drance, il n'y avait pour une route, la voie ferrée mise ici à part, qu'un tracé pratique : c'était de longer la base du coteau de Publier jusqu'au lac où elle trouvait ensuite, le long du rivage du Léman, quatorze kilomètres de palier de La Rive à Meillerie. Ces conditions sont celles de la route nationale n° 5 ; c'étaient celles de la vieille route médiévale qui passait sous Amphion<sup>3</sup> et, sans doute aussi, celle de la voie romaine. Ces trois tracés se sont plus ou moins confondus<sup>4</sup> et il ne saurait être question de faire passer

1. On ne doit pas confondre ces cimetières avec les charniers dont les squelettes gisent en terre nue : les uns, situés sur des crêts où furent élevées, à la limite des mandements, des fourches patibulaires, renferment des restes de condamnés ; les autres ont été attribués par la tradition, à l'enfouissement de pestiférés et sont souvent signalés par une croix.

2. Je regrette de ne posséder sur ces cimetières que des renseignements oraux, toujours incomplets, et il est certain que ceux-ci ne valent pas une seule fouille bien conduite et soigneusement contrôlée.

3. J.-F. GONTHER, RS. 1897, 161 ; en 1306, *per stratam publicam subtus An-cyon* : *Id., Inv. de l'abbaye de Saint Jean d'Aulp.*, n° 928, 938 ; *Acad. Sale-sienne*, 1905, XXVIII ; en 1275, chemin public tendant depuis Pont de Drance vers Evian jusqu'au lac de Genève.

4. Au XVIII<sup>e</sup> siècle les ingénieurs sardes menèrent la route royale par le centre d'Amphion, du hameau des Vuarchex au nant du Ravin au-delà duquel elle ne tarde pas à rejoindre la route moderne.

celle-ci par le coteau même, en l'identifiant avec le vieux chemin qui monte de la Drance à Publier par Sussinge et Avonex où il sert de limite communale<sup>1</sup>. Malheureusement il ne reste ni souvenir, ni vestiges de la voie; le nom même d'étraz a disparu; seul, un mas au nord de Sussinge et à la limite de Thonon portait en 1730, au n° 2,447, le nom de *rotta*.

Entre le pont de la Druantia et le lac Lemannus, la voie, sur ce parcours de trois kil., passait sous un vicus allobroge, *Anciodunum*, si telle peut être l'origine d'Amphion<sup>2</sup>. Adossé au coteau, il surveillait le lac et cette grande plaine triangulaire qui porte son nom<sup>3</sup>, composée, à une faible profondeur, de cailloux et de gravier amenés par les débordements séculaires du torrent. Il défendait en outre le chemin qui conduisait à ce gué de Vongy si usité avant les Romains et encore après eux, au moyen âge<sup>4</sup>. Sur ce territoire borné par la Drance, le lac et la voie, il y avait place pour une importante propriété; mais aucun lieu dit n'en donne la preuve toponymique. Seules, des tuiles à rebord furent trouvées à deux kil. environ N.-O. du village, au lieu dit Carterat, à 0<sup>m</sup> 40 de profondeur, par M. Em. Blanc, qui découvrit aussi des masures au Closon. Egalement en face des Vuarchex, mais en se rapprochant d'Amphion, M. Mutillod défonça dans son champ, à un endroit entouré de murgers, sept tombes à dalles dont l'une renfermait, avec celui d'un parent, les restes d'un enfant; la tête de ce dernier reposait sur une pierre plate grossièrement incisée d'une croix. Il y avait probablement là l'emplacement d'un cimetière du ix<sup>e</sup> siècle.

1. Les villas, se suffisant à elles-mêmes, n'étaient pas nécessairement réunies par un chemin commun; mais il leur était utile d'être en communication avec la voie pavée par un chemin particulier.

2. Par l'intermédiaire *Ancedunum*: cp., dans HOLDER, Branciodunum, restitué avec doute, il est vrai; plus tard *Brancedunum*, Brancion (Saône-et-Loire) et l'art. *dunum*. Ducis, RS, 1865, 85, pensait d'abord retrouver dans Ancyon, pat. *Enfion*, auj. Amphion, le mot Accion, nom, d'après les Grecs, du Léman dans Avienus Festus, 682-83; ensuite, il tenta de l'expliquer par *uncio* = ruisseau; (v. les formes dans mon étude *Thonon et ses environs*, RS, 1918, 65); mais aucun ruisseau ne passe à Amphion, celui du moulin des Vuarchex coulant à 200<sup>m</sup> de là. Ançon serait la forme correcte, qui apparaît pour désigner en 1371 l'aqueduc de Ripaille, dans *Anczon*.

3. En 1730, le territoire d'Ancyon formait un grand mas de 900 parcelles ayant la plupart un nom particulier. Au xiii<sup>e</sup> siècle, on y distinguait le Plan d'Ancyon, et, près du lac et la Drance, les prés bois appelés la Genevreaz, *junipereta*, de *juniperus*, genévrier, pat. *jhenérrô* avec le bois de chênes de la Cheyniaz. Sur Amphion et ses lieux dits anciens, v. le cadastre de 1730 aux Archives dép. et Gonthier, *Saint-Jean d'Aulps, o. c.*, n° 918 à 985 et RS, 1897, 163-4.

4. Sur ce gué, v. *Thonon*.... RS, 67. Dans les étés secs, le large lit caillouteux de la Drance n'offre plus en amont et près du pont qu'un ruisseau large au plus de 1<sup>m</sup> 50, que l'on peut franchir d'un bond.

La voie, depuis le nant du Ravin, ayant la même assise que la route nationale n° 5, franchissait le petit nant Curiod, auj. Curieux, ou de la Léchère, limite de Publier et d'Evian et se dirigeait vers cette ville. Au point où elle abordait la ligne de l'ancienne enceinte, deux tracés étaient possibles : ou bien, elle passait sous la rue Nationale et obliquait vers la rive par l'avenue du Port, ou bien, et ce tracé, déformé par le plan de construction des maisons médiévales, paraît le mieux lui convenir, elle obliquait par les rues de la Monnaie et de l'Eglise, et plus ou moins par la place de l'Eglise, les rues Bugnet, Ed. Folliet et du Port qui bordent les anciens remparts, celle-ci du moins jusqu'à la ruelle qui descend du n° 25 de la rue Nationale à la gare du funiculaire, elle regagnait, au bout de l'avenue du Port, le grand chemin de Thonon à Meillerie<sup>1</sup>.

D'Evian à Meillerie, la route 5 a 13 kil. de palier le long du lac. La vieille route suivait le même tracé jusqu'en dessous du Tronc, chef-lieu de Lugrin, où elle a été peu à peu recouverte. Là, M. Alph. Lugrin, secrétaire de mairie, étudiant la direction d'un chemin projeté continuant celui de Véron jusqu'au lac, reconnut sous une mince couche de terre une route pavée de cailloux et rendue concave par le charroi. Plus loin, au lieu dit la Maladière du Rix, dans le petit bois de châtaigniers de la villa Montagne, c'est-à-dire entre la route 5 et le lac, M. Dutruel-Guérin défonça à 0<sup>m</sup> 20 une portion de chemin pavé longue d'une quarantaine de mètres et faite de cailloux roulés. Vu le peu de profondeur, il s'agit évidemment ici, non de la voie qui gît dessous, mais de la route sarde qui se dirigeait ensuite vers le haut de la villa Lagrange, jusqu'au-delà du Pont-Rouge où l'on perd sa trace. En réalité, elle se continue sous la route 5 jusqu'à Meillerie.

A la limite de Lugrin et de Meillerie commence le Mauvais Pas. Là, le contrefort rocheux de la montagne, se rapprochant peu à peu du lac, finit en un roc abrupt qui ne laisse entre celui-ci et lui que l'espace nécessaire à la route nationale défendue du côté des eaux par un mur de soutènement de quatre à cinq mètres de haut. Aussi, certains, s'appuyant sur des traditions locales, se sont demandés si une grande route antique avait jamais pu passer par un endroit aussi étroit et aussi dangereux. Mais il n'y a pas de doute qu'au chemin allobroge,

1. Ainsi s'expliquerait la situation de l'église paroissiale d'Evian (citée en 1219; SHAG, IV, part. 2, p. 26) placée à l'écart de la ville, mais au bord de la voie et dont la tour, percée d'archères, a évidemment servi à sa défense.

mentionné implicitement par César (III, 6), a dû succéder une voie romaine pavée large d'au moins quatre mètres, réduite peut-être ici à deux ou trois mètres et qui, plus ou moins bien entretenue, a servi pendant tout le haut moyen âge. Au XIII<sup>e</sup> siècle, elle fut utilisée durant les guerres de Pierre II de Savoie<sup>1</sup> et, en particulier, par les moines du prieuré de Montjoux et de l'abbaye de Saint-Maurice, quand ils venaient visiter leurs possessions de la rive méridionale du lac. Négligée, elle finit par être délaissée, de sorte qu'au charroi se substitua le transport par eau<sup>2</sup>; aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la navigation était intense sur le Léman. Quant au Mauvais Pas, il était devenu peu à peu impraticable, même aux piétons<sup>3</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, de 1690 à 1696, le gouvernement français, ému de l'état de la route, demanda un rapport à l'ingénieur Grivelli. Au XVIII<sup>e</sup>, ce furent les intendants piémontais qui, poussant un cri d'alarme, proposèrent le rétablissement de cette route commerciale qui continuait la route du Simplon et faisait gagner quatre bonnes lieues sur celle qui traversait le pays de Vaud. Ils furent écoutés, puisqu'en 1730, la route cadastrée offre partout une largeur égale évaluée officiellement à dix pieds de roi<sup>4</sup>. Cependant, malgré les réparations, le Mauvais Pas rede-  
vint très difficile; il était à peine accessible à âne ou à pied. A. Beaumont rappelle qu'il était réduit à un sentier de quatre pieds et qu'en plusieurs endroits il fallait passer sur des fascines supportées par des poutres; des accidents mortels se produisirent. Ce ne fut qu'en 1804 que fut établie la belle route plane dont les ingénieurs romains avaient étudié les premiers le tracé. Eux qui avaient franchi le Val de Fier et le défilé du roc de Saix, en Tarentaise, ont donc pu, sans grandes difficultés, asseoir leur voie sur le roc de Meillerie.

Après le Mauvais Pas, la vieille route traversait, en contre-

1. L.-E. PICCARD, *Hist. de Thonon*, 45.

2. Par exemple pour les bois coupés de la forêt de Bret qui alimentaient à Evian les fours du comte de Savoie: SHAG. XIII. p. 22, 24.

3. *Malus passus de Melerea, ubi multi periclitabantur*, XV<sup>e</sup> s.: BRUCHET, *Château de Ripaille*, 191. En 1730, *Maupas, Moupas, Moç Pas*, anc. cad. Thollon, n° 3511.

4. Sur cette route, v. DUCIS, RS, 1865, 93. 94; BRUCHET, *Archiv. dép.*, 1904. *Inv.* E, 188 (chemin gâté à la montée et à la descente du Mauvais Pas jusqu'à Melleriaz: piquage du roc, emploi de plateaux de bois dur); PICCARD, *o. c.*, doc. 32; A. BEAUMONT, *Desc. des Alpes*, 2<sup>e</sup> p., II, 257). Au début du siècle, les gens de Lugrin préféraient abandonner le chemin au lieu dit le Champ Poirier et gravir la montagne par un sentier à travers bois pour redescendre à Meillerie. On ne s'étonnera donc pas qu'un vieux meunier de cette localité, ne sachant comment exprimer sa reconnaissance à Napoléon, ait vénéré sa statuette et se soit fait faire un chapeau comme le sien.

bas de la nouvelle, la petite ville de Meillerie. A l'entrée, elle est enfouie maintenant dans les terre-pleins de la maison de M. H. Julliard, ancien maire, et de ses voisines ; puis elle reparaît au jour en une rue pavée, resserrée entre les maisons médiévales jusqu'à n'avoir que deux mètres de large ; enfin elle regagne la route nationale en contournant les murs du clos où s'élevait, avec le cimetière, la chapelle des moines de Montjoux.

Elle gravissait ensuite avec celle-là, au sortir de Meillerie, la pente surélevée par l'exploitation des carrières de calcaire liasique et se dirigeait, en s'écartant plus ou moins d'elle vers le lac, jusqu'à Saint-Gingolph, sur 6 kil. 500. Quant à la voie, recouverte par ces deux chemins et par les réfections successives causées par le tassement séculaire des terres, il y a peu d'espoir qu'on en retrouve jamais des vestiges.

Je parlerai plus loin des propriétés qu'elle bornait. Mais le village de Bret attire l'attention par son nom peut-être d'origine celtique<sup>1</sup>. Dans ce cas, il faudrait voir en lui un petit vicus allobroge bien placé pour défendre l'entrée du pays à des ennemis venus de la frontière nantuate.

A Saint-Gingolph, la vieille route, qui côtoyait le lac, remonte à angle droit vers l'église qu'elle contourne pour passer sur le vieux pont de la Morge ; ses pavés ronds y subsistent encore. Il est possible que la voie ait fait de même, le lit du torrent étant un peu plus resserré à cet endroit.

On ne connaît pas le tracé exact de la frontière du temps des Romains. César dit simplement (III, 1) que le territoire des peuples du Vallais s'étendait du pays des Allobroges, du Léman et (de chaque rive) du Rhône au sommet des Alpes. M. P.-Edm. Martin<sup>2</sup> croit que rien ne s'oppose à ce qu'on admette que la Viennoise se continuât jusqu'à l'embouchure du Rhône. C'est le traité de 1569 qui a fixé le cours de la Morge comme limite entre les Vallaisans et la Savoie<sup>3</sup>. Toutefois il ne faut pas oublier que la limite orientale de Saint-Gingolph prenait

1. *Inter Brest et flumen... Drancia*, 1039, HPM, Chart. II, C. 130 ; *Brestum*, 1267, WURSTENBERGER, *Peter der Zweite*, 401 ; *Nemus de Brest*, 1265, 1279, SHAG. XIII, 10 ; Bret, 1386, BRUCHET, *Chât. de Ripaille*, 330, 5 ; cp. dans HOFER, *Vita Romani*, 4, 16 : *Bresti montis saxosus angustias*. Au moyen âge, il était connu par sa forêt, ses carrières et il servait de limite territoriale. La tradition prétend qu'il a changé de place, le premier village ayant été détruit, au lieu dit la Chéniaz, à 2 kil. 100 avant Saint-Gingolph, par un éboulement. Lors des travaux de la voie ferrée, on y exhuma des poutres de maisons.

2. *Etudes critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne* (534-715) ; p. 15. n° 2 ; 136. n° 2.

3. Ducis, RS, 1894, 226. 229.

naissance au village d'Eydier (Le Bouveret), au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. C'est pourquoi, les Allobroges, devant posséder, d'après César, le versant N. O. du mont Grammont, devaient aussi s'étendre jusqu'au Rhône, de façon à avoir des confins naturels, faciles à défendre. Ainsi ce serait près de Port Vallais qu'aurait probablement été situé le bureau de douane ou *portorium* pour les marchandises importées.

Quoi qu'il en soit, au-delà de Saint-Gingolph, la voie longeait les monts par Port Vallais et Vouvry où Ducis a constaté ses traces<sup>2</sup> et elle rejoignait sans doute vers Saint-Maurice la voie militaire d'*Octodurun* (Martigny) à *Vibiscum* (Vevey). Là, celle-ci, après avoir franchi le Rhône, continuait vers le Nord par Saint-Tryphon et *Pennolucos*, près Villeneuve, où le chemin s'appelle encore *étro*. Le nom ancien de cette dernière localité, *Compendiacus*<sup>3</sup>, est intéressant ; car il est probable qu'elle le devait, non à un gentilice, mais plutôt, par une dérivation tardive en *acus*, à un *compendium* ou chemin de traverse raccourcissant le voyage pour ceux qui, venant de Vevey, voulaient gagner, sans aller jusqu'à Massonger-Saint-Maurice, la voie de la rive gauche du Rhône et du lac. Ce raccourci, partant donc de Villeneuve, quelque part par Noville ou Rennaz<sup>4</sup>, traversait le fleuve un peu en amont de son delta pour aboutir près des Evouettes, en face du *castrum* Tauredunum<sup>5</sup>, donc en deça de la frontière nantuate supposée plus haut. Ce raccourci était encore pratiqué au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, car c'est lui que suivit en 826 Ratleicus, secrétaire d'Eginhard, quand, emportant les reliques des SS. Marcellin et Pierre, il s'éloigna de Saint-Maurice en prenant, du sud-est au nord-ouest, d'abord la voie de la rive gauche. Or, *ubi, locum qui caput lacu vocatur praetergressus, bivium quo itinera in Francia ducentia dirimuntur attigit, dexteriorem viam ingressus, per Alamanno-*

1. En 1309, *a pineta d'Eydiex usque ad Loucon* ; en 1322, *a nanto dicto dou Loucon usque ad pinetum de Aydie* : *Mém. de la Soc. de la Suisse romande*, SHSR, XXXI, 187, 350. en 1418, pour la limite du droit de pêche des habitants d'Evian, *ab aqua Drancie usque ad pinetam de Ediez*, SHAG, XIII, 34. Voir, sur l'histoire de la limite vallaisane, Alexis CHAPERON, *Monogr. de Saint-Gingolph. Acad. Salésienne*, 1913, XXXVI, 95-101, 263.

2. O. c. Muraz (Monthey) rappelle certainement des ruines romaines.

3. Cp. HOLDER et H. JACCARD, *o. c.*, 102, 516.

4. Il y a un mas de Muraz à Noville et des tuiles à rebord ont été trouvées à Rennaz sous une épaisse couche de limon (F. TROYON, *Antiquités romaines*, SHSR, 1868, XXV, 512). Rennaz d'*arena* : ital. *rena*, *renella* : G. Rossi, *Glossario medioevale ligure*, donne *reina*, *renna* = sentier.

5. Sur sa destruction, en 563. v. S. CHAVANNES, *Bull. de la Soc. vaudoise des sc. naturelles*, XXIV, n° 99 ; RS, 1889, 211 ; P. MARTIN, *o. c.*, 125-137.

*rum fines...*<sup>1</sup> Il prit donc à droite un chemin qui lui fit rejoindre à Villeneuve la voie impériale de l'autre rive. S'il avait, au contraire, pris celui de gauche, celui-ci l'aurait conduit à Thonon et à Genève<sup>2</sup>. C'est précisément cette *via strata* que j'étudie ici.

Ch. MARTEAUX.

(A suivre.)

1. SHSR, XXIX, 24. Il ne s'agit pas évidemment ici du *bivium* de *Tarnaia*, entre Massonger et Saint-Maurice.

2. Ce lieu de *caput lac*, la tête du lac, qui s'entend ici évidemment de l'endroit où commençaient les marais du delta, et non les eaux mêmes du Léman, ne doit donc pas être identifié avec Pennolucos, qui a pu avoir cependant aussi ce sens. Dans un diplôme faux de 515 (donation de Sigismund au couvent de Saint-Maurice d'Agaune), les limites sont : ... *et omnes Alpes a capite lacus usque Martiniacum* : SHSR, XXIX, 5.

---

## Les limites du mandement d'Annecy à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle

---

Sous l'Ancien Régime en Savoie, l'unité administrative fut le *mandement* que nous voyons apparaître dès le XIII<sup>e</sup> siècle dans les textes. Le mandement était une circonscription territoriale, à la tête de laquelle se trouvait placé le représentant direct du comte de Savoie ou d'un seigneur féodal, en principe vassal du comte, — représentant qu'on appelait le châtelain.

A l'origine, le châtelain était placé à la tête d'une châtelainie, et le seigneur lui signifiait ses ordres et ses volontés à l'aide d'actes appelés mandements (*mandamus vobis*) applicables à toute l'étendue de chaque châtelainie. Dans la pratique, le mot de mandement finit par désigner non seulement l'acte émané de la chancellerie du seigneur, mais la châtelainie elle-même.

Les fonctions des châtelains n'étaient pas seulement administratives ; elles étaient aussi militaires, judiciaires et même financières. Ils figuraient comme on l'a dit les maîtres-Jacques de la Féodalité.

Le nombre des mandements qui existaient au Moyen Age en Savoie n'est pas encore connu d'une façon absolument certaine. Il y eut alors un tel enchevêtrement de juridictions et de fiefs, que l'inventaire rigoureusement exact de ces diverses circonscriptions n'est pas aisé à dresser.

Il en est de même et pour la même raison, en ce qui concerne les limites de chacune de ces circonscriptions appelées mandements, que nous ne connaissons pour ainsi dire pas. Or,

il m'est possible de présenter un acte qui comble précisément une de ces lacunes.

Notre aimable confrère M. Asghil Favre, de Faverges, possède entre autres documents précieux deux manuscrits de Besson dont il a copié une bonne partie pour les archives départementales<sup>1</sup>. Dans le tome II de ces manuscrits, sous le n° 130, figure comme suite des patentes et privilèges accordés en 1375 en faveur de la ville d'Annecy par Pierre, comte de Genève un texte intitulé : « Confins du mandement d'Annessi<sup>2</sup>. » C'est ce texte que M. Favre a bien voulu copier sur ma demande, et que je vous demande la permission, — après avoir obtenu la sienne — de vous communiquer.

G. LETONNELIER.

1. Archives dép. H<sup>er</sup>-Savoie. 1. E. 212. « Tableau généalogique, historique et chronologique de la ... maison et famille des princes de Faucigny ... Dressé sur les mémoires du R. P. D. Hilaire Leyat, abbé dans l'ordre des Feuillants. 1679. (Copie exécutée et offerte par M. Asghil Favre en 1909).

2. Cf. L. PERNOUD : *Table des matières des manuscrits de Besson*. (Ds : *Mémoires de l'Académie Salésienne*. 1197. Tome XXXIX. P. 171-195).

### Confins du mandement d'Annecy

Dans les reconnoissances dud. mandement, ses confins sont tels :

A parte Menthonis usque ad nantum vocatum Barel<sup>1</sup>, tendentem prae combam de Rampone<sup>2</sup>, usque ad pontem Clusae Sti Bernardi<sup>3</sup>. Item, a parte Thorenci usque ad aquam de Cellières<sup>4</sup>, et a parte Rupls, usque ad nantum de Soyrier<sup>5</sup>. Item, a parte Crusiliae, usque ad aquam Ussiae, tendentem prae subtus Mandallaz<sup>6</sup> a parte Annessiaci. Item, a parte mandamenti Balmae, usque ad locum appellatum Chantapollet<sup>7</sup>. Item a parte Rumiliaci in Albanis, usque ad nantum citra Marcellaz<sup>8</sup>, infra quos confines includitur mandamentum Pontis Vitrei. Item, a parte mandamenti Albiaci, usque ad nantum de Cisier<sup>9</sup>, tendentem superius ad villagium et grangias de Meclard<sup>10</sup> inclusive, ascendendo ad montem de Semenez prae Quercum Biolli, deinde prae planum vocatum Culet<sup>11</sup>, Crescum Rivilliens<sup>11</sup>, costam vocatam Bogey<sup>11</sup> et gietum de la Vocoz<sup>11</sup>. Item, a parte mandamenti Dugnii, usque ad nantum citra villagium Capellae, vocatum Armandi<sup>12</sup> inclusive, descendentem de monte de Semenez.

N.-B. — Les identifications de noms de lieux ont été faites d'après la carte du ministère de l'Intérieur, avec la collaboration de M. J. Serand :

1. Nant des Engagnes. — 2. Vallon de Bluffy. — 3. Pont de Dingy-S'-Clair. — 4. R. de la Fillière. — 5. Soyrier, hameau, commune de Groisy. — 6. Montagne de la Balme, au sommet de laquelle se trouve le hameau de Mandallaz, commune d'Allonzier. — 7. Lieudit, commune de Sillingy<sup>1</sup>. — 8. Le nant des Creuses, ou de la Vergne. — 9. Peut-être un nant qui coule sur le territoire de Sévrier. — 10. Hameau, commune de Balmont. — 11. L'identification de ces noms de lieux n'a pu être faite. — 12. Le nant de la Chapelle, affluent de l'Odon.

(1) *Chantepoulet*. — Situé au bas de la commune de Poisy, commune de Sillingy. Chemin partant de Chaumontet. Cité par M. MARTEAUX dans *Voie romaine de Condate à Genova*, R. S., 1907, p. 77, et par M. MORET dans la *Description de la Montagne de Mandallaz*, p. 10. (Note obligeamment communiquée par M. J. Duffresne.)



## Un ancien terme du droit féodal

survivant en patois savoyard : *Drouille, drouli* <sup>1</sup>

Parmi les anciens termes usités dans le français régional dont nous cherchons à constituer le lexique, les vocables relatifs au droit, aux vieilles coutumes, sont peut-être les plus intéressants. L'un d'eux est transcrit *drouli* (*drouly*), *droly*, *druly*, *druelle* (et autres variantes).

Ce mot a-t-il été d'un usage général en Savoie? Nous ne pouvons l'affirmer avec certitude; mais c'est du moins vraisemblable.

Voici d'abord quelques-uns des textes où il figure :

a) « Faire des contrats illicites ou recevoir des bonnes mains (*drouli, drollias*) pour faire des mariages : 10 livres. » (PERRIN, *Histoire de Chamonix*, p. 139 : Cas prévus et amendes portées dans les règlements de police).

b) « Il est dit dans tel bail que, avant le partage, le propriétaire prélèvera trois sommes de vin, et tel autre s'en réserve de même deux sommes (= sommées), *pour la droly*. » (G. PÉROUSE, *Etude sur les Usages et le Droit privé en Savoie au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 419<sup>2</sup>; renvoie aux *Archives départem. de la Savoie*, E, 93, f<sup>o</sup> 53 et E, 120, f<sup>o</sup> 41).

c) Dans les marchés de bestiaux que les paysans font entre eux, il est encore d'usage de donner au valet de ferme ou au berger une bonne main, qu'ils appellent *drouli*. » (Comte de LOCHE, *Histoire d'Aix-les-Bains*, tome I, p. 17).

Dans cette histoire, l'auteur consacre deux courts paragraphes aux *Mœurs* et *Usages*, ainsi qu'au *Langage*. Pour donner quelque idée du patois des environs d'Aix-les-Bains, il transcrit un dialogue entre un propriétaire et son fermier :

« *D'ai vindu avouai ma petiouta moge<sup>3</sup>, sa napoléons et cinq francs, poué la drouli au petiou Tuenne*. » Ainsi traduit : « puis la bonne main au petit Antoine. » (*Ibid.*, p. 8).

d) M. F. MUGNIER, analysant une charte d'emphytéose de moulins et battoirs sis à Faverges, en 1381 (*Mémoires de la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie*, t. XXXVI

1. L'étude sur MYOZINGE (Fr. de) paraîtra dans le prochain fascicule.

2. In *Mémoires de l'Académie de Savoie*, v<sup>e</sup> série, tome II [1914].

3. g = jh (s interdentale).

[1897], p. XLV), extrait du rôle des comptes de Jean de Serraval, chevalier, châtelain de Faverges<sup>1</sup>, s'exprime ainsi :

« Le Conseil du comte de Savoie fait rentrer dans la redevance due à Amédée VI un setier de froment que le châtelain s'était réservé pour lui-même à titre d'avantage personnel, *druelle*, épingles. »

Dans tous ces passages le sens du terme qui nous intéresse est fort net : pourboire, bonne-main, épingles. Il est ainsi commenté dans le petit vocabulaire qui termine l'importante étude de M. G. Pérouse<sup>2</sup> : « Supplément au prix dans un achat, ou à la ferme dans une location<sup>3</sup>. »

Quelles sont les formes plus anciennes de *drouli* ? Comment ce mot est-il transcrit dans le latin médiéval ?

Le texte qui sert de base à M. F. Mugnier est le suivant :

« *Incluso uno sestario frumenti de quo nulla mentio habetur in instrumento albergamenti predicti eo quia idem castellanus ad partem sibi reservavit annis singulis sibi solvendis nomine duellarium...*<sup>4</sup> »

Dans ce texte, remarque M. Mugnier, « les mêmes mots sont souvent écrits différemment ». Aussi bien proposons-nous de lire, ou de restituer, *d(r)uellarum*, ou *d(r)uelliarum*.

*Druella*, *druellia*, seraient des variantes du mot *droillia* mentionné par Du Cange : « *quod in venditionibus corollarii vice pretio rei emptae superadditur* ». (Texte de 1369.)

Du Cange relève encore *drolia*, « *quod praeter debitum a justitiae ministris exigitur sub muneris nomine* ». (Texte de 1356 : « *drolias et alia munera a jure prohibita...*<sup>5</sup> »)

*Drolia* figure aussi dans le *Château de Ripaille*, de M. BRUCHET : 295, art. 41 ; 302, art. 103.

Une variante est *drulla*, citée dans le *Glossaire des mots de la basse latinité employés dans les titres de la Bresse et du Bugey au Moyen-Age*, de BROSSARD<sup>6</sup>.

On le voit, ce terme n'est pas spécial à la Savoie. On le trouve également dans les régions limitrophes, par exemple en Bresse et dans le Dauphiné.

1. Acte reçu par le notaire Josserand, de Cons. et approuvé par Amédée VI.

2. Cf. *Dictionnaire Savoyard*, v° *drouli*. Ce mot est donné comme masculin. Le genre usuel doit être le féminin.

3. Ouvrage cité, p. 624.

4. *Archives d'Etat*, à Turin, section 3°, n° 176. Copie de M. J.-B. Rossano, archiviste, communiquée à M. Mugnier par M. Jacques Bourgeois, avocat à Chambéry.

5. Voyez aussi Du Cange, v° *druaylia*.

6. In *Annales de la Soc. d'Emulation de l'Ain*, 1893.

Suivant Du Cange, *drolia* serait la transcription latine d'un mot français : « A vulgari *drouille*. » Sous cette dernière forme, ce vocable a été enregistré par divers auteurs ou lexicographes récents.

Nous le trouvons notamment dans le *Nouveau Larousse illustré*, avec cette glose : « Droit féodal. Présent que l'on donnait au seigneur en sus des lods et ventes. »

« Ce mot, dit Chéruef, était employé dans certaines coutumes comme synonyme d'étreunes, ou pour indiquer des présents que l'on faisait au juge à l'occasion d'une vente. » (CHÉRUEF, *Dictionnaire historique des Institutions, mœurs et coutumes de la France*, v° *Drouilles*)<sup>1</sup>.

Il y a bien identité entre *drolia*, *drouille* et *drolé*, *droulé* ; mais quelle est l'origine de ces mots ?

MM. Mugnier et le comte de Loche ont émis deux hypothèses divergentes. « Le mot *drouleries*, dit le premier de ces historiens, existe encore en Savoie, dans le *langage des campagnes*<sup>2</sup> pour indiquer une somme payée dans les ventes, en sus du prix, à titre de cadeau à la femme ou aux enfants du vendeur. »

Nous n'avons pas relevé *drouleries*, forme sans doute moins usitée que *droulé*, et qui a subi l'influence du dérivé de *drôle*. Peut-être la confusion est-elle due à une étymologie populaire.

Une *drôlerie* « est une chose drôle (parole, action, œuvre) ». Cette définition du *Dictionnaire Général*<sup>3</sup> nous renseigne insuffisamment. C'est de plus, dit Littré, « une chose de peu de valeur, bagatelle. » Une *drôlerie*, c'est encore un cadeau donné à un garçon, à une fille, signification du mot *drôle*, non péjorative, dans beaucoup de dialectes (notamment dans le Midi, dans l'Est et dans la Suisse romande)<sup>4</sup>.

Tout autre est l'hypothèse de M. le Comte de Loche. *Droulé*, dit-il, vient du latin *trulla*, coupe à boire. « On le retrouve dans les actes du Moyen-Age sous la forme de *dronlia* (*droulia* ?), avec la signification du nom moderne d'épingles. Il n'est pas

1. La forme française laisserait supposer que des graphies telles que *druelle*, (et sans doute *druly*, *drouly*), sont des notations imparfaites de *l* mouillée.

2. C'est là, pour désigner le patois, une locution qu'il convient d'ajouter à celles que nous avons relevées dans notre plaquette : *Langue Savoisienne et Patois Savoyard* (Annecy, 1918).

3. Le premier texte cité par le *Dict. Général* ne remonte pas au-delà de 1584, pour *drôle*, comme pour *drôlerie* (BOUCHET, *Serées*).

4. Notons enfin que le *Supplément* de LITTRÉ ajoute à l'article étymologie l'anglais *drollery*, mot qui « signifiait au temps de Shakespeare une farce jouée par des acteurs de bois, une troupe de marionnettes : a living drollery (*La Tempête*, acte III).

douteux que *drouli* soit l'ancienne forme du mot pourboire <sup>1</sup>. »

Quelle étymologie adopter ? Nous hésitons à proposer une nouvelle hypothèse. *Drouli*<sup>2</sup> appartient-il à la même famille que le français *druerie*, *droerie*, *druirie*, si fréquent dans les textes médiévaux ? (Voyez le *Dictionnaire* de GODEFROY.) Un des sens de *druerie* est : amitié, affection, galanterie, et aussi « marque, témoignage, enseigne, gage d'amour, cadeau galant, bijou, ornement de toilette ». Simple indication.

Constatons enfin que la forme *drouille*, dont nous venons de parler, survit encore dans les patois. On la relève notamment dans le Lyonnais et dans le Dauphiné. Dans le canton de Vaud et dans la région savoissienne voisine, un des sens est : copeaux, éclats de bois dus au « bouvet » (rabet) <sup>3</sup>. Mais peut-être y a-t-il *drouille* et *drouille*<sup>4</sup>, comme il y a *marrons* et *marrons* <sup>5</sup>.

Que de chapitres intéressants l'étude historique et comparative des parlers dialectaux pourrait ajouter à l'ouvrage fameux de DARMESTER : *La Vie des Mots*, ou à la *Sémantique* de Michel Bréal !

J. DÉSORMAUX.

1. C'est-à-dire : soit un ancien mot remplacé par pourboire. L'auteur renvoie à Ant(hony) ZICH (lire RICH), *Dict. des Antiquités grecques et romaines*. v° *trulla*, et au *Regeste Genevois*, n° 344.

2. Pour la dérivation sémantique, cf. *cadeau*.

3. N. DE PUITSPELU (*Dict. étymol. du Patois lyonnais*) a un article *drouilles*. sf. pl. « vieilles hardes, nippes démodées ». Il tire ce mot du fr. *drilles*, chiffons, avec substitution de suffixe, sous une influence péjorative, en s'appuyant sur une forme voironnaise *drylle*. Puitspelu ajoute : « On trouve aussi à Voiron *drouilles*, copeaux, qui me paraît être un autre mot. J'en dirai autant du vx. fr. *drouille*, épingles d'un marché, pot de vin. »

Enfin M. DAVZAT signale *drouilles*, dans son vocabulaire argotique récent (*L'Argot de la Guerre* ; A. Colin. 1918 ; *Lexique*, p. 258), au sens de « cheveux ». C'est, avec épenthèse de *r*, une variante d'un ancien mot populaire fort répandu : *douilles*. A Lyon : « se faire couper les *douilles* » (cheveux). Rien de commun avec le vieux mot « féodal ».

Celui-ci s'est-il abaissé au point d'avoir donné le composé trivial *radrouille*, *radrouiller*, d'origine douteuse ?

Ce qui nous paraît vraisemblable, c'est que l'on doit remonter pour la finale à un suffixe — *ucūla*.

4. Renseignement dû à M. J. Terrier.

5. M. MARTEAUX veut bien nous communiquer le renseignement suivant, complétant ou rectifiant une indication du Comte de LOCH :

25 févr. 1156. Dans un accord conclu à Saint-Sigismond (= Saint-Simon, Aix-les-Bains) entre l'évêque de Genève Arducius et le comte Amédée, on trouve ces lignes : « ...quod in mutationibus officiorum ejusdem domus, si episcopus inde placitum habuerit, druiliam, ibi ad modum habere debet. » SPON. *Hist. de Genève*, Pr. 3. p. 12 (tome II). Ce que le *Regeste Genevois* (p. 97) traduit : « ...que, si, à l'occasion d'une mutation dans les offices de cette maison, l'évêque tient une cour de justice, le comte ait droit, selon l'usage, à une *druilia*. »

Il n'est pas impossible qu'avec un affaiblissement du *t*, si rare qu'il soit, ce mot vienne non de *trulla*, vase à vin, mais de son dérivé *trulleum*, cuvette (ou vase, par le n. pl. devenu fém. *trullia*. Ce serait en somme un synonyme de *pot de vin*.

## La Savoie et l'Alsace

Deux noms bien chers à tant de cœurs de France. Deux provinces qu'il est bien doux d'appeler à la fois sa patrie. Et ils ne sont pas rares ceux-là, en notre pittoresque contrée, qui en même temps sentent couler dans leurs veines du sang de ces deux pays généreux.

La Savoie et l'Alsace, deux noms qui symbolisent d'une façon si éclatante le patriotisme français.

Les descendants des Allobroges n'ont-ils pas été pendant la guerre mondiale dont nous sortons à peine, la personnification même du héros français? Ne les a-t-on pas vus à la Marne, à Verdun, dans les Vosges et toujours au premier rang? Oubliera-t-on jamais ces intrépides alpins qui se sont couverts de gloire sur ces crêtes d'Alsace qui leur rappelaient celles de leurs montagnes et qui, après avoir été les premiers à la peine, furent les premiers au triomphe en descendant avant tous autres, dans la plaine brumeuse qui, depuis près d'un demi-siècle, les appelait?

Les enfants de la patrie de Kléber, par leurs protestations réitérées contre l'odieuse annexion dont ils furent victimes, par l'endurance avec laquelle ils subirent ces longues années d'esclavage, par l'attachement qu'ils conservèrent quand même et malgré de si cruelles persécutions, à la mère-patrie, et enfin par l'enthousiasme indescriptible avec lequel ils se jetèrent cœur et âme dans les bras de nos poilus, n'ont-ils pas prouvé au monde entier et d'une façon sans pareille dans l'histoire, ce que sont et ce que peuvent des fils de France opprimés? N'est-ce pas d'ailleurs par centaines de mille que depuis 1870, il fallut compter dans les rangs de notre armée, les soldats et officiers originaires des deux provinces qui viennent de nous être rendues.

La Savoie et l'Alsace qui, toutes deux, ont vécu les heures tragiques et émouvantes d'un retour volontaire à la France, ne sont pas sans avoir bien des ressemblances.

Situées aux extrémités adverses de la Suisse, nos deux provinces tiennent chacune une clef du sol français, du côté de l'Italie et du côté de l'Allemagne. La Savoie a ses Alpes, l'Alsace a ses Vosges, et toutes deux sont arrosées et limitées par un fleuve aux ondes profondes et majestueuses. Coïncidence

toute particulière, ce Rhône et ce Rhin prennent leur source dans les glaciers du même Saint-Gothard.

Communauté d'origine, les Celtes-Gaulois furent les premiers habitants de ces deux contrées et si, avec les anthropologistes, nous considérons la forme des crânes comme un signe propre à la classification des races, nous verrons que la brachycéphalie caractérise également le Savoyard et l'Alsacien. C'est par ce moyen d'ailleurs, que dans « L'Alsace-Lorraine de nos jours », Florent-Matter montre la différence qui existe entre le type alsacien et le type germain, celui-ci étant dolichocéphale.

Conquises par l'empire romain plus d'un siècle avant Jésus-Christ, les fertiles plaines de la région d'Argentoratum, le Strasbourg d'alors, et les vallées de l'Allobrogie furent sans trêve aucune le point de mire des hordes pillardes et affamées d'outre-Rhin. Goths, Teutons, Cimbres, Huns, Vandales et tant d'autres s'y ruèrent successivement, et ce n'est que l'occupation franque qui accorda un peu de tranquillité à leurs infortunées populations. Au cours des siècles, ces envahissements continuèrent et il est bien peu de guerres contre l'ennemi héréditaire, où la Savoie et l'Alsace ne furent le théâtre de sanglantes batailles. Combien de petits Savoyards et même d'Annéciens, comme l'une de mes grand'tantes, eurent, durant les guerres du premier empire, l'honneur peu enviable de se voir bercer par des soldats autrichiens.

Après avoir, l'une comme l'autre, dépendu au moyen-âge du saint empire germanique qui, heureusement, n'avait rien de commun avec l'ex-empire de Hohenzollern, nos deux provinces se trouvèrent réunies en 1793 à l'ombre de l'arbre de la liberté ; et dès cette époque leurs fils intrépides guerroyeront côte à côte sur tous les champs de bataille de l'Europe et même du monde. Les Decouz, les Chastel et Kléber ne firent-ils pas en compagnons la fameuse campagne d'Egypte ? Les Rapp, les Ney et Dessaix ne s'illustrèrent-ils pas communément en Russie ?

Le Savoyard et l'Alsacien n'ont pas seulement des rapports par leurs sentiments patriotiques et leur origine, mais encore par leurs mœurs, par leurs convictions profondément religieuses, par ce caractère calme et sérieux, qui n'exclut pas une certaine vivacité et le cas échéant une pointe d'esprit gaulois, et enfin par leur vif attachement aux anciennes traditions, qui tiennent une si large place dans la vie d'un peuple.

Fréquentes, au pays des Vosges comme en celui des Alpes, sont les familles nombreuses, et il ne serait pas étonnant que le prix Etienne Lamy, de Sallanches où il s'était arrêté, en-jambât l'Helvétie pour aller couronner un foyer villageois d'Alsace. Familles que l'on voit, si souvent, grouper autour de la table, parents, aïeux et enfants, sans oublier le ou les oncles et tantes traditionnels ; car là-bas, plus qu'ici encore, où c'est cependant une particularité, les cadets, pour ne pas quitter la maison paternelle, préfèrent de beaucoup devenir l'oncle vieux garçon.

Parmi les coutumes de l'Alsace, celles des vallées vos-giennes rappelleraient le plus celles des montagnes de Savoie, mais il en est cependant certaines, dans tout le pays, qui semblent avoir les mêmes origines. A la Pentecôte, les jeunes filles confectionnent de petites couronnes de fleurs qui, une fois bénites, sont accrochées aux portes des habitations et des étables, ce qui rappelle la coutume du même genre existant ici, mais à la Saint-Jean. A cette dernière fête, les feux, qui joyeu-sement illuminent nos vallons, font aussi le bonheur des en-fants d'Alsace ; ceux-ci, avec les fagots quêtés dans chaque maison, allument un gros feu sur la place de l'église et aux quatre coins du village. Est répandu également là-bas l'usage de planter un sapin ébranché devant la résidence d'un nouveau maire ; dans le vieux temps les jeunes gens en plantaient, mais la cime ornée de rubans, face à la fenêtre de leur fiancée. N'oublions pas les fêtes patronales, les « vogues » en Savoie, les « messtig » en Alsace, ces journées de fêtes familiales aux-quelles prennent part les parents venus de loin, et qui se ter-minent par des rondes champêtres et de ces chansons d'autrefois témoignant de l'amour de ces deux peuples pour le sol natal et la liberté. Enfin dans certains cantons du Bas-Rhin, à côté du grand nœud symbolique, qui donne tant de grâce aux jeunes Alsaciennes et qui a enthousiasmé nos poilus et nos gouvernants, il se porte une coiffe, sorte de serre-tête à paillettes d'or, un fichu de soie brochée ou brodée, tablier et jupon ayant beaucoup d'analogie avec le costume des femmes de Savoie et de Tarentaise.

Si jadis des rapports s'établirent entre les habitants des deux provinces qui nous occupent, c'est surtout par suite de l'émigration, ce courant impétueux qui emportait, vers des ré-gions éloignées et pour chercher fortune, tant de jeunes Savoyards. Nombre de ces voyageurs, se dirigeant vers l'Alle-

magne, s'arrêtaient en deçà du Rhin, éblouis par la prospérité de l'Alsace où ils trouvaient des moyens sûrs d'existence et par suite une vie facile. Dans ses *Notes sur l'émigration des Savoyards*, M. Max Bruchet mentionne qu'en l'année 1726, vingt-quatre Sallanchois étaient établis en Alsace, ainsi qu'une colonie de trente-deux individus originaires de la petite commune de Nancy-sur-Cluses et dont plusieurs avaient obtenu des lettres de bourgeoisie aux deux Brisach.

De son côté notre président M. Miquet, dans ses *Recherches sur les émigrants Savoyards*, nous dit que depuis fort longtemps cette agréable et riche province à la population accueillante, attirait les Chablaisiens, les Faucignerands et même les Tarins. Il donne une longue liste de leurs descendants dont par centaines on retrouve les noms dans les nombreux Alsaciens-Lorrains qui, après 1870, optèrent pour la nationalité française. « Recommençant le douloureux exode de leurs ancêtres, écrit-il, on vit ces Français d'alluvion faire fi de leur fortune et abandonner leurs foyers pour rester fidèles à la patrie de leur choix. »

Plus loin, le même auteur indique nombre de ces Savoyards ou de leurs descendants qui se distinguèrent dans leur pays d'adoption, je lui emprunterai les noms de quelques-uns : Pierre-Louis Forel, adjoint au maire de Mulhouse et député des Vosges à l'Assemblée constituante en 1848 et 1849 ; Pierre-François Monnet, avocat au Conseil souverain d'Alsace et maire de Strasbourg en 1793-94 ; Amédée Trombert, sénateur, membre du Conseil de la ville de Strasbourg en 1763-64 ; François-Xavier Marula, supérieur du grand séminaire, vicaire général et chanoine de la cathédrale de Strasbourg, décédé en 1893 ; Jean-Baptiste Trombert, né en 1806, procureur du roi à Altkirch, procureur de la République à Colmar et conseiller à la Cour d'appel de cette ville ; enfin Edouard Violland, député de Phalsbourg à la délégation d'Alsace-Lorraine, il y a une dizaine d'années.

J'ajouterai qu'au cours de recherches, je ne sais dans quelles archives de sa terre natale, mon père découvrit qu'un Muffat, de Megève, fut jadis organiste de la cathédrale de Strasbourg. En cette ville s'illustra le docteur Fodéré à la fameuse faculté où, jusqu'à l'année terrible, tant de jeunes Savoyards firent leurs études de médecine et de pharmacie.

Il est impossible d'admettre que, par le va-et-vient de tous ces émigrés et les rapports qu'ils devaient conserver avec leurs



familles restées dans nos montagnes, il ne se soit établi des relations solides et amicales entre leur pays natal et celui de leur domicile.

Si l'Alsace ne connut pas autrefois, ou bien peu, l'émigration des siens vers la Savoie, il n'en fut pas de même depuis que le joug prussien s'appesantit sur elle, et dès cette époque les enfants de celle-ci ne cessèrent de demander à celle-là de leur rendre l'accueil si bienveillant qu'au temps de la prospérité ils lui avaient prodigué. Cet accueil, le pays de Savoie le leur rendit largement et il les reçut les bras ouverts. C'est ainsi qu'un grand nombre d'Alsaciens, fuyant l'envahisseur, s'y établirent et y prospérèrent.

Entre parenthèse je rappellerai que la Cathédrale d'Annecy compte, comme cinq derniers organistes, trois Alsaciens et deux fils d'Alsaciens.

Bien des points de ressemblance entre ces chères provinces seraient encore à citer, mais en voilà suffisamment pour prouver qu'il existe entre elles une véritable parenté naturelle et morale.

La guerre a ravivé ces liens d'amitié et d'affinité, la paix ne pourra que les resserrer et les grandir.

L. PFISTER.

---

---

## Le Collège de Saint-Nicolas d'Annecy EN AVIGNON

*(Suite et fin)*

---

### Mémoire de ceux qui ont pris des grades à l'Université ou qui ont soutenu publiquement des thèses

---

- 1711 Joseph Favre, de Saint-Jean-de-Maurienne, du collège du Roure, est passé docteur en théologie.
- 1712 André Excoffier, de Chambéry, du collège de Saint-Nicolas, est passé docteur en théologie.
- 1713 Jean-Baptiste Symond, de La Rochette (collège du Roure), docteur ès droits.
- 1718 Louis Girod, de Chambéry, docteur en théologie.
- 4 juil. 1720 Pierre Sambuis, de Saint-Jean de Maurienne, bachelier en théologie.
- 1722 Claude-François Borrelly, de Saint-Jean de Maurienne, docteur en théologie.

- 28 juil. 1725 Jean-Baptiste Grange, de Saint-Jean-de-Maurienne, docteur en théologie. A soutenu des thèses publiques dans l'église des Dominicains.
- Id. Claude-François De Lachinal, d'Annecy, docteur en théologie. Ces deux étudiants ont été les premiers qui ont joui du nouveau privilège que l'Université a fait au Collège de ne payer que la moitié de la dépense du doctorat.
- 16 juil. 1726 François Favre, d'Annecy, docteur en théologie.
- 30 déc. 1727 Pierre-François de Sales, chanoine de la Cathédrale de Genève, a pris le grade de docteur en théologie, en présence de M<sup>sr</sup> d'Elio, vice-légat, de M<sup>sr</sup> de Gonteri, archevêque, et il réussit parfaitement, étant plein de vertu et de science.
- 13 nov. 1727 Antoine-Philibert Nouvellet, d'Annecy, diacre, a soutenu des thèses publiques de théologie dans la salle Saint-Thomas, des Dominicains.
- 20 nov. 1727 Pierre Dupré, de Saint-Jean de Maurienne, sous-diacre, a soutenu des thèses de théologie.
- 1729 Jean-Claude Buchard, d'Annecy, docteur en théologie.  
 — Claude-Louis Delachinal, d'Annecy, docteur en théologie.  
 — Pierre Dupré, de Saint-Jean de Maurienne, docteur le 23 juillet.  
 — Antoine-Philibert Nouvellet, docteur le 8 août.
- 1730 Joseph Grillery, d'Annecy, docteur le 26 mai.  
 — Joseph Rivol, du diocèse de Maurienne, docteur le 23 mai.  
 — Claude-François Planoz, de Chambéry, docteur le 8 août.  
 — Henri-Joseph du Frenay, du diocèse d'Annecy, docteur le 22 sept.  
 — Jean Cornery, sous-diacre, de Chambéry, docteur le 25 décembre.
- 1731 Etienne Marchant, du diocèse d'Annecy, docteur en théologie, 8 nov.
- |      |                           |   |                           |   |            |
|------|---------------------------|---|---------------------------|---|------------|
| 1732 | Joseph Chabert,           | — | de Chambéry               | — | 2 mai.     |
| 1733 | Jean-Antoine Burdin       | — | d'Annecy                  | — | 27 juillet |
| 1734 | François Guillet          | — | —                         | — | 15 juillet |
| 1735 | François Courtois         | — | —                         | — | 14 avril   |
| —    | François Déronzier        | — | —                         | — | 21 oct.    |
| 1736 | Joseph Grandis, prêtre    | — | —                         | — | 14 juin    |
| —    | Gaspard-François Chollet  | — | de Chambéry               | — | 13 août    |
| 1737 | Maurice Bovier, prêtre    | — | d'Annecy                  | — | 22 janv.   |
| —    | Jean-Antoine Dupré        | — | de Maurienne              | — | 13 mai     |
| 1738 | Antoine Fauraz            | } | prêtres du dioc. d'Annecy | — | 22 juin    |
| —    | Prosper-Claude Paget      |   |                           | — | 8 oct.     |
| —    | François Lachinal         |   |                           | — | 12 mai     |
| 1739 | Jean-Michel Donzier       | — | —                         | — | 29 juillet |
| —    | Jean-Antoine Vectier      | — | —                         | — | 24 oct.    |
| —    | Landry Turbil             | — | de Maurienne              | — | 30 juin    |
| 1740 | Noël Rambaud, prêtre      | — | —                         | — | 30 juin    |
| —    | Jean Germain, prêtre      | — | —                         | — | 30 sept.   |
| —    | Jean-Jacques Roux, prêtre | — | —                         | — | 12 déc.    |
| —    | François de Laurens       | — | de Chambéry               | — | 12 avril   |
| 1741 | Joseph de Moussy          | — | d'Annecy                  | — |            |

1743	Jacques Floccard, prêtre du dioc. d'Annecy	doct. en théol.	3 juillet
—	Joseph du Parc	—	déc.
1744	Jean Buissier (?)	—	juin
—	François-Marie Montréal	—	sept.
—	Joseph-Em. Guillot	—	—
1745	Jean-Aimé Veisy	—	18 mai
—	Claude-Aimé Mauris	—	—
—	Jean Masson	—	18 juin
—	Jean-Joseph Chambet	—	23 juillet
—	Pierre Morel	—	
—	Georges Desprez	—	
—	Roch Michellon	—	nov.
1746	Joseph Gagnière	de Maurienne	mars
1748	Pierre-François de Roget	d'Annecy	27 mai
—	Victor Giraud	de Maurienne	—
—	Etienne Roussillon	—	2 juillet
—	Nicolas Desrippes	d'Annecy	—
1749	Dominique Dépolier	—	29 mars
—	Joseph-Philibert Nicollin	—	—

.....

De 1749 à 1786, aucun renseignement.

1786	... Claraz.	du dioc. de Maurienne, docteur en	théologie,	18 mai
—	André Montréal, acolyte	d'Annecy	—	—
—	... Domenjoud, diacre	—	—	19 mai
—	Antoine Huiseird	de Maurienne	—	31 juillet
—	Michel Audé, diacre	d'Annecy	—	17 nov.
1787	Jean-Baptiste Desgeorges	de Chambéry	—	8 mars
—	François-Louis Mollot	—	—	30 avril
—	J.-François de Rolland	d'Annecy	—	7 mai
1789	Jacques-Marie Picollet	—	—	30 janv.
—	Pierre-M. Gerdil, diacre	—	—	16 mars
—	Victor Ballaloud, diacre	—	—	6 mai
—	Ennemond Rey, s <sup>r</sup> -diacre	de Chambéry	—	6 mai
1790	Etienne Cathiard, diacre	d'Annecy	—	5 mars
—	Joseph Carlin, diacre			
—	Pierre-Nicolas Paraz, du dioc. de Maurienne	—	—	8 mai

L'archidiocèse de Tarentaise n'est pas représenté dans ces listes.

Par contre, on trouve dans les matricules les noms d'étudiants provenant de vingt-six diocèses, sans compter ceux de la Savoie; Vienne et Grenoble en fournissaient le plus, puis Valence, Die, Viviers, Mende, Fréjus. Glandève, Apt, etc. Ces jeunes gens, recrutés dans des milieux différents, apportaient des mœurs et des idées dont la mise en commun produisait d'heureux résultats.

François MIQUET.

---

## Quelques Chapitres inédits du COUTUMIER DE TALLOIRES

---

Le Coutumier du monastère bénédictin de Talloires, rédigé le 1<sup>er</sup> février 1568 par les soins du prieur commendataire Claude de Granier, assisté de François Sogay, prieur claustral et en présence de tous les religieux solennellement assemblés. — *capitulantes... in loco capitulum teneri solito*, — nous est connu par trois textes à peu près identiques :

1<sup>o</sup> L'original lui-même (1568), ou plus exactement l'un des deux originaux<sup>1</sup>, conservé aux archives de l'Académie Florimontane;

2<sup>o</sup> Une copie de 1590, faite pour le curé de Talloires Raoul des Oches<sup>2</sup>, conservée aux archives du Sénat de Chambéry;

3<sup>o</sup> Une copie du 7 mars 1725, envoyée par l'Intendant général à la Cour des comptes.

Mon savant ami et collaborateur, le capitaine Robert de Launay<sup>3</sup>, s'étant rendu acquéreur de ce dernier manuscrit à la vente Costa de Beauregard, le publia in-extenso en 1908, en y joignant les variantes des deux autres textes. Les membres de l'Académie Florimontane connaissent tous ce merveilleux volume sorti des presses de la maison Honoré Champion, dont on ne saurait dire ce qu'on y admire le plus : la facture somptueuse de l'édition ou l'érudition aimable du poète qui en composa les Notes Introductrices.

1. Le Coutumier spécifie en effet que deux expéditions ont été faites : *duoque unius tenoris et substantiae*. La deuxième, retrouvée à Paris par M<sup>r</sup> Magnin et consultée jadis par M. V. Brasier, curé de Talloires, a aujourd'hui disparu.

2. Raoul ou Rodolphe des Oches, vraisemblablement parent proche de Claude des Oches qui figure parmi les témoins de la rédaction du Coutumier, fut curé de Talloires du 17 novembre 1588 à 1629, date à laquelle il permuta avec Jean des Oches.

3. Mort pour la France. le Capitaine Robert de Launay m'était cher par les souvenirs communs qui nous attachaient à l'antique monastère de Talloires, et par une correspondance prestigieuse où, par-delà les pensées délicates et l'humour exquis, se devinaient le noble cœur et l'âme droite du gentilhomme de race. La guerre, en nous appelant tous deux, nous avait séparés, et pour une période que j'espérais courte : le 9 mai 1915, il tombait dans les Flandres, frappé d'une balle à la tête. Sur le front moi-même, j'ai su cette mort trop tard pour dire en son temps, comme je l'aurais voulu, tout le culte que je vouais à son héroïque mémoire. Du moins M. Désormaux (*Rev. Savois.*, 1917, pp. 87 et 156) a-t-il salué avec émotion l'écrivain et le soldat dont la mère désolée m'écrivit qu'il fut « la joie et la fierté de sa vie ».

Or, en plus de ces trois textes déjà connus, il existait une copie du Coutumier au presbytère de Talloires vers 1887. Elle est signalée très explicitement dans les *Etudes sur les origines du prieuré* que publia à cette époque M. le curé V. Brasier. L'éditeur du *Consuetudinarium* le rappelait dans son avant-propos (p. 2) et ajoutait : « D'après les renseignements que m'a donnés le Curé de Talloires, elle a aujourd'hui disparu. »

Il n'y aurait pas eu lieu de s'attacher à la recherche de ce nouveau manuscrit si, d'après M. Brasier, il n'avait contenu « quelques additions » au texte déjà connu. Des additions à un document de l'importance du Coutumier, quelle qu'en fût la teneur ou l'époque, ne pouvaient être négligeables. Aussi n'avons-nous eu à regretter, ni notre curiosité, ni nos efforts à la satisfaire. Un peu par hypothèse et induction, beaucoup par ce hasard béni qui vient généralement au secours de l'archéologue obstiné, nous avons été assez heureux pour suivre à la trace cette copie disparue et la retrouver. Son propriétaire actuel a bien voulu nous la communiquer. Elle nous est apparue assez intéressante pour être présentée aux lecteurs de la *Revue Savoisienne*.

---

C'est un fort beau volume, format in-quarto, soigneusement écrit sur papier de chiffé et engainé dans une solide reliure de basane. Il ne porte aucune indication de date, mais l'écriture — entièrement de la même main — accuse assez nettement la fin du *xvi<sup>e</sup>* siècle, au plus tard le début du *xviii<sup>e</sup>*. La chose du reste importe peu, car il s'agit moins ici de savoir l'âge du manuscrit que la date où fut rédigé pour la première fois le texte lui-même. Or il n'est pas douteux qu'en dépit des quelques variantes que nous allons transcrire et des neuf chapitres inédits qu'on trouvera plus bas in-extenso, notre version est à peu près contemporaine du Coutumier de 1568. Nous en avons au moins une preuve péremptoire fournie par le chapitre *De meseriis*, où les deux lignes inachevées du texte de 1568 font place à un développement copieux de deux pages. Détailler ainsi les droits et les devoirs des mésièrs du monastère ? D'après l'Inventaire de 1720, 200, *xvi<sup>e</sup>* siècle. n<sup>o</sup> 110, les mésièrs avaient été supprimés par indult apostolique vers 1580. Eût-on pris la peine de préciser les attributs d'une charge qui n'existait plus ou — ce qui revient à peu près au même — avait été sommée de disparaître ? Il semble donc bien, pour ne citer que ce seul exemple, que notre copie ait été rédigée entre 1568 et 1580.

La seule objection sérieuse que l'on pourrait faire à cette affirmation est que le dernier chapitre additionnel, — subdivisé lui-même en quatre autres — annonce des « changements apportés à l'ancien coutumier » (*quaedam ex veteri Consuetudinario mutata*). Ce terme *vetus* ne semble-t-il pas impliquer qu'un laps de temps plus ou moins considérable, — cinquante ans, cent ans peut-être ? — s'est écoulé entre 1568 et l'époque où le texte officiel subit ces retouches ?

L'objection, à nos yeux du moins, ne paraît pas très valable, le terme *vetus* devenant applicable à n'importe quel texte, et à n'importe quel moment, par comparaison avec le texte *neuf* qu'on lui substitue. N'est-ce pas en ce sens que l'on parle de l'Ancien Testament, auquel succède immédiatement le Nouveau ? Mais il y a plus. Si cette expression employée en tête du dernier chapitre ne suffit pas à le rajeunir sensiblement, nous ne voyons par contre aucun inconvénient à considérer le *vetus Consuetudinarium* auquel il est fait allusion comme représentant en majeure partie la rédaction antérieure à celle de 1568. Cette thèse nous paraît en effet ressortir de l'examen même du texte. Car s'il est clair que le règlement nouveau concernant le chirurgien du monastère apporte des retouches à celui qu'élabora Claude de Granier, il n'est pas moins évident que deux autres font allusion et sont comparés à une rédaction plus ancienne. Sans entrer dans de fastidieuses discussions, il suffira de voir, par exemple, que le règlement du clerc de la curie est basé directement sur un contrat passé du vivant d'Amédée III de Charansonnex, qui fut prieur de 1512 à 1525<sup>1</sup>, et celui du luminaire de l'Épiphanie, sur la minute officielle (*ut constat instrumento*) dressée par François de Saint-Réal, notaire, — le même qui se trouvait présent au chapitre de Talloires le 1<sup>er</sup> février 1568 et y joua le rôle de témoin.

Nous sommes donc là au plus tard dans la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, et nous pouvons croire tout au moins que le rédacteur de notre nouveau texte, englobant dans une même formule respectueuse le Coutumier de 1568 et l'ancienne version qui lui avait servi de base — et n'en différait guère d'ailleurs, — évoqua par instants ce volume vénérable, d'un âge immémorial (*ab aevo immemorabili*<sup>2</sup>), qui par sa vétusté même (*ipsa vetustate*) et son écriture devenue indéchiffrable (*caracte-*

1. Cf. *Nécrologe*, VII id. mai (L. Ritz, *Le Nécrologe de Talloires*, Chambéry 1913), et p. 97, n<sup>o</sup> 2.

2. *Consuetudinarium*, Proœmium, p. 9.

*rumque lectura adeo obscurata*), ne pouvait plus se lire, encore moins se comprendre (*ut nec legi et minus intelligi facile queant*) et avait dû faire place à celui du prieur Claude de Granier.

Mais pourquoi un texte nouveau à si peu d'années de distance ? Surtout si l'on considère que la version originelle de 1568 resta seule en faveur au monastère, et faisait seule autorité officielle aux archives de l'abbaye, puisque ce fut elle qui fut transmise à la Cour des Comptes en 1725 ? A cela l'on peut répondre que précisément notre copie ne comporte pas de transformations essentielles, mais seulement des modifications légères (droits et devoirs du Prieur claustral, du clerc de la curie, du chirurgien-barbier ; détail du luminaire), quelques rectifications apportées au service des dîmes, des renseignements plus complets sur un office déjà ancien (mésiers) et des instructions pour une charge apparemment nouvelle ou sur laquelle le Coutumier de 1568 restait muet (maître de l'horloge, et fondeur de cloches). Seule la transformation indiquée au chapitre xcvi (suppression de la communion sous les deux espèces) présente une importance réelle au point de vue du culte (et à cet égard, il est vraiment étrange de voir l'ancien texte subsister dans la copie de 1725). Mais ce chapitre excepté, il n'y avait rien dans ces retouches diverses qui fût de nature à nécessiter la révision générale et solennelle d'un document désormais considéré comme officiel. Les réglementations nouvelles n'étaient ni si nombreuses ni si compliquées qu'elles ne fussent immédiatement mises en vigueur, sans hésitations possibles, par chacun des intéressés. Il suffisait de les consigner pour mémoire dans une copie spéciale qui resterait accessible à tous les religieux du prieuré. J'incline à croire que cette copie, retracée d'une main plus moderne, fut confiée au recteur de l'église paroissiale<sup>1</sup>, puisqu'elle devait passer plus tard au presbytère de la nouvelle église.

Ces quelques points établis, passons maintenant en revue le texte lui-même.

1. On sait que l'église paroissiale de Talloires ne faisait alors qu'un seul corps de bâtiment avec l'église du couvent : les moines bénédictins occupaient le chœur (autel de la Vierge) et les laïcs la nef (autel de S<sup>t</sup> Maurice). Le recteur de S<sup>t</sup> Maurice était donc en même temps curé de la paroisse. Cf. *Consuet.*, p. 73 : « Rector seu vicarius perpetuus parrochialis Ecclesiae Sti Mauricii Tallueriarum », et cinq lignes plus bas : « idem Rector seu curatus ». Voir aussi, *ibid.*, p. lix, n. 1. 2. 3. — Ce n'est qu'en 1772 que M<sup>r</sup> Bioré fit élever une église paroissiale distincte de l'église priorale, dans la partie supérieure du bourg, et y transféra les offices : c'est l'église actuelle de Talloires.

A. *Sequitur liber seu descriptio ordinarii observari soliti in quo attinet debitum Rdi Domini Prioris<sup>1</sup> ac Dominorum religiosorum, ceterorumque prebendorum, atque officiariorum* — insignis Prioratus conventualis Beatae Mariae Virginis Tallueriarum ordinis Sancti Benedicti Gebennensis Diocesis — quod ordinarium ab antiquissimo tempore juxta formam, ritum modumque infra sequentem rite observari solitum est, qui liber aut descriptio vulgariter Consuetudinarium vocatur.

Cet exorde résume la première partie du Proœmium de 1568; la deuxième partie (ratification du notaire Martin Longy et liste des témoins) se trouve plus bas, ajoutée au chapitre CXXIV.

B. *Repertorium rerum in hoc consuetudinario contentarum.*

a) *Et Primo : Tenor foundationis* Insignis Prioratus Conventualis Beatae Mariae Virginis Tallueriarum ordinis Scti Benedicti Gebennensis Diocesis. Carta Reginae Hermegardis.

Suit la charte de fondation de la reine Hermengarde (1031), que M. Brasier a analysée en détail dans ses « Etudes sur le prieuré ». Le texte en est donc connu et ne diffère pas de la version du British Museum, que nous avons publiée en 1904-05<sup>2</sup>, ni de celle de Turin. Il est donc inutile de la redonner ici.

b) *De numero Dominorum Religiosorum, cœterorumque Presbiterorum Praebendorum dicti insignis Prioratus Tallueriarum.*

C'est le premier chapitre du Coutumier. A partir d'ici suivent directement tous les autres qui, à deux exceptions près, conservent l'ordre exact connu. Comme ils ne portent aucun numéro dans notre texte, nous leur avons donné, pour plus de clarté dans la comparaison, ceux de l'édition Brienne.

Louis RITZ.

(A suivre).

1. Le prieur commendataire, distinct, bien entendu, du prieur claustral. Le premier était chargé de l'administration temporelle du couvent; le second en avait la direction spirituelle. Le prieuré de Talloires fut érigé en commende le 10 septembre 1397 par le pape Benoît XIII, qui y nomma Jean Fraczon, Cardinal de Brogny.

2. Cf. *Rev. Savois.* « Le Manuscrit de l'Abbaye de Talloires », où j'ai succinctement analysé les différentes parties du Livre du Chapitre, conservé au British Museum : Martyrologe, Règle de S<sup>t</sup> Benoît, Evangélaire, et Nécrologe.



Omnes omnium caritates patria una complexa est.

(CICÉRON : *De Officiis*, lib. I.)

# La Revue Savoisienne

PUBLICATION PÉRIODIQUE

de

L'ACADÉMIE FLORIMONTANE D'ANNECY

Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896

## Sommaire :

- Académie Florimontane...** Séances du 2 avril, 7 mai, 18 juin et 2 juillet 1919.
- Marc Le Roux.....** *Le Centenaire de Camille Dunant.  
La Florimontane au Château de Montrottier.*
- F. M.....** *Bouvier Jean-Louis, Botaniste et Médecin.  
Henri Bordeaux.*
- Ch. Marteaux.....** *Sur le mot Oche.*
- J. Désormaux.....** *Pardienne = par diane.*
- Léon Moret.....** *Note sur la terminaison septentrionale de la  
montagne de Veyrier (Lac d'Annecy).*
- J. Désormaux.....** *Un Poète et Chroniqueur annécien du XVI<sup>e</sup>  
siècle, François de Myozinge [Miossinge]  
dit Miossingien (P 1490-1540).*
- Ch. Marteaux.....** *Etude sur les Villas Gallo-Romaines et du Cha-  
blais. II. Les Villas à l'est de la Drance (suite).*
- Louis Ritz.....** *Quelques Chapitres inédits du Coutumier de  
Talloires (suite).*

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE :

- G. Letonnellier.....** *Montandon Raoul : Bibliographie Générale des  
Travaux Paléontologiques et archéologiques.*

ANNECY

Imprimerie J. ABRY, Editeur

1919



## ACADÉMIE FLORIMONTANE - ANNECY

Séance du 2 avril 1919

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

La séance est ouverte à 5 heures <sup>1</sup>.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Le PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à M. Revil, qui nous revient après plusieurs années de front, puis il s'exprime ainsi :

Messieurs,

Je suis en retard pour adresser les félicitations de l'Académie à Mme la générale Maillot, qui a reçu, le mois dernier, les palmes d'or de l'Association des Dames françaises.

Tous ceux qui ont vu avec quelle ténacité, quelle énergie et quelle patience la Directrice de l'hôpital 205 a prodigué son dévouement pendant trois ans, applaudiront à cette distinction.

J'envoie aussi nos meilleurs compliments à notre distingué collègue, M. Blandin, dont le zèle inlassable, au service du ravitaillement, vient d'être récompensé par la médaille d'argent.

Enfin, je suis heureux d'annoncer que l'adjudant Louis Ritz, du 258<sup>e</sup> régiment d'infanterie, ancien et futur collaborateur de la *Revue Savoisienne*, a obtenu une citation très élogieuse à l'ordre de la division, « pour avoir effectué des reconnaissances périlleuses et pour avoir entraîné ses hommes avec la plus grande énergie à une contre-attaque ».

Je déplore, d'autre part, la perte douloureuse que vient d'éprouver M. le capitaine Carle en la personne de Mme Carle, morte le 22 mars, à 42 ans, et je prie notre collègue, si cruellement frappé, d'agréer nos plus sympathiques condoléances.

Dans la séance du 2 février 1916, j'ai fait une communication sur le colonel Ferrié, directeur de la radio-télégraphie militaire. Un décret du 20 mars 1917 l'a promu général de brigade.

1. Sont présents : MM. Désormaux, Despine, Faletti, Flamary, Fontaine, Gardier, I.e Roux, Letonnellier, Marteaux, G. Martin, Miquet, Nanche, L. Pfister, Rebord, Revil, V. Robert, Ch. Ruphy, F. Serand, J. Serand.

La même promotion comprend aussi notre demi-compatriote, le colonel Victor-Louis Goybet, dont je vous ai entretenu dans la séance du 10 janvier 1917.

Déjà le frère aîné de ce nouvel officier général (Mariano), avait obtenu le même grade le 20 décembre 1917.

Une récente citation fait connaître la situation actuelle de ce brillant soldat, dont deux fils ont été tués à l'ennemi.

Le BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

J. COCHON. *L'Eglise des Cordeliers ou mineurs conventuels devenue la Cathédrale de Chambéry.*

H. FROMONT. *L'Enfant Jésus*, poésie.

CH. DE GUÉVILLE. *L'héroïne*, poème sur Jeanne d'Arc. Paris, Jouve 1917.

BOUILLOUX-LAFONT. *Essai sur le rôle économique et financier de la Société des Nations*. Etampes, Terrier 1919, don de M. J. Terrier.

*La Grande Revue*, année 1918, don de M. L. Dépollier.

*Lettres de Sainte Chantal*, 2 vol., par L. de R. (Louise de Rabutin ?), Paris 1823. Nouvelle édition, don de M. E. Chantre.

M. FERRERO. *La France veut-elle garder la Savoie ? — Neutralité douanière. — Les Zones franches.* — 3 vol. Laval 1918, don de l'auteur.

M. DÉSORMAUX communique les renseignements suivants, concernant les écrivains savoyards et la Serbie :

« *L'influence intellectuelle française chez les Serbes*, tel est le titre d'une brochure qui vient d'être éditée à Vannes<sup>1</sup>. L'auteur, M. Jovan Zujovic, président de l'Académie royale de Serbie, avait choisi cette question toute d'actualité pour sujet d'une conférence faite à Paris, le 8 mars 1918, sur l'invitation et sous les auspices de la Ligue de l'Enseignement.

*Quid cum Sabaudia ?* dira-t-on. Eh bien ! la Savoie n'est pas oubliée, comme on va le voir. Aussi ai-je extrait de cette brochure divers renseignements qui méritent d'intéresser plus spécialement les lettrés de nos régions.

Il ne saurait leur être indifférent d'apprendre que le Cid fut traduit en Serbie dès son apparition ; que dix-neuf comédies de Molière ont été traduites et jouées à Raguse, au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle. Chez les Serbes orientaux, c'est Marmontel, en 1776, qui inaugure l'influence française. Son *Bélisaire* fut traduit, et cette traduction accompagnée du texte français servit de livre de lecture aux élèves apprenant notre langue. Mais, ce qui intéresse davantage, c'est que la montagne et les œuvres qu'elle a inspirées ont eu pour le peuple serbe un puissant attrait. Marmontel est aussi l'auteur d'une pastorale : *Adélaïde*, dont le sous-titre est : *La Bergère des Alpes*. Les lecteurs

1. Vannes, imprimerie Lafolye frères, 1918 ; 67 pages, in-16.

serbes se sont délectés à cette pastorale morale. Ce récit a été serbisé par le père de la littérature serbe, Dosité Obranovic. Il en a tiré le sujet d'une de ses chansons lyriques que nos aïeules et nos mères, dit M. Zujovic, ont encore chantée.

Autre renseignement qui n'est pas pour déplaire à nos Collègues Florimontans qu'enthousiasment les splendeurs alpestres. Un chef monténégrin, Petar Petrovic Niégos, après avoir traduit en serbe quelques poésies de Lamartine, « écrivain non surpassé encore dans le drame épique » (?), est l'auteur « du plus grand, du plus profond et du plus populaire des ouvrages littéraires : *Les lauriers de la montagne* ». Cette œuvre vient d'être traduite en français par M<sup>lle</sup> Divna Vékovitch (avec préface de M. Henri de Régnier) <sup>1</sup>.

Quand un peuple nouvellement initié aux charmes d'une littérature supérieure qui s'impose à son admiration cherche à en tirer des leçons et s'efforce de l'imiter, cette imitation est d'abord assez déréglée. L'esprit critique n'étant pas encore formé, on admire pêle-mêle chefs-d'œuvre et productions médiocres. On traduit tout et les traducteurs ont autant de réputation, sinon de mérite, que les écrivains originaux. Nous l'avons déjà constaté à propos de notre Renaissance. Dans les « sacrés thrésors delphiques » nos Gaulois pillaient le cuivre aussi bien que l'or. Quintus de Smyrne est presque le rival d'Homère. Même fait en Russie, au début du xix<sup>e</sup> siècle : l'imitation (ou l'adaptation) est également désordonnée, comme elle le fut à Rome, à l'époque de Catulle et de l'alexandrinisme. M. Zujovic a dressé la liste de nos écrivains traduits, étudiés ou imités par ses compatriotes. Nous y trouvons certes en excellent rang nos admirables classiques, nos grands romantiques, comme aussi les meilleurs de nos contemporains. Mais telle constatation est bien de nature à nous étonner quelque peu. Après Montaigne, Pascal, La Fontaine, La Bruyère, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, figure le pasteur Charles Wagner, dont les écrits « ont obtenu un grand succès ». A plus forte raison il peut sembler étrange que, dans le groupe des grands romanciers et des novellistes, le nom d'Eugène Suë vienne immédiatement après celui de Balzac, avant ceux de Chateaubriand et de Victor Hugo. Nous constatons avec regret l'omission des frères de Maistre. Parmi les écrivains ayant vécu en Savoie ou qui ont cherché en Savoie des motifs d'inspiration,

1. Cf. un article de Ph. LERESGUE, in *Mercury de France*, n° 502 [16 mai 1909], p. 383. — Le poème date de 1847.



Lamartine est en bon rang. Quant aux historiens et aux critiques littéraires européens les plus lus, citons Hippolyte Taine, nommé entre Sainte-Beuve et Brunetière.

« A tous nos hommes politiques de ma génération, qui sont presque tous des démocrates, remarque M. Zujovic, sont familiers les noms des représentants de la démocratie française, et de leurs adversaires. » M<sup>re</sup> Dupanloup figure dans cette énumération entre Rouher et Paul de Cassagnac.

Un souvenir enfin est accordé à un ancien Florimontan : « Les premières contributions à la paléœthnologie et à la craniologie serbo-croate ont été faites par un élève de P. Broca et G. [de] Mortillet. »

Mais tous ces détails sont très secondaires comparés à ce dernier renseignement. Celui-ci est relatif à saint François de Sales. La citation que j'extrais de la brochure due au savant Académicien de Belgrade met en pleine lumière à la fois l'influence moralisatrice du saint évêque savoyard et ce que l'auteur appelle (p. 19) [à propos d'un poème pieux d'Ignace Djordic, *Soupirs de Madeleine repentie*] un « besoin d'épanchement de l'âme serbe dans la religion ».

« L'œuvre capitale de saint FRANÇOIS DE SALES, l'*Introduction à la Vie dévote* (1608), a trouvé de suite de grands amateurs chez nous, et dans ce même XVII<sup>e</sup> siècle on en comptait déjà deux traductions en serbe. On peut en conclure que nos anciens appréciaient ces analyses de sentiment de l'âme qui tend à la perfection, qu'ils y ont cherché et trouvé du réconfort dans les épreuves, et qu'ils se sont inspirés des vertus et principes qui mènent à la béatitude. Notre peuple a toujours aimé vivre en accord avec le précepte que recommande saint François de Sales : « *Tout par amour, rien par force* », mais il a dû malheureusement souvent lutter, et toujours, comme c'est actuellement le cas, avoir présent à l'esprit son axiome : « Nous n'avons pas de récompense sans victoire, ni point de victoire sans la guerre. » De toute façon la grande popularité de cet écrivain montre bien que nos anciens affectionnaient les lectures pieuses et qu'ils en ont trouvé chez un moraliste français et non seulement chez des peuples qui étaient leurs voisins directs comme les Italiens et les Allemands et chez leurs coreligionnaires, les Grecs et les Russes. » (Page 18) <sup>1</sup>.

M. LETONNELIER discute les interprétations diverses qui ont

1. Les conclusions de l'auteur nous ont été confirmées, du moins dans leurs grandes lignes (et plus spécialement les réflexions concernant saint François de Sales), par M. Rossitch, professeur agrégé à Belgrade et chef du groupe serbe réfugié à Annecy. avec qui nous sommes longuement entretenu de cette question. Les divergences portent sur les détails : tel écrivain cité par M. J. Zujovic est connu seulement d'un petit groupe de lettrés serbes et n'a aucune influence sur le mouvement des idées. M. J. Zujovic est un géologue éminent. Son appréciation, nous dit M. Rossitch, est fort intéressante, mais elle n'a peut-être pas toute la portée d'une critique faite par un érudit tel que M. Popovitch, de l'Université de Belgrade.

été données jusqu'à ce jour de la célèbre devise de la Maison de Savoie : *Fert*. Ce petit problème d'histoire a été de nouveau posé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, lors de la visite récente du roi d'Italie. A cette occasion, M. Babelon a donné une interprétation qui n'est pas absolument nouvelle, que l'on trouve déjà dans M. de Foras, mais qui tend de plus en plus à remplacer toutes les autres. M. Babelon estime qu'il faut laisser au verbe latin *fert* son sens primitif : *il porte*. M. Letonnelier présente quelques observations à ce sujet.

M. MARTEAUX fait une communication sur le mot *Oche*. (*Voir dans le présent fascicule.*)

M. le chanoine REBORD fait connaître les sources imprimées et manuscrites d'une correspondance entre M<sup>sr</sup> Biord et Voltaire, et y ajoute quatre pièces inédites extraites des mémoires de M<sup>sr</sup> Biord. Il fait hommage de deux intéressants opuscules, sans date, ni nom d'auteur, ni d'éditeur : *Lettres de M<sup>sr</sup> l'évêque de G. à M. de V.*, et *Correspondance de M<sup>sr</sup> l'évêque et prince de Genève avec M. de Voltaire*.

M. MIQUET fait les communications suivantes :

#### I

Le supplément illustré du *Petit Journal*, portant la date du 10 novembre 1918, donne les portraits des officiers français qui furent les organisateurs des armées polonaises. Nous y remarquons avec plaisir le général Vidalon, originaire de Montmélian et le lieutenant-colonel Vachoux, petit-fils de notre concitoyen Pierre Vachoux et fils de Jean Vachoux natif de Gaillard.

Le général Vidalon, dit le *Petit Journal*, est un de nos chefs les plus estimés. Quant au colonel Vachoux, né à Marseille le 3 février 1877, c'est un brillant officier colonial qui a rempli d'importantes missions et fait des voyages d'études en Annam, en Mandchourie, en Sibérie, en Russie, etc. Le général Galliëni, dont il fut un des collaborateurs préférés, l'appela au Conseil supérieur de la guerre de 1908 à 1912.

Au cours de la guerre actuelle il a obtenu les plus belles citations.

#### II

Le 28 mars 1919 est mort à Lyon M. Martin-Fleury-Joseph Rambaud, professeur à la Faculté catholique de Droit de Lyon, membre correspondant de l'Institut, fondateur et président du Conseil d'administration du *Nouvelliste de Lyon*, et auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons un *Traité d'économie politique* devenu classique.

Il était le petit-fils de Joseph-Antoine Rambaud, de Valloires (Savoie).

M. J. SERAND remet, pour les archives florimontanes, une série d'intéressantes photographies de la crue du lac le 23 décembre 1918, offertes par M. Ch. Barille.

Le Comité de la Florimontane fait connaître que le château de Montrottier sera ouvert aux visiteurs, à partir du 1<sup>er</sup> avril jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre : 1<sup>o</sup> les dimanches, jours fériés, lundis et mardis, l'après-midi seulement, de 2 h. à 6 h.; 2<sup>o</sup> les autres jours, de 9 h. à midi et de 2 h. à 6 h. Prix d'entrée : 1 fr.

On délivre des billets au bureau du Syndicat d'Initiative et au château de Montrottier.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

*Le Secrétaire : Marc Le Roux.*

---

### *Séance du 7 mai 1919*

---

PRÉSIDENCE DE M. NANCHE, VICE-PRÉSIDENT

---

La séance est ouverte à 5 heures 1.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

M. NANCHE excuse M. Miquet, retenu au lit par une bronchite qui a donné quelques inquiétudes à ses amis. Il exprime des vœux les plus ardents pour que la guérison soit rapide et complète et que notre actif président revienne bientôt prendre sa place aux séances de la Florimontane.

M. NANCHE souhaite la bienvenue à M. Allart, qui, après une longue absence, est revenu parmi nous, et adresse les chaleureuses félicitations de la Société à M. Letonnelier, nommé récemment membre correspondant de l'Académie de Savoie.

M. DÉSORMAUX annonce qu'il vient d'être fondé à Paris un Institut métapsychique. Parmi les savants à qui l'on doit ce nouvel établissement scientifique, nous relevons les noms des professeurs Bichet, de Grammont (de l'Académie des sciences),

1. Sont présents : MM. Allart, Désormaux, Despine, Favre, Fontaine, Le Roux, Letonnelier, Marteaux, G. Martin, Moret, Nanche, Périn, L. Pfister, Revil, F. Serand, J. Serand.

Excusés : MM. A. Crolard, Gardier, Miquet.



Santoliquido (conseiller d'Etat d'Italie), Teissier (de Lyon), le général Calmette, C. Flammarion. Le Directeur de l'Institut est le Dr Geley, qui abandonne sa clientèle médicale pour se consacrer exclusivement à des recherches scientifiques. M. Geley a publié ce mois, chez Alcan, un important travail de philosophie intitulé : *De l'Inconscient au Conscient*.

Le MÊME offre, de la part de l'auteur, M. le Proviseur Mandoul, nommé à Reims, en hommage à l'Académie et en souvenir des excellentes relations qu'il a nouées dans notre ville, sa thèse si remarquée : *Joseph de Maistre et la Politique de la Maison de Savoie* ; il offre également trois exemplaires d'un recueil de vers intitulé : *Voix de la Guerre* (Etampes, Terrier et Cie, in-16, 1919), œuvre de M<sup>lle</sup> Mathilde Désormaux. L'un de ces exemplaires est spécialement réservé à la bibliothèque florimontane du château de Montrottier, un autre à la Bibliothèque municipale.

M. DÉSORMAUX fait une communication sur le mot *par-dienne*. (Voir dans le présent fascicule.)

M. LETONNELIER annonce que dernièrement M. A. Crolard a visité l'atelier du sculpteur Descatoire. Cet artiste, maintenant démobilisé, travaille activement à la statue de saint François de Sales. Il est probable que cette œuvre sera terminée à la fin de l'année.

M. LETONNELIER analyse un acte notarié de mai 1540, qui lui a été communiqué par M. le président Favre. Aux termes de ce document, le chapitre de la Collégiale de N.-D. alberge une propriété située sur la paroisse de Seynod à un nommé Planche ; cette terre appartenant au dit chapitre en vertu d'un fief qu'il possède à Sevrier (prieuré qui s'étendait jusqu'à Seynod). C'est un intéressant point de l'histoire du droit au Moyen-Age que le transfert d'une propriété à titre de fief.

M. A. CROLARD adresse pour la bibliothèque florimontane : *Congrès national du Livre*, 3 vol., Paris, 11-17 mars 1917. Remerciements au donateur.

M. MARTEAUX fait une communication sur les dérivés de *taba*, planche :

Il existe en latin archaïque un mot *taba*, planche, d'où sont sortis plusieurs dérivés qui ont donné naissance à des lieux dits : 1° *taberna*, dont le pluriel apparaît dans les Itinéraires pour désigner une agglomération de baraques en bois et de boutiques avoisinant, par exemple, un camp romain. A ce dérivé se rattachent la Taverne, à Neydens, le pont de la

Tavernaz de 1523 à Saint-Jean d'Aulps et les Tavernettes au bord de la route du Plot, avec le sens médiéval d'auberge; 2° *tabellus*, planchette, a, au pluriel, le sens de *tabernae*, car, en parlant d'Orbe (Vaud), on lit en 916 : *hoc est in Urba que vocant Tabernis*, HPM, I c. 210 et, en 1026, *Tavellis villa*, id., c. 449. On retrouve ce mot dans le patois *tavé*, planchette ronde pour le beurre (*Dict. Savoyard*) et dans le ndh. Tavez, à Mûres; 3° *tabula*, fr. *table*, a fourni avec un *r* adventice *trablă* d'où le nom de la montagne des Trables, à Bernex, écrit aussi en 1730 *Etrable*, qui alors pourrait venir de *stabulum-a*. Ce mot s'entend d'une bande ou d'une portion rectangulaire de sol à pâturage; aussi a-t-il été employé parfois dans les chartes comme mesure de superficie. *Tabula* a donné encore, avec vocalisation du *v*, *toulă*, planche de terrain, carré de jardin, crêt aplati, d'où les Thoules à La Chapelle d'Abondance, à la fois nom de lieu et nom de famille avec Thoulit. *Toulă*, au sens du fr. *tôle*, a désigné de plus un bidon en fer blanc pour l'huile; 4° *Tabarius* qui m'est inconnu; mais *Tabaria* apparaît en 1160 en Ligurie comme nom de femme (HPM, ch. II., c. 635); il a donc pu désigner un lieu où l'on débitait des planches ou bien où il existait des planches pour passer l'eau. En tout cas, c'est bien du diminutif *tabariola* que vient le nom du village de Taverolles, à Vacheresse, en 1387 *Taveyroles* (PICCARD, *Filly*, doc. 49) auquel on peut comparer pour les suffixes *Fructuariola*, la petite fruitière, aujourd'hui Fréterolle, alpe au nord de Samoëns. Or, pour accéder à Taverolles depuis Chevênoz, il fallait franchir probablement sur des planches le nant du même nom. Sur cette dernière commune, le mas limitrophe s'appelle encore les Planches. Ce dérivé en *arius* est attesté du reste par le nom d'un propriétaire du XVIII<sup>e</sup> s., Taverat. En Savoie existe enfin près de Chindrieux le ruisseau de la Taverolaz. 5° Quant aux tavaillons, nom des petites planchettes rectangulaires qui forment la couverture imbriquée des maisons alpestres, il peut s'expliquer par un dérivé en *ou* d'un pl. *tabalia*. En *Tavaillon* est un lieu dit vallaisan cité en 1224 dans SHSR, XXIX, p. 245.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.

*Le Secrétaire* : Marc LE ROUX.

Séance du 18 juin 1919

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

La séance est ouverte à 5 heures<sup>1</sup>.

Après lecture et approbation du procès-verbal de la réunion précédente, le PRÉSIDENT s'exprime ainsi :

Messieurs,

Je commence par remercier ceux de nos collègues qui ont eu la pensée délicate de reculer jusqu'à ce jour la séance de juin pour me permettre d'y assister. J'adresse également l'expression de ma gratitude à tous ceux qui m'ont manifesté de la sympathie à l'occasion de la maladie dont je viens d'être atteint.

Je suis particulièrement heureux que l'amélioration de ma santé me permette aujourd'hui de saluer avec vous l'élection de notre éminent compatriote Henry Bordeaux comme membre de l'Académie française. Cette élection, qui a été faite au premier tour, le 22 mai dernier, consacre définitivement un talent dont la Savoie peut être fière. Le nouvel Académicien n'est pas seulement des nôtres par la naissance; il a voué un culte à la petite patrie et presque tous ses écrits contribuent à la faire valoir. Avec Costa de Beauregard, c'était notre passé historique et militaire qui entraînait à l'Académie; avec Henri Bordeaux, ce sont nos paysages, nos mœurs, notre littérature, tous ces fruits du terroir que des ignorants nous ont contestés, mais qui méritent d'être à l'honneur.

En félicitant chaleureusement l'élu, qu'il nous soit permis de rappeler qu'il fut, à ses débuts, lauréat de la Florimontane. Il nous est agréable, à ce propos, d'associer à nos compliments son frère, M. le général Bordeaux, qui porte avec la même distinction un nom désormais illustre.

M. MIQUET dépose sur le bureau deux fascicules des *Etudes franco-grecques* (décembre 1918 et février 1919), don de M. le général Bordeaux où l'on remarque des articles biographiques du donateur sur le général Eydoux et sur le général L.-G. Delarue.

Le PRÉSIDENT dépose également un volume de M. Joseph Orsier intitulé : *Le Phédon de Platon et le Socrate de Lamartine*.

Il adresse des remerciements aux donateurs.

1. Sont présents : MM. André, Désormaux, Despine, Falletti, Flamary, Gardier Favre, Lavorel, Le Roux, Letonnellier, Marteaux, Martin, Michel, Miquet, Nanche Périn, L. Plüster, F. Serand, J. Serand.

Le MÊME lit une lettre de M. l'abbé Boillot, membre correspondant, qui donne d'intéressants renseignements sur une quarantaine de Savoyards établis dans la commune de Marnoz (Jura), de 1649 à 1717. Il y en a de Chambéry, Arthaz, Abondance, Lovagny, Saint-Cergues, Fillinges, Villard-en-Faucigny, Taninge, etc.

M. MIQUET dépose, de la part de M. J. Manecy, un *Plaidoyer* pour Jeanne-Marie Jacob, veuve de Marc Game, et un *Plaidoyer* pour Catherin Game, habitant de la paroisse de Saint-Paul-d'Yenne, en Savoie, appelant de la sentence qui a condamné Marc Game, son fils. La brochure ne porte pas de nom d'imprimeur ni d'indication de la ville où les faits se sont passés. Il s'agit de la réhabilitation d'un Savoyard condamné injustement pour vol, à l'instigation d'une cuisinière « à qui il avait eu le malheur de plaire », mais qu'il avait abandonnée « pour un autre objet plus digne de son choix ». Ces plaidoyers paraissent être de 1772.

Le BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau un lot de brochures, don de M. Blandin, et une pièce du Commandant Thévenet intitulée « Langage populaire annécien ».

M. DÉSORMAUX fait hommage à la Florimontane, pour la bibliothèque, de son dernier travail de philologie savoisiennne : *Phonétique. I, L'Etude de la Phonétique en Savoie* (notice historique et bibliographique), Chambéry 1919, in-8°, 64 p. — Cette étude, que l'Académie de Savoie a bien voulu accueillir dans ses *Mémoires*, est extraite de la V<sup>e</sup> série, tome VI, en cours de publication. C'est une introduction à la Phonétique historique des Parlers de Savoie. Elle peut également servir de premier chapitre à une « Esquisse historique des Etudes dialectologiques en Savoie ou concernant la Savoie ».

M. FLAMARY signale un intéressant phénomène d'hydrologie : la présence aux environs du Grand-Montoir du Parmelan d'un ruisseau, d'un débit assez fort, provenant de la fonte des neiges, et dont les eaux, ayant filtré au travers des crevasses du plateau, apparaissent au pied d'un éboulis. M. Flamary a recueilli au Parmelan *Saxifraga oppositifolia*, plante peu commune dans cette région.

M. MARTEAUX explique l'origine du nom de Donvier : Il existe, dans la commune de Sallenove, au bord du chemin de Chilly, une petite localité d'une ou de deux maisons appelée Donvier. Elle est citée en 1730, mais doit être beaucoup plus ancienne ; car, en face, sur la pente d'un crêt et au lieu dit

Marterey vers la limite de Mésigny, on a défoncé quelques tombes du ix<sup>e</sup> ou du x<sup>e</sup> siècle. L'origine de son nom peut s'expliquer, si on le compare à ceux de Jonzier et de Minzier qui, par suite d'un phénomène phonétique, ont vu leur *z* se changer en *v*, d'où le patois *Jhonvi* et *Minvi* (FENOUILLET), de Jucundiacus et de Mindiacus ou Minutiacus. Donvier est donc une forme patoise pour Donzier, de Domitiacus, propriété fondée par Domitius. Ainsi à Donvier aurait été élevée la villa du premier domaine romain, dont Capitonacus, Cheptonex, l'ancien nom du chef-lieu, représentait une part familiale. Donzier est encore le nom d'une famille de Sallenove dont un des membres alla s'établir autrefois dans la commune de Cernex, d'où le lieu dit Chez Donvier, en face de Jonzier. Ainsi l'aire de ce changement phonétique aurait dépassé, pour les noms de lieux, la limite de l'arrondissement d'Annecy.

M. LETONNELIER communique les résultats d'une statistique portant sur les géomètres et trabucants qui ont fait le cadastre de 1730, dans les anciennes provinces dont est composé le département de la Haute-Savoie. Les premiers sont au nombre de 259, les seconds de 358. Parmi les géomètres, la plus grande partie (108) sont Piémontais ; il y a 47 Lombards, 41 Savoyards (dont 5 Annéciens), 7 Vénitiens, 1 Toscan, 2 Belges, 2 Allemands, 1 Anglais, 1 Autrichien, 1 Irlandais. Il est curieux de constater qu'on ne trouve aucun Français.

Le MÊME parle aussi des procédés usités par les géomètres du commencement du xviii<sup>e</sup> siècle et des résultats auxquels ils ont pu parvenir.

M. J. SERAND donne lecture du texte qu'il a rédigé pour l'inscription destinée à être apposée sur la maison jadis habitée par Camille Dunant.

M. MIQUET lit une notice biographique sur Henry Bordeaux, récemment élu membre de l'Académie française. (*Voir article séparé*).

A ce propos, M. J. SERAND fait remarquer que la Florimontane compta, depuis 1860, au nombre de ses membres les trois Académiciens Savoyards, M<sup>rs</sup> Dupanloup, Costa de Beauregard et Henry Bordeaux.

M. MIQUET rend compte du voyage qu'il a effectué en Alsace-Lorraine, en sa qualité de président du Comité départemental de l'Union des grandes Associations françaises.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

*Le Secrétaire : Marc LE ROUX.*

Séance du 2 juillet 1919

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

La séance est ouverte à 5 heures<sup>1</sup>.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le PRÉSIDENT adresse les félicitations de la Florimontane à M. Marc Le ROUX, qui a obtenu le 1<sup>er</sup> prix au concours scientifique ouvert par l'Académie de Savoie, pour son travail : *Etudes biologiques et Poissons du lac du Bourget*, et à M<sup>lle</sup> Mathilde Désormaux, qui a été récompensée, par la même Académie, d'une mention honorable, dans le concours de poésie, pour son recueil : *Voix de la Guerre*.

M. DÉSORMAUX analyse brièvement trois des principaux ouvrages de philologie ou de linguistique récemment parus et pouvant intéresser directement ou indirectement les érudits savoyards :

1<sup>o</sup> A. Dauzat : *Les argots de métiers franco-provençaux* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, fascicule 223). Une partie importante de ce volume est consacrée à une étude comparative des argots savoyards ; elle reproduit et critique les notices antérieurement parues sur le *faria*, le *ménedigne*, le *mourmé*, le *terratsu* (terratchu), l'argot des *magnins*, etc.

2<sup>o</sup> Meillet : *Les Langues de l'Europe nouvelle*, ouvrage capital, intéressant tous les romanistes (théorie féconde des *substrata* antérieurs à la diffusion du latin populaire).

3<sup>o</sup> Dottin : *Manuel d'antiquités celtiques* (2<sup>e</sup> édition). Tous ceux qui recherchent les origines de notre langue et de ses dialectes trouveront dans cette étude le guide le plus exact et le plus sûr (résume avec précision tout ce que l'on connaît du celtique).

M. MIQUET lit un compte-rendu bibliographique sur le recueil de poésies *Voix de la Guerre*, par M<sup>lle</sup> M. Désormaux.

MM. J. et F. SERAND font la communication suivante : Il y peu de temps, les amis du vieil Annecy ont vu disparaître —

1. Sont présents : MM. Cholley, Désormaux, Despine, Flamary, Gardier, Le Roux, Marteaux, Martin, Miquet, Nanche, L. Plister, J. Serand.

Excusés : MM. Langlois, Letonnelier, V. Robert.

non sans quelque mélancolie — l'enseigne représentant une pastorale, genre Watteau, qui ornait l'ancien magasin de confiserie Guillermin, *Au Fidèle Berger*, rue Notre-Dame, n° 2.

Nous avons le plaisir d'annoncer que, grâce à l'amabilité d'un Annécien qui s'intéresse aux souvenirs de sa ville natale, cette peinture, attribuée au peintre savoyard Claris, un peu effacée et noircie par une exposition de plus de 70 années en plein air, ne sera pas perdue. Son propriétaire actuel, M. Auguste Gruffaz, vient en effet, sur nos conseils, d'en faire don à l'Académie Florimontane, pour être conservée au Musée Marès, à Montrottier, où elle constituera la première pièce d'une collection locale que nous espérons pouvoir développer dans l'avenir.

En souhaitant que M. Gruffaz ait de nombreux imitateurs, l'Académie est heureuse de lui adresser ses remerciements.

M. MIQUET donne lecture d'un travail qu'il a rédigé, d'après les notes du général Borson, sur *Les Officiers savoyards avant 1860*.

M. PFISTER offre, pour le Musée de Montrottier, un galon ayant servi à l'ornementation du tombeau de Napoléon 1<sup>er</sup>, au retour de Sainte-Hélène.

Il fut conservé par Santini, chevalier de la Légion d'honneur, gardien du tombeau.

Santini, l'huissier, était l'un des fidèles serviteurs ayant suivi l'Empereur en exil, et dont ce dernier ressentit le plus vivement le renvoi forcé par le fameux gouverneur de l'île de Sainte-Hélène, sous prétexte d'économies. (V. *Les derniers Jours de l'Empereur* par Frémeaux).

Dans une lettre du 7 février 1822, la reine Hortense nomme Santini parmi ceux auxquels elle continuera le service d'une pension.

Ce galon avait été remis à M. Eugène Pfister par M. Santini fils, employé du génie à Annecy, qui possédait différents souvenirs de Napoléon.

L'inauguration de la plaque commémorative sur la maison où vécut Camille Dunant aura lieu le 26 juillet prochain. L'Académie Florimontane sera représentée par son Comité.

Il est décidé que la réunion annuelle des membres de la Florimontane, accompagnés de leurs familles, aura lieu au château de Montrottier le dimanche 27 juillet. Départ par le train de 12 h. 48. Visite du château et lunch. Retour à 19 h. 06.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.

*Le Secrétaire : Marc LE ROUX.*

## Le Centenaire de Camille Dunant

Une cérémonie d'un caractère tout intime et touchante dans sa simplicité a marqué l'inauguration de la plaque commémorative du Centenaire de Camille Dunant sur la maison où vécut l'homme de bien qui dévoua l'activité de sa longue carrière à son pays natal.

Le samedi 26 juillet dernier, à 17 heures, les Comités de la Florimontane, du Club-Alpin et du Syndicat d'Initiative, accompagnés de M. le Maire d'Annecy, furent reçus par M. Balleydier, doyen de la Faculté de Droit de Grenoble, neveu par alliance de C. Dunant et les membres de la famille de notre regretté Président. La plaque de marbre porte l'inscription suivante :

DANS  
CETTE MAISON A VÉCU  
**CAMILLE DUNANT**  
1819-1909

—  
IL CONSACRA SA LONGUE ACTIVITÉ  
A SON PAYS  
QU'IL SERVIT AVEC UNE ARDEUR  
PATRIOTIQUE ET DÉSINTÉRESSÉE

—  
27 JUILLET 1919

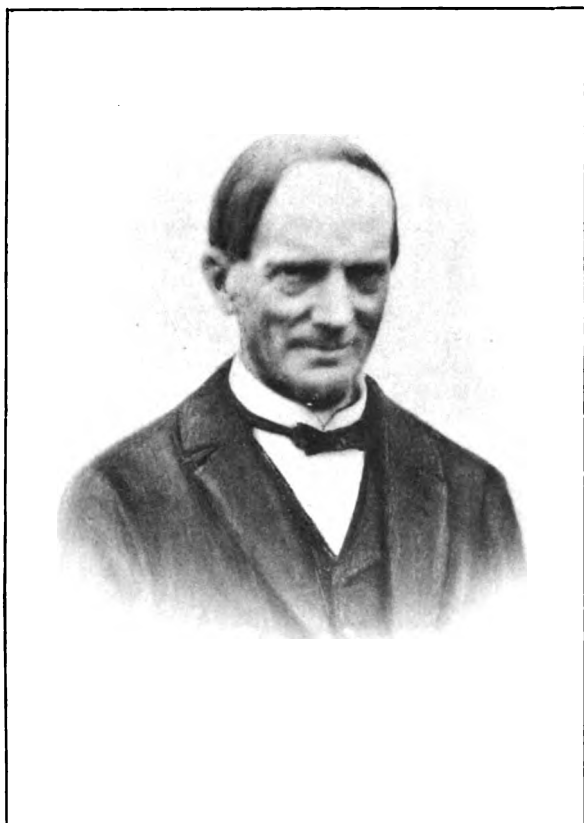
Lorsque le voile recouvrant le monument fut enlevé, M. MIQUET s'exprima en ces termes :

Mesdames, Messieurs,

Trois sociétés (l'Académie Florimontane, la section d'Annecy du Club-Alpin français et le Syndicat d'Initiative) se sont concertées pour rendre hommage à Camille Dunant, par l'apposition d'une plaque commémorative, à l'occasion du centenaire de sa naissance. Mais, sous cette triple apparence, un seul cœur, à l'unisson duquel battent tous les autres, a conçu, dirigé et préparé cette cérémonie : c'est celui de l'ami dévoué qu'on trouve toujours quand il y a quelque manifestation patriotique à organiser ou quelque pensée délicate à faire prévaloir : son nom, que je n'ai pas besoin de citer, fut peut-être le dernier que, mêlé à ceux des siens, prononça avant de mourir, le 4 juin 1909, l'hôte de céans.

Chargé de prendre la parole au nom des trois sociétés, j'apprécie fort





CAMILLE DUNANT

27 Juillet 1819 † 4 Juin 1909



cet honneur, mais je n'en abuserai pas, persuadé qu'un long discours irait à l'encontre des idées et des sentiments de l'homme, aussi modeste que réservé, dont nous célébrons la mémoire.

La maison même, en face de laquelle nous nous trouvons, loin du bruit et des vaines agitations, semble me commander d'être discret : c'est la maison du sage.

Ici, pendant de longues années, à l'écart des importuns, mais en contact avec tout ce que la ville comptait d'esprits distingués et de cœurs généreux, Camille Dunant a consacré au service du pays son activité féconde et ses remarquables facultés. Juge-adjoint au tribunal dès 1845, substitut du procureur du Roi près le Conseil d'intendance en 1848, proviseur des études en 1852, conseiller d'intendance en 1853, conseiller du gouvernement en 1859, conseiller de préfecture en 1860, conseiller municipal et adjoint au maire en 1884, président de l'Académie Florimontane de 1862 à 1906, fondateur de la section d'Annecy du Club Alpin français en 1874 et du Syndicat d'initiative en 1895, et président de ces deux sociétés presque jusqu'à sa mort, il a, dans chacune de ces situations, joué son rôle et rempli sa tâche avec un zèle, un sentiment du devoir, un oubli de soi-même et une générosité qui peuvent le faire considérer, sans exagération, comme la personnification du patriotisme éclairé et du dévouement désintéressé à la chose publique.

L'alpinisme et le tourisme, ces deux sources de richesse, lui sont en grande partie redevables du développement qu'ils ont pris dans cette région. Ce n'est pas à vous, ses collaborateurs et ses amis, que j'ai besoin de rappeler ce qu'a fait Camille Dunant pour faciliter l'accès des belvédères du bassin d'Annecy, les subsides continuels et importants qu'il a versés sous le voile de l'anonymat pour la construction et l'entretien des chalets de montagne et des voies qui les desservent. Personne, parmi ceux qui l'ont fréquenté n'a perdu le souvenir de ses causeries pleines d'humour, de ses allocutions primesautières qui étaient un régal pour ses auditeurs, de ses écrits spirituels qui donnaient du charme à de simples rapports, tels que celui relatif au baptême des nouvelles rues d'Annecy.

Ce n'est donc pas pour nous, ni même pour la génération qui s'en va, que nous avons fait apposer cette plaque : elle est destinée à montrer aux nouveaux venus, comme aux passants d'occasion, que, par ces temps d'ar-rivisme, il y a encore des âmes éprises d'idéal, des cœurs haut placés qui ne battent que pour l'intérêt public ; et c'est avec un véritable soulagement, mêlé de fierté, qu'on les donne en exemple, avec l'espoir qu'ils auront des imitateurs : à ce titre, notre geste est utile et, comme dit l'Ecriture, *requum et salutare*.

M. BLANC, maire d'Annecy, prit ensuite la parole :

Mesdames, Messieurs.

Je remercie sincèrement M. le Doyen de m'avoir fait l'honneur de m'inviter à cette cérémonie, j'en éprouve une grande satisfaction ; car ma présence ici me permet d'associer la population annécienne à l'hommage mérité rendu à la mémoire de Camille Dunant.

M. le Président de l'Académie Florimontane, vient de résumer éloquentement la grande et féconde activité de celui que nous honorons, je me joins à lui pour reconnaître les grands services rendus à la petite patrie par cet Annécien, remarquable par tant de rares vertus.

Je félicite chaleureusement l'Académie Florimontane, le Club Alpin, le Syndicat d'Initiative d'avoir fait poser, sur la demeure de celui qui fut leur président ou leur fondateur la plaque destinée à dire aux passants : Là vécut un homme de bien.

Comme la plaque l'indique justement. Camille Dunant fut un amoureux désintéressé de son pays. Or, rien n'est beau comme le désintéressement. Je n'ai pas eu avec lui, de son vivant, des rapports personnels, mais maintes fois, je l'ai vu assis sur l'un des bancs de notre belle promenade d'Albigny, reposant ses regards sur ce beau lac et ces majestueuses montagnes qu'il aimait tant. Que d'heureux projets durent alors surgir en son esprit pour se réaliser ensuite au grand profit de tous. C'était le sage pensant aux actions utiles à l'avenir.

Vous permettrez, Mesdames et Messieurs, à un membre de l'Université, de retenir surtout les idées de progrès qui furent réalisées par M. Dunant dans l'enseignement.

Il fut proviseur des études dans le Genevois, c'est-à-dire directeur de l'instruction publique de notre département. A ce titre, il créa des cours techniques pour les ouvriers. Cette initiative voit aujourd'hui son plein développement par la création officielle de professeurs de cours commerciaux et industriels à notre école supérieure. M. Dunant fut également comme membre de la municipalité un des fondateurs du Lycée de Jeunes Filles.

Partout où il a porté son activité, il a jeté la bonne semence qui, aujourd'hui, commence à produire la moisson féconde. Si son âme pouvait être en communion avec la nôtre, il jouirait avec nous des beaux et bons résultats de sa judicieuse initiative.

Je salue avec gratitude la mémoire de cet homme de bien, de celui qui pendant près de vingt ans, travailla au sein du Conseil municipal et de la municipalité, avec autant de modestie que de désintéressement et de succès, au bien général de la ville d'Annecy et de la région.

Enfin M. le doyen BALLEYDIER prononça l'allocution suivante :

En rappelant le souvenir de Camille Dunant par la belle et artistique inscription qu'elles ont fait placer sur la maison où s'est écoulée toute sa vie, du berceau à la tombe, vos trois Sociétés ont voulu rendre hommage assurément à ses talents, qu'il ne m'appartient pas de louer, mais surtout à ses vertus civiques; et il sera bien permis au témoin assidu des vingt dernières années de sa vie de dire que vous avez parfaitement réussi à en dégager les traits essentiels.

Un patriotisme désintéressé, voilà bien le sentiment qui a gouverné sa longue carrière, consacrée tout entière au service de son pays. Ah ! certes, il l'aimait, son pays, Camille Dunant ! Il aimait la France, il aimait plus encore peut-être la Savoie; il aimait par dessus tout sa ville d'Annecy. Lui assurer la prospérité et la notoriété qu'il rêvait pour elle, faire partager à des foules de plus en plus nombreuses sa légitime admiration pour le cadre merveilleux qui l'entoure, telles étaient les pensées qui lui étaient sans cesse présentes. Elles l'occupaient beaucoup plus assurément que ses propres affaires, et l'on peut dire que, avec les affections de famille auxquelles ce cœur généreux, et si tendre avec des dehors réservés, était largement ouvert,

elles régnaient dans son esprit sans partage, sans mélange d'aucune recherche des honneurs ou de la popularité, dont je ne dirai pas qu'il les dédaignait ; car la vérité est qu'il n'y songeait même pas, que la considération en était totalement absente de sa pensée.

Dans la tâche qu'il s'était assignée, Camille Dunant eut la bonne fortune d'être secondé par des collaborateurs d'élite. Bonne fortune qui n'était pas le fait du hasard : avec ce discernement des intelligences et cette connaissance des cœurs qui étaient parmi les dons de son esprit, il s'était appliqué à ne s'entourer que d'hommes à la fois distingués par leur valeur personnelle, et animés de sa généreuse passion pour les causes qui lui étaient chères. Aujourd'hui, Messieurs, vous lui rendez hommage pour des travaux dans lesquels vous avez eu une large part, vous et, avec vous, ceux qui ont continué les œuvres auxquelles il avait voué sa vie. Tous vous aviez une place de choix non seulement dans son estime, mais dans son affection : aucun de ceux qui partageaient son culte et son zèle pour son pays natal ne pouvait lui être indifférent ; jusqu'à ses dernières années, où son activité, si longtemps inlassable, s'était forcément ralentie, il applaudissait de loin à vos efforts et à vos succès. Et j'imagine que, si sa voix pouvait se faire entendre au lieu de la mienne, il vous en remercierait tout autant que du suprême honneur que vous lui rendez. Ses remerciements s'adresseraient tout particulièrement à son digne successeur dans la présidence de la Florimontane, qui a su si bien exprimer les sentiments des Sociétés auxquelles est due cette touchante commémoration, à son dévoué collaborateur, le fils d'Eloi Serand, dont la rare fidélité à l'ami de son père nous émeut profondément, à vous, Monsieur le Maire, pour qui l'adjoint de vos prédécesseurs professait tant d'estime, et qui avez si heureusement retracé sa carrière et fait revivre sa physionomie

A vous trois, et à vous tous, Messieurs, comme aux Sociétés que vous représentez, j'exprime, au nom de la famille de Camille Dunant, sa profonde gratitude pour le témoignage d'admiration et de reconnaissance que vous avez bien voulu consacrer à sa mémoire.

Des applaudissements soulignèrent à plusieurs reprises les paroles éloquentes des orateurs.

La réunion se termine par un lunch offert avec une grâce exquise par M<sup>me</sup> Balleydier aux membres des trois Sociétés qui ont eu à cœur de perpétuer par un témoignage durable le souvenir de Camille Dunant dans la mémoire de ses concitoyens.

---

## La Florimontane au Château de Montrottier

---

L'Académie Florimontane avait décidé de célébrer le Centenaire de son ancien président Camille Dunant lors de sa réunion annuelle au château de Montrottier.

Le 27 juillet dernier coïncidait précisément avec le jour anni-

Je félicite chaleureusement  
Syndicat d'Initiative d'avoir  
président ou leur fondateur  
vécût un homme de bien.

Comme la plaque l'indique  
désintéressé de son pays. Or  
n'ai pas eu avec lui, de son  
fois, je l'ai vu assis sur l'un d'  
reposant ses regards sur ce  
aimait tant. Que d'heureux  
réaliser ensuite au grand profit  
utiles à l'avenir.

Vous permettrez. Mesdames  
de retenir surtout les idées  
dans l'enseignement.

Il fut proviseur des études  
l'instruction publique de nos  
techniques pour les ouvriers  
développement par la création  
ciaux et industriels à notre  
comme membre de la municipalité.  
Filles.

Partout où il a porté son  
d'hui, commence à produire  
en communion avec la nôtre  
tats de sa judicieuse initiative.

Je salue avec gratitude la  
pendant près de vingt ans  
municipalité, avec autant d'  
au bien général de la ville.

Enfin M. le doyen  
vante :

En rappelant le souvenir  
cription qu'elles ont fait  
du berceau à la tombe, s'  
rément à ses talents, qu'  
vertus civiques; et il se  
années de sa vie de dix  
traits essentiels.

Un patriotisme des  
longue carrière, cons'  
il l'aimait, son pays,  
encore peut être la S  
assurer la prospérité  
des foules de plus  
merveilleux qui  
présentes. M  
affaires.  
cœur g



versaire de la naissance de C. Dunant. Les Membres de la Florimontane avaient répondu, très nombreux, à l'invitation de leur Comité. On comptait 97 personnes, y compris les familles des Sociétaires.

Le départ d'Annecy eut lieu par le train de 12 h. 48. Au programme figurait la visite des Gorges du Fier, gracieusement offerte par l'Administration de la Société à l'occasion du cinquantenaire de l'ouverture des galeries.

On monta ensuite au Château. Les Florimontans, réunis par groupes, parcoururent les salles de collections et les appartements réservés et après une promenade dans les jardins et le parc, la séance eut lieu dans la Salle des Gardes. En présence d'une assistance attentive et recueillie, devant le grand portrait de C. Dunant, exposé parmi les fleurs, M. MIQUET, président, prononça l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Nous célébrons aujourd'hui deux anniversaires : celui de la naissance de notre ancien président, Camille Dunant, le 27 juillet 1819, et celui de l'inauguration des Gorges du Fier, le 21 juillet 1869.

A ceux qui s'étonneraient de cette association, nous répondrons que la Florimontane a été des premières à préconiser les Gorges et que, dès le 22 mai 1868, elle a émis un vœu pour la construction des galeries qui permettent de les visiter. L'idée, alors, était dans l'air : elle fut réalisée par un de ses plus fervents adeptes, Marius Vallin, architecte de talent et d'initiative, mort trop jeune. Le jour de l'inauguration, plusieurs membres de notre Académie la représentaient ; c'est le cas de rappeler leurs noms : François Descotes, Alphonse Despine, Jules Philippe, Louis Revon, Eloi Serand.

Camille Dunant fit, dès le début, partie du Conseil d'administration, dans lequel on a toujours compté des Florimontans ; et les liens qui unissent les deux sociétés, encore resserrés par l'héritage de M. Marès, ne sont pas près de se rompre, puisque aujourd'hui même notre collègue M. Eugène Laeuffer, président actuel, avec une amabilité dont nous le remercions, nous a permis de parcourir sans bourse délier les galeries.

Parmi les innombrables visites que celles-ci reçoivent, il en est une dont elles se passeraient, mais qui se renouvelle de temps à autre, c'est celle du Fier, voisin toujours grondeur et quelquefois furieux, qui n'aime pas qu'on le surplombe et qui agit comme s'il craignait les indiscretions. Sa dernière incartade a eu des conséquences désastreuses pour le budget de la Société : le plancher des galeries et même les consoles de fer qui les soutenaient ont été emportés, comme les chemins d'accès, si bien qu'il a fallu tout reconstruire. Actuellement, le mal est réparé ; souhaitons que ce soit pour longtemps.

Si je vous dis que l'idée de célébrer le centenaire de la naissance de Camille Dunant, comme les démarches nécessaires pour aboutir et tous les soucis qu'entraîne l'organisation d'une fête sont dus à notre ami Joseph Serand, nul d'entre vous ne sera surpris. C'est l'homme de toutes les déli-



catesses, et vous êtes habitués à le rencontrer toutes les fois qu'il s'agit de rendre service ou d'être agréable à quelqu'un. Camille Dunant l'aimait comme un fils, et le nom de Joseph Serand fut un des derniers qu'il prononça avant d'expirer.

Dix ans se sont écoulés depuis cette date, et le souvenir de notre ancien président n'est pas près de s'effacer. C'est qu'il revit dans ses œuvres, qui étaient inspirées par le patriotisme le plus pur et le plus désintéressé. Fils d'un artiste et Annécien dans l'âme, il subit, dès l'enfance, le charme enveloppant de nos paysages et « jusqu'à la dernière minute de sa vie, dit notre collègue, M. Dépollier, dans la remarquable biographie qu'il lui a consacrée, il s'occupa de l'alpinisme. »

Par son éducation, par sa situation de fortune et par le milieu dans lequel il agissait, c'était bien l'homme qu'il fallait à notre région pour la mettre en honneur et en valeur. Camille Dunant arrivait à son heure : la Savoie, à ce moment, n'était pas connue et quand elle n'était pas vilipendée elle était traitée avec une pitié dédaigneuse. Tandis que Jules Philippe, en des écrits enflammés, relevait le gant, Camille Dunant groupait autour de lui toutes les forces vives du pays pour fonder une section du Club Alpin. Rien ne lui coûta pour réussir : ni les démarches, ni la peine, ni les sacrifices pécuniaires ; mais il eut la joie de voir le succès couronner ses efforts. « Ce sont les membres du Club, déclarait-il plus tard dans une allocution que j'emprunte à M. Dépollier, ce sont les membres du Club Alpin qui ont révélé la Savoie, qui en ont publié les magnificences, par la parole, par la plume, la gravure et le pinceau, qui ont fondé dans les lieux élevés des refuges, des hôtels, et déterminé, vers les hautes cimes, un courant qui grossit chaque année ; ce sont eux qui ont revêtu nos Alpes d'une auréole littéraire, scientifique et artistique. Nous leur devons à tous un tribut de reconnaissance. »

Au Club Alpin s'adjoignit plus tard le Syndicat d'Initiative et les résultats obtenus par cette propagande ont dépassé toutes les prévisions.

Que dirai-je du rôle joué par Camille Dunant dans la Florimontane, dont il présida les séances pendant plus de quarante ans ?

Dans les périodes difficiles, où les changements de régime ne s'opèrent pas sans froissements, notre président, qui avait été fonctionnaire sous l'Empire, mais qui avait toujours été libéral, servait de trait-d'union : c'était le ciment qui retenait tant d'éléments disparates et grâce à lui l'édifice put subir les plus fortes secousses sans craquer.

Vous pensez bien que l'activité de Camille Dunant ne se bornait pas à ce rôle passif. Ce fut lui qui provoqua la création d'un enseignement professionnel au collège d'Annecy. Cet enseignement fut de courte durée, mais il va être repris : les bonnes idées s'imposent tôt ou tard, Camille Dunant avait été un précurseur. Ses allocutions pleines d'humour, ses discours dans les congrès, ses rapports sur les concours Andrevetan, ses éloges funèbres des Florimontans notoires ; son caractère liant qui lui permettait « de recoucher les plumes hérissées » et d'intervenir avec efficacité dans mille circonstances où un président digne de ce nom peut faire sentir son action, voilà des titres impérissables à notre reconnaissance. Aussi, son souvenir vivra dans nos cœurs, et c'est sans hésiter que nous plaçons Camille Dunant au rang des hommes qui ont servi notre pays de la manière la plus utile.

M. BALLEYDIÉ répondit en ces termes :

Mesdames, Messieurs,

J'ai plus d'une fois entendu le bon citoyen dont nous célébrons aujourd'hui le 100<sup>e</sup> anniversaire exprimer le regret que les environs de son cher Annecy, ne pussent offrir à ses hôtes quelque but d'excursion, à la fois pittoresque et artistique comme en possèdent d'autres villes fréquentées par les touristes. Genève, disait-il, a son Ariana. Quand donc viendra l'intelligent bienfaiteur qui nous permettra de rivaliser, aussi sur ce terrain, avec nos voisins et amis de la Suisse romande ?

Aujourd'hui grâce à la générosité éclairée de M. Marès, grâce à la confiance qu'ont su lui inspirer les travaux et les traditions de notre Académie Florimontane et surtout la direction ferme et judicieuse que lui imprime son distingué Président, aidé de ses dévoués collaborateurs, le vœu de Camille Dunant est largement exaucé. Le domaine de Montrottier peut soutenir la comparaison avec l'Ariana pour la richesse et la variété de ses collections ; il l'emporte de bien loin par les souvenirs historiques ou légendaires qui s'y rattachent, par son beau donjon et par l'intérêt que présente l'architecture de son château, par le voisinage de ces célèbres gorges dont nous fêtons aussi le cinquantenaire.

Qui de vous me contredira si j'ajoute que tous ces mérites sont rehaussés par l'accueil charmant qu'on y reçoit de notre Président, par les prévenances qu'il y réserve aux hôtes de la Florimontane, par le concours que lui prête, par le génie d'organisation que déploie à ses côtés un homme dont on ne fera jamais assez l'éloge, et chez qui la modestie et l'oubli de soi vont de pair avec des talents et des mérites de toutes sortes, l'incomparable archiviste de l'Académie ?

Camille Dunant, qui avait pour lui une prédilection marquée, inspirée par son dévouement à son pays et le culte qu'il professait pour le vieil ami de son père, eût été heureux de le voir faire ici de si belle et bonne besogne.

Il eût aimé aussi à voir cette société choisie, réunie dans les salons de ce Montrottier qu'il connaissait si bien, comme pour en montrer le chemin aux touristes qui commencent déjà à y accourir, et qui ne peuvent manquer de s'y presser de plus en plus nombreux.

Il eût trouvé dans ce spectacle la justification de la confiance qu'il professait en l'avenir de son pays, en l'attrait qu'il doit fatalement exercer sur tous ceux qui sont capables de comprendre les beautés de la nature et ce que l'art peut y ajouter.

Hier, dans une touchante cérémonie, dont l'initiative revient surtout à la Florimontane et particulièrement aux hommes que je désignais tout à l'heure, plusieurs de ceux qui sont ici inauguraient un monument commémoratif placé sur la maison de son ancien Président. Aujourd'hui encore son souvenir a été éloquemment évoqué, et les paroles qui ont été prononcées l'auraient rendu présent parmi nous, si un homme comme lui pouvait être oublié de ceux qui l'ont connu ou qui seulement savent tout ce qu'il a fait pour son pays.

Notre cher Président l'a très bien dit. En honorant ainsi ceux qui ont donné à leurs concitoyens l'exemple de toutes les vertus publiques et privées, en célébrant leur patriotisme, leur désintéressement, leur amour du bien public, en proposant en leurs personnes à la jeunesse les modèles





Docteur LOUIS BOUVIER

1819 - † 1908

L'UN DES FONDATEURS

DE L'ASSOCIATION FLORIMONTANE

en 1851.

qu'elle doit suivre, nous nous honorons nous-mêmes et nous travaillons à notre tour à l'œuvre qui a été le but de leur vie.

Qu'ils soient donc félicités et remerciés, ceux qui nous ont réunis ici ! qu'ils le soient au nom non seulement de la famille de Camille Dunant, mais encore de tous ceux qui ont à cœur la prospérité et la grandeur de leur pays !

Des rafraîchissements furent ensuite servis dans les salons affectés aux réunions de la Florimontane et après une heure de repos sur les terrasses, au soir d'une très belle journée, les Sociétaires rentrèrent à Annecy par le train de 19 heures.

*Le Secrétaire : Marc LE ROUX.*

---

## BOUVIER

Jean-Louis

BOTANISTE ET MÉDECIN

---

Né le 4 février 1819, à Saint-Félix. Elève brillant du Collège Chappuisien, il compléta ses études à Paris et devint professeur d'histoire naturelle au collège Chaptal, où il enseigna de 1841 à 1846. Ensuite il étudia la médecine et fut reçu docteur à la Faculté de Montpellier le 21 mai 1850 ; mais il n'utilisa pas son diplôme. Il occupa l'emploi de Conservateur du Musée d'Annecy de 1851 à 1856. En même temps il professait des cours d'histoire naturelle à l'Hôtel-de-Ville et des cours de botanique comprenant des excursions tous les dimanches de la belle saison.

En 1856, il donna sa démission pour exercer son art. S'étant marié avec une Genevoise, il quitta Annecy en 1867 pour aller se fixer à Lancy (Suisse).

Il fut président de la Société botanique de Genève (1877).

Mais, ayant perdu sa femme en 1890, il partit pour Buenos-Ayres, où il se fixa définitivement.

Il y mourut le 9 janvier 1908 ; son corps fut ramené à Saint-Félix.

Il avait été l'un des quatre fondateurs de la Florimontane, en 1851 (*voir page 11*), et collabora pendant plusieurs années à la *Revue Savoisienne*.

On lui doit de nombreuses publications, notamment :

*Biographie de J.-J. Perret*, Annecy, 1852.

*La chaîne des Aravis, topographie, botanique, histoire, etc.*  
Annecy, 1866, in-8° ; 84 p.

*Histoire de la botanique savoyarde*, Paris, 1867.

*Notice sur de Saussure en Savoie*, Genève 1877.

*Flore des Alpes de Suisse et de Savoie*, Genève et Paris, 1878,  
in-16, vi-789 p., 2<sup>e</sup> édition en 1882.

*Le Mont-Cenis, son histoire et sa végétation*, Annecy, 1863,  
in-8°, 32 p.

F. M.

---

## HENRI BORDEAUX

---

Notre éminent compatriote est né le 29 janvier 1870, à Thonon.

Fils d'un avocat de grand mérite, il fit son droit à Paris. Ses études achevées (1889), il entra au *Petit Journal*, où il rédigea la chronique de l'Exposition.

Cette même année, il remporta le premier prix de poésie au concours de la Florimontane avec *Légende d'Ecosse* et le premier prix de l'Académie de Savoie (ex-æquo avec Emmanuel Denarié) pour *Poèmes bibliques* et une pièce intitulée : *Jamais*.

En 1893, il eut encore à Chambéry le même succès avec *La Course à la Vie*.

Entre temps, il avait publié de nombreux articles de critique et donné au *Magasin littéraire* de Gand une remarquable étude sur *Villiers de l'Isle Adam* (1891). Cette étude fut suivie de plusieurs autres (sur E. Rod, José-Maria de Hérédia, Henrik Ibsen, Jules Lemaître, Pierre Loti), qu'il réunit en volume sous le titre : *Ames modernes* (1894).

Son premier roman, *Jeanne Michelin*, parut en 1895 et, dès ce temps-là, le *Figaro*, le *Correspondant*, la *Revue Bleue* accueillaient sa copie.

A la fin de 1896, il fut brusquement rappelé en Savoie par la mort de son père : « Cette mort lui créait un devoir. Le chef de famille laissait un nom et un poste à garder, une tradition à continuer : seul des héritiers il pouvait la reprendre. Il se fit donc inscrire au barreau et s'installa à Thonon. »

Avocat occupé, maire d'un village, il apprit à connaître la vie réelle, et il acquit l'expérience des hommes et des choses. Son talent en profita. *Les Ecrivains et les Mœurs*, qui datent

de cette époque (1897-1902), « témoignent de la transformation du littérateur par le maire et l'avocat, » transformation non moins sensible dans *Sentiments et Idées de ce temps* (1897), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française (prix Bordin).

En 1900, parut le *Pays natal*. Ce fut un succès, qui décida Henri Bordeaux à s'adonner aux lettres « exclusivement et sans retour ». Son frère Louis ayant terminé ses études de droit lui succéda aux affaires et le romancier, cessant de plaider, regagna Paris (1901).

Dans la capitale, où il séjourne tout l'hiver et le printemps, « il prend la fièvre et l'exaltation nécessaire à tout artiste » ; il distribue des chroniques aux grands journaux. Mais à la Savoie il réserve l'été et l'automne. C'est là, dans le recueillement des paysages familiers, qu'il conçoit et compose ses œuvres de prédilection : *La Voie sans retour* (1901) ; *La Peur de Vivre* (1902), qui lui valut un prix Monthyon ; *L'Amour en fuite* (1903) ; *Le Lac Noir* (1904) ; *La Petite Mademoiselle* (1905) ; *Les Roquevillard* (1906) ; *L'Ecran brisé* (1907) ; *Les Yeux qui s'ouvrent* (1908) ; *La Croisée des Chemins* (1909) ; *La Robe de Laine* (1910) ; *La Neige sur les Pas* (1912) ; *La Maison* (1913) ; *Annette et Philibert, ou la nouvelle Croisade des Enfants* (1914).

Sur ces productions, le Secrétaire perpétuel de l'Académie française, rendant compte du concours de 1909 dans la séance du 18 novembre de cette année, s'exprimait ainsi : « Ce qui fait l'originalité de M. Henri Bordeaux, auquel nous attribuons le prix Narcisse Michaut, c'est l'inspiration même de son œuvre, et c'en est l'unité. Conteur avant tout, il n'oublie pas que l'objet du roman est d'abord de nous intéresser par le récit de ses drames qui traversent les existences même les plus médiocres et, en apparence, les moins agitées. Il ne dogmatise ni ne disserte. Mais il n'en poursuit pas moins, avec une obstination tranquille, quelques idées directrices qu'il fait circuler à travers ses livres, parce que seules elles lui semblent donner un sens au spectacle du monde. Le titre de son premier roman, paru il y a dix ans, était significatif : *Le Pays natal* ; il y étudiait le cas d'un déraciné qui, revenant dans son pays natal, la Savoie, y reprend racine et sent remonter en lui, comme une sève jaillie du sol, les vertus de la race. Un autre roman, *La Peur de Vivre*, lui fit définitivement prendre rang ; il y dénonçait cette timidité devant l'avenir, cette crainte des

responsabilités, qui lui paraissaient une maladie beaucoup plus dangereuse que les mélancolies individuelles du commencement du dernier siècle. Dans *Les Roquevillard*, il nous fait, une fois encore, assister à la victoire de l'esprit, on dirait justement du génie de la famille sur la fantaisie personnelle et sur les désordres de la passion. *Les Yeux qui s'ouvrent*, celui des romans de M. Bordeaux qui est le plus poussé comme analyse, précisent la conception que l'auteur se fait du mariage, et comment une femme doit « mériter son bonheur » en s'ingéniant à être la compagne de son mari. Ainsi partout, derrière le conteur, se cache un moraliste. Dans le roman ainsi compris, les personnages ne sont plus les fantoches dont se contentent trop d'auteurs ; on a au contraire la joie d'y voir souffrir, lutter, des êtres pareils à nous, qui ont part à nos défaillances, mais qui sont accessibles à tous les sentiments nobles et généreux. »

Pendant la guerre mondiale, Henri Bordeaux, mobilisé comme capitaine d'artillerie et devenu chef d'escadron, a obtenu plusieurs citations. Il a trouvé le temps de publier :

*La jeunesse nouvelle : Deux Héros de vingt ans* (1915) ; *Trois Tombes* (1916) ; *Les derniers jours du Fort de Vaux* (1916) ; *Les Captifs délivrés* ; *Sur le Rhin* ; *Les Pierres du Foyer*.

Chevalier de la Légion d'honneur au titre civil depuis 1910, Henri Bordeaux a été admis, en 1916, au traitement militaire de l'Ordre, en raison de sa brillante conduite au feu, puis promu officier en 1918. Il a été élu membre de l'Académie française, en remplacement de Jules Lemaître, le 22 mai 1919.

F. M.

---

## Sur le mot *Oche*

---

*Oche* est un mot qu'on rencontre fréquemment en Haute-Savoie où il s'applique à certaines terres. Les lieux dits ainsi appelés sont nombreux dans les inventaires aux numéros suivis du cadastre de 1730 et il est rare qu'une commune en soit dépourvue. A côté de la forme précédente, on rencontre, suivant les terroirs, *ouche* et *uche*, celle-ci usitée surtout dans le Chablais, et aussi *osse*, *usse* et même, à Abondance, *offe*,



d'influence valaisanne<sup>1</sup> ; et ces formes varient même dans chaque commune, de village à village. Avec l'agglutination de l'article, on a les *Louches* à Brenthonne et les *Luches* à Cru-seille et à Groisy. Les dérivés *ouchette*, *oussette* et *usset* ne sont pas rares ; mais je n'ai rencontré qu'une fois les *Ochères* à Présilly, pour indiquer des terrains à ouches. Ajoutons qu'un homme qui cultivait une oche était particulièrement désigné, au moyen âge, par le nom d'*ochier*, devenu nom de famille<sup>2</sup>. Dans le parler vulgaire du XIII<sup>e</sup> siècle, oche se disait *ochy*<sup>3</sup>, qu'on latinisait en *ochia*, et cette forme est citée par Du Cange avec *olchia*, *oschia*, *oca*, *ocha* et *osca*.

Quelle est l'origine de ce mot ? Les linguistes l'expliquent généralement par le nom verbal du lat. classique *occare*, herser, briser les mottes d'un champ de blé, regardant la forme *olca* de Grégoire de Tours, pourtant de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, comme une simple graphie pour *occa*<sup>4</sup> ; mais cela paraît douteux. Aussi est-il possible qu'à côté d'*occa*, ait existé un autre mot *olca*, du grec *olkê*, fém. d'*olkos*, trait, sillon, que les Gallo-romains auraient ensuite latinisé ; ce serait ainsi un doublet de *sulcus*, sillon. Voici du reste le passage de Grégoire de Tours : *erat enim haud procul a basilica campus tellure fecundus ; tales enim incolae olcas vocant*<sup>5</sup> ; il y avait en effet, non loin de la basilique, une plaine cultivée au sol fertile ; les habitants (les Rémois) appellent de pareils terrains *olcae*. On constate d'abord que, si l'historien insiste sur ce mot, c'est qu'il le trouvait intéressant, soit parce qu'il n'était pas usité partout en Gaule, soit parce que, tout au moins, il n'appartenait pas à la langue des écrivains ; et ensuite, que la traduction par « sillons » semble convenir mieux au sens que celle qui y verrait l'action de herser ou l'instrument même. *Olca*, employé tout d'abord au pluriel (*olcae* = *sulci*) aurait donc désigné primitivement un terrain de labour caractérisé par des sillons réguliers.

1. L'abbaye y possédait le pré d'Offaz, avec le pont du même nom. sur la Drance, J. MERCIER, *Abbaye d'A.*, Acad. Salés., VIII, 1885, 280 ; en 1458. *prata d'Aussaz*. L.-E. PICCARD, *Abbaye d'A.*, Acad. Chablaisienne, XIX, doc. p. 33 ; écrit AUPHAZ, dans le guide Dubouloz. V. sur *offé*, H. JACCARD, *Essai de toponymie*, SHSR, VII.

2. BRUCHET, Archiv. dép., Inv. E, 146, en 1333, Ochart, nom d'homme, paraît être aussi un dérivé d'oché.

3. Académie de Savoie, s. 2, II, n° 16. à Allinge.

4. DIEZ, *Gram. des langues romanes*, I, 37 ; KOERTING, *Lat. rom. Woerterbuch*, 6655 ; DU CANGE, *Glossaire*.

5. *In gloria confessorum*, 78, cité par HOLDER, art. *olca*, regardé comme celtique. Sur la herse, *crates dentatae*, en Gaule, v. C. JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, II, p. 276.

Quoiqu'il en soit d'*occa* ou d'*olca*, je crois que c'est ce dernier mot qui est la base du v. fr. *ousche*, *osche*, que Du Cange définit (*Supplém.*, 248) terre à labour, portion de terre arable, close de fossés ou de haies, jardin, verger et les auteurs (H D T) du *Dictionnaire de la langue française*, terre de qualité supérieure située près de la maison et ordinairement cultivée en jardin. En Haute-Savoie, *ouche* est synonyme de champs labourés<sup>1</sup>. Mais il a encore un autre sens, c'est celui d'entaille, d'encoche pour désigner le trait transversal que le boulanger incise sur une planchette afin de dénombrer les pains vendus mensuellement à un client et cette dernière acception, avec celle des dérivés *ouchette*, *ochon*, est usitée sur tout le territoire de l'ancienne Sapaudia<sup>2</sup>. Ainsi l'image du trait sur le bois s'accorde bien mieux avec celle du sillon tracé sur le sol que ne le ferait l'idée d'une herse même rudimentaire.

Cependant, la définition de l'ouche reste obscure et l'on ne voit pas bien quelle différence la sépare de celle du champ ou du jardin. Pour l'élucider, il faut avoir recours aux chartes.

Du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, *ochia* apparaît très fréquemment dans les donations et dans les actes de vente<sup>3</sup>. On y parle non seulement d'une oche, de deux oches, mais d'une pièce ou d'une péciole d'ouche, ce qui prouve que la terre arable foncière était déjà bien divisée. On y voit aussi qu'une oche était généralement peu étendue, qu'elle ne contenait souvent que deux à quatre fessorées, soit de sept à quatorze ares. En 1343, un terrain qualifié de petite pièce d'ouche renfermait les deux tiers d'une fessorée, soit un peu plus de deux ares<sup>4</sup>. Au point de vue de la production, une oche se disait d'une portion de terre

1. FENOUILLET, *Monogr. du patois savoyard*, 214 ; GONTHIER, *Acad. Salés.*, XXIX, 277, explique aussi oche par terre arable entourée de fossés ou de haies. M. Richard, directeur du cadastre, a toujours constaté, au cours de ses opérations, la bonne qualité des terres d'alluvion constituant l'ouche.

2. Du C., *osche*, hoche, coche, entaille ; CONSTANTIN et DESORMAUX, *Dict. Savoyard*, 293. M. H. JACCARD, *Toponymie*, 312, explique par comparaison avec une encoche la forme et le nom de la montagne dite dent d'Oche (sans article) ; mais il est possible aussi qu'en aval des chalets ait existé quelque terre à labour avec une mesure.

3. J'ai dépouillé surtout GONTHIER, *Inv. d'Aulps* (*Acad. Sales.*, XXVIII et XXIX), n° 939, 1876, 1918, 1921, etc. ; L.-E. PICCARD, *Abb. de Filly*, doc. (*Acad. Chablais.*, VII).

4. Le Regeste genevois, p. 513, dit que l'ouche = 16<sup>m</sup> partie de la pose, soit 25 toises et renvoie à SHAG. III, p. 180 ; mais nos textes prouvent que la mesure de l'ouche était variable : v. encore id., 230, en 1365, près Genève : *unam ochiam terrae continens circa octo seillonos*. — Une fessorée était l'étendue de terrain vignoble qu'un homme pouvait piocher en une journée, soit 45 toises = 3 ares et demi. Une pose = 12 fessorées (*Aulps*, n° 876 en 1361) = 42 ares, à Rezy (Fessy). On se servait de cette mesure en Chablais 500 toises carrées = 36 a. 85 ; ailleurs, 400 toises = 29 a. 48) pour désigner une pièce de terre quelconque produisant du froment, mais le plus souvent dépourvue d'habitation.

attenant généralement à une habitation derrière laquelle elle s'étendait et fournissant par la culture la quantité de froment nécessaire à l'alimentation de la famille. Elle ne renfermait ni pré, ni verger ; mais elle pouvait avoir des arbres, des noyers par exemple, comme aussi une partie plantée en vignes<sup>1</sup>. Elle ne se confondait pas avec le courtil ou jardin et n'était pas nécessairement close par une haie ; mais elle pouvait être séparée par un fossé des oches voisines. C'était, en somme, un champ habité et dont la maison pouvait se vendre avec la terre<sup>2</sup>.

Dans la toponymie communale, oche, ouche ou usse est suivi d'un nom d'homme, d'un adjectif ou est employé seul. Quand il est suivi du nom du propriétaire, cela indique évidemment qu'à une époque donnée, un pré fut transformé en terre à labour et que les habitants y attachèrent le nom de celui qui, y élevant sa demeure, avait opéré cette transformation. Les oches ainsi créées étaient situées soit dans le village même<sup>3</sup>, soit à une certaine distance. Avec le temps, les noms des possesseurs furent oubliés, quand les maisons eurent disparu ou furent reconstruites ; aussi ne resta-t-il souvent que l'expression *Aux Ouches*, *A l'Oche*. C'est ainsi que peu à peu oche devint synonyme de champ et, dans ce dernier cas, il fut suivi d'un simple qualificatif, comme les Uches froides à La Muraz et les Uches grandes à Jouvernex (Margencel). Ainsi ce mot conserva longtemps le sens ancien qu'il avait au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle : c'était bien la portion de terre aux fertiles sillons attenant à la maison. Le nombre de ces petites propriétés, différenciées par le nom de leur fondateur, était assez considérable dans le Chablais : il atteste, grâce au régime des franchises, l'extension des terres à froment et le développement de l'aisance rurale<sup>4</sup>.

Charles MARTEAUX.

1. *Inv. d'Aulps*, n° 975. 1448 ; SHAG, XIV, p. 42 : cp. Bernard et Bruel, *Chartes de l'abb. de Cluny*, I, n° 36 : *vinea cum olca et mansione*, en 928.

2. En 1275 : *item III bichetos frumenti quos debet Soraz super hochia in qua sita est domus sua*, SHAG, XIV, p. 145 ; en 1316. *cupam frumenti censualem... super quadam ochia*, PICCARD, o. c., doc. 23 ; 1329. *quandam ochiam circa ipsam domum* ; id., doc. 30, p. 326 ; 1387. à Taverolles (Vacheresse) : *domum cum ochia, curtina, plateis ante et retro juxta casale et ochiam Johannis*, id. doc. 49 ; v. aussi GONTIHER, o. c., n° 776, 853 (cette maison et son oche) 873, 875, 976, 1578.

3. Par ex. pour le chef-lieu de la C. des Houches et pour Séchez (Margencel), en 1730 Chessel ou le village des Houches.

4. Oche, d'un emploi si fréquent en Chablais et en Faucigny, n'est presque pas employé dans les vallées du Fier et du Chéran où il paraît avoir été supplanté par champ. En Savoie, J.-J. VERNIER, dans son *Dictionnaire topographique*, en cite à peine un exemple. Dans l'Ain (cf. PHILIPON, *id.*), ouche est le nom de trois villages seulement. Dans la Drôme, au contraire, oche ou auche est plus usité que ouche, avec, au total, près de trente noms de quartiers.

## PARDIENNE = PAR DIANE

L'étude de nos vieux documents ou textes régionaux a permis de résoudre divers problèmes, restés obscurs, de philologie française. En voici un nouvel exemple :

Les jurons étaient jadis réprimés, parfois bien rudement. Ceux qui ne pouvaient maîtriser leur langue et qui redoutaient cependant les sévérités de la justice avaient, comme on sait, altéré le nom de Dieu. De là tant de variantes, formes amendées ou atténuées. A côté, par exemple, de *pardieu*, qui est dans Régnier, figurent les finales en *bleu*, en *gué*, etc., suivant les dialectes ou les conditions sociales. On connaît les *morbleu*, *palsambleu*, si fréquents dans notre théâtre comique, à côté des *tétigué*, des *morguenne*, et similaires. Nous retiendrons seulement deux exclamations, ordinairement données comme des variantes vulgaires de *pardieu* : *pardienne*, *pardine* (la seconde n'étant d'ailleurs qu'une forme affaiblie de la première, ou peut-être un compromis entre *pardienne* et *pardi*).

*Pardienne*, croyons-nous, n'est point, comme on l'a répété jusqu'ici, une des altérations de *pardieu*. Le deuxième terme du composé n'aurait rien de commun avec *Dieu*. Ce serait le nom d'une divinité romaine : *Diane*.

Une preuve, selon nous convaincante, nous est fournie par divers passages d'un drame en vers, représenté au mois de mai 1567, à Lanslevillard, en Maurienne : *L'Hystoyre de Monseigneur Saint Sébastien*<sup>1</sup>. Ce mystère, peut-être composé par un habitant de Lanslevillard nommé Sébastien Turbil, transcrit par le notaire Antoine Platon, a été publié d'après le Msc. original par F. Rabut<sup>2</sup>.

Maximien, fils de l'empereur Dioclétien, « adorant les ydolles », invoque toute une série de divinités, dont certaines ont un nom aussi étrange que sonore :

Mectons nous trestous a genoux  
Et [si] chantons trestous a genoulx

1. Cy commence Lystoyre de monseigneur saint Sebastien, pour la premiere journee a LX personnages de laultre part escriptz. jouee par les habitans Lanlevillar lannee courant M.V<sup>e</sup>LXVII au moys de may escript par moy Anthoine Platon dudit lieu notaire ducal sousigné.

2. In *Mém. et Doc. de la Soc. Sav. d'Hist. et d'Arch.*, XIII (1872).

3. Page 301.

Quelque beau chant melaudieux  
Mahon Venus et Appollin  
Bren, Bron, Charon, Chara, Bara <sup>1</sup>,  
Juppiter et Grisogolin  
Et tous les dieux de nostre loy  
Gondo, Phoron, Bara, Chara.

A cette liste fantaisiste, Datien, « bourgeois de Narbonne », ajoute :

Mahon <sup>2</sup> cahin aussi *Dienne*  
Et Appollin nostre patron...

Plus loin :

Fy de Mahon et de *Dyenne* <sup>3</sup>,  
Juppin, Venus et leur puyssance...

*Dienne*, *Dyenne*, c'est Diane, la sœur d'Apollon. La forme *Dienne* est issue très régulièrement de *Diana* <sup>4</sup>.

C'est Diane que nous allons retrouver dans le jurement *par dienne* <sup>5</sup>.

Les vers suivants, que prononce l'empereur Dioclétien, ne laissent aucun doute <sup>6</sup> :

Qui tenir vouldra loy chrestienne  
Pour regnier [renier] Mars et Juppin  
Je luy feray de *par dienne* <sup>7</sup>  
Ses jours finer a male fin.

Cette interprétation nous permet également de résoudre une question posée dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, de GODEFROY. Ses deux articles *Dienne* pourraient n'en former qu'un seul :

I. DIENNE, s. f. bagatelle, futilité. « Dont les clers veulent dire que je en seray dampnee et ou feu d'enfer tourmentee. Je

1. Faut-il comparer le vocable lyonnais *charabara* ? Cf. PUISPELU, *Dict. étym.*, sub v°.

2. On connaît cette sorte de trinité bizarre, dont les noms reviennent si souvent au Moyen-Age : Apollon, Mahon et Tervagant. Il s'agit bien ici du nom réduit de Mahomet. Rien de commun avec « Mars, appelé par les poètes latins *Mavonius* » (?), comme pourrait le faire croire une note de la p. 277. L'éditeur ajoute d'ailleurs : « ou peut-être Mahomet, car on trouve plus loin *Mahonnerie* et *Mahomme*. » Il suffit de s'en tenir à la seconde interprétation, qui est la vraie. Cf. p. 353 : « *Mahon* le maieur de noz dieux. » Ajoutons que Tervagant est devenu dans notre texte : *Ternegant* (*Tervegant* ?) : « Par *Ternegant* le roy celeste » (p. 278). Page 366 :

Par Mahon, *Ternegant* et Apollin  
Et tous les dieux de nostre loy.

3. Page 339.

4. Cf. le traitement du suffixe *-ānus, -āna* > *ain, aine* (*enne*).

5. Comme Mahon est souvent invoqué :

Par Mahon mon dieu qui ne ment (p. 286) ;  
Par Mahon qui point ne ment (p. 360).

6. Page 274.

7. Cf. p. 353 : « De *par* Apollin qui ne ment. »

n'en croy riens, dit la vielle, ce sont *diennes*, et manifestes frivoles, et des theologiens amassees paroles. » (MAIZ., *Songe du viel pel.*, I, 51, Ars. 2682).

II. DIENNE, *Dyenne*, s. f. « Ce mot, dit Scheler, se trouve dans deux passages du Tresor amoureux. Les deux fois il s'agit d'exprimer l'idée de dureté, de férocité, et je ne vois d'autre explication à donner, si ce n'est que *diene* ait été dit dans quelque dialecte pour *hiene*, ou que cette forme soit le fait d'un lapsus commis par le scribe, ou enfin qu'il s'agisse de *Diane*, la déesse insensible aux douces sensations du cœur. »

Suivent deux citations de Froissard :

Tel qu'il affiert a gardienne  
Qui n'est pas nommee *diene*.

(*Poésies*, III, 62, 329, Scheler).

..... se la gardienne  
N'a plus dur cuer que n'ot *dyenne*<sup>1</sup>.

La dernière explication proposée par Scheler est la seule satisfaisante.

Ce qu'on vient de dire pour *pardienne* s'applique exactement à *mordienne*<sup>2</sup>. Le *Dictionnaire Général* réunit *mordienne* (sub v<sup>o</sup>) et *mordieu* sous un même article. L'étymologie : *mort* [de] *Dieu*, est irréfutable pour le second de ces mots, comme pour les formes « atténuées ou déguisées » : *mordié*, *morgué*, *morguî*. Pour *mordienne* et ses déformations (*morguene*, *morguienne*), elle nous paraît très contestable.

L'exemple tiré de Rabelais (IV, 13) : « Par la mort diene, dirent adonques les dyables », s'expliquera fort bien : par la mort de Diane.

Rien d'étonnant que nos ancêtres, « nés malins », aient juré par Diane, au lieu de par Dieu, par plaisanterie, par une sorte de calembour, ou tout simplement par prudence.

Cette exclamation, sans doute d'origine littéraire, fut adoptée par le peuple illettré qui lui fit subir, comme on l'a vu, de multiples altérations.

1. GODEFROY a un article *dyenart* : « adj., synonym. d'hypocrite » :

Preudons par a si gentil cuer  
Qu'il ne deignerait a nul fuer  
Estre beguins ne papelarz,  
Ypocrites ne *dyenart*. (Des Beguins, Richel. 2311, f<sup>o</sup> 329.)

Ce mot serait-il un dérivé de *Dienne* (Diane) ?

Voir aussi GODEFROY, v<sup>o</sup> *dyennement*.

2. *Mordienne*, « sorte de juron » (LITTRÉ), de « juron grossier » (H. D. T.).

3. M. L. CLÉDAT (*Dict. étym.*) dit : *pardieu*, *mordieu*, altérés intentionnellement en *pardienne*, *mordienne*. — Sur *mordieu*, voyez l'exclamation du maréchal de Grammont, à un sermon de Bourdaloue (SÉVIGNÉ, 12 avril 1672). — *Morgué* : MOLIÈRE, *Festin de Pierre*, II, 1. — *Mordié* : BOURSACULT, *Esopé à la Cour*, etc., etc.

Est-il utile d'ajouter que bon nombre d'euphémismes analogues ont disparu ou vont disparaître ?

Le juron grossier des charretiers les évince, et c'est très regrettable <sup>1</sup>.

J. DÉSORMAUX.

1. Trouve-t-on dans nos vieux textes dialectaux des analogues au *Per Bacco* italien ? L'anglais a *by Jove*. Et le français ?

---

## Note sur la terminaison septentrionale de la MONTAGNE DE VEYRIER (Lac d'Annecy) <sup>1</sup>

La structure de la bordure septentrionale de la montagne de Veyrier est des plus complexes. C'est pourquoi nous avons voulu donner séparément les résultats de courses géologiques effectuées pendant l'été 1918 et l'hiver 1918-1919. La plupart de ces courses ont été faites en compagnie de notre ami M. Le Roux, conservateur du Musée d'Annecy ; les renseignements recueillis en cours de route nous ont permis de coordonner les observations précédentes et au besoin de les corriger. Ainsi nous avons pu établir l'allure et la correspondance, au delà du Fier, des plis du Veyrier qu'il a utilisés ou coupés transversalement et fixer d'une manière précise la nature géologique des murailles du torrent. Nous nous sommes d'abord servi pour la rédaction de cette note des recherches personnelles mises à notre disposition par leurs auteurs, MM. Le Roux et Ph. Guinier, professeur à l'Ecole forestière de Nancy, puis des coupes et fossiles que nous avons réunis depuis quelques années.

Le meilleur moyen d'étudier nettement la région est de prendre la route de « Sur-les-Bois » ; à l'aller, on remonte le cours du Fier après avoir traversé le pont de Naves ; au retour du pont Saint-Clair, on longe la voie du tramway et l'on bifurque « Chez Brunier » pour redescendre par « Les Barattes » où se trouve une des plus belles coupes du tertiaire de la Savoie<sup>2</sup>. La promenade, des plus agréables, se fait facilement

1. Note préliminaire d'une *Monographie de la Montagne de Veyrier et d'une Histoire géologique du lac d'Annecy* en cours d'exécution.

2. Cette coupe relevée pour la première fois par l'auteur (L. Moret) et complétée par M. Le Roux, a été publiée par J. Revu, *Géologie des chaînes jurassiennes et subalpines de la Savoie* (Chambéry 1911, p. 559).

en une journée ; de la sorte on peut examiner les deux rives du torrent. Nous les représentons schématiquement par la coupe ci-jointe, où nous avons noté tous les terrains rencontrés pendant le trajet (*pl. I*).

Nous allons les décrire simultanément au point de vue stratigraphique et tectonique pour en faciliter la compréhension, en nous arrêtant sur les points importants.

\* . \*

Lorsqu'au départ d'Annecy, on prend la route de Vignières pour se rendre « Chez Brunier », on chemine d'abord dans les alluvions récentes (delta torrentiel du Fier quaternaire qui s'épurait à cette époque dans un lac d'Annecy beaucoup plus grand) ; puis la molasse en bancs redressés, pointe faiblement au village de Vignières, mais à partir de ce point on traverse les argiles de la zone morainique. Celles-ci ne prennent leur beau développement que le long de la route qui descend brusquement sur le pont de Naves. A cet endroit, un barrage rocheux (véritable verrou), ainsi que nous le verrons plus loin, a produit une accumulation d'alluvions glaciaires où l'on recueille à foison les cailloux exotiques et striés. Ce sont les classiques moraines de la récurrence Néo-Würmienne (W. Kilian), avec, à la partie supérieure, un cône de transition très net sous la terre végétale, puis les côtes de melon argileuses à blocs anguleux et striés, le tout noyé dans les eaux d'infiltration formant par places les taches brun-chocolat caractéristiques.

Ces moraines forment également le bois des Glaisins dont le soubassement molassique, fortement redressé, est léché par le Fier.

Au pont de Naves, le Tertiaire est particulièrement intéressant. On peut y relever la coupe suivante :

De gauche à droite, car les bancs sont presque verticaux :

1° Molasse gréseuse Aquitanienne (dans le lit du Fier).

2° Petits bancs de marno-calcaires bleus séparés par de rares filonnets de lignite (de 1 à 2 <sup>c</sup>/<sub>m</sub> d'épaisseur au maximum), quelques petits lits à empreintes végétales. Nous avons recueilli dans les marno-calcaires bleus de curieux rognons de lignite à cassure brillante, qui semblent prouver que le charbon était déjà constitué avec ses caractères essentiels au moment où ce sédiment s'est déposé. (= partie supérieure du Flysch Tongrien.)

3° Gros bancs gréseux et micacés, d'un gris bleuté, séparés par de petits bancs également micacés et à empreintes végétales char-





bonneuses où l'on ne peut guère identifier que de vagues *Posidonia* (Naïadacées) (traces de lignite). (= Flysch Tongrien.)

4° Gros bancs gréseux gris, constituant la partie visible la plus inférieure de la coupe. (= Calcaire gréseux Nummulitique.)

Les bancs n° 2 et n° 3 représentent le *Flysch Tongrien* (molasse de Bonneville à empreintes végétales.) Le n° 4 correspond à ce que nous appelons le *calcaire gréseux Nummulitique* que nous allons retrouver à la carrière Mathelon, pas loin de la station de « Sur-les-Bois ».

La structure de la coupe du pont de Naves est celle d'une voûte anticlinale dont la partie supérieure, le dos, a été en partie enlevé par l'érosion.

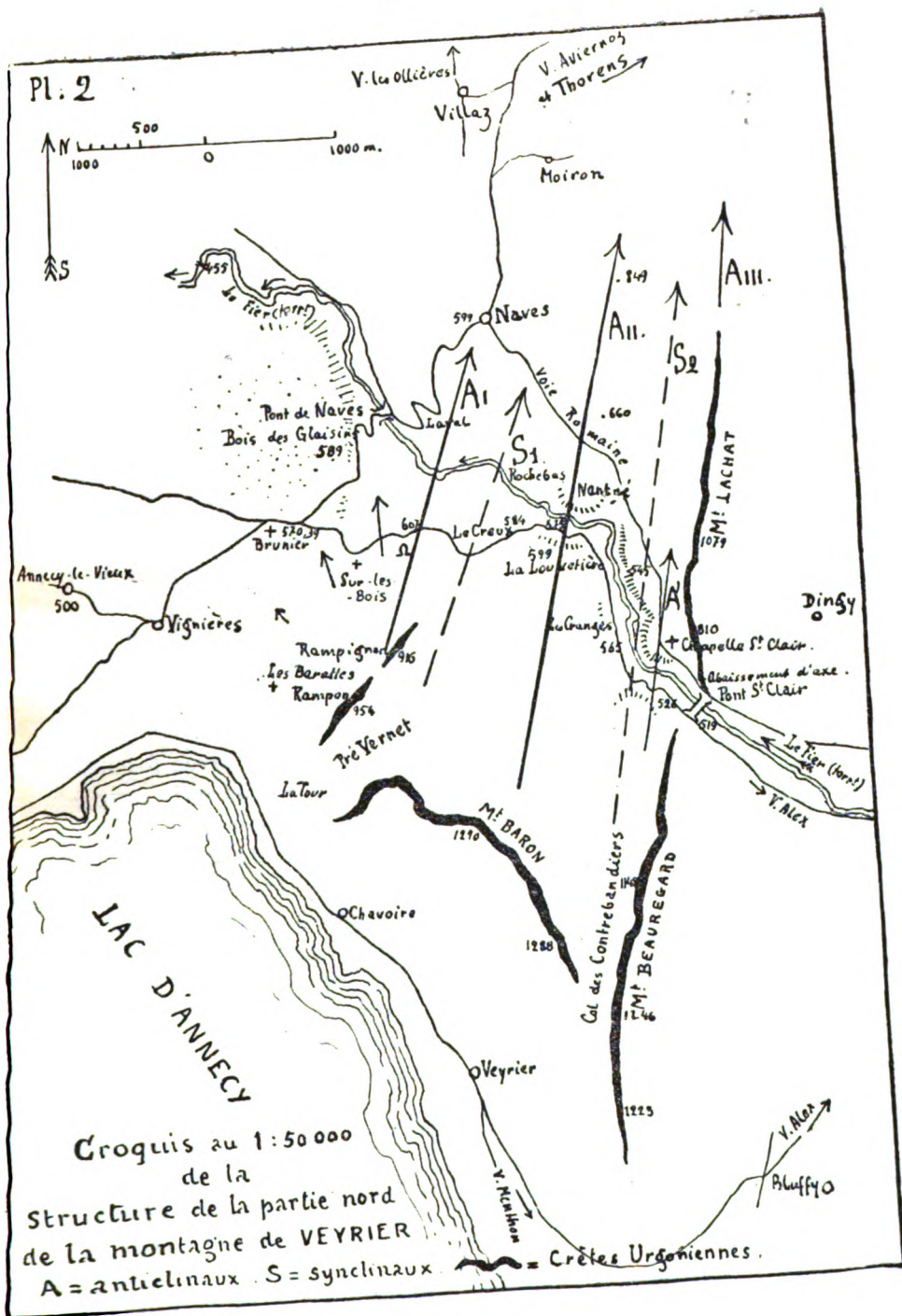
Le pan Ouest de la voûte est la partie qui s'observe au Pont même, elle comprend les petits bancs gréseux micacés, séparés par des filonnets de lignite, fortement redressés sous la molasse, presque renversés<sup>1</sup>. Une cassure locale infléchit brusquement vers l'Est la partie supérieure des strates (*v. pl. I.*) qui sont cependant restées suffisamment dressées pour former barrage et motiver l'accumulation des moraines en ce point.

C'est cette particularité tectonique qui a pu faire prendre quelquefois cette carrière pour la section d'un petit anticlinal local. Il n'en est rien, car ainsi que nous l'avons déjà dit, le dos de la voûte est absent et remplacé par les alluvions glaciaires, et le pan Est ne se retrouve qu'à 700 mètres plus loin en petite falaise dans une prairie en remontant le cours du Fier, sous forme de strates gréseuses et micacées inclinées à 20 degrés environ vers le N.-E.

Ce grand anticlinal tertiaire, prolongement de la couverture de l'anticlinal Urgonien Rampon-Rampignon, est en parfaite liaison d'une part avec la carrière de Sur-les-Bois (carrière Mathelon qui en forme le noyau), d'autre part, avec les affleurements tertiaires des Barattes (bordure ouest du Rampon) où l'on retrouve les couches à végétaux charbonneux. Il est même fort probable que de l'autre côté du Fier où les plis tertiaires remontent légèrement, ces mêmes terrains se prolongent pour entrer dans la constitution des gisements ligniteux de Villaz, Moiron, Thorens. Mais ce point de vue est encore à étudier.

La coupe de la carrière Mathelon (rive gauche) mérite d'être donnée comme complément d'information. On peut noter de haut en bas :

1. A remarquer que le pan Ouest est beaucoup plus abrupt que le pan Est. Ce phénomène peut s'observer dans tous les plis de la région.



1° Grès grossier, roux, sableux à *Chlamys* et *Nummulites* (dans les formations d'*Alnus viridis* à l'Est et au dessus de la carrière).

2° Grès siliceux gris.

3 Calcaire bleu, lumachelle, très dur.

4° Calcaire gréseux gris-bleu en petits bancs.

5° Poudingue Nummulitique à pâte grenue grise et à cailloux blancs calcaires et siliceux (ces éléments empruntés à l'Urgonien et au Sénonien), ne dépassant pas 3 à 4 <sup>c</sup>/<sub>m</sub> de diamètre. Ce poudingue, cassé fraîchement, ressemble au nougat de Montélimar.

Par places, le ciment a été décalcifié et les galets apparaissent comme de grosses têtes de clous. Nous y avons recueilli quelques pecten (*Chlamys*). Epaisseur moyenne : 0<sup>m</sup> 50.

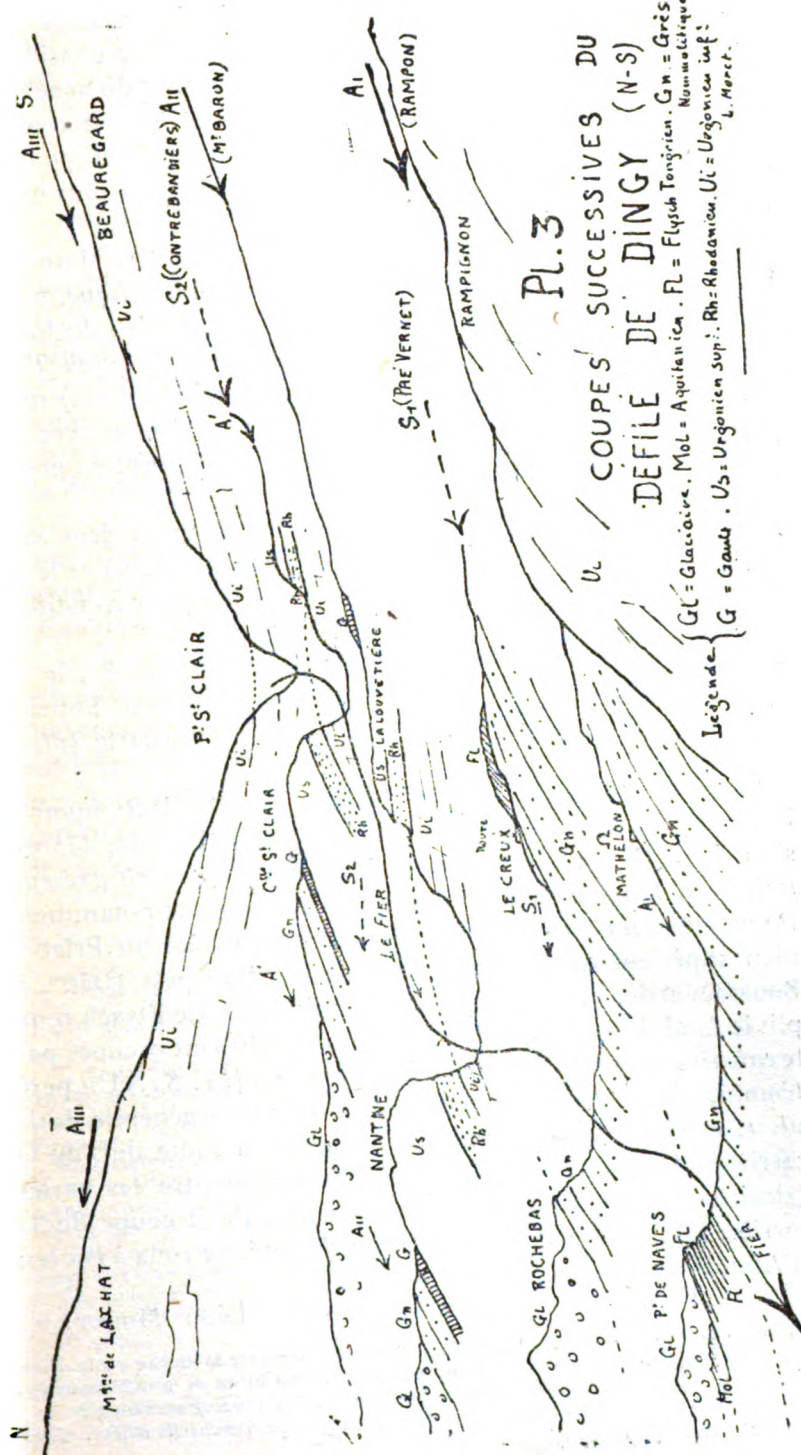
6° Gros bancs de calcaire gréseux Nummulitique bleu dont on fait d'excellents pavés. Contient : *Amussium* sp<sup>1</sup>, de nombreux *Chlamys* et des petits fragments d'un vert pistache de quelques millimètres de diamètre qui d'après le regretté J. Boussac, tué glorieusement pendant la guerre, sembleraient être remaniés d'une roche siliceuse (calcédoine ou quartzite) plutôt que des fragments de roche cristalline. Plusieurs mètres d'épaisseur visible. Ce calcaire est par endroits nettement fabriqué avec des éléments empruntés au Gault (ce qui est encore une des causes de disparition de ce terrain), tels que grains de glauconie ou même gros fragments intacts de Gault avec fossiles caractéristiques. (*Pleurotomaria*, *arca*, gros *Parahoplites*, etc.)

Les niveaux n° 1, 2 et 3 relevés en 1908 ne sont plus nettement visibles actuellement. Cette coupe est donc du *Nummulitique*. Le *Flysch gréseux bleuté* lui est superposé à quelques pas de là, le long de la route qui se dirige vers Annecy, et à gauche. Il faut signaler en ce point, et interstratifié dans le Flysch un *poudingue polygénique* (M. Le Roux) à petits cailloux exotiques et différemment colorés. Cette curieuse formation est analogue comme faciès, à celle des Voirons signalée par Douxami et à celle de Saint-Jean de Sixt, décrite par Sarrazin. Au-dessus du poudingue polygénique et du Flysch schisteux, nous retrouvons le grès micacé avec traces de plantes, et les petits lits marneux intercalés, identiques à ceux de la vallée des Déserts, des Barattes et du pont de Naves.

Les couches de la carrière Mathelon plongent à 22 degrés

1. J. Boussac y a reconnu *Amussium* sp. *Rumphius*, échantillon que possède le Musée d'Annecy et qui serait identique à un échantillon du Stampien de la Chambre d'Amour à Biarritz, probablement *A. Corneum* ?





# PL.3

## COUPES SUCCESSIVES DU DEFILE DE DINGY (N-S)

GL = Glacière. Mol = Aquitanien. Fl = Flysch Tongrien. Gn = Grès Normandique.  
G = Gaule. Us = Urgonien sup. Rh = Rhodanien. U = Urgonien inf. L. Merc.

Legende

environ vers le Fier, c'est-à-dire vers le Nord et d'autre part sont légèrement inclinées vers l'Est. On peut donc considérer cette coupe comme la prolongation du flanc ouest du synclinal tertiaire du Pré Vernet (*v. pl. 1 et 3, A 1 et S 1*) et comme étant en relation directe avec le pan Est de la voûte du pont de Naves (rive droite), celui que nous avons identifié plus haut, au bord du Fier<sup>1</sup>.

La voûte tertiaire serait donc complète, la carrière Mathelon en formant le noyau (*calcaire gréseux Nummulitique, bleu*) qui repose sur le prolongement périclinal Urganien du Rampon-Rampignon, et la coupe du Pont de Naves (*Flysch Tongrien à végétaux et lignite*) formant la partie la plus superficielle, se raccordant d'ailleurs sur la rive droite avec les affleurements du Flysch à poudingue polygénique et du grès à végétaux.

Toutes ces diverses couches s'enfoncent donc en gros vers le Nord et sous les alluvions quartenaires (moraines) et le pli qui finit au Fier se relève (peut-être?) ensuite pour constituer les niveaux ligniteux de Thorens et d'ailleurs.

Cet anticlinal du Rampon-Rampignon, prolongé par sa couverture tertiaire des Barattes, Carrière Mathelon, Pont de Naves, constitue ce que nous appelons sur notre carte (*pl. 2 et pl. 3*) l'A 1.

Le synclinal du Pré Vernet, compris entre le M<sup>t</sup> Rampon et le M<sup>t</sup> Baron, ou S 1 forme sur la rive gauche la petite dépression du « Creux » où on peut identifier le *Flysch gréseux gris-bleu*. On y trouve quelques petits fossiles et notamment *Parvamussium Bronni* Mayer-Eymar sp., espèce du Priabonien supérieur de Häring (Tyrol) et de Budapest (Dét<sup>on</sup> J. Boussac) et des foraminifères indéterminables. Ce Flysch remplit le fond du synclinal dont les deux bords sont occupés par le *calcaire gréseux Nummulitique bleu* (*v. pl. 1. S 1.*) Un petit témoin, que nous avons marqué sur la coupe générale de la *pl. 1*, et qui se trouve du côté gauche de la route qui, de la carrière Mathelon, se dirige vers Dingy, montre les bancs calcaires gréseux gris<sup>2</sup> identiques au n<sup>o</sup> 2 de la coupe de la carrière Mathelon recouverts par le grès sableux roux à *Pecten* et *Lima*.

(A suivre.)

LÉON MORET.

1. En bas de ce pan Est de l'anticlinal Tongrien, terrasse moderne où le Fier coule en contrebas de 8". Dans le lit du torrent, gros blocs de grès Nummulitique et de calcaire gréseux pénétré de petits nodules ferrugineux, Gault ?

2. M. Le Roux y a recueilli une Nummulite du groupe *Vascus-Boucheti*, *Cardium* et *Pecten* (*Chlamys*).

# Un Poète et Chroniqueur annécien du XVI<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>

FRANÇOIS DE MYOZINGE [MIOSSINGE]  
dit MIOSSINGIEN (?1490-1540)

Singulière destinée que celle de Myozinge ! Il passe pour l'un des meilleurs poètes de son temps ; tel promet à ses vers comme à ses chroniques l'immortalité ; tel autre, plus tard, pour mieux célébrer sa mémoire, découvre une statue qu'un duc de Mantoue aurait élevée, dans sa ville ou dans son palais, à l'écrivain savoyard. Et maintenant, combien de ses compatriotes connaissent, même de nom, François de Myozinge ? Restait, pour comble d'infortune, à cet humaniste annécien, d'être pris pour un Allemand !...

Nous voudrions résumer ici et critiquer les trop rares témoignages que les contemporains de Myozinge et les historiens postérieurs nous ont transmis. Nous compléterons cette notice en analysant l'ouvrage, ou les ouvrages, du « Miossingien », si nous réussissons à nous les procurer ; car ses chroniques sont considérées comme perdues et ses vers sont devenus introuvables<sup>2</sup>.

## § I. — VIE DE MYOZINGE.

Ainsi que pour nombre de Savoyards « dignes de mémoire », l'une des sources essentielles de documentation est le *Diction-*

1. Notice lue à l'Académie Florimontane (Séances de Novembre et Décembre 1918). Pour l'abrégé, nous avons détaché de ce travail le II<sup>e</sup> chapitre. Il pourra donner lieu à une publication spéciale sous ce titre : *La société annécienne à l'époque de Myozinge*.

Nous devons d'utiles renseignements à M<sup>me</sup> la D<sup>e</sup> Prof. Ada Sacchi-Simonetta, directrice de la Bibliothèque Municipale de Mantoue, ainsi qu'à MM. Jeanjaquet, professeur à l'Université de Neuchâtel ; chanoine Gavard, supérieur du Grand-Séminaire d'Annecy, à Tessy ; G. Pérouse, archiviste de la Savoie ; G. Letonnellier, archiviste de la Haute-Savoie. Nous les prions d'agréer de nouveau nos bien vifs remerciements pour leur très obligeant concours.

Ces notes, si incomplètes soient-elles, serviront peut-être à mettre sur la voie de nouvelles conjectures intéressant l'histoire littéraire de la Savoie au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

2. Aucune trace de Myozinge, veut bien nous écrire M. Jeanjaquet, dans les bibliothèques de la Suisse. « Une enquête auprès des principales : Genève, Lausanne, Fribourg, Sion, Bâle, Zurich et Berne, a donné partout un résultat négatif. » Rien non plus en Savoie, et jusqu'ici en Italie.

*naire historique, littéraire et statistique des départements du Mont-Blanc et du Léman*, publié en 1807 par Jean-Louis GRILLET. Ses assertions sont parfois inexactes ; il y a bien des confusions et des références indispensables sont omises. Pourtant l'ensemble conserve une réelle valeur. Nombre de biographes savoyards lui ont fait de multiples emprunts. Jules PHILIPPE, entre autres, s'est plu à rendre hommage à l'érudit professeur<sup>1</sup>. C'est au *Dictionnaire* de Grillet qu'il doit les principaux traits de l'article consacré dans l'Introduction de ses *Poètes de la Savoie* à « François Miossingien d'Annecy<sup>2</sup> ».

Malheureusement, en ce qui concerne cet écrivain, presque chaque membre de phrase du *Dictionnaire* de Grillet offre soit une confusion, soit une erreur. De ce *Dictionnaire* ou de ses sources<sup>3</sup>, elles ont passé, en s'aggravant parfois, dans les développements des emprunteurs.

Grillet parle de Myozinge, qu'il appelle « Miossingien », dans trois passages différents. Il le mentionne d'abord à propos

1. Sur la valeur de GRILLET, cf. *Bulletin de l'Association Florim. et Rep. Savoisienne*. II [1856], p. 107 : « Jusqu'à présent la bibliographie savoisiennne a été fort négligée. Le seul auteur qui s'en soit un peu occupé est Grillet ; mais, malheureusement, il ne cite pas textuellement les titres des ouvrages ; son utile Dictionnaire contient, sous ce rapport, de regrettables erreurs. »

Cf. Auguste DUFOUR : « Le brave abbé Grillet (auquel j'ai d'ailleurs très souvent recours, comme à un utile indicateur, mettant sur la trace de beaucoup de choses, bien que son ouvrage renferme tant de citations et de faits inexacts) n'a jamais accumulé plus d'erreurs en moins de mots qu'en citant ce manuscrit » [celui de l'*Amédée*, œuvre d'Alphonse Delbene]. Jamais ? Sauf peut-être dans les passages relatifs à Myozinge, critiqués plus loin. « L'Amédée, écrivait Grillet, poème sur Amédée VIII, écrit en *dialecte savoisien*. » Cette œuvre, comme le constate A. Dufour dans l'introduction à l'édition qu'il a publiée du premier livre, n'est point en *dialecte savoyard*, mais bien en français, en français de Ronsard et de la Pléiade, en français de la Renaissance. » (*Soc. sav. d'Hist. et d'Arch.*), VIII [1847], p. 210.

Voir surtout MÉNABRÉA, dont nous citerons plus loin l'appréciation très sévère (*Acad. de Savoie*). Cf. F. RABET [à propos de l'historien Besson], in *Soc. Sav. II. et A.*, VIII [1864], 150-151. Une note rappelle le mot piquant de l'évêque de Chambéry, M<sup>r</sup> R. des Moustiers de Mérinville [d'après Dessaix].

En revanche, J. PHILIPPE, *Les Gloires de la Savoie*, p. 237 : « L'abbé Grillet mérite à tous égards une place au milieu de nos gloires nationales, car il a plus rendu de services à son pays que beaucoup d'autres dont la renommée a fait sonner le nom bien haut. » Il n'est que juste de reproduire ici, après les critiques précédentes, cet éloge impartial. Ajoutons qu'alors on avait bien moins qu'à notre époque l'habitude ou le goût de la précision.

2. J. PHILIPPE, *Les Poètes de la Savoie*, p. 19.

3. C'est à un juge de paix du canton de La Roche, Fr. Montréal, que Grillet devait « la connaissance de plusieurs éditions rares. » Montréal possédait « une nombreuse collection de livres publiés par des Savoyais, qu'il a recueillis avec autant d'intelligence que de zèle, pour servir à l'histoire littéraire de sa patrie. » (GRILLET, I, 174, note). Cette collection fut malheureusement dispersée. Contenait-elle l'œuvre de Myozinge, qui ne figure actuellement, à notre connaissance, dans aucune bibliothèque de la Savoie ou de la Suisse ? Nous l'ignorons. Pour cet écrivain, une des sources de Grillet pourrait être DU VERDIER, *Bibliothèque française* (1584). Cf. éd. Rigoley de Juvigny, Paris, 1772-1773.



des premières imprimeries savoisiennes ; puis, dans le même chapitre de son *Introduction historique* (ch. VI), alors qu'il jette un « coup d'œil sur les Sciences, les Lettres et les Arts dans lesquels plusieurs Savoisien se sont distingués depuis le xiii<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours » ; enfin à l'article *Annecy* de son répertoire géographique. La comparaison de ces trois passages en facilitera la critique.

A] *Dictionnaire...*, tome I, p. 174 :

Annecy possédoit, en 1535, une imprimerie établie par GABRIEL POMARD, espagnol, qui ayant déjà publié à Genève, l'an 1525, les constitutions synodales du diocèse, vint avec le chapitre de la cathédrale se réfugier à Annecy, où il les réimprima sous ce titre : *Constitutiones synodales...*, anno 1535, primâ die octobris.

François Miossingien publia également à Annecy, l'an 1536, la traduction de l'éloge de Jean-Baptiste Mantouan, contre l'amour impudique.

B] *Ibid.*, I, p. 206-207 :

La poésie latine et vulgaire fut aussi cultivée par les Savoisien, au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle ; le duc de Mantoue fit ériger dans son palais une statue à François MIOSSINGIEN, d'Annecy, qui, en 1535, se fit une grande réputation en Italie, par ses poésies latines.

C] *Ibid.*, I, p. 282, Grillet, énumérant les écrivains nés ou ayant séjourné à Annecy, mentionne :

MIOSSINGIEN (François). naquit à Annecy, dans le xvi<sup>e</sup> siècle, et se fit une grande réputation en Italie, par ses poésies latines. Le duc de Mantoue lui fit ériger une statue, à cause des éloges qu'il avoit prodigués à J.-B. Mantouan. On a de Miossingien, les ouvrages suivans :

1° *Traduction des élégies de J.-B. Mantouan contre les plaisirs fous et impudiques de l'amour*, Annecy, 1536.

2° *Elegiæ contra amorem, et de natura amoris Carmen Juvenile*, Parisiis et Antuerpiæ 1576.

3° *Contra poetas impudice loquentes Carmen*, Romæ 1587.

1. Les passages cités de Grillet donnent lieu à quelques remarques préliminaires.

a) « La poésie latine et vulgaire », voilà certes une locution peu nette. Entendons : la poésie, soit en langue latine, soit en langue vulgaire. La seconde expression désigne une langue romane, ici le français, par opposition au latin classique. — Cf. le titre d'un recueil de vers publiés, précisément en 1536, par des poètes de la région lyonnaise en souvenir de la mort du Dauphin, fils de François I<sup>er</sup> : *Recueil des vers latins et vulgaires de plusieurs poètes français* : chez F. Juste.

b) « Au commencement du 14<sup>e</sup> siècle » est certainement une erreur typographique. Il faut lire : au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Le premier nom cité est celui de François Miossingien. Quels seraient ces Savoisien qui auraient cultivé « la poésie latine et vulgaire » au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle ? (Le manuscrit de Grillet portait peut-être XVII. L'imprimeur aurait-il lu XIV et transcrit ce numéro en chiffres arabes ?)

c) L'ouvrage de Miossingien est cité avec des titres différents. L'un d'eux est inexact ; tous les deux peut-être. On le verra plus loin. Nous reviendrons, à propos de l'œuvre de Miossingie, sur d'autres erreurs ou confusions beaucoup plus graves.

*Miossingien*, tel est, suivant Grillet et ses continuateurs, le nom de cet écrivain. Nous le trouvons ailleurs sous de multiples formes, parfois bizarres : *Miossingen (de)*, *Miozingen (de)*, *Miossinge (de)*, *Miosinge (de)*, *Myozingen (de)*, *Mosinge*. Sous la traduction latine : *de Miosingio*, *de Myoizingio*, *de Myouzingio*, *de Myuizingio*, *Musingeus*. Il y a d'autres variantes sans doute.

Les formes en *ingen* (*Miossingen*, *Miozingen*) ont une allure nettement germanique. Celui qui les découvre dans un texte tend à les prononcer comme *Nordlingen*. De là vient qu'on a transformé en Allemand le personnage ainsi « gutturalisé ». Ce fut l'infortune posthume que le sort réservait à François de Miossinge, ou Myozingen<sup>1</sup>.

Tel est, en effet, le véritable nom du poète annécien, ou plutôt c'est le nom d'une terre appartenant à sa famille et qui devint le sien. Ce petit fief de Mios(s)inge est situé sur la paroisse de Scionzier, dans le Faucigny (canton de Cluses)<sup>2</sup>.

1. La personne de Myozingen subit le même sort que la localité d'où il tire son nom, et, plus généralement, que tous les toponymes savoyards en *-inge*. Ces prétendus vocables en *-ingen* doivent s'expliquer par une étymologie qui n'a rien de germanique. M. Marteaux l'a montré, l'un des premiers, croyons-nous, dans la *Revue Savoisienne*, 1900, p. 111. Voir à ce sujet les études de M. E. Muret : *Le suffixe germanique -ing dans les noms de Lieu...* (Extr. des *Mélanges F. de Saussure*); *De quelques désinences de noms de lieu particulièrement fréquentes dans la Suisse romande et en Savoie* (ou *Romania*, XXXVII), et l'analyse critique de cet ouvrage due à M. Marteaux (*Revue Sav.*, 1909). Voyez aussi E. PASCALIN, *Des noms de lieu d'origine burgonde en Savoie*, in *Congrès...*, XVI<sup>e</sup> session, tenu à Annecy en 1901, p. 184.

2. Suivant J. Philippe, Guillaume Fichet faisait suivre son nom de l'adjectif tiré d'un bénéfice qu'il possédait à Amet : « Guillemmi Ficheti *Ametani*, Rhetoricorum libri, III.

On transcrit indifféremment : *Miosinge*, *Miozinge*, *Miocrine*, *Miossinge* (*Dict. des Postes*, 1889). — Si l'on prend pour base la prononciation locale actuelle, *Miozinghè*, *Miëzinghè*, la forme offrant l's douce (z) paraîtrait préférable. Sur ce toponyme, cf. Muret, *op. cit.*, p. 76; *Revue Sav.*, 1900, p. 115.

Une forme très voisine est *Mouzingen* (avec diverses variantes), par exemple : *Muzinge* (carte italienne, 1856, mas près d'Annecy, commune de Cran-Gevrier. Ce mas dépendait jadis de la paroisse de Notre-Dame d'Annecy. On le trouve orthographié plus récemment *Mosinges*. Nous avons conjecturé tout d'abord que ce mas tirait son nom de la famille dont il relevait et que notre *Myozingen* était né dans ce hameau. En ce cas, *Miossingien* s'expliquerait très naturellement comme synonyme d'Annécien. Pure hypothèse.

Quant aux variantes en *-ingen* (a), si elles ne sont pas une simple faute (au lieu de *Miossingien*), elles forment une sorte d'intermédiaire entre *Miossinge* et l'adjectif *Miossingien*. Serait-ce la graphie d'un son qui pourrait se transcrire actuellement *jhin* (d'après le système d'A. Constantin), comme Fillings a donné le dérivé patois *Filinhin*?

Ajoutons que l'ami du poète, Boyssoné, préfère la forme *Mosinge*. Sans doute la trouvait-il plus harmonieuse et se prêtant mieux à la scansion.

Nous adoptons plutôt *Myozingen*, simplement parce que cette graphie est la plus usuelle dans les documents contemporains, conservés soit aux Archives municipales d'Annecy, soit aux Archives départementales de la Haute-Savoie.

(a) On peut signaler la double forme de Mosskirch, ou *Mossingen* (*Messingen*), petite ville du Wurtemberg, dans la Forêt-Noire.

*Miossingien* est un simple adjectif. Les érudits de la Renaissance, dans leur enthousiasme pour l'antiquité (Thucydide, *Athénien*), non moins que par un amour très louable de leur région ou de leur ville natale, se plaisaient à faire suivre leur patronyme, sous forme de qualificatif, du nom de cette région ou de cette localité : Ph. Pingonius, *Sabaudus* ; P. Bachetus, *Bressanus* ; Charles Fontaine, *Parisien* ; I. D. B. A., Joachim du Bellay, *Angevin*. Parfois, pour les poètes comme pour les peintres, le qualificatif finissait par se substituer au patronyme. Comme pour le Véronèse, le Parmesan, le Pérugin, ce fut le cas pour le poète qu'il devait admirer et traduire l'humaniste savoyard. Battista Spagnolo, né à Mantoue, est bien plus connu sous l'appellation de *Mantuanus* (*Mantuan*, *Mantouan*). A l'imitation du maître, le disciple, né comme nous le verrons à Annecy, aurait dû s'appeler l'Annécien. Le nom du petit fief prévalut partout : François de Myozinge fut ainsi (*le*) *Mio's'singien*.

. . .

Que savons-nous de la vie du « Miossingien » ? Elle nous est très peu connue. Nous en sommes réduit le plus souvent à recueillir de menus faits dans les Archives municipales ou dans les Archives départementales de la Haute-Savoie.

Le poète naquit à Annecy. Cela nous paraît hors de doute.

Pourtant l'abbé GONTHER, dans un passage de ses *Œuvres historiques* (II, 461) où l'on trouve en deux lignes deux (peut-être trois) erreurs, le fait naître à Scionzier<sup>1</sup>.

Nous n'avons pas de preuve absolument formelle qu'Annecy soit la patrie de Myozinge. Les registres de l'état civil de notre cité ne remontent qu'à l'année 1573. Mais voici un témoignage qui a bien sa valeur :

..... Pour ne cacher son nom.

*Mosinge*, on l'appeloit jadis, né d'*Anissy*.

Ainsi dira son ami Boyssonné.

A quelle époque Myozinge est-il né ? Dans le xvi<sup>e</sup> siècle, répond Grillet. Or l'abbé Ducis, lors d'une communication faite à la Société Florimontane<sup>2</sup> (séance du 28 avril 1879), a signalé un

1. « Claude Marescot [d'Annecy] et F. Miossingien, de Scionzier, se firent une grande réputation, l'un en Italie, et l'autre à Paris, par leurs poésies latines. »

De Scionzier ? Conjecture due peut-être à un passage de F. Mugnier, appuyé sur l'*Armorial* du comte de Foras ; elle a contre elle le témoignage de Boyssonné.

« L'un en Italie... » C'est de Myozinge qu'il s'agit. Nous retrouvons ici la confusion (dont nous parlerons plus loin) entre le traducteur et son modèle. De même pour l'attribution des « poésies latines ».

2. Cf. *Revue Savoisiennne*, 1879, p. 39.

très curieux acte reçu par Reymond Georges, le 31 mai 1513. Par cet acte, « François de Miossinge<sup>1</sup> et Claude Ducis, notaires, s'engagent sur serment, à peine de tous dépens, à cette condition réciproque que le premier d'entre eux qui convolera en premières noces donnera à l'autre une paire de souliers et un bonnet, le tout de la valeur de quatre écus d'or au soleil<sup>2</sup> ».

L'acte mis en lumière par l'abbé Ducis concerne bien notre poète. En 1513 celui-ci était déjà notaire. Il est donc absolument impossible qu'il soit né « dans le xvi<sup>e</sup> siècle ». Nous sommes forcé de reporter sa naissance approximativement jusque vers l'année 1490<sup>3</sup>.

Si François de Myozinge est bien d'Annecy, sa famille n'était pas originaire de cette ville. Dans l'*Armorial* on trouve cité un Etienne *Fornerii de Miosingio*. Faut-il croire, avec M. F. MUGNIER, que ce personnage est un aïeul du poète? C'est un Fournier<sup>4</sup> de Marcossey, qui possédait le petit fief de Miosinge. Au xiv<sup>e</sup> siècle, vivait un Johannes *Fornerii de Myosingio*<sup>5</sup>.

1. L'orthographe du minotaire de Georges, que nous avons contrôlé, est *Myozinges*.

2. L'abbé Ducis ajoute : « L'intérêt de cette pièce originale porte sur le premier acteur, qui, d'après Grillet, I, 282, acquit une certaine renommée par la traduction qu'il donna, en 1536, des poésies de Battista Mantuano, sur la réédition de Paris de 1513. »

L'acte est analysé par BRUCHET, *Inventaire sommaire des Archives départementales*, E, 566 (a). Folio 134 du cahier de Georges, notaire à Annecy.

3. Sur l'âge requis pour être notaire, cf. DUBOIS, *Raccolta...*, vol. XXVII, tome 25, p. 1. Decreta ducis Amedei VIII, 1430, 17 juin : « Hoc edicto salubri statuimus quod nullus deinceps per nos imperiali, vel nostra auctoritate in notarium seu tabellionem publicum assumatur, aut creetur nisi vicesimum aetatis suae annum compleverit vel attigerit. »

4. Sur la famille Fornier ou Fournier, originaire de Veyrier, cf. *Armorial et Nobiliaire de Savoie*, III, p. 6. — *Ibid.* « Marcossey, de Viuz-en-Sallaz, dont le véritable nom est Fornier et originaire de Cluses. »

Cette famille de Marcossey a donné plusieurs personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire de la Savoie. Guillaume de Marcossey fut évêque de Genève (1366-1378). « Son manoir féodal, dit M. l'abbé GAVARD, (*Peillonnex*, in *Mém. Acad. Salés.*, XXIV [1901], p. 53), s'élevait à quelque distance de Peillonnex, sur le territoire du mandement de Thyez, au nord de Brégny, commune de Viuz-en-Sallaz. » Un Jean de Marcossey fut prieur de Peillonnex, de 1477 à 1505 ; Charles de Marcossey, de 1505 à 1521. Sur d'autres Marcossey, au xvi<sup>e</sup> s., cf. MUGNIER, *J. de Bovssoné*, passim.

5. *Obituaire de Saint-Pierre*, 6 avril. « Obijt Johannes Fornerii de Myosingio, pro cuius anniversario Guillelmus Fornerii senior, canonicus et sacriste noster dedit... Ce « Guillelmus senior », nous dit M. le Chanoine Gavard, est Guillaume F. de Marcossey, le futur évêque de Genève. (*Mém. et Doc. Soc. Hist. et Arch. de Genève*, XXI, 99.) Cf. GRILLET, III, 6 ; SÉNÉBIER, *Hist. litt.*, I, 104.

(a) L'acte est passé « in camera anteriori et inferiori domus Amedei Rippuz. »

Le texte de M. Bruchet porte : François de Myozinges et Claude Ducis, notaire (au singulier), d'où l'on pourrait conclure que seul Ducis était ainsi qualifié. L'abbé Ducis écrivait : notaires. Vérification faite du minotaire de Georges, (E. 566, f<sup>o</sup> 134), c'est l'abbé Ducis qui a raison ; il faut ajouter une s au passage cité de Bruchet. On lit en effet l'intitulé suivant : « Ad opus egregiorum francisci d<sup>i</sup> Myozingio et claudii Ducis notariorum. » — Noms des témoins : « egregio Mermeto de Borjaleo, N. Joanne Vindreti, Petro Bertheti, Amedeo Rippuz et Ludovico Barberii, testibus vocatis et rogatis. »

Sur la seconde branche de cette famille de Marcossey, dite de Viuz, on trouvera un tableau généalogique dressé par l'érudit H. Tavernier, pour M. l'abbé Rollin, dans les *Mémoires de l'Académie Salésienne*<sup>1</sup>. Nous en reproduisons la partie qui intéresse essentiellement l'écrivain annécien. Nous l'avons complétée d'après divers renseignements, dus pour la plupart soit à M. F. Mugnier, soit à l'obligeance de M. le chanoine Gavard.

JEAN (1449)					
JEAN [prieur de Peillonnex] † 24 février 1505	JACQUEMETTE épouse Rodolphe de Chissé [Cf. Ar- morial]	CLAUDE [maître d'hôtel du duc de Savoie]	PERRONNETTE	JACQUES [vice- châtelain de Bonne]	
YOLANDE épouse Pierre de Rossillon	CHARLES [proto- notaire, prieur de Peillonnex, d'après F. Mugnier]	JEAN- FRANÇOIS [= Fr. de Miossinge] (Myozinge)	PHI- LIPPE	N. N. [Sans doute Louis de Myozinge, le même que qui fut chanoine de Notre-Dame de Liesse]	? CHARLES [curé de Viuz en 1516] le même que le proto- notaire??
N. épouse Mathieu de Saviez, cons' de Saint-Paul  de Seyssel, baron de la Serraz [chantée par Marc-Cl. de Buttet]	BERNARDINE- FRANÇOISE épouse Fr. de Mont- vuagnard, et, en secondes noces. Louis	ETIEN- NE	GAS- PARD	BALTHAZARD [nommé par Marot : Marcoussé]	PHILIBERTE épouse Louis de Challes de Belle- truche

Notre Myozinge serait Jean-François, deuxième fils de Claude. Celui-ci n'est pas complètement inconnu. En 1484-94, il était maître d'hôtel du duc de Savoie, Philippe II<sup>2</sup>. En 1484, on a de lui une reconnaissance de fief (Dumont, notaire). Claude de Marcossey serait un descendant direct de cet Etienne

1. Tome XIX [1896], p. 147, *Monographie de Viuz-en-Sallaz*. — Il est aussi fait mention de Myozinge en 1356, *ibid.*, XVIII [1895], p. 24.

2. Cf. *Soc. Savoisienne d'Hist. et d'Archéol.*, XXXIX, p. LXVI. Le maître d'hôtel de Philippe II signe : « Marcossey, Maître Doustel ». La lettre du duc qui suit porte : « per... Gladium de Marchosay ». Pour 1484, cf. *ibid.*, XXIII, 404 et 407. En 1497, c'est Amé de Challes qui est *magister hospitii* (*Miscellanea di Storia ital.*, XXII).

Fornerii de Miosingio que cite François Mugnier. En 1505, suivant les recherches du même érudit, Jean-François était sous la tutelle de son frère, messire Charles de Marcossey, protonotaire, prieur de Peillonex<sup>1</sup>. Aussi plaçons-nous celui-ci avant Jean-François<sup>2</sup> dans le tableau généalogique, en nous demandant si ce n'est pas le même personnage que ce Charles, curé de Viuz en 1516, mentionné par M. l'abbé Rollin. Nous avons également ajouté au tableau Louis de Myozinge. Ce dernier était en 1536 chanoine au chapitre de Notre-Dame de Liesse à Annecy<sup>3</sup>.

A la suite de quelles circonstances un membre (ou plusieurs) de la branche des Marcossey vint-il s'établir à Annecy (comme d'autres se sont fixés à Chambéry), et à quelle époque exacte ? Nous l'ignorons. Nous savons toutefois, d'après un document publié par M. BRUCHET, que cette famille ne figure pas dans l'énumération complète des feux (ceux des gentilshommes

1. F. MUGNIER, *Le Prieuré de Peillonex*, p. 36-38. Cf. *Id.*, *Jehan de Boys-sonné et le Parlement français de Chambéry*, p. 79, d'après un document cité plus loin. Comme M. Mugnier, nous donnons au mot *germanus* de ce texte le sens de frère et non de cousin.

2. « Ce Jean-François, se demande l'érudit historien, serait-il notre chroniqueur ? C'est bien possible, puisque son véritable nom était Fournier : *Furneus Musingeus*. » F. Mugnier s'appuie sur l'*Arbor gentilicia*, d'Emm. Philibert de Pingon. L'équivalent latin de Fournier est plutôt *Fornerius*, comme on l'a vu plus haut. Néanmoins l'hypothèse de F. Mugnier nous a paru très plausible. M. le chanoine Gavard l'adopte également.

Ajoutons que plusieurs bourgeois d'Annecy portent ce nom au début du xvi<sup>e</sup> siècle. On voit, par exemple, que lors de l'expédition contre les habitants de Genève, en 1519, l'un des *comilitones* ou *socii*, compagnon d'armes de Myozinge, est un autre notaire, pareillement nommé Fournier (Antoine), fils de noble Rolet Fournier (*Registres des Délibérations de l'ancien Conseil d'Annecy*, V, 55 v<sup>o</sup>). Une pièce conservée aux Archives départementales (E, 380, p. 123) concerne le mariage [10 mai 1523] d'Antoine Fornerii, notaire à Annecy, et de noble Jeanne Clavel du Pont, de la paroisse d'Alex (minutaire de Raymond Buttin, notaire à Annecy, f<sup>o</sup> 33, v<sup>o</sup>). Cet A. Fournier était-il parent de Myozinge ? Nous l'ignorons. Constatons seulement qu'il y aurait eu, à la même époque, dans notre ville, deux notaires portant le même patronymique. Raison de plus pour que Jean-François s'attachât davantage à l'appellation de Myozinge. Un autre Fournier est un « Jean Garin, alias Fornyé ou Fournier ». Ce patronyme est d'ailleurs si répandu que des confusions seraient bien explicables.

Nous nous sommes demandé si notre poète n'était pas le même qu'un certain *Furnerius* qui avait lié des relations étroites avec divers humanistes lyonnais, comme on le voit par une lettre d'Etienne Dolet à Guillaume Scève : « *Furnerio nostro, amico suavissimo*. » Mais il s'agit d'un Jean Fournier, de Montauban en Quercy. (Cf. J. BUCHE, *Revue des Langues romanes*, 1896, p. 84, et aussi 140, 142 ; 1894, 329, note 3 ; 1897, p. 180).

En 1540, l'année de la mort de Myozinge, Pierre Viret, prêtre, instaure notaire à Annecy discret François Fournier, fils de Nicolas, alias de Cellano, de la paroisse de Ville. (BRUCHET, *Archives*, E. 421, p. 141.)

Sur un M<sup>r</sup> André Fournier, « in medicina magister » à Annecy en 1509, cf. l'*Armorial*. Ce Fournier est qualifié de « *civis nyvernensis* ».

3. *Registres des Délibérations*, VI, 45 ; VI, 49, v<sup>o</sup> ; BRUCHET, *Inventory*..., E, 418.

comme ceux des roturiers) d'Annecy, rédigée vers 1461. Nous relevons seulement des homonymes [parents?]. Dans le premier groupe : *Fornerii* (nob. Roletus); dans le second : *Forneri* (Henricus)<sup>1</sup>. Le maître d'hôtel du duc de Savoie ne pouvait pas résider de façon permanente à Annecy, où son fils devait naître quelque trente ans après ce recensement. Toujours est-il que le notaire [Jean-]François, comme son frère Louis, s'installa dans notre ville, d'où leur mère était peut-être originaire.

Le nom de François de Myozinge apparaît pour la première fois en 1511, dans les *Registres des délibérations de l'ancien Conseil d'Annecy*<sup>2</sup>. L'acte signalé par l'abbé Ducis nous apprend qu'il était notaire en 1513. M. F. Mugnier rappelle que Myozinge aurait été attaché au service de Béatrix de Portugal, duchesse de Savoie, lors de son arrivée à Genève, peu après son mariage<sup>3</sup>. Nous ignorons si cette assertion est fondée; elle est du moins très vraisemblable, si [Jean-]François est bien un fils du maître d'hôtel de Philippe II.

Myozinge était parti quatre ans auparavant pour cette ville, mais en des circonstances bien différentes. Des troubles avaient éclaté à Genève, fomentés par Berthelier. Dans son exil, celui-ci avait jeté les bases d'une alliance entre Fribourg et sa patrie. On connaît les querelles qui avaient surgi entre les Confédérés [*Edguenaux, Eiguenaux, Huguenots*] et les partisans du duc de Savoie [*Mamelucks*]. Charles III, pour dompter les rebelles, rassemble une armée secrètement. Annecy doit fournir un certain nombre de *socii*. Ils iront guerroyer contre les habitants de Genève, sous les ordres de Philippe, comte de Genevois. Les bourgeois de Genève ne tentèrent même pas de résister. Ils ouvrirent les portes (avril 1519) et furent désarmés. Le pacte de combourgeoisie était annulé.

1. Max BUCHET, *Les familles d'Annecy au milieu du XV<sup>e</sup> siècle*, in *Revue Sav.*, 1903, p. 238, 239.

2. Voyez la belle *Table*, encore manuscrite, de ces *Registres* (1475-1538). Ce répertoire, dressé avec la science et la patience d'un érudit bénédictin, est une documentation capitale pour l'histoire d'Annecy. Il est dû à M. l'archiviste G. LETONNELIER qui, très aimablement, a mis cet important travail à notre disposition. (Mnsc. in-4°. Archives départementales de la Haute-Savoie). Voici les indications concernant F. de Myozinge : 1511, R. V. 8, v°; nommé en 1519, V. 55, v° et V. 67; en 1525, V. 130; en 1526, V. 155, v°; en 1536, VI, 19; en 1537, VI, 116.

3. *Jehan de Boyssoné*, p. 79 (a).

(a) Rappelons que Charles III désirait se concilier les Genevois en leur offrant des fêtes brillantes. Il fit une entrée solennelle à Genève, avec sa jeune femme, Béatrix de Portugal, future belle-sœur de Charles-Quint (4 août 1523). Mais cette princesse ne sut que froisser ses hôtes par son « arrogance et superbité ».

Les Registres de l'ancien Conseil d'Annecy contiennent la liste des *armigeri*<sup>1</sup>. Myozinge est du nombre. En cette qualité, il dut recevoir, comme chacun des *socii*, 50 sous genevois, indépendamment des 50 *aurei* que chacun d'eux avait déjà obtenus du comte<sup>2</sup>.

En 1526, Myozinge est appelé « secrétaire ducal ». Nous le savons grâce à un document publié par F.-E. BOLLATI<sup>3</sup>. Cette pièce offrant un réel intérêt, nous la transcrivons ici<sup>4</sup> :

LE DUC DE SAVOYE,

Général [des Finances].

deslivrez sur la partie de noz menuz plaisirs a nostre secretaire Myozinge, lequel a nous retenu pour faire les chroniques de ceste Maison, la somme de cent florins que luy donnons pour ses despans et ententement dempuis la datte de ses lettres jusques au premier jour de octobre prochain lorsque commencera a courir la premiere année de ses gaiges. Et en retenant quittance de luy avec la presente voulons la dicte somme vous estre entree en vous comptes par les Président et Maistres de nostre Chambre des comptes sans refus.

Faict a Chambéry le xiiij de juillet mil cinq cens xxvj.

Signé CHARLES et Vulliet<sup>5</sup>.

En 1532, le duc Charles III qualifie Myozinge de *secretarius et indiciarius noster*. *Indiciarius* nous paraît être un équivalent de « chroniqueur ». Comme le dira Boyssonné, il met les faits « en répertoire ». En 1536 Myozinge est encore appelé *ducalis secretarius*, titre qu'il portait déjà, comme on l'a vu, en juillet 1526. Pour remplir ces fonctions de confiance, Myozinge devait-il suivre le duc, ou du moins avoir sa résidence à Chambéry ? Cela paraît assez vraisemblable au premier abord. Toutefois, cette même année 1536, Myozinge est encore installé à Annecy, où l'imprimeur Gabriel Pomar édite sa traduction du Mantouan.

(A suivre.)

J. DÉSORMAUX.

1. *Registres* (V, 53) des *Délibérations de l'ancien Conseil d'Annecy*.

2. *Ibid.*, V, 33, v°, et V, 69.

3. F.-E. BOLLATI, *Geste et croniques de la Mayson de Savoye, par Jehan Servion*, p. xli-xlii.

4. Elle figure déjà dans F. MUGNIER, *Jehan de Boyssonné*, p. 80.

5. Le Savoyard Vulliet, d'abord secrétaire ducal, comme Myozinge, devint « grand secrétaire ». Les Archives du Royaume (Turin) conservent un registre (1520-1524) contenant les « Memoires instructives de ce qui se devoit traiter pour les affaires et intérêts de S. A. », registre tenu par Vulliet.

Il serait intéressant de comparer les « gaiges » du secrétaire-chroniqueur avec les sommes versées aux autres « officiers » ducaux. Pour Annecy, les *Archives*, série E, de M. BRUCHET, offriront des renseignements curieux. On pourrait également rapprocher les honoraires de Myozinge de ceux qu'avait reçus, environ un siècle plus tôt, Jean Dorieville, dit Cabaret. Celui-ci « avait touché, le 16 juin 1417, 20 florins petit poids pour aller dans les abbayes et les châteaux accomplir la mission dont il avait été chargé par Amédée VIII ; cette mission, c'était la préparation des Chroniques de Savoie ». (M. BRUCHET, *Inventaire partiel du Trésor des Chartes de Chambéry*, in *Mém. Soc. sav. H. et A.*, XXXIX [1900], p. 197.



---

ÉTUDE  
sur  
LES VILLAS GALLO-ROMAINES DU CHABLAIS

---

## II. Les Villas à l'est de la Drance

(Suite)

---

**Les Villas.** — Nous allons maintenant passer en revue les domaines antiques qui s'étagaient au-dessus de la voie, sur la pente de la grande moraine latérale du glacier du Rhône, large d'au moins deux kilomètres et que couronne un plateau s'élevant à une altitude de 800 à près de 1.000<sup>m</sup>. Sur ce sol incliné, exposé au nord et dont les productions n'ont pas dû varier, les propriétés paraissent s'être développées de l'ouest à l'est d'abord, en suivant le rivage, puis sur le plateau, par le défrichement successif des forêts. Limitées généralement par des zones de bois, communs forestiers où chassaient les propriétaires, et par les petits nants ou flons (*flumen*) qui dévalent vers le Léman, elles étaient avant tout reliées par des chemins parallèles et en pente assez rude, d'une part à la voie, de l'autre à un vieux chemin qui côtoie le plateau de la Drance à Saint-Paul et qui est certainement d'origine néolithique, car il est jalonné de blocs erratiques pouvant avoir servi de points de repère. Si nos limites communales ne concordent pas toujours avec les limites antiques basées, suivant la coutume, sur les accidents du sol, cours d'eau, forêts, montagnes, comme aussi sur le tracé de la voie, il faut en chercher la raison, ici comme ailleurs, dans l'attraction exercée par les églises, centres de paroisses, concurremment avec les agrandissements territoriaux de tel ou tel puissant seigneur féodal.

**Publier.** — Les limites actuelles de Publier sont : le lac ; à l'ouest, une ligne droite partant de l'embouchure de la branche orientale de la Drance et se continuant au sud parallèlement au torrent dont elle se tient éloignée de 500<sup>m</sup> environ (nécessité d'une bande de terre riveraine acquise par le seigneur souverain de Thonon à cause de la construction et de la protection des ponts) ; au sud, une ligne brisée artificielle servant des chemins médiévaux de village à village, des blocs

erratiques<sup>1</sup>, des bois ou rippes, et plus ou moins, à l'est du cours, des ruisseaux, parmi lesquels le nant Curiod ; ces limites englobent ainsi une superficie de 890 hectares. Il est évident qu'à ce dernier point de vue il n'y a aucune comparaison à faire entre la commune de Publier et la villa gallo-romaine *Publiacus*, fondée par Publius, beaucoup plus restreinte. La paroisse a en effet absorbé plusieurs localités qui avaient autrefois une vie foncière tout à fait indépendante.

En s'appuyant sur des limites naturelles plus stables, on doit donc supposer que la villa *Publiacus* était bornée, depuis le pont romain de la Drance, par la voie et par une longue forêt dont il reste encore des portions visibles et qui la séparait d'Anciodunum ; à l'est, par le nant appelé, au moyen âge, de la Châtaigneraie ou de Ruine<sup>2</sup> et aujourd'hui, le Ravin ; au sud, par des bornes plantées en des points indéterminables et qui ont pu être placées près des blocs erratiques cités.

On ne sait pas où s'élevaient les constructions romaines ; mais, entre Publier et Avonex, dans l'angle du terrain en contrebas compris entre le chemin qui les réunit et un autre descendant vers la voie ferrée, M. Alexis Pariat trouva, vers 1865, à 0<sup>m</sup>60, d'antiques fioles en verre. A 400<sup>m</sup> à l'ouest était située la villa *Avonacus*, d'un (Publius) Avo ou Avonus<sup>3</sup>, d'où Avonex, déjà en 1730 mi-partie sur Publier, mi-partie sur Marin<sup>4</sup>. Le pré voisin dit Mourat, sur Marin, n<sup>os</sup> 2715-16, et *en Mourand*, n<sup>o</sup> 2654... sur Publier, révèle probablement par son nom l'existence de murs antiques et prouve ensuite, si ce dernier mot n'est pas un nom d'homme, que la limite de ces deux villas ne passait pas originairement par le chemin médiéval. De plus, le long de celui-ci, à l'extrémité ouest de Publier et, sur Marin, au lieu dit la Fin du Crêt Terriz de Moruel, au n<sup>o</sup> 2346, fut découvert autrefois dans une sablière un grand cimetière commun et qui paraît dater de la période contemporaine du ix<sup>e</sup> s., car les nombreux squelettes gisaient dans des

1. En 1730 mas dit Pierre Grosse, marquant à l'ouest d'Avonex la limite de Marin, n<sup>o</sup> 2462-2479. Sur Champanges, à la limite, pierre de la Bennaz.

2. RS., 1897, 163 : *a nanto de Chastagnereaz (castaneareta) dicto ruynaz venientem per inter Bissingium et Publiacum*, en 1306 ; ce nant était appelé aussi — du moulin de Darbon. En 1730, au nord-ouest de Bissinge, existait encore le mas dit *En Chataignerée* et le mas au-delà du nant s'appelait la Fin de Publier ; il renferme le nouveau cimetière. Quant à *ruynaz*, lat. *ruina*, ital. *rovina*, ce mot désignait dans l'ancien parler, sous les variantes *ruvine*, *revine*, une terre en pente, en précipice, sujette aux éboulements et pouvant cependant être de quelque produit.

3. C. XII, 5686, 118.

4. Avonex, en 1306, villa d'Avonex ; en 1730, *Aonex*. Le mas voisin *en Châtelaz* (Marin, 2375) rappelle un Châtelard.

tombes sans objets, je crois, formées de grandes pierres plates et de tuiles.

**Marin.** — En quittant Publier, dont l'altitude dépasse 400<sup>m</sup>, l'on montait au domaine appelé *Marianus*, Marin<sup>1</sup>, dont un Marius fut le premier fondateur. Une seule de ses limites est certaine, c'est celle que traçait le cours de la Drance. L'emplacement de la villa même pourrait bien avoir été à Marinel, malgré l'emploi du suffixe diminutif, car un terrain situé au nord-ouest de l'église renferme des substructions anonymes et, à l'ouest de Marinel, un mas porte le nom de *Carron de la*, ce qui suppose des restes de tuiles<sup>2</sup>. Au XIII<sup>e</sup> s., entre Marinel et Moruel, existait un village appelé le *Murat* dont le nom est resté dans le mas de la *Fin de Mourat* (1352-91) où ne subsistait plus en 1730 qu'une mesure. Ce village, qui doit certainement son nom à l'existence d'un mur romain, se trouvait sans doute sur l'emplacement de la villa secondaire *Mauroialus*, dont on exhuma encore il n'y a pas longtemps des tuiles courbes en déracinant un vieux châtaignier; Moruel se serait ensuite déplacé vers le nord-est<sup>3</sup>. Une autre villa, créée dans le grand domaine par morcellement familial, était *Suttianicum*, Sussinge, qui doit son origine à Suttianus ou à Soccianus<sup>4</sup> et où de vieilles fondations ont été reconnues à l'ouest du village; c'était la villa la plus rapprochée à la fois de la Drance et de la voie<sup>5</sup>.

1. En 1039; *concedimus has terras coniacentes in pago genevensi in locis nominatis inter Brest et flumen quod nominatur Drancia : fiscum qui appellatur Marins...* (HPM. Ch. II, c. 130).

2. Aux n<sup>os</sup> 1832-1846; en 1730 *Marnex*. Au-delà, vers la Drance, mas dits d'*En Pira* (1923-33) et du Châtelet.

3. En 1306, *Moeruel*, RS., 1897, 162; sur les noms en *uel*, *ib.*, 1914, 83.

4. Muret, *Romania*, xxxvii, 411; RS., 1910, 70; en 1306, *Sissingio*, *Cissingio*; en 1730, *Sucenge* au mas de la Chapelle. La plus ancienne mention de *Sucenge* paraît être celle de 937-993; *in villa que dicitur de Sissingio mansum unum*, HPM., Chart. II, c. 60; elle appartenait à Saint-Maurice d'Agaune.

5. WURSTENBERGER (*Peter der Zweite*, p. 398, n<sup>o</sup> 719) cite une charte du 29 nov. 1266 par laquelle Pierre de Savoie cède, par suite d'échange, aux prieurs de Thonon et de Bellevaux ses hommes taillables au pont de la Drance, la chapelle *Silingiarum* et d'autres possessions. Le Régeste en a conclu (table) qu'il existait une chapelle de ce nom sur le pont médiéval situé alors au sud-est de Tully et cette conclusion a été admise en particulier par M. L.-E. PICCARD (*Hist. de Thonon*, p. 59, n. 4; 71, n. 11) alors que la première chapelle du pont a été, sans aucun doute possible, construite par Jean Barre, prieur de Ripaille, peu avant 1463 (BRUCHET, *Chât. de Ripaille*, doc. p. 277). Il y a là un petit problème à élucider à cause du nom de cette chapelle qui pourrait faire supposer l'existence, sur une des rives de la Drance, d'une villa romaine et que M. MURET (*o. c.*) a tenté d'expliquer par les gentilices Silius ou Sillius. Mais il est étrange que ce nom n'ait laissé aucune trace ni dans la tradition ni dans les lieux-dits cadastraux. En réalité, il y a confusion dans le Régeste de deux biens distincts qu'il a eu le tort de situer au même endroit. Or, si nous nous reportons à l'extrait d'une charte du même Pierre, ayant mêmes dates et même objet (BRUCHET, *o. c.*

Plus au midi s'étagait, entre le torrent et le cours inférieur du Maravant, son affluent, une petite villa indépendante, *Caulianus*, Chullien, de Caulius. Sur un crêt sablonneux, distant d'environ 800<sup>m</sup> sud-ouest, appelé Cucloz, M. Marie Delalex déterra des squelettes avec quelques objets <sup>1</sup>.

Vers l'est, entre le nant de Châtaigneraie, le lac, le nant Curiod et les bois, s'élevait sur la pente la villa *Maceriacus* <sup>2</sup>, Méserier, aux vieilles fondations enfouies, avec les deux propriétés secondaires créées dans le grand domaine par les *Macerii* *Basianus* et *Bessianus*, d'où *Basianicus*, Baisinge et *Bessianicus*, Bissinge <sup>3</sup>. Un cimetière occupa la sablière d'un crêt situé à l'intersection des deux chemins, au sud-est des dernières maisons de Chez Demay, au mas du Biolley, n<sup>os</sup> 3856-57. Là, il y a environ trente-cinq ans, me dit M. Jules Chappaz, d'Avulligoz, on trouva des cercueils faits de larges et épaisses dalles brutes et qui renfermaient parfois plusieurs squelettes avec « des sabres, des boucles carrées en argent ». Sur le couvercle de l'un d'eux auraient été gravées les lettres ARX ; dans une autre bière, on trouva des traces de cheveux. Nous sommes probablement là en présence d'un cimetière carolingien du VIII<sup>e</sup> s. Les sabres et les boucles carrées de la terminologie paysanne, presque toujours la même, ce sont les coutelas en fer à pointe émoussée et les boucles de plaques de ceinturon contreplaquées d'argent. Quant aux lettres gravées, il n'y faut pas voir, mal interprété, le monogramme du Christ avec l'alpha et l'oméga, car celui-ci appartient aux tombes burgundes les plus anciennes, ce qui n'est pas le cas ici.

Au sud, au bord du nant de la Châtaigneraie existe un petit

p. 275), nous voyons que ce prince tire des revenus de terres situées au Pont et à Sussinge dont il devait également posséder la chapelle, qui avait donné naissance à un village et à un château et qui était encore appelée la Chapelle à Thonon (Gonthier, RS, 1897, 154). Il faut donc voir en *Silingiarum* une fausse lecture de W. pour *Sissingiarum*, l'emploi du génitif pluriel étant en outre insolite.

1. Chullien, en 1306, *Chulins*, RS. 1897, 163 ; sur les noms en *-anum*, RS. 1910, 273 ; de même en 1306 *crestum de Cucloz* ; en 1730, *en Cucloz*, teppe séparée de la rive de la Drance par une autre teppe dite de la Clavelière ; anc. cad. 592-96.

2. Plutôt du gentilice *Macerius*, *Macirius*, que du dérivé tardif *maceriacus*, de *maceria*, mur en pierres sèches (cp. *Corp.* XII, 4338) d'où *macerius* (*murus*), mur de masure (Rossi, *Glossario medioevale ligure*) et *maceriae*, murs en ruine, origine des Mézières de France. A notre Méserier. *Maiseries* 1180. Acad. Salésienne, II, 276 ; *Maisirier* 1218. id. 302 ; *Moiserier* 1235. id. VIII, 76, cp. les formes anciennes de Mézery (Vaud) dans H. Jaccard, *Toponymie*, SHSR, VII, 1906.

3. Muret. o. c. et RS, 1909. 338-39. Dans le cadastre, il est fait mention, au n<sup>o</sup> 3109, d'un moulin d'*Abcenge*, qu'il faut comprendre de Bissinge. Quant au mas de Novéry, à l'ouest (n<sup>o</sup> 1165-79), il paraît rappeler une rente seigneuriale.

village, Avulligoz<sup>1</sup>, dont le nom, bien qu'un habitant m'ait dit n'y avoir connu aucune trouvaille, pourrait remonter à un romain *Aquiliaticus*. Ici, le gentilice étant suivi du suffixe *atus*, le nom du lieu aurait d'abord été *Aquiliata*. J'ai montré en effet dans RS, 1912, 184, 263, que ce suffixe s'ajoutait le plus souvent à des radicaux de noms communs pour désigner des terres ayant subi une certaine action causée par un travail humain. On l'aurait ensuite ajouté par extension et tardivement à des radicaux de noms propres pour indiquer un lieu-dit marqué d'une construction quelconque élevée par l'un des possesseurs du domaine; enfin *Aquiliata* aurait été suivi du suffixe *ico*, quand ce lieu dit serait devenu une propriété.

Quelle pouvait être la superficie de ces différentes propriétés romaines? On sait que les propriétés foncières se partageaient, vers la fin de l'Empire, en petites, en moyennes, ayant environ 60 hect. de superficie, et en grandes, ayant plus d'un millier d'arpents (le *jugerum* valant 25 ares 182) c'est-à-dire plus de 251 hect. 82 ares. Or, si nous prenons comme exemple la villa Maceriacus qui paraît avoir bien été délimitée par des frontières naturelles et stables, en multipliant la longueur de cette villa depuis la voie jusqu'à la limite de Champange par sa largeur entre les deux nants, on obtient  $1900^m \times 1500 = 285$  hect. Elle aurait donc été comptée comme une grande propriété, bien qu'Ausone, au iv<sup>e</sup> siècle, regardât la sienne, qui avait un peu plus de cette superficie, comme petite, puisqu'il l'appelle *herediolum* (*Idyl.* 3, 1). Mais, en réalité, la valeur des terres en Chablais à l'époque romaine ne pouvait être comparée à celle des terres moins humides et plus fertiles des plaines, car les bois en couvraient la plus grande partie. Au xiii<sup>e</sup> s. encore les bois dits du Charnier, qui paraît rappeler le cimetière ancien cité plus haut, de Maiserier et du Biolley contigus n'étaient qu'une portion de la grande forêt qui limitait la villa au sud (Gonthier, *Saint-Jean d'Aulps*, nos 917, 924). Il s'agit du reste ici de l'étendue du domaine primitif, puisqu'il n'a pas tardé à se morceler en trois propriétés : Mézérier, Bissinge et Baisinge, sans compter Avulligoz.

1. Gentilice *Aquilius* ou (Muret) *Abullius*. On prononce dans le pays *Avulligue*: *Vulliego*d 1730; *Avullieguz* 1455 avec l'étang ou *douez* du moulin (Gonthier, *Inv. d'Aulps*, n° 980). Le groupe roman *at'co* donne *age* (après un *yod. ège*), mais *r'co*, *rgu*, dans *Ciricus*, Saint-Cergues, *Limaricus*, Limargue; il se peut qu'il y ait donc là une influence locale; cp. Valliège (Lugrin) écrit *Valliego* en 1730 et, ailleurs, Musiège, *Μουσέγογ*, 1552 (Brucher, *Archiv. Inv. E.* 442). On pourrait peut-être retrouver aussi dans Avulligoz, avec la même anomalie, *aquilegicus* (*locus*), d'*aquilegium*, réservoir, l'eau du nant, captée en amont, ayant pu servir à des irrigations.

**Evian et Neuvecelle.** -- L'origine foncière de la commune d'Evian est obscure. Son nom paraît s'expliquer par un gentilice *Aquius*<sup>1</sup>, plus tard *Aquiincum*, avec adjonction d'un suffixe ligure qui, par le besoin de désigner le territoire d'une propriété, a réapparu dans la toponymie à partir des derniers temps de l'Empire. La raison par laquelle on a dénommé certaines propriétés par le gentilice simple, au lieu d'en faire suivre le radical du suffixe *acus*, est encore inexpiquée. Il semble plausible cependant que les propriétés de ce genre ont été créées, en dehors de tout lien de parenté foncière, dans ces grands domaines en *i-acus* ou en *i-anus* cadastrés aux premiers temps de l'empire, et qu'on les a appelées, comme on le fait encore aujourd'hui, en considérant plus la maison-même du nouveau propriétaire que le terrain plus ou moins étendu, auparavant inculte et inhabité, qui l'entourait. L'étude de certaines communes appuierait cette hypothèse, qui a encore besoin d'être fortement étayée par des exemples<sup>2</sup>.

Maintenant, quel est le nom de la primitive propriété en *i-acus* que limitaient vraisemblablement le lac et la voie, à l'ouest le nant Curiod, à l'est le nant de la Verniaz ou de Chavanne et, au sud, les bois de châtaignier, de chênes et de sapins qui s'étendaient alors jusqu'au bord du grand plateau, par une pente rapide allant de 378<sup>m</sup> à 700<sup>m</sup> d'altitude sur deux kil. environ de largeur? Je ne vois, en laissant de côté le mas dit En Fléry (anc. cad. n<sup>os</sup> 1533-1549) au-dessus des Matérons, entre les nants d'Enfer et de Chez Bavoux, que celui de Thony, en 1730 *En Thony*, n<sup>os</sup> 814-853, qui pourrait venir d'*Antoniacus*. On n'a rien trouvé à Thony même, mais au sud dudit et à l'est de Chez Borget, au lieu dit Derrière le Bois, au bord du chemin, M. Charpin m'a dit qu'on avait exhumé des tuiles à rebord avec des restes d'incendie. Quoi qu'il en soit, ce fut Evian qui ne tarda pas à acquérir le plus d'importance, comme le témoigne son grand cimetière médiéval, le Martelet, qui, à 600<sup>m</sup> environ au sud-ouest de l'église, occupait au bord sud de la vieille route, l'emplacement de la gare, aux n<sup>os</sup> 1198-1221 et 1039-1056, jusqu'au nant de Thony.

1. Formes anciennes dans RS, 1910, 274. Si le nom d'Evian venait d'une station balneaire, les Romains l'auraient appelée *Aquae*, *Aquis*, *Aix*; mais il ne paraît pas qu'ils aient exploité les eaux d'Evian.

2. C'est ainsi que le territoire de Corzent, près Thonon (RS, 1918, 65), a pu faire originaiement partie de la villa *Mursiacus*, Morcy. La voie l'ayant divisée, la partie restante fut un jour acquise par un Curisius qui y défricha le sol et y bâtit, avec des bâtiments agricoles, une maison de plaisance dont il ne reste aucun débris archéologique.

Au-delà du nant d'Enfer<sup>1</sup> existait une autre propriété issue de la villa d'Aquius et, comme elle, gratifiée d'un nom simple : c'est celle que j'identifierais avec la villa Herculana. Ce nom apparaît dans une charte de la fin du ix<sup>e</sup> siècle et n'est plus cité après ; mais la villa était devenue, avant cette époque, assez importante au point de vue, sinon de l'étendue, du moins de la puissance politique de son seigneur, pour qu'elle ait été dans le pays de Genève le siège d'une *finis* ou d'un district territorial englobant les villas environnantes de Lugrin, de Larringe et de Montigny<sup>2</sup>. Je suppose que l'emplacement en était situé dans le mas du Châtelard, sur un monticule rasé depuis<sup>3</sup>. Mais pourquoi le nom d'Herculana a-t-il disparu ? Pourquoi le Châtelard et la Thouvière<sup>4</sup> ont-ils été rattachés à Evian, dont la limite commune avec Neuvecelle, sa voisine, est d'un tracé si artificiel et si visiblement élargi vers l'est, au bord du lac ? C'est que la villa du ix<sup>e</sup> siècle a été absorbée par lui. Il est fort probable en effet qu'au xi<sup>e</sup> siècle Humbert de Savoie ou l'un de ses successeurs, ayant cherché à faire prévaloir ses droits sur Evian dont la situation offrait une grande importance militaire, acquit du seigneur d'Herculana la partie des terres de son alleu ou bénéfice qui l'entourait et qu'en échange il lui confirma la possession de l'autre partie qui prit alors le nom de Neuvecelle ou mieux Neuveselle<sup>5</sup>, avec ses lieux

1. En 1730, *Infern, Infer. d'infernum*, d'en bas ; cp. *infernus locus* 1128, SHSR. XXIX, 80 ; il suit, dans son lit bien rétréci, le funiculaire d'Evian.

2. En 890-92, *in pago genovense, in fine hercolana, in villa mustiniaco*, etc. SHSR. VI, 283, 285 (donations du comte Manassès à l'église de Lausanne). En Bourgogne, un grand *pagus* était subdivisé en *agri* ou *finis*, ayant toujours une villa comme chef-lieu géographique, et en *villae*.

3. Disparu lors de la construction du Royal-Hôtel. En 1730, aux n<sup>os</sup> 1604-1641, entre le nant et la limite, soit la route de Neuvecelle.

4. A l'est du même nant et près du lac un l. dit *tofaria*, indiquait qu'on y exploitait le tuf. Au moyen âge, il s'y développa une petite bourgade qui devint une paroisse, flleule de Neuvecelle, puis un quartier d'Evian : en 1327, *villa nova de Thoreria*, A. DE FORAS, *Armorial*, I, 384. Sur le suffixe *aria*, RS, 1915, 27.

5. Neuvecelle ferait penser à l'un de ces celliers des abbayes qui donnèrent naissance à des prieurés ; mais il n'en existait pas dans cette localité. A. DE FORAS croyait avec raison que Neuveselle (*Nova sella, Novasalla*, xiii<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècles, *Armorial*, IV, 250) était la meilleure forme ; elle prouverait en effet qu'il s'agit là d'une demeure seigneuriale reconstruite. Les faits prouvent que des liens anciens et étroits unissaient Herculana-Neuvecelle à Evian. C'est ainsi qu'on lit dans Fr. Prévost, *Hist. d'Evian*, Acad. Chablaisienne, V, 113 : « Lorsque le comte Amédée de Savoie ordonna vers 1377 de fortifier la ville, il exempta les hommes de J. de Novasella de travailler aux fortifications, parce que ledit J. de N. voulait fortifier sa maison, *fortificare suam muream domum de N.* et que cette fortification concourait utilement à la défense d'Evian. » Dans les franchises de 1324 (SHAG, XIII) ses limites ne doivent pas excéder un rayon de 200 toises = 543<sup>m</sup>. C'est ainsi encore que le curé de N. disait la messe à Thouvière, que le Châtelard n'est éloigné du château de N. que de 350<sup>m</sup> ; que le plateau sis au-dessus, dit en Mateiron (nom d'homme), reste toujours divisé entre les deux communes.

aits anciens, bientôt petits villages : *Verneta*, la Verniaz, et *Alnarias*, Aunières.

Entre le ruisseau de la Verniaz ou de Chavanne et le Flon ou nant de Forchex, le voyageur entrevoyait à droite parmi les arbres la villa *Maeliacus* ou (*Ae*)*miliacus*, Milly. Chez Rebet, M. Fr. Rebet découvrit en 1870, à deux mètres de profondeur, des tuiles à rebord et des murs qui délimitaient des chambres. Tout près et à l'est de son habitation, vers le pré Novex (cad. n° 693...), il avait entendu dire qu'il y a plus d'un siècle, on y avait brisé des tombes à dalles<sup>1</sup>. Plus bas, entre Milly Dessus et Milly Dessous, M. Degrange Belony, en défrichant un petit bois, démolit, il y a une trentaine d'années, un solide mur ayant, à l'intérieur de la base, un canal. La villa occupait donc à peu près l'emplacement du village actuel.

Au delà du Flon, existait la villa *Verulaniacus*, Verlagny<sup>2</sup>, le gentilece dérivant du surnom connu *Verulanus*. Près du ruisseau, au lieu dit *Au Flon*, sous la route d'Abondance, M. Fr. Laurent découvrit à la profondeur d'un mètre, en minant une vigne il y a trente ans, une sorte de coffre d'origine sans doute funéraire, haut de 0<sup>m</sup> 50, large de 0<sup>m</sup> 40 et fait de cinq grandes tuiles rouges à rebord assemblées sans mortier; il était vide.

A cette villa se rattachait celle de *Marisca*<sup>3</sup>, Marèche (Neuvecelle) fondée par Marus ou par Mariscus, suivant que l'on voit dans *iscus* un suffixe ou nominal ou topographique; elle était bornée à l'est par le nant de Tovay ou de Grande Rive. A deux cents mètres environ sud-est de la chapelle de l'abbaye, au bord et sous la route d'Abondance, en haut du pré dit Au Pas, M. Amédée Jacquet trouva, vers 1900, dans la terre argileuse et à 2<sup>m</sup> 50 un amas de grosses tuiles romaines<sup>4</sup>. Entre le nant de Tovay et le vieux chemin qui descend à Grande Rive un lieu dit ancien, planté de coudriers, *coryletum*, a donné naissance aux quelques maisons de Coudray. En dessous, le mas dit vignoble de Mornand, *Morna*ζ, 1730, n°s 1216-18, qui appar-

1. M. Rebet découvrit aussi dans la même localité un four à cuire le pain et d'autres substructions enfouies; en 1730, *Chez Critin*. Rebet paraît être pour Erbet.

2. En 1730, *Varlagny*, *Vallaigny*. Près du ruisseau existait un ancien village appelé en 1384 *los Flon*ζ, de la paroisse de Neuvecelle (De FORAS. *Armorial*, I, 385); en 1306, *Flons* RS, 1807, 163. — A l'opposé et au sortir de Vallagny par le chemin de Montigny s'élève à droite un mamelon où l'on mit au jour des cercueils de chêne.

3. *Maresco* 1152, SHSR, XXIX, 89.

4. On en aurait aussi trouvé, mais à 0<sup>m</sup> 40 seulement, autour du cellier des Pères d'Abondance.



tenait à l'abbaye d'Abondance, n'a rien livré d'antique, bien qu'il ait été profondément miné.

Au-delà du vieux chemin de Coudray jusqu'au nant limite de Petite Rive ou encore nant de Montigny (Maxilly), sous le chemin vicinal ordinaire n° 6 qui conduit à Maxilly, s'abaissent vers le lac les mas de Poise et de Tésine<sup>1</sup>. Ce dernier nom suggère l'existence d'une villa Tatiana ou Titiana, de Tatius, Titius.

(A suivre).

Ch. MARTEAUX.

1. En 1730, aux n° 1374-87; pat. Tésène.

---

## Quelques Chapitres inédits

du

# COUTUMIER DE TALLOIRES

---

CHAP. IV. *De ornamentis Ecclesiae ad divinum officium celebrandum necessariis*. — Les deux dernières lignes manquent. Il est spécifié que chacun des officiers et prébendés du monastère, tant séculiers que réguliers, devra, dès son entrée en charge, acquitter une redevance variable suivant son emploi ou son titre, et destinée à entretenir ou acheter les vêtements sacerdotaux<sup>1</sup>. Mais on ne donne pas la liste des sommes d'argent à verser, qui allaient de 30 écus sols d'or<sup>2</sup> pour l'Ouvrier

1. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que, outre les achats opérés par les religieux eux-mêmes, le prieuré avait reçu, et recevait encore fréquemment, des dons généreux en nature. Le Nécrologe est très éloquent à cet égard. Je note, au xv<sup>e</sup> siècle, de Pierre de Faverges, chanoine de Bruges, « deux chappes et un reliquaire de Saint-Martin »; de Pierre Fabry de Filly, évêque de Riez, mort vers 1416, « des ornements précieux pour l'office des défunts, à savoir des chasubles dalmatiques et une tunique avec étole »; en 1433, de Henri de Menthon, chevalier, « une chasuble dalmatique et une tunique avec étole et manipule de soie »; en 1540, de noble et égrège Jean Lurin, secrétaire du prieur Jacques de Savoie et portier du prieuré, « une chasuble rouge de Damas, in occasione sui officii portariae »; en 1543, d'Illustrissime Seigneur François de Luxembourg, vicomte des Martigues et seigneur de Duingt, « une chappe de satin violet »; enfin, en 1618, de Philippe de Quoex, chanoine de St-Pierre de Genève, « diversa Ecclesiae ornamenta ». Cf. aussi VIII Kal. jul., même Nécrologe.

2. Cf. *Consuet.*, p. 15, et Appendice I. — L'écu sol d'or valait 3 livres genevoises ou 60 sols genevois, le sol genevois valant approximativement 0 fr. 30.

jusqu'à deux écus pour le barbier du couvent et un seul pour le clerc de Saint-Jean.

CHAP. XIII. *De cuculis novis et vestimentis resarciendis seu restaurandis.* — Omission des deux dernières lignes, indiquant qu'il n'est dû aucune prébende de pain, vin et fromage au Sacristain et à l'Ouvrier du monastère pour la réparation de leurs vêtements (coule ou froc) ou la réfection de leurs chaussures.

CHAP. XCV. — Entre ce chapitre et le suivant est intercalé dans notre copie un petit chapitre additionnel, spécifiant que le dimanche de la Quinquagésime, le Prieur claustral distribuera une poule à chacun des religieux, ci :

*Caponagium Dominis Religiosis debitum.* — Notandum est quod die dominica Quinquagesimae, aut paulo ante Dnus Prior Claustralis singulis annis debet cuilibet domino religioso pro eorum carnis previis unam gallinam saginatam, bonam et receptibilem<sup>1</sup>.

CHAP. XCVI. *De offertoriis et oblationibus ecclesiarum Beatae Mariae Virginis et Beati Mauriti<sup>2</sup> Tallueriarum atque de administrationibus vini Parrochianorum in hebdomada Sancta et die Sancto Paschae debitis.*

La dernière phrase est supprimée et remplacée par celle-ci : « Et clericus Sti Johannis seu clericus crucis<sup>3</sup> in qualibet questa percipit denarios gebennenses<sup>4</sup>. » Or la phrase supprimée est d'une importance capitale au point de vue du culte, le texte de 1568 donnant : « Item Reverendus Dominus Prior debet ministrare vinum pro communione parrochianorum dicti loci Tallueriarum hebdomada sancta, et die sancto Paschae. » Brienne, *op. cit.*, p. 59, n. 9, avait relevé ce que cette phrase a d'inattendu. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, l'Eglise avait interdit la communion sous les deux espèces, et les conciles de Constance (1444) et de Trente (1563) avaient maintenu le retrait du calice. Il est donc assez étrange de voir l'ancienne coutume subsister<sup>5</sup> à Talloires en 1568, très naturel par contre de la voir supprimée dans une version nouvelle qui, intercalée entre XCVI et XCVII, forme un chapitre spécial : *De administratione panis seu hostiarum et candelarum pro communione parrochiano-*

1. Cette disposition est absolument nouvelle ; cf. le menu prévu pour ce jour-là par le Coutumier de 1568, chap. I.

2. Cf. plus haut, note sur l'église paroissiale de Talloires.

3. Sur les droits et devoirs du clerc de Saint Jean, cf. *Consuet.*, chap. CXVI.

4. Le denier valait 2 oboles, et l'obole un peu plus d'un centime.

5. Au moins sur le texte du Coutumier, sinon en fait. Il serait sans doute imprudent d'affirmer, sur la foi de cet unique témoignage, que Talloires n'avait pas suivi des prescriptions qui étaient en vigueur dans l'Eglise depuis quatre siècles.

*rum dicti loci Tallueriarum.* — Dominus Sacrista vero tenetur atque debet ministrare azymos panes seu hostias et candelas cerae purae pro lumine ac luminario dictae Communionis.

. . .

Ici se trouve ajouté un important chapitre, qui précède immédiatement le XCVII de Brienne, et fixe les droits et devoirs du Prieur Claustral. Il est curieux de constater que le Coutumier de 1568 n'en fait point mention. Ce chapitre est d'autant mieux à sa place ici qu'il prélude aux règlements concernant les trois officiers du couvent : Sacristain, Ouvrier et Infirmier.

*Sequuntur ea quae debent fieri per Dominum Priorem Claustralem, et quae ipsi ratione sui officii debentur.*

Dominus Prior Claustralis esse debet homo Irreprehensibilis, hoc est homo bonae vitae, ac bonis moribus repletus, ne forte cum aliis praedicaverit ille reprobus efficiatur, teneturque semper in singulis horis canonicis et magnis missis interesse, atque animadvertere ut Divinum officium sic fiat quod ad laudem Dei et Edificationem populi procedat, caveatque ne in agendo aut celebrando dictum divinum officium aliquid dissolutionis aut discordiae fiat.

Item tenetur singulis festis solemnibus ut praescriptum est in absentia Rdi Domini Prioris facere divinum officium ac celebrare majorem missam. Itaque ipse Dominus Prior Claustralis debet ut bonus pastor juxta vires suas curam gerere Dominorum Religiosorum, et ita inter eos se habere ut sequentes vestigia ipsius vivere possint secundum praecepta Dei.

Item si qua inter dictos Dominos religiosos sint Jurgia aut discrimina, debet, et tenetur ipse Dominus Prior Claustralis eos bis, terve inter se ipsum, et illos benigne admonere ut se emendent. Si vero in malefaciis eorum pertinaces extiterint, tunc secundum quod ipsi Domino Priori Claustrali ac Capitulo videbitur, hoc est secundum quod definitum erit inter ipsum Dominum Priorem Claustralem et Dominos Religiosos procedendum erit.

Et mediante hujusmodi officio percipit ea quae sequuntur. Primo tenet et possidet unam peciam <sup>1</sup> vineae sitam in clauso

1. Cf. *Nécrologe*, II id. apr., et *Consuet.*, pp. 18, 25, 26, etc. Pecia seu portio terrae = une pièce de terre.

subtus Laruaz <sup>1</sup>, retro Tiolleriam <sup>2</sup>, quae vinea vulgo vocata est vinea Prioris Claustralis <sup>3</sup>.

Item percipit a Reverendo Domino Priore et Communerio singulis annis medietatem unius prebendae carniurn, caseorum, atque omnium obsoniorum, tam diebus festis solemnibus quibus unitur (*sic* pour vivitur) in communi, quam carnis previis, reliquoque anni tempore debitorum.

Item de halecibus, vestiariis atque vino extraordinarie per Reverendum Dominum Priorem atque ceteros officarios dicti conventus debito percipit ipse Dominus Prior Claustralis medietatem unius prebendae integrae.

Item in decimis Gyaci et Villarii Vesone <sup>4</sup> atque in communeria scilicet in missis tantum percipit idem Dominus Prior Claustralis portionem contingentem Reverendo Domino Priori causa trium hebdomadarum quas ipse Reverendus Dominus Prior annualiter tenetur facere, quoniam ipse Dominus Prior Claustralis facit dictas hebdomadas atque omne officium celebrat ut praescriptum est pro dicto Reverendo Priore.

Item percipit praefatus Dominus Prior Claustralis plura tributa seu servitia caponagiorum, ac multa alia per hujus conventus homines subditos sibi causa sui officii annualiter debita ut super recognitionibus (*sic*) praefatorum Reverendorum dominorum Prioris et religiosorum videri poterit. Et ista praescripta sibi ultra prebendam suam ordinariam debentur.

Item in humationibus, seu sepulturis, et novenniis, aut commemorationibus defunctorum aut in dictarum sepulturarum novenniis tres magnae missae celebrantur, tunc ipse Dominus Prior Claustralis tenetur et debet celebrare tertiam, seu ultimam missam et tunc omnes oblationes pecuniarum quae in dictis tertiis missis offerentur pertinent ad dictum

1. Ce lieu dit est mentionné sur le plan cadastral du territoire de l'abbaye (*Arch. munic. de Talloires*). Il était situé au point où l'ancienne voie romaine franchissait le ruisseau de Cra. La vigne du Prieur ou Clos du Moine était limitée au nord par le Nantsec, qui longe le prieuré, au sud par le ruisseau de Cra, et à l'ouest par la voie romaine : elle s'étendait en direction du bourg de Talloires.

2. Pour « *teglariam* », tuilerie (prononciation locale). Cf. *Consuet.*, p. 57.

3. Cette vigne est pourtant désignée assez nettement dans le Coutumier de 1568 comme appartenant au Prieur Commendataire. (Cf. *Consuet.*, ch. XCV). Elle aurait donc changé de propriétaire dans l'intervalle. On verra plus loin en effet qu'il y eut une tractation à son sujet.

4. Les dîmes de Giez et du Villard de Vésone sont mentionnées une fois dans le Coutumier de 1568, ch. CII, pour spécifier que les Recteurs des Chapelles de St-Jacques et de St-Thomas n'y ont pas droit. « quia nullas faciunt hebdomadas in magno altari nec in missa primae, neque in caeteris parvis missis. » *L'Inventaire* de 1720, 158, n° 80, nous apprend que le monastère de Talloires avait acheté la moitié des dîmes de Giez au x<sup>v</sup> siècle, moyennant le paiement de 600 florins d'or.

Dominum Priorem Claustralem aut ad alium ab eo deputatum et dictas missas celebrantem.

Item debet ipse Dominus Prior Claustralis cuilibet domino religioso singulis annis unam gallinam saginatam, bonam et receptibilem die dominica quinquagesimae aut paulo ante pro eorum carnispreviis per ipsum librandam, seu distribuendam, ut prescriptum est <sup>1</sup>.

Item debet praedictus dominus Prior librare suum O videlicet O Emanuel, et debet ipso die Reverendo Domino Priori duos potos boni, ac puri vini albi ad mensuram prioratus <sup>2</sup>. Et cuilibet domino religioso, ac Rectori saeculari, et celarerio unum potum <sup>3</sup>.

. . .

#### CHAP. XCVIII. *Luminarium Ecclesiae per Dominum Sacristam debitum.*

Le Coutumier de 1568 indiquait, à la dernière phrase de ce chapitre, que celui qui, aux jours de fête où les religieux vivent en commun, seconde le Sacristain dans sa charge et qui en particulier l'aide à sonner les cloches, pourra vivre ces jours-là aux frais du prieuré avec les autres domestiques du monastère. Cette phrase est supprimée dans notre copie.

CHAP. XCIX et CHAP. C. — Ces deux chapitres sont ici réunis (tous deux se rapportent à la charge de l'Ouvrier). De plus, outre les droits qu'il possède sur les dîmes de Thônes et de la Balme de Thuy <sup>4</sup>, il est ajouté que l'Ouvrier percevra sa part sur les dîmes des Clefs (Vallis Cletarum), d'Annecy-le-Vieux et Vieugy <sup>5</sup>, de Plan-Montmin, de « Nantisbo » (pâturages du Nantet?) et de Perrière sur Montmin (Perreria parochiae Montmini <sup>6</sup>).

1. Cf. plus haut, entre XCV et XCVI, où cette redevance a déjà fait l'objet d'un chapitre spécial, et nouveau.

2. Le « pot » de Talloires valait environ un demi-litre.

3. Ce dernier paragraphe n'est que le résumé, avec de légères variantes, du chapitre XCV du Coutumier de 1568, qui du reste figure à sa place dans notre copie. Le prieur claustral chantait son antienne le septième et dernier jour. Le « Rector saecularis » n'est autre que le Recteur de Saint-Maurice ou curé de la paroisse. Il chantait son antienne « O Oriens » le cinquième jour et acquittait une redevance semblable.

4. Cf. *Consuet.*, p. 70.

5. Les novals du Val des Clefs, d'Annecy-le-Vieux et de Vieugy avaient été données à Talloires par Amédée II, comte de Genève, le 18 janvier 1272. (Cf. *Inventaire de 1720*, 111, XIII<sup>e</sup> siècle, n° 18).

6. C'est en 1310 que Montmin fut cédé à Talloires par Guillaume III, comte de Genève (*Inventaire 1720*, 122, XIV<sup>e</sup> siècle, n° 15). Mais ces deux hameaux de Plan et Perrière paraissent ici pour la première fois, à notre connaissance, dans le service des dîmes.

CHAP. CIII et CHAP. CIV. — *Rector Sti Thomae Martiris et Rector seu vicarius perpetuus parrochialis ecclesiae Sti Mauricii Tallueriarum.*

Ces deux chapitres sont ici réunis en un seul. Quelques variantes, qui n'altèrent pas le sens du texte.

CHAP. CXIV. — *Chirurgus seu barbitonsor.* — Est placé ici entre le Chap. CIX (*Quid debeat facere coquus*) et le Chap. CX (*Quid debeat facere Ostiarius, seu Janitor*). Sans préjudice du chapitre additionnel sur le même office, que l'on trouvera plus loin.

CHAP. CXVI. — *Clericus Sti Johannis seu clericus crucis.* — Est placé ici entre le Chap. CV (*Rector Sanctae Catharinae*<sup>1</sup>) et le Chap. CVI (*Rector Sti Johannis*<sup>2</sup>).

. .

CHAP. CXV. — *De meseriis*<sup>3</sup>.

Le Coutumier de 1568, tout en inscrivant le titre de ce chapitre, n'avait pas fixé les droits et les devoirs des mésiers, et en avait ajourné l'énumération à une époque ultérieure. « Quod ad meserios prefati Domini electi distullerunt determinare donec per eos recognitionibus super hoc praestitis visis. »

Ces deux lignes sont ici remplacées par le texte suivant :

Meserii tenentur librare panem et Elemosinam his quibus supra dictum est prout in superioribus capitulis videri poterit, et quando comeditur in communi inservire mensis, ac alia quae supra scripta sunt fideliter praestare. Et ultra haec debent ministrare Reverendo Domino Priori pro se, ac omnibus servitoribus et domesticis prioratus tantum panis quantum necesse habuerint pro victu ordinario dictorum Reverendi Domini Prioris et domesticorum ejusdem prioratus. Et tempore quo dicti Meserii ministrant dictum panem, debetur illis

1. Chapelle fondée le 9 Mars 1336 par le prieur Thomas Alamard. Cf. *Nécrologe*, XI Kal. jun.

2. Chapelle fondée avant 1310 par les seigneurs de Menthon. Cf. *Nécrologe*, VI non. mar.

3. Chapelle fondée en 1288 par le prieur Jacques de Lully. Cf. *Nécrologe*, V id. mar.

4. La charge de mésier remontait au début du XIV<sup>e</sup> siècle. L'*Inventaire de 1720* mentionne un Pierre de Vésone, mésier en 1310. Les mésiers, en raison de leur office mensuel, avaient droit à une part des dîmes sur les communes environnantes, comme au pain et au blé offerts dans l'église. L'*Inventaire de 1720* donne le détail des dîmes perçues. Brienne (*Consuet.*, p. LXIV, n° 5) en donne un résumé très exact.

5. En particulier au chap. XV : les mésiers devaient tour à tour l'aumône d'un pain de six livres à tout pauvre ou voyageur qui se présentait au couvent.

victus in prioratu. Et debet esse ille panis bene albus, bene compositus, bene salsatus, atque optime coctus et preparatus ut in capitulo de Pane<sup>1</sup> supra dictum est. Si tamen dictus Reverendus Dominus Prior habuerit operarios extraordinarios pro vineis laborandis aut aliis grossis laboribus Reverendi Domini Prioris aut prioratus faciendis non tenentur pro illis ministrare panem dicti meserii.

Item debent dicti meserii Reverendo Domino Priori septem laudas<sup>2</sup> avenae pro septem equis<sup>3</sup> si eos habuerit, quarum laudarum una debet esse cumula pro pullo dicti Reverendi Domini Prioris si aliquem habeat.

Item tenentur dicti Meserii pro dicto pane per ipsos Reverendo Domino Priori et dominis religiosis, ac ceteris prebendatariis debito salsando sal quantum sat erit ministrare.

Item tenentur dicti meserii recipere a meseriis precedentibus onus seu pondus seu balances in quibus panis solet ponderari in panateria. Et hoc in praesentia duorum aut plurium Dominorum Religiosorum ad id a Capitulo deputatorum qui debent videre, utrum hujusmodi balances sint diminutae aut viciatae. Et debent dicti meserii in fine sui mensis remittere praedictas balances seu pondo (*sic*) meseriis sequentibus, et ad haec vocare praedictos dominos religiosos ad id deputatos<sup>4</sup>.

(A suivre).

Louis RITZ.

1. *Consuet.*, VI.

2. La « laude » d'avoine, correspondant à une ration quotidienne, serait donc de quinze litres environ. Cf. *Consuet.*, XX, et n. 5.

3. Cf. *Consuet.*, CXIII. L'un de ces chevaux, entretenu par le clerc de curie, était utilisé pour les déplacements divers des religieux chargés de régler les affaires du couvent.

4. Cf. *Consuet.*, VI, où cette mesure est déjà exigée.

---

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

MONTANDON (Raoul) : **Bibliographie Générale des Travaux Palethnologiques et archéologiques.** (*Epoques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine*). — **France.** Tome I : Bourgogne, Dauphiné, Franche-Comté, Nivernais, Provence, Corse, Savoie. — Genève et Lyon, Georg.; Paris, E. Leroux, 1917, in-8°, xxxi — 598 p., 2 cartes en couleur.

Les sciences archéologiques et palethnologiques ont réalisé, surtout au cours du dernier siècle, les progrès les plus considérables. Des découvertes d'un intérêt capital ont été faites ; un nombre prodigieux d'objets arrachés aux entrailles de la terre ou provenant de monuments en ruines sont venus enrichir les musées ou les collections particulières ; des travaux scientifiques, dus à des initiatives privées ou entrepris sous les auspices de sociétés savantes ont mis en lumière la valeur documentaire et très souvent artis-

tique de toutes ces découvertes. Bref, l'intérêt de l'archéologie et de la paléthnologie, non seulement en tant que sciences auxiliaires de l'Histoire, mais même en tant que sciences proprement dites, a été démontré surabondamment. Elles ont un objet et une méthode. Nul ne conteste maintenant les services qu'elles ont rendu et ne met en doute ceux qu'elles sont appelées à rendre.

Le moment était donc venu de jeter sur le chemin parcouru par elles un regard d'ensemble, d'essayer de délimiter le vaste domaine qu'elles ont conquis, de dresser l'inventaire complet de leurs richesses actuelles. C'est ce qu'a compris et réalisé M. Raoul Montandon en publiant sa *Bibliographie générale des travaux paléthnologiques et archéologiques*.

De cette œuvre gigantesque qui, pour la France seule ne comprendra pas moins de sept volumes, le Tome I a vu le jour. Il se compose de 598 pages. Il a trait à la région du sud-est, et plus exactement aux provinces suivantes : Bourgogne, Dauphiné, Franche-Comté, Nivernais, Provence, Corse et Savoie.

C'est dire qu'il offre un intérêt tout particulier pour le pays que nous habitons, puisqu'on y trouve mentionnés les travaux archéologiques relatifs à l'ancienne Allobrogie et à la terre des Ceutrons (aujourd'hui la Haute-Savoie, la Savoie et l'Isère).

Sur les 8.657 articles que compte le premier volume qui fait l'objet de la présente notice, 690 sont consacrés au département de l'Isère, 372 à celui de la Savoie, et 420 à celui de la Haute-Savoie. On voit, par ces simples chiffres, quel riche champ d'activité ont offert les provinces de Savoie et du Dauphiné aux recherches des archéologues. Il est hors de doute qu'il est loin d'être épuisé, et les résultats obtenus jusqu'à présent constituent le plus précieux des encouragements pour les chercheurs à venir.

En parcourant l'énumération des travaux archéologiques, le lecteur savoyard éprouvera une légitime fierté. Il se rendra compte de l'importance du rôle joué par ses compatriotes illustres, les Mortillet, qui sont considérés comme les fondateurs de la préhistoire. A côté de leurs noms, d'autres sonneront agréablement à son oreille ; celui, par exemple, de l'antique chroniqueur Symphorien Champier que l'on peut considérer comme l'ancêtre de la glorieuse pléiade et qui, déjà en 1529, dissertait sur « l'antiquité et origine de la très noble et ancienne Métropolitaine et Primace des Allobroges ». D'autres encore, comme ceux de Ducis, Despine, Menabréa, Perrin, Jules Philippe, Rabut, Raverat, Louis Revon, Eloi Serand lui évoqueront le souvenir de savants aimables et dévoués aux intérêts de leur pays. Enfin il verra quelle importante contribution ont aussi fournie nos modernes concitoyens, pour la plupart membres des sociétés savantes savoisiennes.

En remerciant M. Raoul Montandon, notre voisin de Genève, pour son œuvre admirable, *aere perennius*, nous n'aurons garde d'oublier l'honneur qu'il a voulu faire à la France. Chacun de nous lira avec fierté la dédicace inscrite en tête de son livre : « A la mémoire des archéologues français tombés pour la défense de l'Honneur, du Droit et de la Justice. »

G. LETONNELIER.

---

Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

---

Anney, Imprimerie J. ABRY. — 25.378



Omnes omnium caritates patria una complexa est.

(CICÉRON : *De Officiis*, lib. I.)

# La Revue Savoisienne

PUBLICATION PÉRIODIQUE

de

L'ACADÉMIE FLORIMONTANE D'ANNECY

Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1890

## Sommaire :

- Académie Florimontane.**... Séances des 1<sup>er</sup> octobre, 5 novembre, 3 décembre et 23 décembre 1919.
- François Miquet.**... Rapport sur le Concours d'Histoire de 1919.  
— Rapport sur le Concours de Poésie de 1919.  
— M. S. Charléty.
- J. Désormaux**..... Un Poète et Chroniqueur annécien du XVI<sup>e</sup> siècle, François de Myozinge [Miossinge] dit Miossingien (p. 1490-1540). (Suite et fin).
- Louis Ritz.**..... Quelques Chapitres inédits du Coutumier de Talloires (suite et fin).
- Ch. Marteaux.**..... Etude sur les Villas Gallo-Romaines et du Chablais. II. Les Villas à l'est de la Drance (suite et fin).
- Léon Moret.**..... Note sur la terminaison septentrionale de la montagne de Veyrier (Lac d'Annecy). (Suite et fin).
- François Miquet.**..... M<sup>re</sup> Jalabert.
- REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE :
- A. G.**..... J. Désormaux : *Etudes philologiques savoisiennes*. — *Phonétique*. — I. Etude de la phonétique en Savoie.
- F. M.**..... Mathilde Désormaux : *Voix de la guerre*.  
Table des matières pour 1919.

ANNECY

Imprimerie J. ABRY, Editeur

1919



Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

# La Revue Savoisienne

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

Le Comité d'administration a l'honneur d'annoncer que la publication de la Revue Savoisienne sera poursuivie pendant l'année 1919.

ACADÉMIE FLORIMONTANE - ANNECY

---

*Séance du 1<sup>er</sup> octobre 1919*

---

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

---

Une séance solennelle fut tenue le mercredi 1<sup>er</sup> octobre dans le salon des mariages de l'Hôtel de Ville.

M. le Général Bordeaux devait prononcer l'éloge du Général savoyard F. Borson. Au bureau prennent place, aux côtés du président M. Miquet, M. le Général Bordeaux, M. le Colonel du 3<sup>e</sup>, M. Crolard, vice-président.

Des fauteuils au premier rang sont réservés à M<sup>me</sup> la Générale Borson et à sa famille, M<sup>me</sup> la Générale Bordeaux, M. Dupraz, Secrétaire Général de la Haute-Savoie.

Une très nombreuse assistance, composée des membres de la Florimontane accompagnés de leurs familles, garnit la salle.

En ouvrant la séance à 17 heures, le Président prononce l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Ma première parole sera pour remercier les Autorités qui ont bien voulu répondre à notre invitation.

Je salue avec respect la présence de M<sup>me</sup> la Générale Borson et de sa famille ; nous sommes heureux de les associer cordialement à cette fête du souvenir : qu'elles soient ici les bienvenues.

Lorsqu'en janvier 1915 notre Académie a conféré le titre de membre d'honneur au Général Bordeaux, alors colonel, elle a surtout voulu rendre hommage à l'armée.

Cependant, elle a été guidée dans son choix moins par les brillants services de l'élu que par le souvenir de l'initiative qu'il avait prise en 1914, pour honorer deux illustrations militaires de notre pays, les généraux Decouz et Forestier, morts pour la France en 1814.

Nous avons voulu voir dans cette initiative une preuve que le Général professe pour la petite patrie un amour égal à celui

qu'il a pour la grande. Nous avons été confirmés dans cette opinion par son intervention dans la question des Zones et plus encore par le désir qu'il nous a manifesté de prononcer ici l'éloge du général Borson.

« Mesdames, Messieurs,

Nous avons accueilli cette proposition avec empressement, car jamais hommage ne fut plus justifié. Sans déflorer le sujet, je puis dire que le général Borson fut un des hommes qui ont le plus honoré la Savoie.

Nul n'était plus qualifié pour l'apprécier que le général Bordeaux, diplomate et soldat, qui présente avec lui de nombreux points de ressemblance, parmi lesquels la modestie.

Cette particularité me met mal à l'aise pour parler de notre éminent confrère comme je le désirerais.

Il me sera permis, cependant, de citer quelques faits.

A l'appel de la patrie en danger, le lieutenant-colonel Bordeaux, qui faisait partie de la mission militaire française à Athènes depuis 1908, rentre en France. Il prend successivement le commandement de plusieurs brigades, puis d'une division. Grièvement blessé, il est renvoyé en Grèce comme chef de la mission française. Honoré de l'amitié de M. Venizelos, il rend à notre cause les plus grands services. Nous ignorons ce qu'en pensent les chancelleries, mais les journaux de 1915 nous ont rapporté un incident qui en dit long sur le prestige acquis par notre compatriote : « Un jour que le colonel Bordeaux, de passage à Athènes, assistait à la séance de la Chambre des députés, sa présence fut signalée ; aussitôt de tous les bancs partit à son adresse une émouvante ovation, qui se termina par les cris de : *Vive la France !* »

Voilà pour le diplomate. Quant au soldat, son bilan, pour la dernière guerre, est celui-ci : neuf blessures, trois citations à l'ordre de l'armée, les grades de colonel et de général, et deux promotions (dont une de commandeur) dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Celui qui compte à son actif de pareils titres peut parler de gloire, d'honneur, de patrie, de tout ce qui faisait battre le cœur du Général Borson ; mon Général, je vous donne la parole. »

Le Général Bordeaux se lève. Dans un discours d'une haute tenue littéraire, il retrace la vie du magnifique soldat et de l'ardent patriote que fut le Général Borson. Dans un raccourci

saisissant il le montre digne continuateur de l'illustré lignée des généraux savoyards. Il raconte sa campagne dans l'héroïque épopée de Novare, son option pour la France à laquelle sa petite patrie avait voulu être réunie, montre son rôle pendant l'année terrible et retrace sa brillante carrière militaire.

Viennent les jours de la retraite consacrés à l'étude où tint une large place l'histoire militaire de la Savoie.

Avec des accents émus, le Général Bordeaux met en relief la simplicité et la dignité de vie, la grandeur d'âme du Général Borson frappé dans ses plus chères affections et évoque la noble fin du grand vieillard, à un moment de la guerre mondiale où les destins semblaient déjà fixés dans l'aube de la victoire française.

On lira cet admirable discours, dont on ne peut donner ici qu'un aperçu très sommaire ; il sera publié très prochainement.

Le Président remercie M. le Général Bordeaux d'avoir retracé si éloquemment les vertus militaires et la vie si exemplaire du Général Borson. Les Florimontans, venus en si grand nombre et qui l'ont si ardemment applaudi, garderont un précieux souvenir de l'hommage qu'il a bien voulu rendre à l'un des hommes qui firent le plus d'honneur à notre pays.

La séance est levée à 18 heures 1/2.

*Le Secrétaire : Marc LE ROUX.*

---

### *Séance du 5 novembre 1919*

---

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

---

La séance est ouverte à 17 heures<sup>1</sup>.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Le PRÉSIDENT prononce l'allocution suivante :

Messieurs,

Notre séance d'octobre ayant été consacrée exclusivement à l'éloge du général Borson, par le général Bordeaux, je me

1. Sont présents : MM. Croset, Désormaux, Despine, Fontaine, Marteaux, Miquet, Moret, Nanche, L. Pfister, Rebord, Revil, F. Serand, J. Serand.

Excusés : MM. Flamary, Langlois, Le Roux, H. Pfister.

trouve en retard pour exprimer les regrets de la Florimontane au sujet de la mort de M. Claudius Gaillard, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées.

M. Gaillard avait occupé dans son administration des postes de choix, qu'il avait mérités par son travail ; c'était un excellent collègue qui laissera parmi nous le meilleur souvenir.

Je prie sa famille de vouloir bien agréer nos sincères condoléances.

Je suis en retard également pour féliciter M. Gardier, qui a reçu la médaille de la Reconnaissance Française.

Le dévouement de M. Gardier à toutes les œuvres de guerre appelait une récompense ; nous sommes heureux que la distinction dont notre collègue a été l'objet soit en rapport avec son mérite ; la Médaille de la Reconnaissance Française n'est pas encore prodiguée et M. Gardier est, avec M<sup>me</sup> Rouillet, le seul annécien qui jusqu'à ce jour en soit titulaire.

Il y a unanimité pour dire que c'est justice.

Une récompense non moins méritée est celle que vient d'obtenir M. Letonnelier, archiviste départemental de la Haute-Savoie, appelé au dépôt beaucoup plus important du département de l'Isère, à Grenoble.

Pendant les dix années qu'il a passées parmi nous, M. Letonnelier s'est consacré à son service avec un zèle exemplaire ; on peut dire qu'il s'était donné à la Savoie sans réserve, comme s'il n'en avait jamais dû partir. Son assiduité à nos séances, les communications nombreuses et pleines d'intérêt qu'il a faites sans compter, sa collaboration à la presse et aux œuvres locales, le soin avec lequel il remplissait les fonctions de Secrétaire du Comité du Monument à saint François de Sales et celles de Secrétaire-adjoint de la Florimontane, sa courtoisie et son dévouement, sont des titres de nature à exciter de vifs regrets. Mais, quelle que soit notre peine en présence d'une séparation que nous ne voulions pas prévoir, nous bannirons tout sentiment d'égoïsme et nous ne retiendrons de cette nomination que la joie de voir un ami pourvu d'un emploi digne de son activité, de son zèle et de ses capacités.

S'il est vrai que l'homme est le jouet des événements, il y a cependant dans chaque situation qui se présente un côté profitable dont les gens avisés peuvent tirer parti. J'ai pensé (et je ne suis pas le seul) que le départ de M. Letonnelier laisse disponible un poste qui pourrait être attribué à celui d'entre nous qui depuis vingt-huit ans travaille en sous-ordre, au second

plan, avec une modestie excessive, et qui songe à tout le monde, sauf à lui. Je n'ai pas besoin d'ajouter que M. Joseph Serand, pour l'appeler par son nom, est le dernier auquel cette idée aurait pu venir et qu'il a de la peine à me pardonner mon audace. Mais j'estime que le moment est propice pour tenter un effort dans le sens que je viens d'indiquer, et je suis certain d'être votre interprète en soumettant à la bienveillante appréciation de M. le Préfet la requête suivante :

« L'Académie Florimontane d'Annecy,

Considérant que la nomination de M. Letonnelier dans l'Isère laisse vacant l'emploi d'archiviste départemental de la Haute-Savoie ;

Que cet emploi, réservé jusqu'à ce jour aux anciens élèves de l'Ecole des Chartes, pourrait exceptionnellement, être confié à M. Joseph Serand, archiviste-adjoint, par analogie avec ce qui s'est passé longtemps dans les Ponts et Chaussées, où de nombreux conducteurs étaient pourvus du titre et des fonctions d'ingénieur ;

Que M. Serand, depuis vingt-huit ans attaché aux archives, a toujours rempli sa tâche avec un zèle, un ordre, une compétence et un dévouement hors de pair ;

Qu'il a géré seul pendant les deux premières années de la guerre ;

Que l'estime et la considération dont il jouit feraient accepter sa nomination avec plaisir par toutes les personnes qui fréquentent les Archives et notamment par les membres de l'Académie Florimontane ;

Emet le vœu :

Que M. le Préfet, meilleur juge que nous de la situation exceptionnelle et des aptitudes de M. Serand, veuille bien solliciter l'agrément du Ministère pour pouvoir procéder à sa nomination comme archiviste de la Haute-Savoie, en remplacement de M. Letonnelier,

Et remercie par anticipation M. le Préfet de sa bienveillance. »

Ce vœu est adopté à l'unanimité.

M. SERAND répond qu'il est très touché de cette marque de sympathie et qu'il en remercie tous ses collègues, mais il estime que le vœu exprimé est irréalisable et il prie le Président de ne pas y donner suite.

Enfin, le PRÉSIDENT prie M<sup>me</sup> Le Roux, qui a reçu pendant les vacances la rosette d'Officier de l'Instruction Publique, de vouloir bien agréer nos meilleurs compliments.

Le 1<sup>er</sup> Vice-Président, M. NANCHE, prend la parole et s'exprime en ces termes :

« Messieurs,

Notre Président vient de rappeler la perte que nous avons faite de notre collègue, M. Gaillard, et d'adresser des condoléances aux siens qui ont été frappés dans leur affection. Nous nous associons à ses paroles. Mais qu'il me permette de les reprendre à son compte car, lui aussi, depuis notre dernière séance, a été frappé d'un deuil bien douloureux : son frère, Léandre Miquet, est décédé subitement le 25 août passé. Cette mort est d'autant plus pénible que rien dans l'état de santé du défunt ne pouvait laisser soupçonner une fin si tragique.

Fonctionnaire de l'administration des Douanes, Léandre Miquet avait été chargé de missions importantes et délicates aux expositions de Bruxelles, Moscou et Chicago ; il s'en était acquitté à sa louange et à la grande satisfaction de son administration.

Depuis quelques années il avait pris sa retraite à Paris où il avait fait presque toute sa carrière ; il y vivait en sage entre les livres d'une bibliothèque de choix, le mouvement littéraire auquel il s'intéressait et les choses de l'Art, car c'était un artiste, un artiste de fond, au goût sûr et délicat, à la critique très judicieuse. Il avait un crayon remarquablement fin et habile, et on ne peut que regretter — je l'ai souvent déploré moi-même — qu'il n'ait pas poursuivi une carrière pour laquelle il avait de rares dispositions.

C'était un fidèle ami de notre Florimontane, où son frère occupe si remarquablement le Fauteuil ; c'était un des plus anciens abonnés de la *Revue*. Il était resté célibataire.

Tous ceux qui l'ont connu gardent et garderont la mémoire de cet homme aimable, à la courtoisie parfaite, au commerce plein de charme, à l'amitié si précieuse à ses quelques amis, parmi lesquels j'avais l'heur de tenir la bonne place, ce qui ajoute à mes regrets.

Quand on est sur la pente, la perte d'un sûr et vieil ami est doublement sensible...

Par les soins de son frère, son corps a été ramené à Annecy. Il repose dans la sépulture familiale, en face de cette jolie Puya, si chère aux Annéciens, aux anciens surtout, qu'il aimait à revoir pour y revivre, en face d'un paysage qu'on n'oublie pas, quelques instants les jeunes années...

J'associe respectueusement M<sup>me</sup> Miquet aux condoléances



sympathiques que je renouvelle en votre nom et au mien à notre Président. »

. . .

M. l'abbé BOILLOT, curé de Liesle, qui nous a déjà fait plusieurs communications sur l'émigration des Savoyards en Franche-Comté, continue avec patience et sagacité ses recherches et nous adresse de nouveaux renseignements d'un véritable intérêt.

29 juillet 1919 : Note sur le repeuplement du hameau de Chaze par des Savoyards, après la peste de 1636. Curieux détails sur nos émigrants et sur leurs mœurs, ainsi que sur la chasse au blaireau à laquelle ils se livraient.

6 août : Lettre humoristique et spirituelle accompagnant l'envoi de documents établissant que le « pays Sauget » a été repeuplé par des Savoyards. Les habitants de cette vallée ont une langue à part et des mœurs qui trahissent indubitablement leur origine.

11 octobre : Même sujet. Renseignements sur le culte de saint Guérin dans le diocèse de Besançon.

Le PRÉSIDENT donne lecture d'un compte-rendu bibliographique dû à M. le chanoine Gavard sur les Etudes philologiques savoisiennes : *La phonétique en Savoie*, par M. J. Désormaux, Académie de Savoie, 1919. (V. art. bibliographique.)

M. le Chanoine REBORD apporte des documents nouveaux sur les éboulements dits les *déluges d'Onion*, en juin et août 1783.

A la date du 22 janvier 1784, le vice-intendant de Faucigny, Revilliod, adresse à l'intendant général à Chambéry une *Relation concernant les déluges arrivés rière la paroisse d'Ognon le mois de juin et d'aoust 1783*.

Le notaire royal, Gabriel Mercier, châtelain et secrétaire de la Communauté d'Onnion, auteur de la relation, s'exprime ainsi :

« La paroisse d'Ognon est composée de deux hameaux ; le premier, dit l'hameau de l'église, et l'autre dit l'hameau des Boussages, rière lequel est arrivé le bouleversement dont s'agit, au mois de juin et d'aoust derniers.

« Cet hameau des Boussages est situé dans une pente très rapide d'un terrain gras et glaiseux que le torrent de Risse entraîne continuellement... Le premier (bras du torrent) a été

arrêté par un roch qui s'est trouvé contre le torrent, au pied de l'hameau ; le second, qui a pris a costé, soit au nord et tout près de l'autre, n'ayant trouvé aucune résistance, a croisé le torrent, et s'est arrêté contre un autre roch qui est du costé de l'hameau de l'église, où il a formé une écluse, qui, de la, a formé un lac jusques sur Mégevette, entre deux rochs, a la hauteur de plus de quarante pieds, comme on a pû le reconnaître par quelques fayards existants de chaque costé du torrent, au dessus de l'écluse, dont on ne voyait que le sommet au dehors de l'eau. Dès lors, l'on a remarqué que le torrent s'est fait un passage le long d'un roch, contre l'hameau de l'église ; qu'il entraîne peu a peu le terrain qui a formé l'écluse, et dès que ce terrain sera une fois (mis en mouvement) par la force et rapidité de l'eau, surtout dans le tems des grandes pluies et fontes des neiges, il attire insensiblement le reste du terrain bouleversé... de sorte que l'on peut dire que c'est un terrain totalement perdu...

« Les victimes du déluge sont au nombre de 14. Huit maisons ont été emportées et plus de 80 journaux de terrain. Le montant des pertes est estimé à L. 21.440. »

Ni le chanoine Gonthier dans son *Etude des Eboulements historiques dans la Haute-Savoie*<sup>1</sup>, ni l'inspecteur des Eaux et Forêts, P. Mougin, dans son livre des *Torrents de la Savoie*<sup>2</sup> ne parlent du déluge d'Onnion ; c'est notre excuse d'avoir un instant appelé sur ce fait l'attention de la docte assemblée.

M. J. SERAND annonce que notre collègue M. F. Carnot a fait don dernièrement à l'Académie Florimontane de divers objets de collections provenant de la succession B. Thonion. Il y a notamment cinq registres d'observations météorologiques faites à l'hôpital d'Annecy, de 1830 à 1876 par l'abbé Vaullet ; deux fers de hallebardes et plusieurs reproductions coloriées d'anciens uniformes militaires.

M. A. CROLARD offre la conférence qu'il fit sur *l'aménagement des transports du Sud-Est*, à Grenoble, le 2 avril 1919.

M. le Dr MORET fait une communication sur la *découverte au Roc de Chère des couches lacustres de l'Eocène*, fait extrêmement important et inconnu jusqu'à présent dans la zone des Alpes.

1. Œuvres complètes, t. III, p. 420-434. In-8° ; Thonon-les-Bains, imprimerie Jules Masson, 1903.

2. In-8° de 1251 p. avec planches et gravures : Grenoble, Grands Etablissements de l'Imprimerie Générale, J. Besson, directeur, 1914.

Le Roc de Chère, ce petit chaînon isolé au bord du lac d'Annecy entre la montagne de Veyrier au nord et celle d'Entrevignes au sud a posé de nombreux problèmes aux naturalistes, comme si la nature s'était efforcée d'accumuler les points d'interrogation sur un massif dont la superficie n'atteint pas 200 hectares et où l'altitude moyenne est de 590 mètres !

Les botanistes y ont eu à résoudre la question de l'origine des éléments floristiques méridionaux, subalpins et montagnards (rhododendron, buis).

Les géologues ont aussi beaucoup discuté sur sa tectonique, c'est-à-dire sur les dislocations qui l'ont affecté et sur ses rapports avec les plis voisins sans toutefois s'attarder sur la stratigraphie qui paraissait peu compliquée et suffisamment connue.

L'étude attentive des terrains qui le constituent vient cependant de nous révéler un fait important et *inconnu* jusqu'ici dans cette zone des Alpes, à savoir la présence des *couches lacustres de l'Eocène*.

Ces couches affleurent le long d'un petit sentier abandonné de la région centrale du Roc, celle que M. Guinier a appelé dans son excellente monographie la dépression des Sablons.

Elles reposent sur le calcaire gris, compact, du Sénonien (craie) qui jalonne la faille occidentale et sont recouvertes par le grès calcarifère avec ses intercalations de conglomérat, poulingues et calcaires bleus ou ocreux à petites nummulites du Mésonummulitique (Priabonien des Alpes).

Ce sont des couches blanchâtres et marneuses à nombreux petits grains de quartz roulés.

En haut elles forment une sorte de conglomérat, en bas elles sont fortement noduleuses, le niveau fossilifère se trouve à peu près au milieu.

On peut y récolter en quantité un gros bulime sénestre de 4 à 5 cm de long et qui d'après MM. Depéret et Roman, de Lyon, serait le *Bulimus subcylindricus* Math., espèce continentale du Crétacé tout à fait supérieur que certains auteurs rattachent d'ailleurs au Nummulitique, (Haug., Traité de géologie) et de l'Eocène inférieur.

Il est donc fort probable que ces couches se sont déposées dans un petit lac tranquille vers les premiers temps de l'Eocène après l'émersion de la région. Elles seraient par conséquent contemporaines du phénomène sidérolithique qui se manifestait déjà sur ces terres nouvellement exondées par

des accumulations de sables de décalcification dans leurs fissures et crevasses, tels que les puissants gisements du Salève et ceux non moins importants du flanc oriental de Mandallaz et de la montagne de Poisy<sup>1</sup>.

. . .

M. l'abbé EMPRIN, curé de Valezan, communique divers titres relatifs à des émigrants qui quittèrent la Tarentaise au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle pour aller s'établir en Bourgogne, en Comté et en Lorraine.

20 juillet 1692 : Jacques, fils de feu Pierre Sornet, natif de la Grande Bergerie, paroisse d'Aime, marchand et bourgeois de Vesoul, vend des immeubles à Jean-Baptiste, feu Louis Pellissier. Un des témoins est François, feu Jacques Glattigny.

7 juillet 1687 : Pierre, fils de François Crey, marchand à Gray en Comté, donne pouvoir à Aimé, fils de Jacques Coste, pour gérer ses affaires.

26 octobre 1691 : Frère Elisée, dans le monde Jean-Pierre Cray, institue pour héritier son frère Claude-François Cray, de Montvalezan-sur-Bellentre. Testament fait à Paris, au couvent des R<sup>ds</sup> Pères Récollets de la rue Saint-Laurent, Cattelin, notaire.

8 juillet 1716 : Grégoire Pellissier-Bal, jeune garçon de Montvalezan-sur-Bellentre, emprunte à Pierre Pellissier, marchand à Rambervilliers (son frère) la somme de « dix-huit livres tournoises ».

1716 : Aimé Neveu-Berger, du Villard-de-Bellentre, emprunte la somme de 40 livres à André Pellissier-Bal, marchand, demeurant à Port-sur-Saône, au comté de Bourgogne.

28 juillet 1726 : Pierre Pélissier-Bal, marchand, habitant de la ville de Rambervilliers en Lorraine, vend tous ses droits à François et Alexandre Pellissier-Bal, ses frères, pour 651 livres de Savoye.

15 juin 1727 : Grégoire Humbert, marchand, citoyen de Besançon, natif de Montvalezan-sur-Bellentre, agissant comme procureur du s<sup>r</sup> Jean Layrot, marchand, habitant de la ville d'Arc-en-Barrois, natif de Montvalezan, fait une fondation perpétuelle en faveur de l'église de Saint-François de Sales de Montvalezan.

25 juillet 1730 : André, feu François Buthod-Cuan, natif de

1. Cette communication a été, depuis cette note sommaire, présentée à l'Académie des Sciences par M. Kilian, membre de l'Institut, et a fait l'objet d'un compte-rendu à la séance du 1<sup>er</sup> décembre 1919.

Montvalezan, marchand établi au lieu de Seintrey en Comté, diocèse de Besançon, vend à Antoine-Jean-Pierre Villien, marchand, natif de Bellentre, tous droits lui appartenant sur la montagne de la Léchère.

23 octobre 1737 : François Chevallet, marchand à Bucey, proche Gy, vend à André Péronnier tous ses droits pour 128 livres de Savoye.

23 août 1737 : Acte d'inhumation de Claude Péronnier, âgé d'environ 72 ans, marchand, natif de Montvalezan, domicilié dans la paroisse de Saint-Georges de Chalon-sur-Saône.

Le 20 septembre 1710. un passeport avait été délivré à Claude Péronnier, de Bellentre (peut-être le même que le précédent), marchand, « souhaitant d'aller du côté de Turin ».

M. MIQUET fait la communication suivante :

Le numéro 8 du Bulletin de l'*Association des Italiens originaires de Savoie et de Nice* a paru pendant les vacances. Il porte la date de décembre 1918.

Il nous apprend la mort du lieutenant-général et sénateur Paul d'Oncieu de la Bâtie (2 février 1918), de l'ingénieur Thia-baud (14 septembre 1918), et du marquis de Grésy, lieutenant de cavalerie, tué d'une balle au front, à Sacile, le 23 octobre 1918.

Il donne une liste des nombreux décorés de l'ordre militaire de Savoie, de la médaille d'argent et de la médaille de bronze à la valeur militaire.

On y trouve aussi quelques noms de Savoyards appartenant à l'armée française, qui ont obtenu la médaille italienne pour la valeur.

Nous y relevons également la nomination, au grade de colonel, du chevalier Auguste de Pignier, du marquis d'Aix, et du chevalier Perrier de Lacconay.

D'intéressantes notices nécrologiques, dues, pour ce qui concerne la Savoie, à M. le comte de Sonnaz, donnent un attrait de plus à ce bulletin.

Il est procédé à la nomination des membres des jurys chargés d'examiner le concours de poésie et le concours d'histoire.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 18 heures.

*Le Secrétaire* : Marc LE ROUX.

*Séance du 3 décembre 1919*

---

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

---

Au début de la séance, à 17 heures, le PRÉSIDENT prononce l'allocution suivante :

Messieurs,

Au moment d'ouvrir la séance <sup>1</sup>, j'apprends la mort de M. Gardier, notre excellent trésorier et bibliothécaire, et j'en suis tout bouleversé.

M. Gardier, par son zèle, son dévouement et son besoin de se rendre utile, occupait une grande place dans les Sociétés annéciennes, et particulièrement à la Florimontane.

Ceux qui l'ont vu à l'œuvre pendant la guerre ne peuvent pas douter qu'il faille le considérer comme une victime du devoir civique.

Au nom de l'Académie Florimontane, j'adresse à la famille de M. Gardier nos plus chaleureuses condoléances, et je propose de lever la séance en signe de deuil <sup>2</sup>.

J'exprime aussi les regrets de l'Académie à la famille de M. Jean Denarié, notaire, décédé le 9 novembre, à l'âge de 47 ans. M. Denarié, membre associé depuis 1907, était président de la Chambre des notaires d'Annecy ; il laisse le meilleur souvenir à tous ceux qui l'ont connu.

L'assemblée se sépare à 17 h. 15.

*Le Secrétaire* : Marc LE ROUX.

---

OBSÈQUES DE M. FRANÇOIS GARDIER

Le samedi 6 décembre ont eu lieu les obsèques de M. François Gardier. Une foule extrêmement nombreuse avait tenu, par sa présence, à donner un dernier témoignage de sympathie à notre collègue universellement regretté.

1. Sont présents : MM. Désormaux, Domenjoud, Falletti, Flamary, Fontaine, Lavorel, Le Roux, Marteaux, Miquet, Nanche, Périn, H. Pfister, L. Pfister, Rebord, Revil, Robert, F. Serand, J. Serand.

2. Cette séance a été reportée au 23 décembre.

Au cimetière, M. BLANC, Maire d'Annecy, a prononcé les paroles suivantes :

Messieurs,

L'homme de bien que nous accompagnons à sa dernière demeure mérite un hommage public d'admiration et de reconnaissance.

Qu'y a-t-il en effet de plus beau, de plus admirable qu'une vie entière consacrée au bien, qu'une existence toute faite de dévouement, qu'un cœur débordant d'altruisme, de nobles et généreux sentiments.

François-Raymond Gardier a vécu cette vie constamment bienfaisante, aussi sa mort imprévue a-t-elle jeté une douloureuse consternation au sein de ses nombreux amis.

Né à Faverges, en 1854, il fit partie de l'administration des contributions indirectes pendant 27 ans. Il demanda et obtint avant l'âge réglementaire sa mise à la retraite, puis il vint se fixer définitivement à Annecy, sa ville d'adoption.

Homme de goût, naturellement porté vers tout ce qui est bon et beau, il entra bien vite dans nos sociétés musicales, artistiques, savantes et de bienfaisance.

A la musique municipale, au cercle musical, il remplit constamment un des rôles les plus appréciés.

Membre de la Société d'instruction populaire, il en devint le bibliothécaire actif et ordonné. A la bibliothèque libre, il fournit un travail important pour la confection d'un utile catalogue.

Trésorier et membre de la Société des Beaux-Arts, il apporta par son goût délicat, un précieux concours à toutes nos manifestations locales artistiques.

Son dévouement et son savoir furent heureusement appréciés par la Société française d'économie alpestre, dont il était secrétaire-trésorier et par la Commission de météorologie du département, dont il était l'un des membres les plus assidus.

La Société des Amis des arbres était heureuse de l'avoir pour tenir sa caisse.

Son rôle à l'Académie florimontane vous sera exposé par une voix plus autorisée que la mienne.

Lorsque la guerre éclata et fit surgir dans notre généreuse cité tant d'œuvres de solidarité, Gardier se trouva partout. Aux soupes populaires, il vint assidûment apporter son précieux appui ; au Foyer du soldat, il tint le trésor pendant 3 ans.

Il fut également trésorier de l'œuvre importante des prisonniers de guerre, de l'œuvre non moins bienfaisante d'aide aux démobilisés et du comité de la « Cocarde du Souvenir »<sup>1</sup>.

Dans toutes ses fonctions, notre cher disparu, apportait un ordre méticuleux, une scrupuleuse probité, un zèle aussi rare que remarquable.

En 1912, le gouvernement reconnaissait la valeur de ses services en le faisant chevalier du Mérite agricole ; et le 3 octobre dernier, il lui attribuait

1. A ces titres nombreux, nous pouvons encore ajouter celui de Trésorier de l'Association des Dames françaises et de l'Hôpital auxiliaire 205 ; de Trésorier de la Société d'Instruction Populaire.  
(Réd.).

la médaille de la Reconnaissance nationale, belle récompense, mais combien méritée.

Sa mort laissera un vide profond au sein de toutes ces sociétés qui comptaient sur son activité infatigable, son souvenir sera durable, car longue et bienfaisante a été son action.

Sa mort privera bon nombre d'entre nous d'un ami sûr, aussi sympathique que dévoué.

Aussi est-ce avec une profonde tristesse que nous nous séparons de lui, que nous présentons nos vives condoléances à sa veuve qu'il chérissait de tout son cœur, et que nous lui adressons à ce brave et cher Gardier, l'éternel adieu !

M. MIQUET, président de la Florimontane, s'exprime ensuite en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est avec une douloureuse émotion que je viens adresser l'adieu suprême de l'Académie Florimontane à notre excellent trésorier et bibliothécaire, M. François Gardier.

Si la plupart des sociétés annéciennes sont atteintes par la disparition d'un membre actif, zélé, serviable et gracieux, la Florimontane est plus particulièrement éprouvée.

C'est à elle, en effet, que, dès son retour à Annecy, en 1906, M. Gardier résolut de consacrer presque tous les loisirs que venait de lui procurer son admission à la retraite.

Il avait alors 52 ans. Entré dans l'administration des Contributions Indirectes en 1872, il avait parcouru dans des conditions normales une carrière honorable, quand des raisons de santé l'amènèrent à solliciter le droit au repos.

Mais, en quittant le harnais d'un service public, il s'était bien promis de ne pas rester désœuvré. C'est alors qu'il vint mettre à notre disposition ses talents de comptable, qui le firent nommer trésorier le 15 janvier 1907, et ses habitudes d'ordre, de méthode et de régularité, qui le désignèrent pour occuper l'emploi de bibliothécaire à partir de 1913.

Le travail qu'il accomplit dans ces fonctions fut considérable. Il classa, numérotait, étiquetait tous les volumes de notre bibliothèque, et fit, année par année, le récolement de nos livres de fonds et de nos publications, avec l'indication des numéros manquants. Ce catalogue tenu constamment à jour, permet de constater par un simple coup d'œil la situation de nos collections.

Comme trésorier, M. Gardier savait choisir le moment propice pour recouvrer les cotisations ; il avait la manière et le sourire, et finissait toujours par atteindre son but. Aussitôt l'encaissement fait, il plaçait les fonds à la caisse d'épargne et, plutôt que de les retirer, avançait sur ses deniers personnels les sommes nécessaires pour solder les dépenses qu'on ne pouvait ajourner.

Musicien dès son enfance et flûtiste remarqué, M. Gardier savait aussi manier la plume et le pinceau.

Ses talents, ses sentiments d'altruisme et son dévouement s'affirmaient de plus en plus, quand la guerre mondiale vint leur fournir l'occasion de donner toute leur mesure.

Après le beau discours de M. le Maire, qui a célébré éloquemment l'infat-



tigable activité de M. Gardier pendant cette interminable période de cinq ans. je serais mal inspiré en répétant ce qui a été si bien exposé : je dirai seulement que, donnant l'exemple aux jeunes, notre regretté collègue a tenu jusqu'au bout, — depuis le premier jour jusqu'au dernier quart d'heure et même après, — ne se laissant rebuter par aucune besogne, et ne sachant pas dire non quand on lui demandait un service. Aussi, quand la médaille de la Reconnaissance française lui fut accordée, ce fut une joie pour tous ceux qui l'avaient vu à l'œuvre. Jamais distinction ne fut plus méritée, ni mieux accueillie par l'opinion.

Venue à propos, cette distinction fut le couronnement d'une carrière qui allait se fermer brusquement.

Nous ne verrons plus le collègue affable et souriant que nous étions tous jours heureux de rencontrer ; mais son souvenir vivra dans nos cœurs.

Mon cher Gardier, au nom de l'Académie Florimontane, au nom d'une amitié qui remonte à près de cinquante ans, je vous dis adieu, ou plutôt Au Revoir !

---

### *Séance du 23 décembre 1919*

---

PRÉSIDENCE DE M. MIQUET, PRÉSIDENT

---

La séance est ouverte à 17 heures <sup>1</sup>.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

LE PRÉSIDENT adresse les félicitations de l'Académie à M. Bruchet, qui a été décoré de la croix de guerre pour l'énergie qu'il a déployée pendant l'occupation allemande, à Lille, en sauvant le drapeau d'un régiment de chasseurs.

Il en envoie également à M. Moret, qui a été reçu dernièrement docteur en médecine, et qui vient d'être nommé Préparateur de géologie à l'Université de Strasbourg.

LE PRÉSIDENT annonce qu'à la suite d'une décision du Comité, un vin d'honneur a été offert à M. Letonnellier, à l'occasion de son départ pour occuper ses nouvelles fonctions d'archiviste de l'Isère. M. Letonnellier l'a chargé de présenter à tous ses confrères l'expression de sa sympathie et l'assurance du souvenir ému qu'il conserve des années passées à Annecy et de sa collaboration à l'œuvre de la Florimontane.

M. SERAND dépose sur le bureau les dons reçus : un magni-

1. Sont présents : MM. Désormaux, Domenjoud, Fontaine, Le Roux, Marteaux, Miquet, Nanche, Périn, H. Pfister, L. Pfister, Revil, J. Serand, Servettaz.  
Excusés : MM. F. Crolard, Langlois, F. Serand.

fique album des portraits des princes régnants de Savoie, d'après le peintre annécien Lange, au xviii<sup>e</sup> siècle, don de M<sup>me</sup> Ormont; photographies de diverses vues d'Annecy et environs, don de M. Nordman; photographie du portrait de l'astronome Bouvard et de quelques œuvres de sculpture du statuaire annécien Rey, don de M. Miquet. Remerciements aux donateurs.

LE PRÉSIDENT donne lecture de l'émouvante allocution prononcée au Temple de l'Oratoire, à Paris, aux obsèques de M<sup>me</sup> André Michel, (petite-fille de notre collègue, M<sup>me</sup> Ormont), tuée à l'église Saint-Gervais lors du bombardement du vendredi saint 1918.

M. DÉSORMAUX présente, pour la Bibliothèque Florimontane, le premier exemplaire d'un volume qui vient de paraître et dont il a préparé l'édition : *Fleurs printanières*. Cet élégant ouvrage, sorti des presses des habiles artistes que sont les imprimeurs savoyards Terrier frères (Etampes, 1919), contient les premiers vers d'un jeune poète annécien, le lieutenant Jean Fontaine-Vive (1895-1917), mort au champ d'honneur. Outre ces premières « fleurs », M. Désormaux a recueilli dans ce volume des « Poèmes écrits pendant la guerre » (complément de la belle plaquette parue antérieurement sous le titre de *Jeunesse Ardente*), des extraits de la correspondance adressée par Jean Fontaine-Vive à sa famille, et une série de *Poèmes nouveaux*. Le recueil, ornée d'un portrait, est précédé d'une préface et d'une biobibliographie dues à M. J. Désormaux.

M. DÉSORMAUX appelle l'attention de ses collègues sur la « manifestation régionaliste » organisée par le Syndicat d'Initiative de Bourg-en-Bresse, du 20 au 28 décembre 1919, sous ce vocable : « La semaine bressane. » *Les Ebaudes*, c'est une « reconstitution des mœurs et coutumes bressanes vers 1830 », portée à la scène par Prosper Convert, de Viriat, avec la collaboration de 26 cultivateurs appartenant à diverses communes bressanes (1<sup>re</sup> partie, Scène pastorale; 2<sup>e</sup>, La grande veillée; 3<sup>e</sup>, Une noce bressane).

Cette manifestation artistique est destinée à perpétuer le souvenir des ancêtres, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur langage dialectal, plein de saveur. Les « magnats » bressans ne pourraient-ils en Savoie trouver des émules ?

1. Une tentative analogue à celle de la *Semaine bressane* serait assurée du succès, nous le croyons fermement. L'organisation pourrait en être confiée soit à l'Académie Florimontane, soit au Syndicat d'Initiative ou à la Société d'Instruc-

A titre d'indication, M. Désormaux signale la plaquette de la « Semaine bressane » et le programme édité au bénéfice de la caisse des Coutumes bressanes. On lira avec intérêt, dans la plaquette : *Mariage bressan*, de Edmond Chapoy, *Les Ebau-des*, article du bon patoisant Paul Carru, *Le Bibelot bressan*, de F. Girard, des scènes et documents de la vie bressane, textes, etc.

A propos du mouvement régionaliste en Italie, M. Désormaux tient à informer l'Académie Florimontane de ce qui se passe actuellement dans la vallée d'Aoste. Le second fascicule de la revue *Augusta Praetoria* renferme à ce sujet des documents d'une extrême importance. Tout Français qui a le culte de sa langue, qui s'intéresse à son histoire, à son expansion hors de nos frontières, voudra lire l'exposé du docteur Réan : « Pour notre langue maternelle », et la mordante réponse de M. J. Brocherel au professeur-journaliste A. Rota. Celui-ci s'étonnait naïvement, dans un article du journal turinois *Il Momento*, article intitulé : « Peregrinando nel Duché d'Aoste », de « l'étrange survivance » du français dans cette vallée. L'étude magistrale du docteur Réan pourra-t-elle, après tant d'autres, convertir les adversaires irréconciliables de notre langue ? Le patriote valdôtain étudie les origines du conflit, la résistance aux mesures coercitives, les raisons linguistiques, ethniques, géographiques, historiques, etc., en vertu desquelles le peuple valdôtain a le droit absolu de conserver pieusement la langue de ses pères. Suit l'énoncé des revendications jugées indispensables. Le document essentiel est la délibération prise et signée par tous les syndics de la vallée d'Aoste.

Les populations bilingues des terres rédimées ont la faculté reconnue d'user librement, même dans les documents officiels, de tel ou tel idiome. C'est bien le moins que les plus anciens et les plus loyaux serviteurs au-delà des monts de la maison de Savoie aient les mêmes droits que leurs nouveaux compatriotes.

Pour nous, épris de justice et de liberté, qu'il s'agisse de grandes ou de petites nationalités, nous ne pouvons que saluer de nouveau, très respectueusement, les gens de cœur qui luttent, fussent-ils deux contre mille, pour ce que nous avons de plus cher au monde, la langue et les traditions de nos pères.

tion populaire, ou encore à la collaboration de ces diverses Sociétés. Rappelons qu'un vœu du même genre fut émis jadis par la Société Florimontane pour la représentation dans un « théâtre en plein air » du *Mystère de Saint-Bernard de Menthon*.

La demande d'échange de la Revue Savoisienne avec la nouvelle publication *Augusta Praetoria* est adoptée.

M. MIQUET donne lecture de son rapport (v. article séparé) sur le Concours d'histoire de 1919 ; les conclusions du jury sont approuvées.

Un 1<sup>er</sup> prix de 300 fr. est décerné à M. le chanoine Lafrasse pour sa *Monographie de Dingy-Saint-Clair* et un 2<sup>e</sup> prix de 100 fr. à M<sup>me</sup> Folliasson, professeur au Lycée de jeunes filles de Grenoble, pour son livre : *Mouvement de la population en Maurienne au XIX<sup>e</sup> siècle*.

Les récompenses pour le concours de poésie, sur les conclusions du rapporteur, M. MIQUET, (v. article séparé) qui sont approuvées, sont les suivantes. Pas de 1<sup>er</sup> prix ; 2<sup>e</sup> prix *ex-æquo* 100 fr. chacun : n<sup>o</sup> 10 : M. Maurice Valette, publiciste au Mans ; n<sup>o</sup> 1 M<sup>lle</sup> Juliette Portron, à Niort.

M. MIQUET donne lecture du premier chapitre de son important ouvrage sur *Les Biens nationaux dans le district d'Annecy* d'après des documents inédits. Il montre dans quelles conditions les plus belles propriétés d'Annecy et de ses environs furent aliénées. Cette communication se termine ainsi :

« Réserve faite de quelques grands domaines dont le morcellement fut un bien pour l'agriculture, on peut se demander en quoi la collectivité profita de ce bouleversement. C'est à l'aide de semblables constatations qu'on s'accoutume à l'idée — aujourd'hui considérée comme un axiome — que l'effet (sinon le but) des révolutions est, non pas de supprimer les abus, mais de changer ceux qui en profitent ! »

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 18 heures.

*Le Secrétaire : Marc LE ROUX.*

---

## Rapport sur le Concours d'histoire de 1919

---

Quatre envois nous sont parvenus. Ce sont, suivant l'ordre de réception, les œuvres ci-après :

- N<sup>o</sup> 1. *Mouvement de la population en Maurienne.*
- N<sup>o</sup> 2. *Monographie de Dingy-Saint-Clair.*
- N<sup>o</sup> 3. *Histoire de la ville d'Evian.*
- N<sup>o</sup> 4. *Le rêve d'un humoriste.*

Les n<sup>os</sup> 3 et 4 sont écartés comme n'ayant pas satisfait aux conditions du règlement : les auteurs n'ont pas déclaré par écrit que leurs travaux n'ont été présentés à aucun autre concours. En outre, le n<sup>o</sup> 4, qui est un essai de critique littéraire ne saurait être considéré comme « un sujet d'histoire, d'archéologie ou de biographie se rapportant à l'un des départements savoisiens. » Il sort du programme. Le n<sup>o</sup> 3 pourrait être représenté à un concours ultérieur, après régularisation. Dans ce cas, l'auteur ferait bien de recopier son manuscrit qui n'a pas de marges et qui est difficilement lisible.

Le n<sup>o</sup> 1 est un travail sérieux, qui a paru dans les *Annales de l'Université de Grenoble*. Il est basé sur les recensements effectués depuis 1801 jusqu'en 1911. Il étudie les éléments de prospérité de la région, l'influence qu'ils ont eue sur les accroissements ou diminutions de population et recherche les causes des changements survenus. Les communes sont classées en trois groupes : agricoles, pastorales et industrielles. Quelques-unes, qui sont à la fois agricoles ou pastorales, ou agricoles et industrielles, sont qualifiées de mixtes. Le texte est éclairé par des cartes et schémas très démonstratifs. Rien ne manque à cette étude, qui comprend 191 pages du format de la *Revue*. Nous estimons qu'elle mérite un prix de 100 francs. L'auteur est M<sup>me</sup> Folliasson, professeur au Lycée de jeunes filles de Grenoble.

Le n<sup>o</sup> 2 a demandé beaucoup plus de recherches, de travail et d'érudition. C'est une monographie écrite avec méthode et correction. Les faits sont exposés simplement, mais avec beaucoup de clarté. On peut reprocher à l'auteur d'avoir traité trop sommairement quelques questions comme les mouvements de la population, l'émigration, le folklore, les usages locaux, l'administration municipale sous l'ancien régime. On regrette l'absence d'une carte. Les renseignements donnés (pages 66 et 166) sur la vente des biens nationaux sont inexacts. Quelques erreurs de lecture font citer *Sevan* pour *Serand* (p. 31), *Garello* pour *Garella* (p. 125), *Duchosal* pour *de Chazal* (p. 125). Ce sont là des imperfections de détail, dont il ne faudrait pas exagérer l'importance. L'ouvrage est digne d'une récompense. Nous proposons de lui accorder un prix de 300 francs. L'auteur est M. le chanoine Lafrasse.

François MIQUET.

## Concours de Poésie de 1919

### RAPPORT

Seize concurrents se sont présentés. Leurs envois, numérotés par ordre de réception, comprennent :

- N° 1. — *Piécettes*. — 34 poèmes, 776 vers.  
          *Amours de Pierrots*. — 246 vers.
- N° 2. — *Spiritus fiat* (sic) *ubi vult*. — 16 pièces, 486 vers.
- N° 3. — *Qui toujours espère, Dieu le sert*. — 5 pièces, 132 vers.
- N° 4. — *L'art, fleur des vertus*. — 9 pièces, 356 vers.
- N° 5. — *Ad augusta per angusta*. — 8 pièces, 130 vers.
- N° 6. — « *Plus haut* ». — 7 pièces, 98 vers.
- N° 7. — *Les porteurs de flambeaux*. — 88 vers.
- N° 8. — *Tempore utimur*. — 5 pièces, 119 vers.
- N° 9. — *Saint-Pierre-ès-liens*. — 166 vers.
- N° 10. — *Versailles*. — 11 sonnets et une ballade, 182 vers.
- N° 11. — *Esquisses et rêves*. — 16 pièces, 250 vers.
- N° 12. — *L'art est une splendeur*. — 2 pièces, 36 vers.
- N° 13. — « *A toujours et malgré tout* ». — 6 pièces, 154 vers.
- N° 14. — *Marie de Roumanie*. — 1 pièce, 15 vers.
- N° 15. — *Turpe est mentiri*. — 10 pièces, 484 vers.
- N° 16. — *Prométhée*. — 306 vers.

Quoique les poètes, en général, passent pour étourdis, on reste surpris de voir que plus du tiers des candidats ne se sont pas conformés aux conditions du concours. Les N<sup>os</sup> 6, 7, 12, 14 n'ont pas le nombre de vers réglementaire. Le N° 11 a mis sa signature au bas de chacun des sonnets qu'il envoie. Le N° 16, déposé à la poste de Clermont-Ferrand le 1<sup>er</sup> novembre, est arrivé hors délai. Le N° 2, sans se faire positivement connaître, dit qu'il a quitté les bancs de l'école à 12 ans et qu'il est employé depuis 51 ans à la Manufacture d'Annecy : avec ces données, il n'est pas difficile de dégager l'inconnu. Le même a omis de déclarer que son œuvre n'a pas été présentée à d'autres concours. Pourtant, nous avons examiné avec sympathie ce manuscrit d'un auteur qui s'est formé lui-même. Les

vers sont corrects, mais ils ont le défaut des pièces de circonstance, qui restent sans intérêt quand le sujet qui les a inspirées a vieilli, et leur facilité relative n'a rien qui retienne l'attention.

Voilà donc sept envois éliminés. Il en reste neuf, parmi lesquels deux seulement, les N<sup>os</sup> 1 et 10, nous ont paru dignes d'une récompense. Les autres sont d'une facture assez correcte, mais dépourvus d'inspiration et d'originalité. Disons-en quelques mots.

N<sup>o</sup> 3. — De l'aisance, du sentiment, mais la rime appelle l'Avenir *sourd comme un menhir*, et fait intervenir les *Parthes* pour correspondre avec *cartes*.

N<sup>o</sup> 4. — Quelques beaux passages, mais trop d'adjectifs et de rimes pauvres.

N<sup>o</sup> 5. — Trop de vers sans poésie :

Nous fûmes contrariés quand  
Nous vîmes le chien plein de puces...

Et que dire de ceux-ci :

Nous faisons, émus de plaisir,  
Craquer les puces sur nos ongles !

N<sup>o</sup> 8. — Des croquis pris sur le vif, mais des images peu claires ou forcées comme :

Le fugitif adieu du jour  
S'attarde au clocher qu'il implore...

Ou :

Le rêve à qui leur foi ne devait pas d'adieux...

N<sup>o</sup> 9. — Dans ce poème apocalyptique, où l'auteur fait entrer de l'hébreu, du latin, des chiffres et des signaux cabalistiques, il y a sans doute de l'érudition, des intentions fort louables, mais l'inspiration n'est pas venue et la poésie fait défaut.

N<sup>o</sup> 13. — Abus des adjectifs, termes impropres employés pour la rime. Exemple : divin *falot* pour désigner le soleil.

On ne résiste point  
Lorsque Avril passe en son pourpoint.

Cet auteur rime facilement, mais il n'échappe pas à la banalité.

N<sup>o</sup> 15. — Des longueurs, des redites, surabondance d'épithètes dont le choix n'est pas toujours heureux. (Progrès royal, soleil royal, etc.)

Assurément, ces divers envois ne sont pas dépourvus de

valeur et nous nous garderons de les déprécier par des critiques exagérées. Mais leurs auteurs ont encore à travailler pour que leurs œuvres atteignent le niveau de celles portant les N<sup>os</sup> 1 et 10.

Ce n'est pas que ces dernières s'approchent de la perfection qui, dit on, n'est pas de ce monde. Seulement, elles dépassent en qualité la moyenne du concours.

Le N<sup>o</sup> 1 n'élève pas son vol jusqu'aux nues. Il reste sur la terre et chante les êtres et les choses au milieu desquels il passe sa vie.

Les écoliers et les moineaux, le merle, le coq, l'épine noire, l'alouette, la fontaine, les pins, le grillon, les cloches ; voilà les sujets qu'il traite et, quoique ces sujets soient vieux comme le monde, il trouve moyen de nous les présenter avec goût, beaucoup de sentiment et nulle prétention. Nous ajouterons à cette énumération « Amours de Pierrots », pièce en dix scènes, agréablement écrite et vivement menée, où l'on trouve de l'entrain, du brio et une pointe d'émotion. On pourra juger du genre de l'auteur par le premier morceau du recueil intitulé *Piécettes* :

#### RESTONS CE QUE NOUS SOMMES

On m'avait reproché ma faiblesse de femme :  
J'ai donc voulu saisir le glaive du guerrier,  
Mais j'ai blessé mes doigts au tranchant de sa lame,  
Sans avoir pu cueillir un seul brin de laurier.

Et je reviens à toi, modeste et simple aiguille,  
Qui dispenses ton aide aux féminins travaux,  
Amicale compagne, acier qui toujours brille  
Et frappe l'ennui seul de coups toujours nouveaux.

Avec toi, point par point, j'ai cousu tant de rêves  
Que tout en est peuplé dans mon domaine étroit  
Et que les heures d'or m'ont toujours paru brèves  
Au bruit clair et léger du dé mince à mon doigt.

Citons encore :

#### SILENCE ET PAROLES

Combien de choses l'on peut dire  
En se taisant,  
Dans un regard, dans un sourire  
Ou simplement  
Par l'entente d'âmes heureuses  
Qui se cherchent dans l'infini  
Comme une colombe amoureuse  
Vole à son nid !



Mais aussi, combien la parole  
Parfois masque les sentiments !  
Une phrase légère vole  
Qui sous les mots indifférents  
Bien souvent cache avec mystère  
L'aveu tremblant...  
Oui, que de choses l'on peut taire  
Tout en parlant !

Le N° 10, intitulé *Versailles*, se distingue par une grande correction. Consacré « à la gloire du palais impérissable qui connut la défaite allemande », il se compose de 11 sonnets, suivis d'une « Ballade des grâces d'antan » qui sont autant de tableaux gracieux, coquets, pimpants, musqués, fleurant le XVIII<sup>e</sup> siècle et, comme tels, un peu mignards. Ils ne font pas oublier *Versailles* d'Albert Samain (première pièce du *Chariot d'or*), ni les beaux vers de Musset *Sur trois marches de marbre rose*, mais ils ont avec ces poèmes un air de parenté qu'on pourrait être tenté de reprocher à l'auteur. Nous nous bornons à citer un sonnet :

#### LE ROY

Parmi les ors d'octobre ou le vert estival,  
Parmi les bassins clairs et les eaux souterraines,  
Parmi les Tritons noirs qui, mêlés aux sirènes,  
Tendent en vain leur conque aux échos sourds du val,

Le Roy — fier survivant d'un siècle sans rival  
Attardé dans le Parc où passèrent les Reines —  
Crispe son poing de marbre à la roideur des rênes  
Et, sur le socle blanc, fait cabrer son cheval.

Et, dédaigneux du Temps qui ferme les paupières,  
Qui patine l'airain, qui lézarde les pierres,  
Et dont nul n'entrava le pas sournois et lent,

Rongeant le mors qui tient sa fougue prisonnière,  
Le coursier éternise un immobile élan,  
Dilate ses naseaux et gonfle sa crinière...

Nous mettons sur un pied d'égalité les envois portant les numéros 1 et 10.

Le N° 1 a pris pour épigraphe : *Majora antepone, sed non contemne minora.*

Faute de sujets méritant un premier prix, nous ne croyons pas mépriser ces deux concurrents en leur attribuant à chacun un deuxième prix *ex æquo*.

François MIQUET.

## M. S. CHARLÉTY

---

Nous avons appris avec un vif plaisir la nomination de M. Charléty, notre éminent compatriote, au poste difficile et envié de recteur de l'Université de Strasbourg.

Né le 18 juillet 1867, à Chambéry, M. Charléty (Camille-Sébastien-Gustave) est un ancien élève du lycée de sa ville natale. Il fit ses études supérieures à la Faculté des Lettres de Paris, d'où il sortit agrégé d'histoire. Il fut successivement professeur d'histoire aux lycées de Montauban (1890), Caën (1892) et Lyon (1894).

Reçu docteur ès-lettres le 5 juin 1896, lauréat de l'Académie française en 1898, il fut nommé maître de conférences d'histoire de Lyon et de la région lyonnaise à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, puis professeur-adjoint à ladite Faculté (18 novembre 1901) et professeur titulaire le 30 janvier 1904 (fondation de l'Université de Lyon).

C'est pendant cette période féconde qu'il publia : *Lyon en 1789* (1898), *Histoire de l'enseignement secondaire dans le Rhône* (1901), *Bibliographie critique de l'Histoire de Lyon* (1902 et 1903), *Revue d'Histoire de Lyon* (1902 et années suivantes), *Histoire de Lyon* (1903).

Quand M. Alapetite, préfet du Rhône, qui l'appréciait à sa juste valeur, fut envoyé comme résident général en Tunisie (1906), il sollicita et obtint pour lui le poste de directeur général de l'enseignement à Tunis. Les brillants services qu'y rendit M. Charléty furent récompensés par la croix de la Légion d'honneur en 1911. Il y resta jusqu'en août 1919, date à laquelle la confiance du gouvernement le mit à la tête de l'Université de Strasbourg.

Un décret du 15 janvier 1920 l'a promu officier de la Légion d'honneur.

Noublions pas de mentionner les thèses de M. Charléty pour le doctorat :

*De B. Villario (Balthazard de Villars)*, Paris, Hachette, 1897, in-8°, 142 p. ; *Histoire du Saint-Simonisme*, 1896, in-18, 498 p.

François MIQUET.

## Un Poète et Chroniqueur annécien du XVI<sup>e</sup> siècle

FRANÇOIS DE MYOZINGE [MIOSSINGE]  
dit MIOSSINGIEN (?1490-1540) <sup>1</sup>

(Suite et fin)

Cette période fut sans doute la plus mouvementée dans l'existence du poète-chroniqueur. On le fait voyager à Mantoue, au moment où l'armée de François 1<sup>er</sup> venait d'occuper la Savoie. Il y aurait reçu une hospitalité pleine de munificence. Le premier duc de Mantoue s'honorait, dit-on, en glorifiant non seulement Virgile et Battista Spagnolo, mais encore le traducteur et l'émule du Mantouan. Tous ces récits ne sont que fables ou fantaisies. L'origine ? C'est probablement l'un des passages cités de Grillet, dont nous ferons plus loin l'examen critique. Son Dictionnaire a du moins contribué, plus que tout autre recueil, à répandre semblables allégations.

Les Archives départementales de la Haute-Savoie conservent un document qui constate avec certitude la présence de Myozinge dans notre ville, en 1536, au moment de l'occupation par les Français des Etats de Charles III. Rappelons brièvement à ce propos quelques faits historiques.

Depuis le 14 août 1514, Annecy faisait partie, avec le Genevois et les baronnies de Faucigny et de Beaufort, de l'apanage constitué par le duc Charles III en faveur de son frère Philippe. Celui-ci, qui devait être la souche des Genevois-Nemours, avait épousé (1528) Charlotte d'Orléans-Longueville, cousine du roi de France, dont la dot fut le duché de Nemours. La *Table* de M. G. LETONNELIER (v<sup>o</sup> *guerre*) fournit des indications précieuses sur les sages mesures<sup>2</sup> prises par Charlotte d'Orléans et les syndics : élection de capitaines, murage des fenêtres, concentration de la poudre et du plomb, etc. Le 5 juin, la Duchesse, prévoyant une invasion, avait ordonné que la ville fût défendue<sup>3</sup>. Le 17 juin, elle donne ou renouvelle

1. Voyez *Revue Savoisienne* 1919, p. 79 (1<sup>er</sup> article).

2. LETONNELIER, *Table* citée, et *Registres*... VI, 9 v<sup>o</sup>.

3. Les murs d'Annecy n'avaient pas été jugés assez forts pour résister à un assaut. En 1535, le Conseil de Ville, en prévision des hostilités, avait demandé à Charlotte d'Orléans-Nemours d'autoriser de nouveaux impôts, obligatoires pour tous (impôt du vin). La duchesse y consentit (lettres patentes du 15 février 1536).

l'ordre de vérifier l'état des remparts; le surlendemain cet ordre est exécuté<sup>1</sup>. On examine les murs, près du couvent des Dominicains. Cette visite est faite par N. Amédée d'Allinges, capitaine du château d'Annecy, Dominique d'Ossens<sup>2</sup>, capitaine de ville, François de Myozingio, « ducalis Excellentie Sabaudie *indiciario* et secretario », Nycod de Putheo, procureur fiscal de Genevois, et autres personnes qualifiées<sup>3</sup>.

En 1537, Myozinge est encore à Annecy, du moins au début de l'année. Le 28 janvier, des conventions, pour nous peu importantes<sup>4</sup>, sont passées entre Marin de Montfaucon, Pierre de Menthon, cosseigneur de la Balme, du Val des Clefs, etc., et François de Myozingio, « Excellentis ducalis Sabaudie *indiciarius* ».

Enfin, du 5 mars 1538, nous avons l'acensement d'une chambre, avec une boutique, une arrière-chambre et une petite armoire, passé moyennant une redevance de 18 florins d'or chaque année pendant trois ans, par F. de Myozinges, secrétaire et chroniqueur [*judiciarius*? *indiciarius*] du duc de Savoie, bourgeois d'Annecy, en faveur de Laurent Duchêne<sup>5</sup>.

Ce document est le dernier que nous ayons glané, concernant à la fois Annecy et F. de Myozinge. La vie dans notre cité

1. L'ordonnance, d'après les *Registres*, serait du 19 juin. Cf. *Table*, VI, 19. — Le 24 juin, la duchesse ordonne aux syndics de se pourvoir de 200 « socii experti in armis ».

2. Personnage qualifié, en 1540, de *magister hospitii* (BRUCHET, *Archives...* E. 420). Il a joué un rôle très important dans la cité. Voyez la *Table* msc. de M. LETONNELIER, et BRUCHET, E. 150 et passim. Dominique d'Ossens, ou d'Aussens, avait épousé « damoysselle Lovse d'Orlié, vefve en premieres nopces dudit feu Loys de Floyse, seigneur de Lobla » (BRUCHET, E. 377). Un de ses fils, Jacques de Aussens sera curé de Queige et de Flumet en 1549 (*Ibid.*)

3. M. Bruchet transcrit, comme plus bas, *judiciarius*. Dans ce texte, comme dans divers passages cités des Archives départementales, on peut lire soit *judiciarius*, soit *indiciarius*. C'est ce dernier terme qu'adopte ailleurs F. Mugnier. Pour le traduire, il propose le mot : chroniqueur, avec un point d'interrogation. Nous lisons *indiciarius* et nous préférons aussi l'interprétation de F. Mugnier. On retrouve *judiciarius* et *secretarius* dans deux actes analysés par M. BRUCHET (*Archives départ.*, E 418, p. 137 et 138). Du CANGE ne donne pas, il est vrai, *indiciarius*. Il attribue à *judiciarius* le sens d'assesseur. Pour assesseur, le terme usuel en Savoie est *collateralis*. Au reste, il serait étonnant que Myozinge eût été en même temps secrétaire et assesseur du juge, ou même juge, comme traduit M. Bruchet (E 419, p. 139, 1<sup>re</sup> colonne).

4. M. BRUCHET, *Inv. sommaire des Archives départementales*, E 418 (p. 137), f° 29, v° de la liasse. Ce document est précieux : il nous fait connaître un certain nombre de personnages annéciens avec lesquels F. de Myozinge fut sans conteste en relations. Tels sont encore R<sup>d</sup> Jean de Cresto, prieur, et Pierre Cochet, procureur du couvent des Dominicains.

5. Minutaire de Pierre Deserveta, notaire à Annecy. BRUCHET, *Inventaire...* p. 138. — Parmi les témoins : « testibus nobili et egregio Carolo Bernard ducalis Excellentie celsitudinis Nemorii comitalisque Gebennesii secretario » (f° 65). On le voit, le secrétaire du duc de Savoie a ici pour témoin un secrétaire de la duchesse de Nemours.

6. BRUCHET, *Inventaire...*, E 419; minutes de P. Deserveta, f° 126, v°.

était alors assez agitée. Discussions religieuses, troubles politiques. En 1536, le fermier des quêtes du chapitre de N. D. de Liesse avait demandé une remise sur son cens, « propter tam cepta Lutheriana quam bellum, ut cunctis manifestum est<sup>1</sup> ».

L'entreprise de François I<sup>er</sup> ne laissait pas d'être critiquée par les Annéciens restés fidèles au duc Charles III. Aussi la duchesse de Nemours donna-t-elle l'ordre de faire cesser « les calomnies répandues sur le compte du roi de France<sup>2</sup> ». Nous ignorons si le secrétaire et chroniqueur de Charles III doit être compris au nombre des adversaires de François I<sup>er</sup> qui ne savaient pas se taire. A cela rien d'in vraisemblable : c'était encore une façon de témoigner sa fidélité au prince dans l'infortune<sup>3</sup>.

Dans quelle haute estime, en effet, Charles III tenait F. de Myozinge, le document suivant suffirait à le montrer. Il s'agit d'une lettre extraite des Archives d'Etat à Turin par M. F. MUGNIER, qui l'a publiée<sup>4</sup>. Elle est datée de Thonon (1<sup>er</sup> mars 1532). Le duc reconnaît les services de son chroniqueur « en présentant à Jean de Foresta, prévôt de Montjoux [le Grand Saint-Bernard], son grand aumônier, doyen de la Sainte-Chapelle de Chambéry, Louis de Myosinge, frère de l'historiographe, pour un canonicat de première fondation à cette chapelle, dite du Saint-Suaire<sup>5</sup> ».

On ne sait si Louis de Myozinge obtint ce canonicat<sup>6</sup>. (II

1. 24 octobre 1536. Registres des Délibérations... VI. 50. (LETONNELIER. *Table*, v<sup>o</sup> *Luther*). Myozinge, dont Charles III louait « religionem », ne dut montrer aucune inclination pour les doctrines nouvelles. Il « ne cessa », si l'on en croit Boyssonné, « chercher tous jours moyen d'aller en Paradis », ce qui signifie sans doute que Myozinge resta constamment attaché à la foi catholique.

2. 24 juin 1536. *Ibid.* VI, 31, v<sup>o</sup>. Remontrances adressées à « nonnulli incole et burgenses ville qui refferebant publice nova tam in odium Imperatoris quam Serenissimi Francorum regis odiosa ».

3. Le règne du malheureux Charles III a été diversement apprécié. Une des pages les plus équitables, à notre avis, est d'A. DUBOUR : *Adrianeo* (in *Mém. Soc. Savoie. d'H. et d'Arch.* IX [1865], p. 252).

4. *Jehan de Boyssonné*..., p. 81. « Nos actendentes ad sensum prudentie, morum venustatem, religionem ac alias preclaras virtutes quibus... ingenue decoratur. »

5. « Grata insuper et accepta servicia Nobis per dilectum fidelem secretarium et indiciarium nostrum [ici un blanc laissé pour mettre le prénom] de Myozingio. ejus germanum (a), impensa, et que in dies impendere non desinit. »

6. Les recherches faites à notre prière par M. G. Pérouse n'ont pu éclaircir ce point.

(a) Cf. G. LETONNELIER, *Revue Sav.* 1918, p. 63 : « Ce Myozinge, qu'on voit figurer dans les Registres du Conseil dès 1511, est qualifié en 1536 de « ducalis secretarius ». Un de ses parents, ou tout au moins un homonyme, Rd Louis de Myozinge est chanoine du Chapitre N.-D. de Liesse en 1536. » Si l'interprétation de F. Mugnier est exacte, Louis de Myozinge est bien le propre frère du poète-chroniqueur. « Il est regrettable, écrivait M. le chanoine MERCIER (*Souvenirs hist. d'Annecy*, p. 208), que les registres de notre ville correspondant à cette époque [diffusion du calvinisme à Genève, nous manquent entièrement. » Peut-être quelque érudit lecteur trouvera-t-il des documents nouveaux concernant L. de Myozinge et sa famille dans les archives provenant des divers Chapitres d'Annecy. Les recherches que M. G. PÉROUSE a bien voulu faire à Chambéry sur le canonicat (vrai ou présumé) de L. de Myozinge à la Sainte-Chapelle ont été infructueuses. Les archives de cet établissement sont malheureusement à Turin. Avec nos savants Archivistes et nos Conseils généraux, nous souhaitons une fois de plus que les « Archives Savoyardes » soient restituées à la Savoie.

figure encore en 1536 au nombre des chanoines de N. D. de Liesse, à Annecy<sup>1</sup>). En fut-il investi réellement? Louis de Myozinge devrait cet honneur sans doute à ses mérites, mais plus encore aux services de son frère. Aussi bien si la faveur dont celui-ci aurait été l'objet à la cour du duc de Mantoue n'est qu'une tradition fantaisiste, il n'en est pas de même, comme on le voit, de sa réputation à la cour du duc de Savoie.

Resté à Annecy pendant les premiers temps de la tourmente, F. de Myozinge fut le témoin de faits intéressants, particulièrement pour un historiographe ducal. En 1537, la Duchesse de Nemours réussit à détourner d'Annecy le flot d'Italiens qui voulaient y passer, venant de la Tarentaise. C'est à la Duchesse qu'Annecy et la région doivent d'avoir le moins souffert de la guerre. Sa présence préservait la ville du pillage et des incendies, alors si fréquents. Aussi le Conseil la priait-il d'y séjourner jusqu'à la paix. Amis ou ennemis, on redoute également ces *armigeri* qui pillent la campagne et jettent le trouble dans la cité. En juillet 1538, ce sera le tour d'une bande de *Scoti* ou *Excossoex* (Ecosseis), que devançait la rumeur de leurs scandales à Rumilly et à Etercy<sup>2</sup>. L'année précédente, suivant GRILLET<sup>3</sup>, quelques troupes ennemies, battues près de Confians, seraient entrées inopinément dans Annecy, d'où les habitants, après un combat de plusieurs heures, les auraient chassées. Faits à raconter, croquis à prendre, âmes à étudier, vengeances, rivalités, convoitises, déceptions, trahison et fidélité : Myozinge n'avait qu'à ouvrir les yeux et les oreilles. Nous voudrions connaître ses sentiments, lorsque la duchesse Charlotte donna l'ordre (24 février 1537) aux Syndics et aux Conseillers d'obéir au Président de la nouvelle Cour<sup>4</sup>. Il ne serait pas étonnant qu'il eût quitté Annecy avec le Président de l'ancienne<sup>5</sup>. En

1. En 1536, le Chapitre de N. D. de Liesse est ainsi constitué : « Gladius de Bellegarda, decanus; Nycholaus de Lornay, sacrista; Gladius Hyvanti, precentor [de plus, recteur de l'Hôpital morbeux de La Culla ou La Cullataz du Tillier]; Anthonius de Montelupho; Amedeus de Gasquis; Johannes Ludovicus Vincenti; Nycodus de Monthous; Hugo Jolyti; Ludoricus de Myozingio. » [Le même acte donne les noms des Conseillers de Ville à cette date. BRUCHET, E., 418]. R<sup>d</sup> Louis de Myozinge figure dans les *Registres*... VI, 45 et VI, 49 v°.

2. *Délibérations de l'ancien Conseil*, VI, 213. LETONNELIER, *Table*, v° *guerre*. La Savoie, se demandera Boysonné, n'avait-elle pas assez perdu « ces ans passés par suite de la guerre », pillée par les « souldars » qui la traversaient pour déboucher en Italie ?

3. GRILLET, *Dictionnaire*, I, 272. [Cette assertion est-elle bien exacte ?]

4. *Registres des Délibérations*... VI, 64, v°.

5. Outre le Président, le Conseil présidial d'Annecy comprenait, suivant Grillet, I, 269, quatre ? collatéraux, un avocat fiscal et un procureur patrimonial. — Pour les conventions passées entre les deux frères, Charles et Philippe de Savoie, réglant l'administration judiciaire sur les territoires qui relevaient du duc de Nemours, cf. *Mém. Soc. Sav. Hist.*, VI [1862], p. 304.

tout cas, son séjour dans notre ville n'est plus constaté jusqu'à sa fin, survenue en 1540. Mourut-il à Annecy ? A-t-on seulement ramené son corps pour l'y enterrer ? Le vers de Boyssonné que nous citerons :

Après sa mort icy on le posa

n'est pas très explicite. Nous préférons toutefois la première interprétation. En mourant, Myozinge « quitta petite ville où habitoit » : cela s'applique bien mieux à Annecy qu'à Chambéry. En 1540, avons-nous dit. Sur cette date aucune discussion n'est plus possible. Pourtant GRILLET attribuait au poète un ouvrage publié à Paris et à Anvers, en 1576, un autre édité à Rome, en 1587. En 1576, le « notarius ducalis » aurait eu près de 90 ans. Un peu tard pour confier au public des *Juvenilia* ! Jules PHILIPPE reproduit l'erreur de Grillet sous cette forme : « Miossingien, dans ses œuvres originales(?), adopta le genre de celui dont il avait traduit les vers et qu'il avait choisi pour maître ; il publia : 1° *Elegiæ...*, Paris et Anvers, 1576 ; 2° *Contra poetæ...*, Rome, 1587<sup>1</sup>. »

« Il publia », en 1587 ! Voilà un verbe bien aventureux ! En 1587, F. de Myozinge eût été à peu près centenaire. Il y avait exactement 47 ans qu'il était mort.

Toute conjecture est ici superflue. L'un des dizains de Boyssonné indique la date avec assez de précision : l'an 1540, probablement au mois d'août. Les vers sont bien rugueux (cet humaniste préfère « du latin le doulx son », comme il dit lui-même) ; mais ce dizain est précieux pour notre histoire locale :

Cy gist Mosinge au dessoubs ceste pierre  
Qui en *francoys langaige* composa  
L'hystoire au long de savoisiennne terre.  
Après sa mort icy on le posa  
*L'an mil cinq cens quarante*, qui laissa  
Aux Anissiens grand regret et douleur,  
Au moys qu'on sent si ardante chaleur.  
Non peu heureux es passant voir le lieu  
Ou gist Mosinge, homme de grant valieur,  
En ten (t'en) allant prie pour l'ame Dieu<sup>2</sup>.

Où était cette pierre tombale ? Qu'est-elle devenue ? Nous l'ignorons. A défaut de ce renseignement, le dizain de Boyssonné nous apprend combien F. de Myozinge fut estimé de ses concitoyens. Leurs regrets les honorent autant qu'ils rendent hommage à la mémoire du poète-chroniqueur.

1. Jules PHILIPPE, *Les Poètes de la Savoie*, p. 21.

2. F. MUGNIER, *Jehan de Boyssonné*, p. 361-362.

Une grande douleur dut abrégér ses jours. Nous ne connaissons pas le nom de celle qu'il avait épousée. Myozinge l'aima profondément et ne put survivre à cette femme adorée. Un des dizains dédiés au poète par son ami nous apprend en effet

Que tant ayma d'amour sa dame  
qu'il la suivit au tombeau moins d'un mois après :

Elle defuncte oncques puy ne cessa  
Dueil de mener, lequel tant l'oppressa,  
Que dans ung moys, apres pleurs incroyables,  
Souspirs, regrets, du siecle trespassa <sup>1</sup>.

Après un tel exemple, peut-on douter que l'homme sache aimer « ainsi fort que la femme » ? se demande Boyssonné. Le beau sujet à débattre devant une « cour d'amour » !

Mais s'agit-il de l'épouse ou de la maîtresse ? Autre question. Cette fois, c'est l'éditeur des poésies de Boyssonné qui la pose<sup>2</sup>. De pareils vers, étant donnée la situation de Myozinge, dont le duc Charles III avait loué « *morum venustatem ac religionem* », ne peuvent guère s'appliquer à la seconde alternative. A plus forte raison, nous ne saurions admettre cette nouvelle interprétation : « Peut-être s'agit-il de l'épouse du maître, la duchesse Béatrix. » Une telle sensibilité serait bien extraordinaire. Marc-Claude de Buttet, il est vrai, devait écrire, après la mort de Marguerite de France, femme d'Emmanuel-Philibert :

Et moi, ores je meurs en écrivant ces choses <sup>3</sup>.

Mais pour témoigner de sa fidélité, Myozinge ne mourut pas simplement par métaphore. — Nous ne savons rien des enfants du poète, ni même s'il en eut. Il est deux de ses neveux ou nièces, si nos conjectures sont exactes, dont le nom tient une petite place dans les menus faits de l'histoire littéraire.

Peu de temps avant sa mort, Clément Marot, réfugié à Turin, dédiait une épître<sup>4</sup> à l'un de ses amis et admirateurs, Claude de Bellegarde, seigneur de Montagny, pour le remercier, ainsi qued'autres gentilshommes savoyards, de sa bienveillante sympathie. Parmi eux figure un personnage caractérisé par une épithète dont il serait peu flatté en ce moment. Combien le poète se plairait, dit-il, à vivre auprès de son ami,

Loing de tumulte, et loing des plaisirs cours  
Qui sont en ces ambitieuses Courts,

1. *Ibid.*, p. 360.

2. *Ibid.*, p. 82.

3. Marc-Claude de BUTTET : *Le tombeau de Marguerite*.

4. Clément MAROT, *A un sien Amy*, I, 230 (éd. Garnier).



avec Le Boys, Le Bouchet, Gruffy, Challes, Ramasse, Genton,  
Et Marcoussé, visage d'Allemant...

Cette épître est de 1543, année qui précéda celle de la mort du poète. A cette date, François de Myozinge n'existait plus. Ce Marcossey, nous dit M. F. Mugnier <sup>1</sup>, était un « seigneur du Faucigny, aux yeux bleus, au teint rose, suivant un type fort commun en Savoie. Sa sœur Bernardine-Françoise de Marcossey, dont BUTTET parle dans l'ode aux *Damoiselles savoisiennes*, avait épousé en premières noces François de Montvuagnard, et, en secondes noces, après 1563, Louis de Seyssel, baron de la Serraz (Archives du Sénat) <sup>2</sup> ».

Ainsi Jean-François de Marcossey, connu sous le nom de Myozinge [Miossingien], bourgeois d'Annecy, qualifié de Noble et de Spectable, notaire ducal, secrétaire ducal, historiographe de Charles III, appartenait à une famille savoisienne des plus distinguées. Par elle, par ses alliances, mais plus encore, semble-t-il, par ses services et par son talent, il dut trouver un accès facile, non seulement dans la haute bourgeoisie et la noblesse d'Annecy, mais à la cour même de son duc. Son talent ? Nous en avons cherché vainement le souvenir chez les lettrés italiens, savoyards, lyonnais, de son temps. Heureusement l'amitié d'un juriste toulousain, dont les vers ont été publiés par un érudit magistrat de Chambéry, nous permettra, sinon d'apprécier l'œuvre de Myozinge, du moins de savoir en quelle estime la tenait l'un des plus réputés parmi les humanistes contemporains.

## § II. — L'ŒUVRE DE MYOZINGE

Myozinge est un poète, mais c'est aussi un historien. Grillet ne paraît pas s'en être douté. Comme lui, tous ses obligés, sauf M. F. Mugnier, l'ont ignoré.

Des trois ouvrages attribués par GRILLET au premier poète annécien, un seul, nous l'avons déjà constaté, doit être retenu. Le titre qu'on en donne est souvent inexact. Le voici rectifié : *Élégie de Baptiste MANTHOUAN contre les folles et impudiques amours veneriennes* ; ensemble un *chant juvénile du dit MANTHOUAN, de la nature d'amour* <sup>3</sup>, le tout traduit par François de

1. F. MUGNIER, *Marc-Claude de Buttet, poète savoisien*, p. 166, note 1.

2. Nous avons adopté, comme on l'a vu, la conjecture de F. Mugnier. M. le chanoine Gavard a bien voulu nous confirmer dans cette opinion. Cf. M.-C. de BUTTET, éd. Scheuring, p. 148 ; *Armorial de Foras*, IV, 178.

3. Les erreurs typographiques dans les titres mêmes sont loin d'être

Myozingen. Annissy par Gabriel Pomar, 1536<sup>1</sup>. » Les autres œuvres indiquées par Grillet sont des réimpressions. Bien plus, il ne s'agit pas de poésies de Myozinge, mais bien de Jean-Baptiste Spagnolo<sup>2</sup>.

Par suite de ces erreurs regrettables, Grillet confond non seulement les ouvrages du Mantouan avec la traduction du Miossingien, mais diverses circonstances de leur biographie.

Ce n'est pas Myozinge, c'est son modèle, qui « se fit une grande réputation en Italie par ses poésies latines. Jusqu'ici,

rare (a). Pourtant il y aurait lieu de s'étonner que G. Pomar, dans une édition dont Myozinge a dû revoir les épreuves, ait imprimé son nom *Miossingien*. C'est là sans doute l'origine des germanisations ultérieures.

Rappelons que G. Pomar, b, d'origine espagnole, s'établit d'abord à Lyon, puis à Genève. Il suivit l'évêque de Genève lorsque celui-ci dut transférer sa résidence à Annecy (b), en 1535, année où il édite le premier ouvrage imprimé dans notre ville : les *Constitutions synodales* de l'évêque Pierre de la Baume. Ainsi le volume de Myozinge n'est pas, comme on l'a dit, le premier livre imprimé à Annecy, mais le premier, dû à un écrivain annécien, sorti d'une presse annécienne. Cf. outre GRILLET, DUFOUR et RABUT, déjà cités, G. LETONNELIER, *La première imprimerie d'Annecy*, in *Revue Sav.*, 1918, p. 93.

1. D'après BRUNET, *Manuel du Libraire*, III, col. 1378, v° *Mantuanus Baptista* (fin). L'ouvrage indiqué est un in-4°. Cf. A. DUFOUR et F. RABUT, *L'imprimerie et les imprimeurs en Savoie*, p. 223 : « Remarquons que le nom de Pomar... est ici sans d, comme l'ont toujours écrit ses successeurs. Notons encore que *Miozingen* se rapproche assez de *Mieussinge* ». — Le *Manuel* de Brunet ne fait que reproduire DU VERDIER, article *François de Miozingen*.

2. Comment s'expliquer que de telles confusions aient été plusieurs fois reproduites ? Le savant MENABREA les avait déjà critiquées en ces termes sévères :

« L'abbé Grillet, toujours superficiel, toujours inexact, a commis de graves erreurs touchant François Myozingen, dont il parle dans son *Dictionnaire*, t. 1, page 282, art. *Annecy*. — Par l'effet d'une inconcevable légèreté, il signale ce Myozingen comme auteur des *Elegiæ contra amorem* de Mantouan, après l'avoir fait le traducteur de cet ouvrage ; il lui attribue encore plus fausement le *Carmen contra poetas impudice loquentes* de ce même poète, qui fut publié pour la première fois en 1487 ou 1488. » (L. MENABREA in *Mém. Acad. de Savoie*, 1<sup>re</sup> série, tome XII, p. xxv.)

L'origine de cette erreur peut s'expliquer ainsi : Grillet a sans doute connu et pratiqué les compilations de La Croix du Maine et du Verdier. Il n'a certainement pas eu entre les mains les ouvrages qu'il attribue à « Miossingien ». Peut-être doit-il au juge Réal quelques-unes de ses références. Je suppose que, dans le second passage cité B : « ..... Miossingien, d'Annecy, qui, en 1535, se fit une grande réputation en Italie par ses poésies latines », il doit exister une lacune ou omission. Il faudrait lire : « Miossingien d'Annecy, publiée en 1536, [ici le nom de l'ouvrage], traduction de l'élegie de J. B. Mantouan, qui se fit une grande réputation en Italie par ses poésies latines », ou quelque phrase de ce genre (résultat de la fusion des articles A et B).

3. Pour l'édition d'Anvers (1576), il s'agit probablement de l'ouvrage suivant du Mantouan : *Opera omnia, tum stricta, tum soluta oratione*. Antwerp. Jo. Bellerus ; 4 vol. in-8° ; voyez BRUNET : « Edition peu commune, parce qu'elle a été en partie détruite dans un incendie. » Il est possible que le tome contenant les *Elegiæ* ait été seul connu de l'érudit qui a servi de source à Grillet.

(a) Dans quelques exemplaires d'une édition du *Grand Olympe des Histoires poetiques du prince de poesie Ovide Naso en sa metamorphose*, [Paris, 1539 ; Arnoul Langelier], le titre porte le nom du libraire : Vivant Gantherot. Lire Gautherot. (Cf. BRUNET, *Manuel*, sub v° *Ovidius*, p. 599, col. 1.)

De même certaines « translations » des *Epistres d'Ovide*, par Reverend Pere en Dieu Mgr l'évêque d'Angoulême, Octavien de Saint-Gelais, portent ce nom : *Octovien de Saint Gelaix*. A ces variantes graphiques on attachait sans doute une minime importance.

(b) M<sup>re</sup> Gabriel Pomar(d) devait être créé bourgeois d'Annecy le 28 avril 1537. (*Registres*, VI, 74, v°).

Myozinge nous apparaîtrait comme un traducteur. Ce n'est pas en latin qu'il écrit, mais en français. On ne trouve aucune trace de cette « grande réputation en Italie ». Ce n'est pas non plus à Myozinge, mais à Spagnolo que le duc de Mantoue fit ériger une statue<sup>1</sup>. Restait à expliquer le fait. De là ce membre de phrase qui attribue pareil honneur aux éloges prodigués par le disciple à son maître. Myozinge n'eut pas plus de statue à Mantoue que dans sa ville natale. C'est très regrettable évidemment pour la réputation du poète annécien; *sed magis amica veritas*.

Toutes ces assertions : admiration des Italiens, poésies latines, éloges, statue, *Juvenilia* d'un nonagénaire, se retrouvent dans Jules PHILIPPE. Celui-ci a de plus quelques déduc-

1. Madame la D<sup>e</sup> Prof. ADA SACCHI SIMONETTA, directrice de la Bibl. communale, a bien voulu faire, à notre prière, des recherches à la Bibliothèque et aux Archives de Mantoue. Comme sa réponse contient des renseignements importants sur le sujet qui nous intéresse, on nous saura gré de la transcrire ici :

« On peut exclure, de la manière la plus nette, que le Miossingien ait eu quelque part ici une statue.

Les Archives historiques des Gonzagues, si connues dans le monde des savants par leurs immenses matériaux sur la Renaissance, et où se trouvera pour sûr quelque renseignement sur votre François, furent encaissées et transportées, par ordre du gouvernement, à Turin, car Mantoue était trop exposée aux avions autrichiens.

Nulle trace du Miossingien dans cette bibliothèque.

Aucune mention de lui par le vieux biographe de Spagnolo : le Père Florido Ambrosio, qui vécut au XVIII<sup>e</sup> siècle. Et toutefois, il a sur le Mantouan un gros volume, édité à Turin en 1784. Son œuvre (*De rebus gestis ac scriptis operibus Baptistae Mantuani cognomento Hispanioli*. Exercitatio historico-critica P. Florido Ambrosio, in Taurinensi Carmelo S. Theologiae regentis) donne une longue et très documentée relation des amis, des admirateurs, des ennemis et des détracteurs de Battista, sans un mot pour le Miossingien.

Même silence près des biographes modernes. C'est-à-dire : Le concitoyen Stefano DAVANTI, *Della famiglia Spagnolo* ; Mantova, 1873. — Ferdinando GABOTTO, *Un poeta beatificato*, dans « Archivio veneto », vol. I, 1862. (Vous savez sans doute que Spagnoli, Père général des Carmes, a été déclaré Bienheureux par l'Eglise romaine, le 15 décembre 1885.) — Vladimiro ZABUGHIN, *Un beato poeta* ; Roma, 1910. — Le Père Gabriele WESSELS, qui a réédité le *De calamitatibus temporum*, en occasion du IV<sup>e</sup> centenaire du poète, et qui a donné comme préface du livre une excellente vie en latin de l'auteur : *Baptistae Mantuani prioris generalis or. Carmelitarum Libri tres De Calamitatibus temporum*. Nova editio anno saec. IV a morte auctoris, curante fr. Gabriele Wessels, assistente generali ejusdem Ordinis ; Romae, 1916. »

Puisque le poète annécien est avant tout un disciple du Mantouan, il convient de rappeler ici l'œuvre de J.-B. SPAGNOLO. Voici, d'après Brunet, le contenu d'une édition du XV<sup>e</sup> siècle, in-folio :

Omnia opera Baptistae Mantuani carmelitae in hoc volumine contenta. — Eglogae X. | Sylvarum libri VIII. | De calamitatibus libri III. | Prima Parthenice virgo Maria libri III. | Secunda Parthenice beata Chaterina libri III. | Tertia Parthenice Margarita et Agathoe agon libri I. | Lucie et Apolloniae agon libri I. | Ludovici Morbolic vita libri I. | Alfonso pro Rege hispaniae de victoria Granate lib. VI. | Tropheum pro Gallis expul [sis] pro Duce Mantue lib. V.

Dans cette énumération ne figure pas le poème intitulé *Tolentinum*, ni *De patientia libri III*, ni le *Contia poetas impudice loquentes*. Une édition de 1513 (Paris, in aedibus ascensianis ; 3 tomes en un vol. in-fol.), que Myozinge pratiqua peut-être, contient les commentaires de Murrhon, de Bruntius, d'Ascensius.

L'ouvrage le plus lu du Mantouan semble avoir été ses Bucoliques. Les archives départementales de la Haute-Savoie en conservent un exemplaire, don de M. le chanoine Rebord à J. Baptiste Mantuani *Bucolica seu Adolecentia in decem eglogas divisa*. Ab Jodoco Badio Ascensio familiariter exposita. Les caractères gothiques en sont beaux, l'impression soignée ; la place des mots grecs a été laissée en blanc. La fin de l'épître liminaire porte la date MCCCCII.

Le *Manuel* de Brunet mentionne une édition des *Bucolica* à Poitiers, 1498, in-4<sup>e</sup>, et une de Lyon, avec les commentaires d'Ascensius, 1546, in-8<sup>e</sup> ; réimpression de l'édition de Paris, 1503, in-4<sup>e</sup>. Il y eut de cet opuscule, comme des autres ouvrages du Mantouan, de nombreuses éditions.

Sur la splendeur de Mantoue au temps de l'illustre Isabelle d'Este (qui fit élever une statue à Virgile sur une place publique), on lira des pages attrayantes dans MUNTZ, *Hist. de l'Art pendant la Renaissance*, II, 276-279 et 282. Mantoue est alors un « foyer de lumières ».

Sur cette marquise de Mantoue, contemporaine de Myozinge (1474-1539), en qui « s'incarne l'âme la plus subtile de la Renaissance », voir l'ouvrage de J. CARTWRIGHT, trad. par M. Schlumberger. Mais Myozinge l'a-t-il connue autrement que de réputation ?

tions originales. Ainsi : « Miossingien récolta *de toutes parts* éloges et honneurs. » Par suite, « il ne dut pas se gonfler de peu d'orgueil en se voyant placer, pour ainsi dire, sur le même piédestal que l'auteur de l'Enéide ». Savourons une fois de plus la spirituelle allégorie de Fontenelle : « La dent d'or. »

Myozinge a-t-il composé d'autres vers que ses traductions du Mantouan ? C'est fort probable. Mais le souvenir même paraît s'en être effacé. S'il ne fut qu'un simple « traducteur », son talent, dira-t-on, et son mérite doivent être bien ordinaires. Ce serait les apprécier en lettrés du *xx<sup>e</sup>* siècle, non en contemporains de François I<sup>er</sup>.

Une traduction, même en vers, ne passe point pour une œuvre d'art, eût-elle l'élégance de Ponsard (1<sup>re</sup> Eglogue de Virgile), la précision et l'exactitude de Sully-Prudhomme (1<sup>er</sup> chant du *De rerum Natura*). Aux *xv<sup>e</sup>* siècle, et jusque vers la fin du *xvi<sup>e</sup>*, on en jugeait différemment. La plupart des poètes de la Renaissance, outre leurs œuvres originales, ont laissé des traductions : Marot et son école, le groupe lyonnais, la Pléiade elle-même, en dépit de la *Deffence et Illustration*. On connaît l'épître au Roi dont Marot fit précéder sa translation du chant I des *Métamorphoses*<sup>1</sup>. En 1548, l'*Art Poétique* de Thomas SIBILET devait exprimer exactement l'opinion de la génération contemporaine de Myozinge :

« La version ou traduction est aujourd'huy le poeme plus frequent et mieus receu des estimés poètes et des doctes lecteurs, a cause que chacun d'eus estime grand œuvre et de grand pris rendre la pure et argentine invention des poètes, dorée et enrichie de notre langue. Et vraiment celuy et son œuvre meritent grande louenge, qui a peu proprement et naïvement exprimer en son langage, ce qu'un autre avoit mieus escrit au sien, après l'avoir bien conçu en son esperit. Et luy est deue la mesme gloire qu'emporte celuy qui par son labeur et longue peine tire des entrailles de la terre le thresor caché, pour le faire commun à l'usage de tous les hommes. »<sup>2</sup>

1. Du Bellay lui-même n'hésite pas à contrevenir au jugement de la *Deffence*. En 1556, le célèbre imprimeur lyonnais Jean de Tournes devait publier ou rééditer (in-16 de 450 p.) : « Les vingt-un epistres d'Ovide ; les dix premières sont traduites par Charles Fontaine, le reste (d'Octavien de Saint-Gelais et du S<sup>r</sup> de Saint-Romat) est par lui revu et augmenté de préfaces ; les amours de Mars et de Vénus, le ravissement de Proserpine, imitation d'Homère et d'Ovide, par Joachim de Bellay. » Toutes ces traductions sont en vers. Cf. une note de BRUNET, *Manuel*, sub *v<sup>o</sup> Ovidius*, p. 602. Barthélemy Aneau avait aussi traduit Ovide en vers (le III<sup>e</sup> chant des *Métamorphoses*).

2. Thomas SIBILET, *Art poétique*, II, 14, f<sup>o</sup> 73, r<sup>o</sup>. Dans l'avant-propos de son ouvrage : *Les Français italianisants au XVI<sup>e</sup> siècle*, (p. viii), le regretté E. PICOT annonce une série de volumes concernant les relations entre la France et l'Italie au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Le 3<sup>e</sup> est ainsi indiqué : « Les traductions françaises publiées au *xvi<sup>e</sup>* siècle d'après des ouvrages italiens. » Ce titre est suivi de cette réflexion : « On verra, dans cette étude, qui est plus spécialement bibliographique, qu'il n'a pour ainsi dire paru en Italie pendant le cours du *xvi<sup>e</sup>* siècle aucun ouvrage de quelque importance sans qu'il obtint les honneurs d'une traduction française. »

Et le théoricien de l'école marotique d'ajouter : « Glorieux donc est le labeur de tant de gens de bien qui tous les jours s'y emploient<sup>1</sup>. » PELETIER du Mans n'ira-t-il pas jusqu'à dire : « bien souvant ceux qui sont invauteurs se metet au hazard de vivre moins que les traducteurs » ? (*Art Poétique*.)

Autre témoignage, en vers celui-là, d'un contemporain. Il est tiré de l'épître dédiée à François I<sup>er</sup> par Antoine HÉROËT, comme frontispice de son *Androgyne* de Platon :

Soubz vostre nom, soubz vostre bon exemple,  
On peult venter ce Royaulme tresample  
De n'estre moins en lettres fleurissant  
Q'on l'a congneu par guerre trespuissant.  
Sur ce propos ma langue ne peult taire  
Ce que vous doibt nostre langue vulgaire,  
Laquelle avez en telz termes réduite,  
Que par elle est la plus grand'part traduite  
De ce qu'on lyct de toute discipline  
En langue grecque, hébraïque et latine<sup>2</sup>.

François I<sup>er</sup>, en effet, encourageait les traducteurs. C'est lui qui exhuma de sa « librairie » de Fontainebleau, pour les confier aux imprimeurs, le Thucydide de Claude de Seyssel (1527), que devaient suivre Xénophon (1529), Diodore (1530), Eusèbe (1532), Appien (1544). Le roi récompensait les traducteurs (Marot, Hugues Salel, Amyot), en leur donnant des bénéfices, des charges de secrétaire, de valet de chambre. Parmi ceux qui s'autorisaient du « grand zèle du roy a ouyr et veoir tous bons autheurs traduitz en langue françoise<sup>3</sup> », pour lui dédier leurs « versions », citons encore Etienne Dolet, Lazare de Baïf, J. Peletier du Mans, etc. « Philosophes, historiens, médecins, poètes, orateurs grecz et latins, écrira Du BELLAY, ont appris à parler françois. Que diray-je des Hebreux ? » (*Deffence*, éd. Chamard, p. 79. Voyez également l'excellente thèse, déjà citée, du même critique, p. 78-79.)

Or le roi de France donne le ton. Charles III l'imite. Ainsi que son neveu, il aura son traducteur. Myozinge sera secrétaire ducal, comme tel autre était secrétaire royal. En Savoie, aussi bien qu'en France, on voudra translater, sinon les Hébreux, du moins les Grecs, les Latins, les Italiens, qu'ils

1. Sur la volte-face de J. du Bellay, qui, trois ans après la *Deffence* cf. l'édition CHAMARD, p. 90), publie une traduction du IV<sup>e</sup> chant de l'Enéide, cf. CHAMARD, *J. du Bellay* (thèse), p. 252-254 (a).

2. Edition de 1543, Lyon, Etienne Dolet, p. 67.

3. René Fame, Epître dédicatoire de sa traduction de Lactance ; 1547.

(a) Voyez d'ailleurs (*Deffence*, p. 81) le passage sur les livres étrangers « traduictz en françois par maintes excellentes plumes de nostre tems ». Le chap. V porte, il est vrai, pour titre : « Que les traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la langue françoise », ce qui est évident, et le chap. VI : « Des mauvais traducteurs et de ne traduyre les poëtes. » Mais une exception est faite en faveur de ceux qui, « par le commandement des princes et grands seigneurs traduisent les plus fameux poëtes grecz et latins ». (*Ibid.*, p. 96)

écrivent en langue latine ou en leur « vulgaire ». C'est un moderne que choisit Myozinge. Entre tant d'œuvres admirables, il préfère celles du Mantouan. Pourquoi ?

Les raisons de ce choix peuvent être multiples.

C'est d'abord, croyons-nous, la recherche de l'actualité. Le Mantouan (? 1436-1516) jouissait, parmi ses contemporains, d'une vogue extraordinaire<sup>1</sup>. Outre une sorte de *Fastes*, célébrant les saints fêtes chaque jour, *Eglogues*, *Epîtres*, *Elégies*, étaient lues et commentées comme les œuvres des grands classiques<sup>2</sup>. Avant Myozinge, plusieurs ont déjà trouvé des traducteurs. La *Parthenice Mariane* est traduite par Jacques de Mortières<sup>3</sup>, et les *Bucoliques* par Michel d'Amboise<sup>4</sup>. Du VERDIER cite une traduction française anonyme d'un dialogue du Mantouan intitulé : *De vita beata libellus*<sup>5</sup>.

1. Une édition imprimée à Deventer, en 1495, appelle déjà (dans le titre même), le Mantouan : « Vates eminentissimus », et l'opuscule *contra poetas*... : « opusculum perelegans ».

2. Lyon, in-folio, 1523.

3. Cette vogue dure en France jusqu'à l'époque de Fontenelle. Voir une page, d'une critique étroite et peu bienveillante, dans le *Discours sur l'Élégie* (Fontenelle, éd. de 1825, t. v, p. 43). La question discutée est celle de l'imitation de la nature, nous dirions : du réalisme. Des diverses appréciations relatives à l'œuvre du Mantouan, c'est actuellement la plus connue peut-être des lettrés français. Qu'en eût pensé Myozinge ? Fontenelle, auteur de fades « poésies pastorales », confond naturel et grossièreté.

Il n'est pas sans intérêt de constater que le Mantouan conserve, de nos jours encore, de fidèles admirateurs, même aux États-Unis. En 1911, parut à Baltimore (John Hopkin's press) : *The Eclogues of Baptista Mantuanus*, par M. Wilfred P. Mustard. En France, ce poète est plus oublié. Il a même subi un sort qui nous fait songer au *Miossingen* germanisé. Dans une étude, d'ailleurs exquise, sur Ronsard, due à M. J. Jusserand, ambassadeur de France aux États-Unis, nous relevons cette singulière méprise (*Les grands écrivains français : Ronsard*, p. 25 ; Hachette, 1913) : « La vénération pour les anciens est si profonde qu'elle s'étend aux modernes employant les langues antiques, ou même simplement nés aux pays où jadis on les parlait. Les néo-classiques, l'*Espagnol Mantouan*, le Grec Marulle, les Italiens Navagero, Pontano, Flaminio, le Hollandais Jean Second, qui tous versaient en latin, ont leurs fidèles. » Spagnolo, dit le Mantouan, est quelque peu dépaycé ; il ne laisse pas de faire bonne figure à côté de ces lettrés.

La confusion signalée est singulière. Mais qui peut se flatter de ne commettre aucune erreur ? Leçon d'indulgence pour le critique. Grillet et J. Philippe doivent en profiter. L'auteur de ces lignes pareillement sans doute.

4. Dès 1522, Jean Couronneau publiait les poésies du Mantouan, (2<sup>e</sup> partie), recueil dédié à l'archevêque d'Embrun, [qui devait être plus tard le cardinal François de Tournon], sous ce titre : *Fra. Baptiste Mantuani carmelite, theologi, poète ac oratoris clarissimi, de contemnenda morte Carmen...* ; chez Eustache Mareschal, à Toulouse, en 1522, in-4<sup>e</sup> ; (Biblioth. Nat., Inv. Rés. Yc. 697).

Les *Bucoliques* de Bapt. Mantuan, trad. de latin en rime française, par Michel d'Amboise, Paris, 1530, Alain Lotrian, in-4<sup>e</sup> ; caractères gothiques. — Une traduction nouvelle sera donnée à Lyon, chez Jean Temporal (en 1558), par Laurent de la Gravière. La 1<sup>re</sup> Eglogue avait déjà paru, (en 1554), à Lyon, chez Maurice Le Roy et Loys Pesnot.

5. Paris ; Jacques Nyverd, 1521, in-8<sup>e</sup>.

Nicolas Bonyer ou Bonier, de Dijon, devait également traduire en français l'*Élégie de Baptiste Mantouan contre les poètes lascifs* (Paris ; Simon Calvarin, 1562, in-4<sup>e</sup> de 8 ff. Bibl. Nat., Rés. p. Yc. 1640. (D'après Picot, *op. cit.*, II, 55, note 2.)

En second lieu, Myozinge donne une version de l'*Elégie contre les folles et impudiques amours*. C'est sans doute parce que l'œuvre n'avait pas encore été traduite, mais, plus encore peut-être, parce que le goût du poète annécien (comme celui de son duc, comme celui de nombreux humanistes savoyards et français)<sup>1</sup>, le portait à moraliser. On connaît les scrupules de Charles III. Peut-être a-t-il lui-même inspiré le choix de l'œuvre à traduire au poète annécien dont il louait « *morum venustatem* ». L'un et l'autre avaient dû lire et goûter les *Bucoliques* du Mantouan, qu'on expliquait à la jeunesse, comme nous l'apprend une dédicace que l'un des commentateurs, Ascensius, plaçait en tête de son édition. Or, ces Eglogues ne sont autre chose qu'une suite d'entretiens ou de préceptes moraux, d'ailleurs très agréablement versifiés. Non content de mettre en garde l'« adolescence » contre les dangers où peuvent l'entraîner la femme<sup>2</sup> et l'amour, le Mantouan bannit les poètes « *impudice loquentes* ». Les « régents » n'ont pas manqué de s'appuyer sur l'autorité du célèbre Carmélite pour s'élever contre « les passions de l'amour » et en montrer les dangers.

Entre autres témoignages, on peut alléguer ce curieux passage du *Quintil*, de Barthélemy ANEAU :

« ... Par iceux [les orateurs] seroit mieux defendue et illustrée la langue françoise, que par la futile janglerie de la plus grande partie des poëtes, qui pour ce a bon droit sont blasmez par frere Baptiste MANTUAN, chaste et bon poëte

1. Le xvi<sup>e</sup> siècle, dit fort justement M. VILLEY, « tirait des enseignements même de la poésie. Jusque dans les *Héroïdes* d'Ovide. Charles Fontaine espère trouver un profit moral ». Le passage suivant de sa préface s'appliquerait, j'imagine, d'une exacte façon à l'ouvrage du Mantouan traduit par Myozinge :

Il n'y a personne tant abandonnée et échauffée en l'amour voluptueuse, qui ne soit bien refroidie et détournée, après qu'elle aura bien lu ici dedans et bien considéré les peines et misères des amoureux, les poignantes passions, les pertes de sens et folles perturbations, les belles paroles et fausses promesses, les regrets et complaints, les impatiences et inconstances, et, pour la fin, les mauvaises issues, avec désespoir mal répondant à leur commencement tout joyeux et tout plein de grand espoir. (Cf. P. VILLEY, *XVI<sup>e</sup> siècle : Les sources d'idées*, p. 20).

Au reste, depuis la fin du règne de Louis XII, la poésie avait, « sous ses perpétuelles allégories, des intentions moralisatrices et aboutissait volontiers à de vagues et générales satires sur la Société ». BOURCIEZ, in *Hist. de la Litt. fr.* (Petit de Julleville), III, 91. Ces tendances sont frappantes, par exemple, dans le *Doctrinal des Princesses et nobles Dames*, de Jean Marot. Mais on pourrait surtout, je crois, trouver des analogies entre Myozinge et Molinet, tous deux poètes et chroniqueurs.

2. Comment résister au plaisir de transcrire ici quelques vers ? [Egl. IV : Que dicit Alphus de natura mulierum]. Voici une jolie série d'épithètes appliquées à la femme :

Mobilis, inconstans, vaga, garrula, vana, bilinguis,  
Imperiosa, minax, indignabunda, cruenta.  
Improba, avara, rapax, querula, invida, credula, mendax,  
Impatiens, onerosa, bibax, temeraria, mordax,  
Ambitiosa, levis, maga, lena, superstitiosa,  
Desidiosa, vorax, gancee studiosa, palatum  
Docta, salax, petulans et dedita molliciei.....

Et l'énumération continue !... (Ed. citée, d'ASCENSIVS, f° xxiii, v°.)

latin, au poème contre les escrivains impudiques, et pour semblable raison jadis rejetez de la republique platonique 1. »

Nous sommes loin du vers connu de LAURENT de MEDICIS :

Cogli la rosa, o ninfa, orch'è il bel tempo.

thème que développeront tant de poètes et que Ronsard devait illustrer dans la célèbre odelette : *Mignonne, allons voir si la rose...*

Enfin, en traduisant, qu'il l'ait dit ou non, Myozinge avait, comme les autres « translateurs » de son temps, le sentiment d'enrichir « notre langue vulgaire ». C'est du moins l'impression qu'on éprouve en approfondissant quelques-uns des éloges que Jean de Boyssonné adressait à son ami.

Myozinge tient une place d'honneur dans les vers de ce juriste toulousain<sup>2</sup>. Nous savons à la suite de quelles aventures Boyssonné vint s'établir à Chambéry et comment il se lia d'amitié avec de nombreux lettrés savoyards. Mais nous ignorons l'origine des relations qu'il entretenait avec F. de Myozinge. Il a pour lui plus que de l'estime, plus que de la sympathie, une réelle affection.

C'est à l'infatigable érudit que fut le regretté F. Mugnier qu'est due la publication des poésies françaises et latines de BOYSSONNÉ<sup>3</sup>. Dans « *La Tierce Centurie des Dixains de Maistre Jehan de Boyssonné*, docteur regent a Tholose », centurie incomplète, puisqu'elle compte seulement 58 dizains, il y en a neuf (A-G) qui sont consacrés au poète annécien. Le LXIV<sup>e</sup> de la première Centurie était déjà dédié à Mosinge, « cronicqueur

1. Cf. H. CHAMARD, édition de la *Deffence*, p. 168. — B. Aneau ajoute : « Non toutefois que je vueille du tout refuser les poètes en l'illustration de la langue, comme celuy qui ay consumé ma jeunesse à la lecture d'iceux : mais que je ne voudroie si sottement niquenocquer, que de prendre le pyre pour le meilleur. »

2. Son témoignage est même le seul qui nous permette de savoir comment l'œuvre poétique de Myozinge fut accueillie de ses contemporains. On ne s'étonnera point que son nom ne figure pas dans les vers où J. Peletier fait l'éloge enthousiaste des gens de Savoie qui affluaient à la Cour d'Annecy et qu'il y fréquentait, dit-on, journellement (?). (J. PAGÈS, éd. de la *Savoie*, p. 60). La *Savoie* parut à Annecy, en 1572, longtemps après la mort de Myozinge, et, comme Marot dans son *Épître à un sien amy*, Peletier ne cite que des lettrés encore en vie. L'omission du poète annécien dans l'*Apologie pour la Savoie*, de M.-Claude de Buttet, serait moins explicable. Cette virulente réplique au factum de B. Aneau est de 1554 ; mais elle énumère des « gloires de la Savoie » bien antérieures, par exemple Claude de Seyssel. Rappelons que le grand-père de Marc-Claude de Buttet, N<sup>e</sup> Mermet Buttet, originaire d'Ugine, fut, comme Myozinge, « secrétaire ducal ».

3. F. MUGNIER, *Jehan de Boyssonné et le Parlement français de Chambéry*, étude historique, p. 359 sqq. (Cf. *Revue Savoisienne*, 1898). Cet ouvrage, bien documenté, complète fort utilement la thèse de Guibal, publiée en 1864.

Rabelais qualifie Boyssonné, alors qu'il tenait « auditoire à Tholozé », de « tres docte et vertueux ». (*Pantagruel*, III, 29).



de Savoye ». Ces dizains ont, nous l'avons vu, une réelle importance pour la biographie de Myozinge.

Boyssonné est un fervent admirateur. Arrivé en Savoie en 1539, il ne tarde pas à se lier avec les lettrés de ce pays. Sans doute en avait-il connu plusieurs dans les universités, tels Villan, Delexi, Carpinel. Il ne leur mesure pas les éloges ; mais, de tous, Myozinge est le plus honoré, le plus aimé. Ces vers, comme le remarque avec raison F. Mugnier, sont plus que « de simples actes de courtoisie pour le pays où Boyssonné venait habiter » ; c'est « un hommage à la mémoire d'un ami trop vite disparu ».

Le thème préféré est celui-ci : Mosinge, tu seras immortel ! Mosinge, tes chroniques, tes vers, suffisent à donner l'immortalité ! C'est le grand lieu commun, cher à la plupart des poètes lyriques et élégiaques, depuis les Grecs, depuis Horace, Ovide et Properce. Tel fut le refrain des poètes de la Pléiade ; Romantiques et Parnassiens le rediront. Hérédia devait lui donner la forme la plus parfaite dans l'impeccable sonnet *Sur le livre des Amours de Pierre de Ronsard*.

Myozinge vient de perdre sa femme. Qu'il cesse de se lamenter : elle ne saurait périr, grâce aux vers du poète :

Tu la rendras par tes vers immortelle,  
Quand employer voudras ta docte muse.  
Sur son enclume ouvraiges donc martelle,  
Et a pleurer, Mosinge, ne t'amuse <sup>3</sup>.

1. *Op. cit.*, p. 78.

2. L'immortalité ! Combien on la prodigue alors ! Qui serait plus immortel que Salmon Macrin (Maigret), « valet de chambre du roy », comme Hugues Salel et Marot, mais surtout « le Virgile, le Catulle et le Tibulle de la France », si l'on en croit Vulteius (*Epigr.*, I, p. 56-57 ; édition de 1536). Le *Quintil Horatian* ne manquera pas de railler le sonnet final de la *Deffence*, où du Bellay se promet déjà l'immortalité :

Quand à l'honneur, j'espere estre immortel.

B. Aneau ne sourit pas : il cherche à mordre. (*Quintil*, éd. Chamard, p. 211). Mais du Bellay répond : « Si en mes poesies je me louë quelquefois, ce n'est sans l'imitation des anciens. » (Préface en tête de la 2<sup>e</sup> édit. de l'*Olive*). C'est là un thème repris des classiques et devenu banal. Boyssonné lui-même le sait bien, et que ses immortels mourront vite, comme certaine Livie, de Casal, qu'il chante avec un Alardet, « honneur de la Savoie ». (*Iambiques*, XXI). Sur cet exercice de rhétorique, cf. l'épithaphe de C. Marot, par Du Bellay ; et, longtemps après, les « hommages poétiques dus à ses amis », dont P. de Brach fera précéder ses *Poèmes*, notamment :

Tu vivras, mon de Brach, et tes vers dous-coulans  
Demeureront vainqueurs sur la cource des ans... etc. etc.

3. Pour la pensée, comme pour le ton, il convient de rapprocher ces vers de Jean Piochet, cités par l'abbé MORAND, (*La Savoie et les Savoyards au XVI<sup>e</sup> siècle*, in *Mém. Acad. de Savoie*, 3<sup>e</sup> série, IX, p. 355) :

Savoie, laisse ton pleur, cesse a te tourmenter,  
Car il est vif au ciel celluy que mort on pense.

Boyssonné en dit autant de Trassebot, « poeta et pictor eximius ». (*Hendécas.*,

A son tour, *Mosinge* quitte « petite ville ou habitoit », pour boire l'ambrosie dans la grande cité des ombres. Car il n'est pas mort tout entier :

Il vit tousjours, ne feut que par son art.

C'est, d'avance, le mot de Théophile Gautier, repris d'Horace, dans sa pièce célèbre sur « l'art robuste » :

Seuls, les vers souverains  
Demeurent  
Plus forts que les airains !

Mais les éloges enthousiastes de Boyssonné s'adressent plus encore à l'historien qu'au poète. Quelle était l'œuvre historique de Myozinge ? Qu'en est-il advenu ? Était-ce une chronique en prose, en vers ? Est-ce qu'elle remontait aux lointaines origines, pour célébrer les exploits d'Allobrox et de Sabaudus, en les égalant à ceux de Francus et de Lugdus ? Ressemblait-elle aux *Grandes Chroniques de Savoie*, de Symphorien Champier, que la mère de François I<sup>er</sup> avait fait imprimer à Paris en 1515 ? Nous en sommes réduits à de vaines conjectures. Suivant F. Mugnier, les Chroniques de Myozinge étaient fort connues<sup>1</sup>. Pingon les aurait consultées dans les Archives ducales<sup>2</sup>. Malheureusement, elles sont, ou paraissent, perdues.

Si l'on en croit Victor de SAINT-GENIS<sup>3</sup>, « les Archives de Cour possèdent un manuscrit anonyme *en français*, sur la vie de Charles III ». Serait-ce l'œuvre, ou une partie de l'œuvre, de Myozinge ?

Ce que nous savons du moins, grâce à Boyssonné, c'est que les Chroniques de son ami étaient écrites en notre langue : « Mosinge, qui, en *françoys langaige*, composa l'hystoire de Savoisiennne terre. » Ainsi, Myozinge n'est pas un « latineur ». Connaissait-il Laurent de Médicis ? S'il n'a pu méditer son *Commento sopra alcuni de' suoi sonetti*, véritable plaidoyer en faveur de la langue maternelle, sans doute pensait-il, avec lui, avec le Cardinal BIBBIENA, l'auteur fameux de la *Calendra* : « La langue que Dieu et la nature nous ont donnée ne doit pas jouir auprès de nous de moins d'estime ni de moins de faveur

XXXIX). Mais il n'ignore pas que c'est là un lieu commun devenu banal. Voyez sa réponse à Ducher qui, à son tour, l'avait appelé « poète divin ». (*Hendécas.*, M<sup>n</sup>sc. 835 de la Bibl. de Toulouse, f<sup>o</sup> 13, v<sup>o</sup>).

1. *Emaux et camées*.

2. *Jehan de Boyssonné*, p. 80.

3. *Arbor gentilitia*, p. 79.

4. *Histoire de Savoie*, II, p. 47.

5. Le règne de Charles III fait le sujet d'une chronique de P. de Lambert, recueillie dans les *Monumenta historiae patriæ*, tome III.

que les langues latine, grecque et hébraïque... C'est se montrer ennemi de soi-même que de faire plus de cas de la langue d'autrui que de sa propre langue. »

A défaut des grands écrivains italiens plaidant la cause du toscan, Myozinge pouvait invoquer un témoignage qui, pour lui, pour ses compatriotes, devait être d'une très grande autorité. En 1509, avait paru l'ouvrage suivant : « *Les Histoires universelles de Trogue Pompee abbregees par Justin historien, translatees de latin en françois par CLAUDE DE SEYSSSEL, évesque de Marseille.* » [A Paris, de l'imprimerie de Michel de Vascosan.] Cette version est précédée d'un « exorde » exaltant la « langue vulgaire ».

Les poètes français de ce temps sont pour la plupart gagnés à une telle cause. D'excellents latinistes (Du Bellay, Boyssonné) pourront dire, avec Charles FONTAINE :

J'escri en François doucement  
Qui en latin pouvois escrire  
Plus amplement et doctement,  
Leur langue est plus ample, a vray dire.  
La nostre honorer je desire.

De même Jacques PELETIER :

J'escris en langue maternelle  
Et tasche a la mettre en valeur  
Affin de la rendre éternelle.

Cependant, nombreux encore étaient les « favoris » de la Muse néo-latine, admirateurs ou émules de Salmon Macrin. Mais c'est surtout l'histoire en latin qui, malgré l'autorité de Claude de Seyssel, avait une foule de partisans. « On serait tenté de croire, dit M. VILLEY, que le français l'a emporté sans combat, tant les traductions d'historiens anciens, les publications de mémoires et de relations de tout genre se multiplient. Pourtant, au début, les histoires à prétentions littéraires, les grandes histoires d'apparat, comme celle de Paul Émile, s'écrivent en latin<sup>1</sup>. » En Italie, c'est en latin que

1. M. F. BRUNOT a signalé l'importance de cette préface de Claude de Seyssel, in *Revue d'Hist. litt.*, I [1894], p. 27-37 : *Un projet d'« enrichir, magnifier et publier » la langue française en 1509.* Cf. Em. PICOT, *Les Français italianisants au XVI<sup>e</sup> siècle* : Cl. de Seyssel, tome I, p. 1-26.

2. Voyez la belle *Histoire de la Langue française*, de M. F. BRUNOT.

Sur la muse néo-latine, cf. H. CHAMARD, *J. du Bellay*, 104-105 ; tableau des principaux recueils de vers latins, parus de 1525 à 1549.

3. *A la nation Française*. (in *Odes, Enigmes et Epigrammes*; Lyon; J. Citoys, 1557). — Une épigramme bien tournée de VULTEIUS (Visagier) rappelle d'une manière frappante le passage que nous citons de Bibbiena (l. 47; éd. de 1536).

4. P. VILLEY, *Les sources italiennes de la Défense*, p. X. C'est seulement en

sont rédigées les *Epitomæ historiæ* du milanais <sup>1</sup> Dominique Machanée, où l'on trouve une sorte de chronique du règne de Charles III. En Savoie, au cours du xvi<sup>e</sup> siècle, d'érudits historiens continueront à se servir de la langue latine. C'est en latin que Del Bene, abbé d'Hautecombe, entre autres, compose le *De principatu Sabaudicæ et vera ducum origine*, ainsi que sa *Descriptio Sabaudicæ*; en latin, que son contradicteur, Emmanuel Philibert de Pingon, écrit de multiples ouvrages, tels ces fameuses *Antiquitates Allobrogum, seu Historia generalis Sabaudicæ*...

Il faut donc savoir gré au chroniqueur annécien d'avoir préféré notre langue, et c'est une nouvelle raison pour nous de regretter la perte de son ouvrage.

Cette histoire pourtant, comme les vers du poète, devait, suivant Boyssonné, défier les ravages du temps :

Ung aultre Live ou Saluste en hystoire,  
Lequel n'estoit Patavin ni Romain,  
Qui avoit mis haulx faicts en repertoire  
Et tout escrit de sa doree main,  
Icy repose. Or donc, Lecteur humain,  
Passant par cy, ne te vuilles facher  
Ce dixain lire et pour ne te cacher  
Son nom, MOSINGE on l'appeloit jadis...

Puisque Myozinge est un Salluste, un Tite-Live, Annecy peut-il être moins fier que Rome ou Padoue ? Et toute la Savoie ? Unie à la rhétorique, l'amitié a toutes les audaces.

Comme Myozinge, et grâce à Myozinge, ses compatriotes, dont il a mis les hauts faits « en répertoire », sont assurés de l'immortalité. C'est le procédé de développement des « odes pindariques ». Mais l'encens de Boyssonné, s'il est abondant, exhale un parfum trop peu varié.

1570 et 1580 que, avec les ouvrages de Girard du Haillant, de Du Tillet, de Vignier, de Claude Fauchet, de Pasquier, malgré la retentissante défection du président de Thou, la partie est manifestement gagnée. Par exemple, c'est en latin que J. Gohorry rédigeait la chronique de Louis XII : *De rebus gestis Francorum* lib. XIII, publiée par G. Pelissier (*Rev. Langues rom.*, nov. 1896).

1. « On reste surpris de constater combien encore [vers le milieu du xvi<sup>e</sup> s.] étaient nombreux ceux qui préconisaient l'emploi exclusif du latin comme langue littéraire. A Bologne, lors de l'entrevue de Charles-Quint et de Clément VII, au cœur de l'Italie, devant un public nombreux autant qu'illustre, un professeur de langues anciennes, Romolo Amaseo, prononçait deux discours en faveur de la langue latine. L'italien, disait-il, ne devrait être que la langue du peuple; on ne devait l'entendre que dans les boutiques et sur les marchés ». VILLEY, *op. cit.*, p. XLIV.

Pour la France, cf. surtout F. BRUNOT, *H. de la Langue fr.*, t. II, ou dans l'*Hist. de la Litt. fr.* (Petit de Julleville), notamment III, p. 701 et 703 (sur Fumée, de Thou, Budé).

## Ainsi, toujours

..... vivront les Savoyens,  
Sans que le temps puisse trouver moyens  
De consommer faicts tant dignes de gloire,  
Desquels sera en tous siecles memoire.  
Mais sans le soing de MOSINGE et la cure,  
Qu'en seroit-il ? Certes sans ton hystoire  
Tout seroit mis en nuict longue et obscure 1.

C'est l'exclamation connue : « Heureux Achille, qui trouvas un Homère ! » « Mosinge » est plus qu'un historien : c'est un poète épique, un Virgile. Nous l'apprenons du moins par le début de ce dizain. Décidément ces érudits de la Renaissance dépassent la mesure, ici dans la louange, ailleurs dans l'invective.

La chronique de Myozinge devait être assez volumineuse. Un dernier dizain nous le montre affrontant « Charon et la Riviere noire ». La frêle nacelle ne va t-elle pas sombrer ? Elle « porte si tres pesante hystoire » ! Angoissante question ! Myozinge lui-même répond :

Tu es deceu, dit MOSINGE, car elle  
Ne mourra oncq, tant est bon son ouvrage !

Toujours : « Non omnis moriar ! » ; « Aere perennius ! »

Que de poètes, sinon d'historiens, se sont bercés d'une semblable illusion ! Avant Maïtherbe, l'humaniste annécien se disait-il vraiment :

Ce que MOSINGE écrit dure éternellement ?

Et pourtant !... Mélancolique ironie des « longs espoirs et des vastes pensées » ! Les vers de Myozinge sont introuvables ! Où est sa chronique ? Immortel, Myozinge ? Qui donc pense à lui ?

Qu'il nous soit permis du moins, en attendant une édition critique, de transcrire ici un dernier vers, de Sainte-Beuve, cette fois :

Mais qu'un peu de pitié console enfin ses Manes...

Pour quelques instants, un « liseur » curieux aura tiré de l'oubli<sup>2</sup> François de Myozinge, en appelant sur lui l'attention

1. *La première Centurie des dixains de Maistre Jehan de Boyssonne*, docteur regent à Tholose ; LXIV<sup>e</sup> dixain. On le trouvera p. 354-355 de l'ouvrage cité de F. Mugnier.

2. « Le rang qu'il occupait parmi les hommes de son temps, disait de Boyssonné (Boysson, M. Georges Guibal, condamne l'oubli de la postérité. » (*Jean de Boysson. ou La Renaissance à Toulouse*, p. 75). Peut-on appliquer cette réflexion à Myozinge lui-même ? Si le mot « postérité » est, comme nous le croyons, trop ambitieux, Myozinge n'aurait-il pas droit à quelque souvenir, du moins de ses compatriotes ?

de ses concitoyens. Ainsi, et toutes proportions gardées, « son nom, d'abord fameux », aura, lui aussi, « retrouvé un peu d'honneur ».

Annecy, Octobre 1918.

J. DÉSORMAUX.

P. S. — Les vers de Boyssonné cités p. 83 de la *Revue* sont mal coupés.  
Lire :

..... Pour ne cacher  
Son nom, MOSINGE, on l'appeloit jadis  
Né d'Annissy.....

---

## Quelques Chapitres inédits du COUTUMIER DE TALLOIRES (Suite et fin)

---

Item debent dicti Meserii presentare Reverendo Domino Priori et Capitulo suos bolengerios seu eos qui pro eis praeparaturi sint dictum panem, ut videatur si dicti bolengerii idonei sint ad dictum panem preparandum. Et debent predicti bolengerii prestare juramentum in Capitulo de bene serviendo et panem qui per dictos meserios dictis Reverendo Domino Priori et dominis religiosis ac prebendatis debetur bene pistando, coquendo et preparando, debentque revelare Reverendo Domino Priori ac dominis religiosis si dictum frumentum sit bonum, et purum, aut viciatum aut corruptum, aut si in eo sit aliquod bladum aut legumen illegitime mesculatum. Et subinde tenentur dicti bolengerii cribrare, bartellare, et coquere dictum panem expensis dictorum meseriorum ita quod nitide et munde preparetur dictus panis et debent dicti bolengerii eligi ita quod sint homines nitidi, et mundi, et nullo turpi aut contagioso morbo maculati, ne de illo pane comedentes inficiantur aliqua Egritudine.

Item si dicti Meserii idonei ad dictum panem preparandum indicati fuerunt a Capitulo, poterunt per se ipsos dictum panem mediante juramento praeparare.

Item quilibet Meserius dum facit mensem suum percipit totum panem, et bladum quod offertur in tota ecclesia, excepto pane et blado quod offertur questoribus, percipit

itaque (*sic* pour quoque ?) multa alia offertoria, ut in Capitulo de offertoriis et oblationibus praescriptum est <sup>1</sup>.

. . .

CHAP. CXVII. — *Marticularius* : ad quid ex officio suo teneatur et quid percipit.

Ce chapitre contient une addition intéressante : Item praedictus Marticularius tenetur pulsare solemniter, seu cum carillione missas parochiales in diebus Sanctorum Mauricii et Nicolai atque Die Conceptionis beatae Mariae Virginis, qua die celebratur festum dedicationis ecclesiae parochialis Tal-lueriarum.

Cette fête de la dédicace de l'église de Talloires, d'après le Coutumier de 1568, tombait entre le 8 septembre (Nativité) et le 1<sup>er</sup> Novembre (Goussaint), et nous savons par dom Rubelin (Brasier, *Etudes* ; p. 59) qu'elle était célébrée le troisième dimanche d'octobre. On voit, d'après cette copie d'une date plus récente, qu'elle fut transférée au 8 Décembre. J'ai déjà signalé le fait dans l'édition du Nécrologe, p. 205, n° 2, en me basant sur une note manuscrite de M. Brasier, qui reproduisait en partie ce texte. Comme d'autre part dom Anselme Rubelin de Rumilly fut abbé régulier de Talloires de 1696 à 1699, il semble bien que l'addition indiquée soit la dernière qui fut faite au Coutumier de 1568 et soit à peu près contemporaine du volume que nous étudions.

. . .

Ici s'intercalent deux chapitres que ne contient pas le Coutumier connu :

A. — *De Magistro seu Gubernatore Horogilii (Horologii)* :  
Magister seu gubernator horogilii (*sic*) tenetur ipsum horo-

1. Cf. *Consuet.*, ch. XCVI.

2. Le marguillier — ou maniglier — n'était pas nécessairement un prébendé spécial. On a vu plus haut, ch. XCVIII, que la charge de sonner les cloches incombait au Sacristain, quitte pour cet officier du monastère à se faire aider en certains jours solennels par quelque personne de bonne volonté. On verra plus loin que les paroissiens eux-mêmes avaient la faculté, en quelques occasions, de sonner les cloches dites paroissiales, parce qu'ils les avaient payées de leurs deniers.

3. Le Coutumier de 1568 (p. 91) disait simplement, au chapitre du marguillier, *in fine* : « Additum est insuper per prefatos Dominos electos, quod *gubernator horologii* habebit suos sumptus in dicto Prioratu diebus solemnibus, quibus Domini Religiosi simul, seu in communi vivunt. » La charge existait donc dès cette époque, et dès 1568 au plus tard fonctionnait une horloge au prieuré. Il est du reste fort possible qu'un des religieux du monastère se soit entendu à ce travail d'horloger, sans qu'il fût nécessaire de faire appel à un artisan du bourg de Talloires ou plus vraisemblablement d'Annecy.

gium (*sic*) optime regere, seu gubernare ita ut semper recte incedat. Et si forte praedictum horologium, seu in ipso aliquid conspurcatum seu evastatum fuerit, Reverendus Dominus Prior tenetur illud suis expensis reparare et restaurare facere, itaque debet et tenetur ipse Reverendus Dominus Prior funes seu cordas dicti horologii maintenir. Et pro poena et labore ipse magister seu gubernator horologii singulis vigillis diebus quibus domini religiosi vivunt in communi percipit victum in prioratu, et in communeria videlicet a procuratore seu communerio conventus percipit singulis annis quinque florenos gebennenses <sup>1</sup>.

B. — *De signis ecclesiae, seu campanis reficiendis, seu refundendis.*

Quandocumque funduntur, aut refunduntur, seu reficiuntur signa ecclesiae, seu campanae, Reverendus Dominus Prior debet nutrire magistrum, seu magistros fusores <sup>2</sup>, et laborem dictis magistris seu fusoribus persolvere, parrochiani vero consueverunt Metallum persolvere <sup>3</sup>, et ideo in missis, sepulturis, processionibus et ceteris divinis officiis parrochialis Ecclesiae possunt dicti parrochiani dictas campanas seu signa pulsare juxta observatam consuetudinem. Dominus Operarius vero debet ministrare et persolvere malleos seu batellos dictarum campanarum <sup>4</sup>. Dominus Sacrista autem debet ministrare bonas et fortes appendices <sup>5</sup> seu appondillerias sustinentes dictos malleos seu batellos, debet quoque ministrare funes, seu cordas, ad pulsandas dictas campanas <sup>6</sup>. Item debet dictus Dominus Sacrista dictas campanas ungere, seu impregnare quando necesse fuerit, ut facilius pulsari possent, prout apparet in superioribus capitulis <sup>7</sup>.

[Explorant le clocher de Talloires, en l'année 1908, nous avons découvert, dans un recoin de la muraille, *non suspen-*

1. Le florin genevois valait environ 3 fr. 60. L'horloger recevait donc un salaire annuel de 18 à 20 francs.

2. Sur ce sujet, cf. Berthelé, *Enquêtes campanaires*. On sait que les anciens fondeurs de cloches se transportaient sur les lieux mêmes avec tout leur matériel, et fondaient leurs cloches sur place.

3. Cf. *Inventaire de 1720*, n° 70 du xvi<sup>e</sup> siècle : « Cottisation faite à cause de la cloche en 1561 sur tous les habitants de la paroisse. »

4. Règle déjà prévue au chapitre XCIX (devoirs de l'Ouvrier). Cf. *Consuet.*, p. 69.

5. Ce terme désigne évidemment le joug de la cloche, et d'une façon générale, tout le système de suspension.

6. Règle déjà prévue au chapitre XCVIII (devoirs du Sacristain). Cf. *Consuet.*, p. 64. Pour la fourniture des cordes à sonner, le Sacristain percevait une dime particulière sur Angon (dime du chanvre).

7. Cf. *Consuet.*, p. 64. Le Sacristain percevait à cet effet dix-sept livres de grasse.



dues, et par conséquent inutilisées, deux petites cloches d'aspect ancien et bien conservées. Tout près de là se trouvaient les débris d'une antique horloge, rouillée et détraquée, dont elles avaient dû constituer la sonnerie. Nous fîmes part de ce fait à M. le Curé de Talloires qui très intelligemment les fit suspendre à nouveau et sonner. L'une d'elles, dont nous avons pris l'empreinte épigraphique à cette époque, porte l'inscription suivante, en romaines majuscules droites :

FACTA FVI SVMPTIBVS RR. PP. BENEDRVN  
TALLVRENSIVM 1672.

La seconde ne porte aucune date, mais la ligne d'*Ave Maria* en belles lettres gothiques tout près de la pince semble lui assigner une date plus ancienne. Ne serait-elle pas, après tout, la cloche dont l'Inventaire de 1720 fait mention en 1561 ?]

CHAP. CXXIV. — *Generalia quaedam ab omnibus Dominis religiosiis et cœteris Prebendariis observanda.*

C'est le dernier chapitre du Coutumier de 1568. Il est immédiatement suivi ici des lignes du Prooemium donnant en résumé la liste des témoins de l'aote passé le 1<sup>er</sup> février, mais sous une forme quelque peu différente.

Juxta formam praescripti Capituli fuerunt ratificata, et approbata supra dicta in hoc presenti Consuetudinario contenta per Reverendum Dominum Priorem de Granario<sup>2</sup> modernum priorem prioratus conventualis, seu ecclesiae collegiatae Beatae Mariae Virginis Tallueriarum, et per reverendos dominos religiosos ac ceteris prebendatariis (*sic*) capitulariter in capitulo congregatos, ut constat instrumento per egregium Martinum Longi<sup>3</sup> burgensis Anneciaci notarium recepto die

1. Les deux grosses cloches de l'église de Talloires ne sont pas non plus sans intérêt, et remontent à l'époque du monastère. La première porte : « † Sub tuum praesidium Sancta Dei Genitrix nostras orationes ne despicias in necessitatibus. » Au-dessous : « † 1674. A fulgure et tempestate libera nos Domine — Requiem aeternam dona eis Domine. Claude Voulemot fecit ». La deuxième : « Laudate Dominum de coelis | Laudate eum in excelsis | Laudate eum in cymbalis bene sonantibus. » Au-dessous : « Mon parrain est Jean-Jacques Vallette. Ma marraine Edmée Marie Josephine de Mouxy. Daniel Bau m'a faite pour Talloire 1560 (1720 ?). — J'ai appris par suite avec le plus grand plaisir que ces quatre cloches avaient été classées comme monuments historiques par Arrêté du 5 Novembre 1912. La petite cloche aux Ave Maria gothiques est évidemment celle que l'Arrêté date du xv<sup>e</sup> siècle. J'hésite à la croire aussi ancienne.

2. Claude de Granier, prieur commendataire de Talloires du 7 novembre 1563 au 16 décembre 1578. Cf. *La Vie du révérendissime et illustrissime évesque Claude de Granier*, par le Père Constantin de Magny, Lyon, 1640.

3. Cf. *Consuet.*, p. 11. Il signe un acte de 1560 pour Sainte-Catherine (MUGNIER, *Sainte-Cath.*, 68) et un autre de 1566 pour Talloires (*Inventaire de 1720, 192, xvi<sup>e</sup> siècle, n<sup>o</sup> 77*).

prima mensis februarii anno domini millesimo quingentesimo sexagesimo octavo (en marge : 1568), praesentibus ibidem literatissimo Domino Guidone Savino Valliscogniae parochiano vallis Augustensis diocesis <sup>1</sup>, discreto Mauritio Bochetto de Thono <sup>2</sup>, Egregio Francisco de Sancto Reali notario etiam de Thono <sup>3</sup>, Claudio de Ochiis alias Ruphi de Clusa loci dei <sup>4</sup>, et Petro Mugnerii de Engons parochiae Tallueriarum, gebennensis diocesis testibus ad praemissa vocatis pariterque rogatis.

. . .

Enfin, terminant le volume, et toujours de la même écriture, sans le moindre intervalle, les chapitres suivants qui comportent, comme on va le voir, des additions spéciales.

*Sequuntur quaedam quae ex veteri Consuetudinario seu Consuetudine immutata (sic) sunt ad bonum respectum.*

*A. Et primo de officio Domini Prioris Claustralis.*

Quod ad vineam quae supra in officio domini Prioris claustralis <sup>5</sup> dicitur ad praedictum dominum priorem claustralem pro ejus officio pertinere, inter Reverendum Dominum Priorem et prefatum dominum claustralem concordatum et arrestatum fuit quod pro predicta vinea retro Tioleriam <sup>6</sup> sita ipse Reverendus Dominus Prior singulis annis daret et distribueret praedicto domino Priori claustrali dimidiam prebendam vini boni et puri, deinde idem Reverendus Dominus Prior onus susciperet librandi seu distribuendi vinum Dominis religiosiis et tribus sacerdotibus secularibus prebendatis per ipsum Dominum Priorem claustralem die ultimo des O debitum <sup>7</sup> ut in officio praefati domini prioris claustralis praedictum est.

1. Cogne, petit village situé dans le val de ce nom, aboutissant à la vallée d'Aoste. Le personnage nous est inconnu.

2. Maurice Bochet ou Bouchet avait été le précepteur de Claude de Granier.

3. Sur ce notaire, dont le nom reparait plus loin, cf. GRILLET, *Dict.*, II, 127, III, 262 ; et LAVANCHY, *Saint-Joriox*, p. 107, 116, 190, etc. M. Joseph Serand, l'aimable archiviste de l'Académie Florimontane, a bien voulu faire des recherches nouvelles aux Archives Départementales de la Haute-Savoie, et me communique le savoureux extrait suivant : Le 30 mars 1561, noble François de Saint-Réal prend Claude Roupht, fils de maître François Roupht « en apprentissage en l'art de notayrie, commission et pratique d'uy sable à l'art de plume pour le temps de 3 ans ». (Extrait des minutes de Pierre Deserveta, notaire à Annecy. Arch. Dép. E. 462. Invent. de la série E. p. 189). On voit que ce notaire était de Thônes, ce que n'indiquait pas le Coutumier de 1568.

4. La Cluse Lieu-Dieu, au Défilé de Dingy-Saint-Clair. Noter l'extraordinaire variante avec le texte de 1568 : « Egregio Claudio de Ochiis, Amedeo Ruffo de Anneciaco. »

5. Voir plus haut le chapitre spécial consacré au Prieur claustral.

6. C'est la vigne dite « du prieur », dont il a déjà été question plus haut, située à la Ruaz, près la Tuilerie (Tioleriam).

7. On a déjà vu que le Prieur claustral chantait son antienne « O Emmanuel » le septième et le dernier jour.

Et ideo ipse dominus prior claustralis praedictum vinum librare non tenetur, sed ipse Reverendus dominus prior, et nihil aliud in hoc officio mutatum est.

*B. De Clerico Curiae* <sup>1</sup>.

Inter quondam piaae memoriae Reverendum Dominum Amedeum de Charanzonay hujus nominis tertium priorem <sup>2</sup> Tallueriarum ultimo defunctum et praedictum clericum curiae ac meserios pro tunc existentes fuit concordatum quod pro victu quod in veteri Consuetudinario dictum est deberi dicto clerico curiae, daretur illi a dicto Reverendo domino priore et meseriis une prebenda panis, vini, carnis et casei sicut uni ex dominis religiosis : et prebenda vervecium et vitulorum quae datur dicto clerico curiae est de prebendis Reverendi Domini Prioris.

Item fuit concordatum quod loco nutrimenti equi dicti clerici curiae perciperet dictus clericus curiae tam a Reverendo Domino Priore quam a meseriis quotidie unam laudam avenae, et in dicto officio nihil praeterea mutatum est.

*C. De Chirurgo, seu barbi Tonsori, conventus.*

Quantum attinet ad officium Chirurgi seu barbitonsori conventus, de novo fuit concordatum et arrestatum inter Reverendum Dominum Priorem et dictum Chirurgum atque meserios quod pro expensis supradictorum trium dierum officio dicti chirurgi legitur (*sic* pour legitime) debitis, dictus Chirurgus seu barbitonsor reciperet sequentia videlicet pro expensis cujuslibet trium dierum pro unoquoque die unum quadrantem panis <sup>4</sup> prebendae librandum per meserios tunc existentes.

Item debet praefatus Reverendus Dominus Prior dicto Chirurgo pro unoquoque dierum trium dierum cujuslibet hebdomadae unum libratorium, seu unum potum boni vini <sup>5</sup> praebendae puri ad mensuram dicti prioratus.

1. Cf. *Consuet.*, CXIII. C'était en somme l'homme de loi attaché au prieuré.

2. Amédée III de Charansonay, prieur de 1512 à 1525. On voit que le rédacteur de ce chapitre additionnel invoque un acte ou contrat d'une date bien antérieure à celle du Coutumier de 1568 : d'où la valeur très spéciale donnée à « veteri Consuetudinario ». De toute façon, il n'y a pas ici de variantes très marquées avec le texte officiel : on détaille simplement l'expression « mediante salario competenti » dont s'était contenté la version de Claude de Granier.

3. Les deux fonctions de chirurgien et de barbier étaient presque toujours cumulées à cette époque. On ne sera donc pas surpris de voir le barbier du prieuré de Talloires donner des bains aux religieux malades (balneare), leur couper les cors (cornutare) et au besoin les saigner (flebotomare).

4. Trois pains par mois, dit le Coutumier de 1568 (ce qui revient au même).

5. Soit 3 pots par semaine, ou 156 par an. Le Coutumier de 1568 disait : 2 sommées de bon vin pur (168 pots de Talloires).

Item pro obsonio seu pictantia debet dictus Reverendus Dominus prior praefato chirurgo seu barbitonsori quolibet die dominico, martis et Jovis pro unoquoque dierum unam prebendam vervecis, vel vituli<sup>1</sup> secundum tempus, quae prebenda detrahitur de numero prebendarum quas ipse Reverendus Dominus prior percipit de vitulis vel vervecibus ut supra dictum est.

Item si in praedictis diebus martis aut Jovis non librentur vervecis, tunc praefatus Reverendus Dominus Prior debet eidem chirurgo seu barbitonsori unum generale<sup>2</sup> boni casei, et hoc pro unoquoque praedictorum dierum.

Item pro obsonio seu pictancia dierum Adventus Domini ac duarum hebdomadarum Septuagesimae et Sexagesimae fuit concordatum quod darentur dicto Chirurgo septem librae casei boni et receptibilis.

Item juxta praedictam concordiam et arrestum pro obsonio seu pictantia omnium dierum quadragesimae praefatus Reverendus Dominus Prior debet eidem Chirurgo, seu barbitonsori viginti et quinque haleces<sup>3</sup> cum una libra olei olivarum ad pondus praedictum<sup>4</sup>, et in his reservantur vigiliae, et dies quibus domini religiosi et prebendati vivunt in communi, quia tunc ultra predicta debentur ei victus<sup>5</sup> in prioratu cum ceteris praebendatis, et nihil praeterea in dicto officio immutatum est.

D. *De candelis quae vulgo Vatavy<sup>6</sup> nuncupantur per dominum Sacristam a festo omnium sanctorum usque ad carnis previum Quinquagesimae dominis religiosis debitum (sic pour debitis).*

Pro dictis candelis Vatavy vulgo nuncupatis fuit concordatum inter dominos religiosos et dominum Sacristam quod dictus dominus Sacrista teneretur dare cuilibet domino religioso tam absenti quam praesenti in quolibet festo Epipha-

1. Cette prébende de viande n'est pas prévue dans le Coutumier officiel.

2. Cf. *Consuet.*, p. 20, n. 2 et 3. Cette prébende de fromage était de 9 livres par mois en 1568, y compris l'Avent, la Sexagésime et la Septuagésime.

3. Vingt seulement en 1568.

4. La livre de Talloires valait 24 onces, « prout apparet et approbatum est per vetus exchamtillonum in Thesauro dominorum Prioris et Religiosorum reservatum ». (Cf. *Consuet.*, p. 17).

5. Le chirurgien percevait en outre 30 sols genevois à la Toussaint et 3 florins à la Saint-André.

6. Il n'est pas question de ce luminaire spécial — pas plus que du terme local qui le désigne — dans le Coutumier de 1568. Mais on notera que l'acte nouveau passé entre le Sacristain et les autres religieux est signé de la main de François de Saint-Réal, notaire à Thônes dès 1561 (voir plus haut) et présent au Chapitre de Talloires le 1<sup>er</sup> février 1568.

niae Domini quatuordecim solidos gebennenses annuales, ut constat instrumento per Egregium Franciscum de Saint-Réal de Thono notario recepto.

Les quelques chapitres inédits qui précèdent ne font qu'ajouter un simple intérêt de curiosité au Coutumier déjà connu, et n'appellent pas en eux-mêmes de longs commentaires. Il n'est pourtant pas superflu de souligner ici un aspect de ces anciens documents qui ne paraît pas avoir toujours été mis en relief comme il le mérite : nous entendons par là l'ordre et la méthode qui présidèrent à leur rédaction, le sens spirituel de maint enseignement qu'ils renferment, et pour tout dire, le fond solide de religion et de morale qui leur donne la chaleur et la vie. En voyant à peu près exclusivement dans le texte des Coutumiers — celui de Talloires à cet égard ne diffère point des autres — le côté matériel, gastronomique de la vie monacale, nous sommes dans la tradition gauloise, rabelaisienne, drôlatique assurément, et littéraire ; mais nous n'approchons pas, à beaucoup près, de la réalité. A vouloir faire surgir de ces pages un Frère Jean des Entommeures — ou le truculent Jérôme Coignard — on risque d'enfanter à nouveau les rêves de Balzac ou les visions d'Edouard Grützner : moines gros et gras, âpres gourmands ou gourmets délicats, amoureux de bonne chère et glissant sur la pente de toutes voluptés. Autant de chimères et fantoches dont l'imagination du lecteur tire les ficelles à son gré. Or la réalité est toute autre. Dans ces menus minutieusement réglés pour chaque jour de l'année, les franches lippées et pantagruéliques ripailles ne sont pas, somme toute, à l'ordre du jour. Prébendes de pain, de fromage, de viande et de poisson constituent la base des repas. Vin blanc et rouge par pots ; il ne devait pas manquer à Talloires : rien ne nous indique qu'abus en ait jamais été fait.

Mais par contre, comme on insiste sur la *qualité* ! Le vin livré sera pur et bon, la farine très blanche, le pain bien pétri, bien salé, bien cuit ; les autres denrées presque toujours qua-

1. Cf. *Rev. Savois.*, 1911, p. 186, un des documents de l'abbaye de Savigny-en-Lyonnais que nous avons trouvé aux Archives départementales du Rhône : « ... Frère Léonard de Champrenard, communier de l'abbaye de Savigny... dit avoir visité les caves du prieuré (de Talueres) et y avoir trouvé quantité de tonneaux de merveilleuses grandeurs, entr'autres un qui a dix pieds d'homme d'hauteur et dix-huit de longueur tenant prez de 700 asnées, un autre auprès tenant 400, et deux autres tenants chacun 300 ».

liées du terme éloquent qui résume tous les autres, « recep-  
tibilis ». Sybaritisme ! s'écrie le lecteur amusé. Non pas,  
mais bien plutôt désir de n'avoir que du *vrai*, et refus énergi-  
que du *faux*. Les cierges du luminaire seront de cire pure  
(cerae purae) ; les balances seront vérifiées tous les mois et  
devront être exactes (non viciatae) ; les appareils des cloches  
seront de bonne fabrication et solides (bonae et fortes). Et tout  
le reste à l'avenant. Pour le mystère eucharistique, la falsifi-  
cation du pain et du vin va jusqu'au sacrilège. Pour la vie  
courante, toute fraude constitue déjà un danger. Voyez le  
paragraphe sur les boulangers : on les choisira propres, sains,  
non atteints de maladie honteuse ou contagieuse, afin d'éviter  
que les consommateurs en soient incommodés ou tombent  
malades eux-mêmes. Hygiène élémentaire, et combien instruc-  
tive dans une abbaye au xvi<sup>e</sup> siècle !

Hygiène morale aussi. Ce prieur claustral dont on nous  
détaille ici les devoirs à l'allure austère et la douceur évangéli-  
que du vieux prêtre de Chaucer, « the povre Persoun of a  
toun », qui prêche d'exemple d'abord, « ne forte cum aliis  
praedicaverit ille reprobis efficiatur ».

« This noble ensample to his sheep he yaf,

« That first he wroghte, and afterward he taughte...

« For if gold ruste, what shal iren do ? »

La sainteté des mœurs est donc prévue, et la charité chré-  
tienne. Les exceptions à la règle (jurgia aut discrimina) ne le  
sont pas moins, et, s'il y a lieu, le prieur claustral doit inter-  
venir. Là encore, avec quels ménagements fraternels ! Deux  
avertissements, trois, dans le silence de la cellule. En cas de  
récidive ou d'endurcissement (si pertinaces extiterint), alors  
seulement on consultera le chapitre pour appliquer la règle.  
Après cela, peu importe, n'est-ce pas ? que pour sa peine le  
prieur claustral jouisse de la vigne du clos sous La Ruaz, et  
perçoive certaines dîmes à Giez ou au Villard de Vésone. Peu  
important les prébendes spéciales que touchent l'Ouvrier pour  
l'entretien de la maladrerie et de l'hôpital des pauvres, le  
Sacristain pour le luminaire, le Prieur commendataire pour  
les aumônes générales et particulières aux indigents. Le droit  
au salaire n'efface pas, n'infirmes pas le devoir ; celui-ci sub-  
siste tout entier et se résume dans la pensée que tout, dans le

1. CHAUCER, poète anglais (1340-1400). *The Canterbury Tales*, Prologue.  
« Il donnait à son troupeau ce noble exemple d'agir d'abord, et de prêcher  
ensuite... Car si l'or vient à se rouiller, que fera le fer ? »

monastère, doit tendre « ad maiorem Dei gloriam ». Dans cette ruche très active dont le premier essaim comptait pour fondatrice la douce reine Ermengarde et pour modèles les bienheureux Germain, Ruph et Jorioz, rien n'est changé en 1568. Le Coutumier confirme à chaque page le souci constant de la règle, de la mesure, d'une probité presque naïve dans sa minutie : chaque chose à sa place, et chacun à sa tâche toute tracée, prêt à l'appliquer à la lettre.

Mais la lettre tue l'esprit ! Ne risquait-elle pas de le tuer, ne l'a-t-elle pas tué un moment à Talloires ? Certes, à l'heure même où le jeune Claude de Granier prenait possession du monastère, l'avenir était sombre, les dangers menaçants. L'ennemi — *daemonium meridianum* — était dans la place, et le futur évêque de Genève ne l'ignorait point. Mais précisément ici la lettre pouvait avoir une influence bienfaisante sur cet esprit même et le vivifier. A toute époque de froideur ou d'infidélité, le texte subsistait, s'imposait quoi qu'on en eût et partant, maintenait l'habitude et la règle. C'était le pont fragile et infrangible jeté sur le vide momentané, soudant les deux rives.

Du reste, cette règle fut-elle jamais oubliée par tous les religieux à la fois ? Même en cette période troublée de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, même à la date où se produisit le petit scandale que rapporte le Père Constantin de Magny <sup>1</sup> et sur lequel il semble qu'on ait battu monnaie sans mesure, le reniement ne fut le fait que de quelques isolés. Pour un Jacques de Beaufort et un Jean de Sales, que d'âmes restées fidèles, que de cœurs zélés, partisans d'une réforme radicale ! Il suffit de citer les prieurs Amédée <sup>2</sup> et Claude-Louis-Nicolas de Quoex <sup>3</sup>, et, plus éloquente peut-être que tout autre témoignage, l'inscription au Nécrologe du Père Philippe de Quoex <sup>4</sup> et de Noble Amédée de Chevron-Villette <sup>5</sup>. Car ces deux-là, qui avaient rompu des lances contre

1. Cf. *Vie de Mgr Claude de Granier*, p. 54 et sq.

2. Prieur de Talloires dès 1586, mort le 30 sept. 1595 d'après le *Nécrologe* (II Kal. oct.) « Qui in officio Prepositi Claustralis non minus pie quam in utilitatem conventus laudabiliter vere professus vixit ». Cf. *Lettres de saint François de Sales*, T. XIV des *Œuvres*, Vol. IV, p. 350.

3. Prieur claustral de Talloires, de Juin 1609 à 1623. Neveu du précédent. Cf. *Lettres de saint François*, *ibid.*, p. 172. Il fut, dit le P. Constantin, le premier mobile de la réforme religieuse à Talloires.

4. Cf. *Nécrologe*, IX, Kal. feb. « Anno 1618 obiit Rev. Dom. Philippus de Quoex, sacerdos canonicus et poenitentiarius Sancti Petri Gebennensis qui pro ordine et monasterio multum laboravit et diversa nobis Ecclesiae ornamenta dedit. A. E. R. I. P. » Il était frère du précédent et confesseur de saint François. Cf. *Lettres*, vol. II, p. 30, n° 1.

5. Cf. *Nécrologe*, XI Kal. aug. « Anno 1621 obiit Nobilis ac illustris Domi-

les indisciplinés, étaient pourtant étrangers à Talloires : pour que le monastère gardât leur souvenir, il fallait donc qu'ils eussent conservé des amis et partisans dans la place assiégée. E. ce même Nécrologe, qui les cite en termes de vénération, ne nous ouvre-t-il pas au bas d'une de ses pages, un aperçu troublant sur cette lutte à laquelle saint François de Sales devait prendre une part si active ?

Il y eut, certes, des révoltés ; c'était la logique même : le moine allemand de Wittemberg faisait école, et la théologie si personnelle de Calvin était aussi proche que menaçante pour les esprits agités de ce tragique xvi<sup>e</sup> siècle. Mais ce n'est point là, en dernière analyse, le péril que courait Talloires. Il n'apparaît pas que les questions de dogme et les controverses religieuses aient jamais été les causes réelles, profondes, des troubles intérieurs du prieuré. Il y eut surtout soit d'indépendance et de liberté chez quelques cadets de famille « mal cloîtrés », sans vocation, plus soucieux de plaisir et de vénérie que de la règle de saint Benoît, — et cupidité des derniers commendataires dont quelques-uns, rappelons-le, ne furent guère que des laïcs non résidents, pourvus d'une grasse prébende et toujours prêts à l'engraisser encore aux dépens des religieux. Mais auprès d'eux, à tous les âges et jusqu'au dernier jour, vécurent des âmes pieuses et soumises, ferventes et sincères, et jamais dans le sanctuaire la petite lampe symbolique ne cessa de brûler. Cela aussi mérite que l'esprit méditatif s'y arrête et revive, dans une évocation lumineuse, tout ce passé religieux de Talloires, épuré encore par les siècles qui s'écoulent et, comme toute chose très vieille, « spiritualisé par le temps ».

Louis RITZ.

nus Amedeus de Chevron, Baro de Villette, Dominus de Gye, Pontvoyre etc, summus nostrae Congregationis benefactor et amicus, et qui pro Reforma multum laboravit. » Il était oncle de saint François de Sales.

1. Page 149 de notre édition.

2. En 1793. — année de la dissolution de l'abbaye — la municipalité de Talloires acquise aux idées républicaines, voire révolutionnaires, déclare que les moines bénédictins du couvent « se sont conduits jusqu'ici en gens d'honneur et de probité sans avoir donné aucun sujet de plainte sur leur conduite, soit dans ce lieu, soit dans les environs, et y ont, au contraire, constamment donné des preuves de charité, de piété et de religion à l'édification du public » (*Arch. Munic. Tall.*, Registre de délibérations, cité par D. BRIENNE, *op. cit.*, p. XCII).

3. E. PSICHARI, *Le voyage du Centurion*, p. 45.



## ÉTUDE

sur

### LES VILLAS GALLO-ROMAINES DU CHABLAIS

#### II. Les Villas à l'est de la Drance

(Suite et fin)

Mais, si les ruines en ont disparu à jamais, du moins, en défrichant des murgers ou amas de pierres couverts de broussailles, a-t-on exhumé, il y a plus d'un demi siècle, un cimetière des VII-VIII<sup>e</sup> siècles dont les tombes renfermaient avec des armes des squelettes, descendants des Burgundes qui y avaient été hospitalisés autrefois <sup>1</sup>.

Si l'on suit depuis Verlagney le chemin vicinal ordinaire <sup>1</sup>, on ne tarde pas à atteindre Montigny, sur la rive gauche du même nant. C'était une villa qui portait en 890 le nom de *Mustiniacus*, fondé par \*Mustinius, dérivé de Mustius. La chapelle du IX<sup>e</sup> siècle était devenue une église paroissiale ; mais elle est détruite aujourd'hui <sup>2</sup>.

**Maxilly.** — La villa *Marciliacus* <sup>3</sup>, Maxilly, était comprise originairement entre les nants de Petite Rive et de Thorens, en 1730 *Tourant*. Au nord, grâce aux acquisitions des seigneurs de Blonay, la limite en face du château fut reportée à 300<sup>m</sup> à l'est, le mas de Cretallaz étant divisé entre Maxilly et Lugrin ; plus au sud, les terrains communs aux deux domaines qui s'étendaient en forêts, teppes et marais sur près de

1. En face de *Chez le Français*, les cendriers ou foyers avec carrons de tuiles découverts au bord du chemin à 0 = 50 ne semblent pas antiques. Plus loin, près de *Chez Granjux*, quand on fit vers la cote 457, le chemin vicinal, on débâila la moitié d'un crêt circulaire en forme de tumulus où gisaient à 0 = 50, des squelettes nus. Comme ce crêt n'est pas loin de la limite communale, il faut peut-être y voir l'emplacement de fourches patibulaires.

2. *In villa mustiniaco, capellam I cum mansis VII, lunaticis V*, SHRS, VI, 283, 285, 286. Le nom ancien paraît s'être déformé en Montigny sous l'influence de la situation et même en *Montagny*, 1730 ; mais en 1246, *Muttignye*, Ac. *Salés*, XXII, 177 ; en 1267, *Mustinie*, Wurst, n° 724 et au XVI<sup>e</sup> siècle *Mutignier*, Bruchet. *Ripaille*, 559. Mutigney (Jura) peut avoir la même origine, mais Mutigny (Marne) s'explique par Muttiniacus. Notons que ce territoire a été souvent recouvert par les apports de gravier du torrent débordé.

3. De Marcilius ou Massilius ; ou encore de Marcellus ou Massellius (MURRT, o. c. 406) : *in villa Maciliago*, IX<sup>e</sup> siècle, SHAG, I, doc. p. 145 ; *Marciliaco*, id. 154 ; *Mascilier* 1267, Wurst p. 401 ; *Marsillie*, XVI<sup>e</sup> siècle, BRUCHET, *Ripaille*, 559 ; en 1730, *Marcilly*.

deux kilomètres furent partagés entre les deux communautés.

On ne sait où s'élevait la villa ; mais, au dessus du village d'En Haut, sud de Maxilly, les ouvriers, en établissant le nouveau cimetière au lieu dit Martelet, cad. 399-411, en défoncèrent un ancien où les squelettes reposaient dans des bières faites de dalles. M. Pelliex père aurait trouvé dans l'une d'elles une clef, échappée sans doute d'une rondelle à trousse, ce qui les daterait du VIII<sup>e</sup> siècle. Ces tombes apparaissent encore à fleur de terre dans le petit chemin qui suit le mur sud de l'enclos et on en a heurté d'autres dans le pré voisin qui le domine, fouillé par M. Jean Ducret <sup>1</sup>.

Presqu'en face du cimetière, mais sur la rive droite du nant de Thorens, existe une agglomération appelée Etrivaz <sup>2</sup> et Chez Terrier. En 1730, c'était le mas de *Sesaud* pour Chosaux, réunion de *casalia* ou maisons et dont le nom s'applique souvent à des villages occupant à peu près l'emplacement d'une antique villa ; c'était aussi, au bord du nant, celui de Forciez, nom qui semble donner la lecture de la table, bien qu'inconnu des habitants. Comme, un peu plus haut, mais de l'autre côté du ruisseau, entre lui et le chemin de Montigny, on trouva dans une gravière des squelettes et des bières en dalles, on peut conclure qu'il s'agit bien là d'une petite propriété avec son cimetière.

D'Etrivaz on peut s'élever, par le moulin du même nom, au village de Curtenay <sup>3</sup>, ancien fief, qui livra de vieilles fondations et des squelettes en terre nue, tandis que dans sa châtaigneraie, au lieu dit la Millière, on trouva en déracinant un gros arbre, des tuiles courbes à 1<sup>m</sup> 50. Le chemin qui gagne, à 800<sup>m</sup> d'altitude, le plateau entre Saint-Paul et Thollon, paraît avoir porté le nom de Somman <sup>4</sup>, de *summanus* ou *summincus*.

Avec quels noms d'hommes peut-on identifier ces localités ? On peut, je crois, voir dans Forciez, ou bien un manse médié-

1. A l'extrémité de ce chemin, au bord du nant de Montigny, au lieu dit la Grillière, M. Fr. Ducret, en creusant dans les broussailles d'un murgier, trouva en 1907, à 2<sup>m</sup> 30, des amas de tuiles brisées reposant sur un pavé ; il attribuait la destruction de cette très ancienne habitation au nant de Montigny. Sa terre porte aussi le nom de pré de la Fin, ce qui marque une ancienne limite.

2. *Etrivaz* se dit d'un chemin qui revient sur lui-même. RS. 1910, 84. Forciez peut être rapproché du nom d'homme *Frozier*, 1306, RS. 1897, 162. Sur ma trouvaille d'un bloc erratique à bassins préhistoriques, v. RS. 1918, 19.

3. En 1396, *Escortunays* ; au XV<sup>e</sup> siècle, *Escortunay* ; en 1730, *Courtinay* ; Etat-Major, Curtinix.

4. Marc Le Roux, *Guide de la Haute-Savoie* (coll. Boule) p. 270. Au nord-est d'Etrivaz, près du clos Marchand, la croix de Moury marque, dit-on, l'emplacement d'un cimetière de pestiférés.

val tenu par Fortiarius et dépendant de la villa *Curtenacus*, du gentilice Curtenus, ou bien une propriété *Fortiacus*, comprenant dans ses premières limites une villa *Curtinacus*, de Curtinus.

Au nord de Maxilly, dominant le nant de Thorens, ici encaissé et aux pentes abruptes, s'élevait un château féodal appartenant aux seigneurs de Blonay. Au contraire de la tradition qui regarde les seigneurs de Blonay, près Vevey, comme les plus anciens du nom et qui voit dans les Blonay de Savoie un rameau implanté, F. de Gingins<sup>1</sup>, suivi par A. de Foras dans son *Armorial* (I, 213, 228), avait cru avoir démontré que le plus ancien seigneur connu, Amédée de Blonay, qui vivait vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, était originaire du château de Blonay, à Maxilly, et qu'il était un des principaux seigneurs du Chablais savoyard. Cette assertion ferait supposer qu'une villa secondaire d'origine romaine se serait étendue sur 800 m entre le lac et Maxilly, dont aucune limite naturelle ne l'aurait séparée. Or, non seulement cette continuité est peu admissible, mais la thèse de l'historien suisse et de son successeur ne s'étaye en réalité sur aucun texte précis. Amédée est, il est vrai, qualifié de *princeps* dans la charte de 1108, mais c'est de Gingins qui a ajouté de lui même *du Chablais* (savoyard). Bien plus, tous les actes antérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle ne paraissent concerner que des seigneurs de la branche vaudoise. Ce n'est qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle qu'un Guillaume de B. acquiert des terres en Savoie en épousant Belon de Saint-Paul. Il meurt avant 1210 et c'est alors qu'en 1216, d'après de Foras corrigeant lui-même (o. c., 230, n° 2) la date 1146 de la charte de Mallet<sup>2</sup>, son fils Aymon, voulant élever sur ce territoire un château et des habitations rurales, *facere castrum et villam*, son suzerain et parent, Aimon de Faucigny, lui donne en alleu le lieu qu'il a choisi. En 1267, le même, au moyen d'un échange avec Pierre, comte de Savoie, acquiert, entr'autres biens le fief de Jean de Lugrin et un port sur le lac, tandis que son frère Henry se trouvait déjà, avant 1210, seigneur d'une terre à Montigny<sup>3</sup>. Enfin Rodolphe, petit-fils d'Aimon, est, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, seigneur de Saint-Paul, de Bernex et de Maxilly, ayant épousé sans doute la dame de ce dernier domaine, bien

1. Sur l'origine de la maison de Blonay, SHSR. 1865. XX, 249.

2. SHAG, XIV. 8. n° 11. C'est après cette date que fut bâti le premier château de Blonay; cp. encore de Foras. *Cartulaire de Saint Paul*, Ac. Salés. XXII, 165.

3. SHSR, VI, 422, Rég. genev. n° 520; Wurst. p. 401, n° 724.

qu'on ignore son alliance<sup>1</sup>. C'est, je crois, seulement à cette époque que fut bâti, près du village, le château de Blonay au nom importé, mais illustre. On ne peut donc dire avec de Foras : « Le nom de Blonay donné pour la première fois ? à Amédée dans la charte de 1108 vient certainement ? de la terre de Blonay, près d'Evian ? où il faisait sa résidence », puisque cette terre, alors sans nom, appartenait aux seigneurs du seul domaine existant à cette époque le long du torrent, Maxilly<sup>2</sup>.

Parmi les mas de cette commune qui peuvent retenir encore l'attention, on peut citer Bilienne (n<sup>os</sup> 181-191) près du nant de Montigny, à l'est de Petite Rive et Cessy, en 1730 *Seccy* (84-91) au nord-est de Maxilly, non loin du nant de Thorens. Revon (RS, 1878, 64) disait que ce dernier renfermait un tumulus non fouillé ; en réalité, c'est une petite éminence allongée d'origine glaciaire au sommet de laquelle se trouve à demi enfouie et brisée une pierre erratique. Le pré dit de Cessy paraît avoir été possédé par une famille noble étrangère du pays de Gex et le propriétaire, M. Jos. Viollaz, n'y a trouvé, à 0<sup>m</sup> 40, que trois briques d'origine incertaine.

**Lugrin.** — La commune de Lugrin s'étend peu après le nant de Thorens jusqu'au Maupas de Meillerie et du lac au mont Bénant. Nul ne croira que sa superficie de 1.220 hectares corresponde à celle de la villa antique. Au contraire, les nants qui la traversent, le Dreinant, *directus nantus*, et ses affluents, le nant de Vallonne qui arrose Véron, ont dû délimiter plusieurs propriétés. La superficie des terres boisées et montueuses, qui ne tardent pas à atteindre 800<sup>m</sup> d'altitude au sud et l'est, était aussi bien plus considérable que de nos jours. A l'époque romaine, ces *Saltus* offraient une barrière à toute exploitation agricole. Aussi, c'est en se rapprochant du lac que l'on retrouve

1. *Armorial*, I, 220. Remarquons en passant que la fameuse légende des *Chats parlants* relate cette union : Van GENSRP, RS, 1913, 53, 64 ; le château de Raoul de Blonay (1290) y est appelé *sien châtel de Marsilly* ; L. MENABREA, *L'Allobroge*, 1840-42, I, 97-108.

2. Voici du sud au nord, les noms des mas et leurs n<sup>os</sup> en 1730 : Marsilly, cimetière et église (216-17) ; celle-ci séparée par le chemin de Petite Rive de la Motte (101) tertre en cône tronqué, artificiel, haut d'une dizaine de mètres, presque entouré par le torrent et sur lequel devait s'élever un poste de défense. (V. sur les mottes, G. de MORTILLET, *Rev. de l'Ecole d'Anthropologie* 1895, 261 ; MARCHAND, *Bull. de la Soc. des Antiq.* 1898, 396 ; Du CANGE, art. *poypia* = motai) ; à l'ouest le *Filiolage* (213) ; au nord de la Motte, le *Fendrolion* (104) ; la Ruine (112-165) ; devant le Four (100), etc., propriété toute aux de Blonay, paraissant créée d'une pièce et ayant sur un espace restreint moulin, battoir à foulon, grange, cour, jardin, champ, prés, bois, pâturage, et un port à Tourant (41), dont le mas s'étend sur la rive droite du nant, à la limite de Lugrin.

les traces des habitations antiques du domaine de Locrius, *Locrianus*.

A la limite de Maxilly, au bord même de la voie, cad. nos 1-7, existait le cimetière de Sainte Euphemia ou de Sainte-Offenge. Sur son emplacement, on découvrit, en 1855, des murs, du béton en rudus, des tuiles et une pierre moulurée utilisée en 527 pour la rédaction de l'inscription funéraire de Brovaccus, né en 514 et appartenant à la famille d'un chef burgunde qui possédait ces terres<sup>1</sup>. Il est possible qu'il faille voir en ces restes ceux d'un ancien temple.

Un peu plus loin, à quelques mètres du débarcadère du château de Blonay<sup>2</sup> restauré, apparaît, entre la route et le lac, un bloc erratique en serpentine, à demi enfoui dans la grève et creusé de quelques cupules. Dessous sort une source ferrugineuse et dessus s'élève un oratoire dédié à saint André, culte qui peut remonter à une haute antiquité, car au village suivant de Tourronde a été trouvée une monnaie en or attribuée aux Salassi<sup>3</sup>.

La villa romaine proprement dite paraît avoir été établie à 500 m plus haut, sur le coteau, là où fut construite la chapelle du *ix<sup>e</sup>* siècle<sup>4</sup> à laquelle succéda la vieille église paroissiale qui existe encore. C'est là, près du hangar des pompes et à l'angle du cimetière qu'en creusant en 1907 un canal ou réservoir par le chemin, on déterra à plus d'un mètre des tuiles à rebord et, m'a dit, M. Alph. Lugrin, des fragments d'amphore. A l'est de cet endroit, entre les deux chemins qui mènent au chef-lieu actuel, s'allonge parallèle un crêt que couronne à l'autre extrémité une tour à demi détruite, reste de l'ancien château du Crêt.

S'il portait en 1730 le nom de Martelet dans sa partie occidentale aux nos 255-70, c'est qu'il abritait un cimetière aux cercueils de dalles. A l'autre extrémité, au lieu dit la Fruitière, on en exhuma d'autres vers 1865 en faisant un tronçon de

1. *Indic. d'antiq. suisses* 1855, 48; 1856, 5, 37; 1857, 10; DUCIS, RS, 1865, 93; REVON, *Insc.* n° 87; RS, *Sépultures burgundes*, 1908, 34; DE FORAS, *Armorial*, III, 296, art. *Lugrin : juxta antiquos muros Sanctæ Euphemiæ*, *xiv<sup>e</sup> s.* On trouva dans le même mas, mais sous le château d'Allaman, en faisant la tranchée du chemin de fer, plusieurs squelettes ayant encore quelques cheveux.

2. L'ancien château avait été fondé en 1267 par Aimon de Blonay, Wurst. n° 724-25. Voir ce que j'ai dit plus haut sur celui de Maxilly.

3. RS; 1878, 81. — D'après la légende, un de Blonay, poursuivi par des ennemis depuis Chillon (Suisse), aurait abordé avec sa monture sur cette pierre d'où le sabot de l'animal aurait fait jaillir une source. A l'orifice, on a encastré un petit fer à cheval qui se rouille au contact de l'eau et qui perpétue ainsi la tradition d'un des fers perdus; v. Ant. DESSAIX, *Légendes et traditions populaires de la Haute-Savoie*, 1857, 26, et renseignement oral des pêcheurs de l'endroit.

4. En 892 : *ad Logrino capellam l cum colonicas VI*, Reg. genev. 109; SHSR, VI, 285.

chemin et dans l'une d'elles, m'a dit encore M. Lugrin, un squelette avait près de la main une sorte de poignée en métal qui tomba en poussière. Au sud de la vieille église, dans le village qui porte ce nom, M. Levray m'a dit enfin qu'on avait trouvé des tuiles romaines au lieu dit l'Hôpital, du mas des Murailles, n° 324.

A près d'un kilomètre à l'est, entre le Dreinant et son affluent, s'étend le territoire de Valliège avec les villages de Chez-les-Nivoz et de Chez-Busset. C'était une seigneurie ayant son château et sa condemine. Elle a, elle aussi, succédé à une propriété romaine, *Valliatricus*, fondée par Vallius, l'un des possesseurs du grand domaine et qui attacha son nom à quelque construction, origine d'une petite agglomération rurale.

Le Tronc, chef-lieu de Lugrin depuis 1844 avec la nouvelle église, était également le siège d'une propriété comprise entre le Dreinant et le nant de Véron : mais son nom ne paraît pas antérieur au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, *truncus*, souche, désignant souvent, au début de la période romane, des localités situées dans le voisinage des bois. Celle-ci a pu cependant changer de nom, car on y trouve çà et là des débris de tuiles à rebord. En outre, un cimetière à dalles a été défoncé entre le chemin de l'église et la station, au lieu dit la Chenevière. On recueillit dans l'une des tombes, à 0<sup>m</sup> 80, « une boucle et un large bouton en cuivre ». A la Chenevière, en 1911, M. Fr. Jacquier découvrit, à 0<sup>m</sup> 50, une tombe plus récente ; les dalles étaient faites d'une pierre d'un gris blanchâtre, et des traces de chaux y adhéraient ; il n'y avait pas de dalle de fond<sup>1</sup>.

Au-delà du mont de Véron s'élevait, à droite de la route, à la hauteur du château Vindry, la maladière médiévale ; c'est dans ce mas, du n° 970, qu'on a encore exhumé, près du passage à niveau, des tombes en dalles<sup>2</sup>.

Le sol alors devient montueux et se couvre de châtaigniers : ce sont les bois de l'Hale et de Rix où la tradition parle d'une ville de Vallonne enfouie sous les débordements du nant de Véron. Au lieu dit Sur-les-Levray, on a pu constater en effet que, sous le gravier, existait à 0<sup>m</sup> 80 un lit de bonne terre

1. Possédée autrefois par un Pierre de Neuvecelle ; de FOMAS, *Armorial*, I, 391 ; en 1730, *Valliego*, aux n° 472-637.

2. Ces dalles, grossièrement travaillées, ont été déposées contre le mur d'une grange, en face de l'école, sur le conseil de M. Terrier, instituteur.

3. Là aussi se trouvait le cimetière de la maladière, laquelle est citée en 1262 ; GONTHER, *Acad. Salésienne*, XXII, 136.

reposant sur le tuf argileux. Au sud se développe le village de Véron, pour Vers Hons<sup>1</sup>. Au bord du torrent, au lieu dit les Tholannes, M. J. M. Curdy défonça en 1916, à 0<sup>m</sup> 70, cinq tombes à dalles, sans objet<sup>2</sup>.

**Meillerie.** — Après le bois du Rix, tout domaine utile cessait pour faire place à de sauvages solitudes troublées par le bruit continu des torrents. Il n'y avait de vie que sur la voie dont les voyageurs franchissaient, non sans crainte, les dangereux passages. Au début du moyen âge, Meillerie avait quelques habitants qui vivaient de la pêche et, comme son nom l'indique, de la culture du mil<sup>3</sup>. Cependant des lieux dits comme à l'Oche et au Murat, nos 3721-26, près du lac et le long du petit torrent de la Chapelle, pourraient nous rappeler le souvenir de quelque habitation et de vestiges antérieurs à l'établissement des moines de Montjoux. Il est possible même que les pâturages de Corgnens, situés à l'est de la montagne de Mémise et d'où l'on accède assez facilement de Meillerie et du Locon, doivent leur nom à une villa romaine *Curonia* dont l'emplacement serait à chercher vers Meillerie même. Dans ce cas, si l'emploi de l'article n'obligeait pas d'expliquer le nom du Locon par un nom commun, Lucco aurait été le fondateur du dernier village<sup>4</sup>.

**Saint-Gingolph.** — Nous ignorons le nom antique de la villa à laquelle saint Gingolph a substitué le sien. Au début du xiv<sup>e</sup> siècle, ses limites s'étendaient du nant du Locon jusqu'au près de l'Eydier, *aquarius* ? du Bouveret (Suisse). Il est probable cependant qu'à l'époque romaine, la *Morga*, plus tard

1. Rix est cité en 1363; de FORAS, *Armorial* I, 386: Hons. en 1307; RS, 1897, 163; en 1730, mas *Donc*. Rix, pat. *ri*, f. racine; RS, 1918, 139.

2. *L'Acad. Chablaisienne*, 1907, XXI, ix, mentionne la trouvaille à Lugrin, sans autre indication, de plusieurs monnaies romaines, dont une de Decius, de l'an 250. — Vers 1844, trouvaille au lieu dit Gatebou, à l'ouest de la station, en démolissant un vieux mur, d'une toupine pleine d'argent protégée par des carrons, probablement non antique.

3. *Miliareta*, lieux où l'on trouve du mil, plante dont la culture était répandue chez les Gallo-Romains; *Melereia*, 1154, SHAG, II, doc. p. 35; *Melereya* 1191, id., 48; *Mellerea* 1374, BRUCHET, *Ripaille*, 295; *Melleriaz* 1651, *Mellieriaz*, id., Arch. dép. E, 183. *Millière*. xviii<sup>e</sup> s.; *Meilleire*, 1730; il existe encore un mas de la Millière. Meillerie ne fut détaché de Thollon comme commune qu'en 1860, grâce à l'activité du maire, M. H. Julliard.

4. Plutôt donc que Lucco (RS, 1914, 73), un dérivé du germ. *luk*, serrure, en parlant d'une localité fermant un passage; cp. all. *Schloss*. serrure et château-fort. Le Locon, à trois kilomètres de Meillerie et à la limite communale, défendait en effet la route du lac et aussi le sentier qui grimpait à Thollon par la forêt de La Joux. Le Locon était aussi un château à Saint-Cergues et un mas à Amancy. Sur les formes anciennes, v. *plus haut*. *Curonius* est cité dans le *Supplément* de Holder.

*Morgia*, la Morge, la limitait à l'est dans les mêmes conditions que passe aujourd'hui la frontière politique ; mais il n'en faudrait point conclure que le territoire des Allobroges et de la cité de Vienne ne s'étendait point jusqu'au Rhône et jusqu'à Port Vallais. En tout cas, cette propriété était certainement d'origine ancienne ; car, bien que l'église ne soit citée qu'en 1153, à proximité d'elle et au nord ont été trouvés en 1885, lors de l'établissement de la voie ferrée, deux tombeaux avec deux oboles de Louis le Débonnaire<sup>1</sup>, ce qui les date du ix<sup>e</sup> siècle. Sur la partie suisse, existait aussi un vieux cimetière, le Martelay et, en haut de la chapelle du château de Riedmatten, sur la vieille route, on découvrit un tombeau en dalles de grès.

**Champange.** — Pour accéder au plateau qui s'élève au-dessus des pentes à une altitude qui, de l'ouest à l'est, va en progressant de 700 à 900 mètres et plus, on pouvait, en s'éloignant de la Drance, gagner, par Marin, Champange.

Campenus serait le gentilece restitué à qui Champange, par *Campenicus*, doit son nom<sup>2</sup>. Les limites de cette villa, bien indiquées au sud par le Maravant<sup>3</sup>, ne pouvaient être constituées à l'ouest, au nord et à l'est que par des rippes ou broussailles plus ou moins transformées en pâturages communaux, par une pierre erratique, la Bennaz, et par le vieux chemin de Saint-Paul.

Quand on sort du village par le nord, deux chemins se présentent, allant tous deux à Publier, en s'écartant l'un de l'autre. Dans l'angle, un mas porte le nom de *Sous-la-Veilla*, au n° 2492..., suivi de celui des *Noirs Caioux* 2575-92. C'est près de là qu'on trouva, à 1<sup>m</sup> 50 de profondeur, un cimetière de vingt tombes en dalles du ix<sup>e</sup> siècle, car aucun objet, paraît-il, n'accompagnait les morts. Plus bas, à la limite de Publier, au

1. RS, 1885, 186, Noter, à l'ouest de l'église, le mas des Ouches. Sur le sens du mot *ouche*, *ouché* v. RS., 2<sup>e</sup> trim. 1919.

2. D'après l'hypothèse conditionnelle de M. Muret, appuyée sur la prononciation patoise (o. c. *Romania*, XXXVII, 414). Cette commune fut détachée de Larringe après 1730. Champange est aussi un lieu dit de Flumet (Savoie).

3. Depuis, au moyen âge, les sires de Fétérne s'attribuèrent pour la possession du moulin de la Gerbaz une portion de la rive droite très en pente et large de 150<sup>m</sup> ; puis, du côté de Chullien, un petit territoire irrégulier en forme de corne, d'où en 1730 la Cornallaz (Champange) et la Cournelle (Marin). Au-dessus de la Gerbaz, une des limites était indiquée en 1306 par une petite croix, *crucicula*, d'où *Petram Cursillie* (RS, 1897. 163) ; en 1730 *Curseille*, *Croselie* et *Croisille*, n° 4037-81. Gerbaz, anc. h. all. *garba*, lat. *gerba*, *gerbus*, employé d'abord comme adj. avec *terra* (H. P. M. I. 53) ; employé ensuite seul pour désigner un pré ou un pâturage ; il se confond aussi avec *herba* : en 812, il désigna un lieu dit : *locus ubi nominatur ad gerba* (id., 31). Même nom à Seytroux en 1235, Acad. de Savoie XI, 278.



mas de la Baraque (2782), près de la Bennaz, au lieu dit Bosse-naille, le sol révèle encore les traces d'un long et large mur décrivant, dit Revon<sup>1</sup> qui l'a vu, une sorte de trapèze enfermant, non pas un camp romain, mais plutôt un *castellum* allobroge bien placé pour surveiller, d'une part, le gué de la Drance distant à vol d'oiseau de trois kilomètres, de l'autre, les chemins qui montaient des vallées ou celui qui descendait du grand plateau. On déterra, près de ce rempart des tuiles à rebord et des outils de forge<sup>2</sup>. Presqu'en face du petit cimetière, mais à l'ouest du chemin de gauche de Publier, en se rapprochant de celui de Champagne à Marin, au lieu dit le clos de la Courte Pose, on découvrit, il y a plus d'un demi-siècle, « un beau mur épais de 1<sup>m</sup> 70, dit Revon, en petit appareil romain cimenté. Il est long d'environ 25<sup>m</sup> et coupé à angle droit par deux autres, laissant entre eux une cour carrée de 10<sup>m</sup>... pleine de tuiles à rebord ». » Faut-il voir en ces restes ceux de l'antique villa de Campenus ou d'une autre propriété inconnue<sup>3</sup> ? Dans ce dernier cas, Campenicus aurait succédé au village actuel. En effet, si celui-ci n'a pas livré, à ma connaissance, des débris romains, on découvrit vers 1889, dans la propriété Amb. Boujon, au lieu dit Derrière les Cheneviers, c'est-à-dire au sud du village et à 30 mètres environ à l'est de la route de Féternes, près de l'oratoire de saint Urbain, un cimetière de huit tombes contenant des couteaux et des haches, ce qui le ferait peut-être dater des VI-VII<sup>e</sup> siècles. Enfin, dans une sablière du mas de Chaudaille<sup>4</sup> qui, avec celui de la Place (3872-97), longe à l'est la route de Féterne, on trouva en 1892, à un mètre de profondeur, huit à dix kilos de petits bronzes argentés contenus dans une amphore de 0<sup>m</sup> 50 et de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle. Comme la dernière monnaie étudiée par M. A. Duplan était de Maximien Hercule, on pourrait dater son enfouissement du temps où les Bagaudes révoltés terrorisaient le pays.

1. RS, 1878, 78. Les gens y voient les restes d'une villa appelée aussi Carpentin, d'après L. Jacquot, *Pierres à cupules*, o. c. p. 461-463; v. Bull. de la Soc. préhist. de Fr. 1908. V, 220.

2. Dans le parler paysan, outils de forge = instruments en fer.

3. RS, 1878, 79. Les habitants y voient un ancien château.

4. Le Tarpigny, nom d'une terre voisine, s'explique, non par *Talpiniacus*, mais par *talpinarium*, endroit où il y a des taupes. Il faut se rappeler, en effet, que dans la notation des mas cadastraux, un nom commun est précédé de l'article et de la préposition à, un nom propre de la préposition en. *Talpiniacus*, issu d'un nom commun, est cité dans le supplément d'Holder; cp. Taupignac (Charente-Inférieure).

5. En 1730. *champ d'Allie*. Renseignements fournis par l'inventeur, M. Macherel, qui perdit l'amphore en route, et vendit les autres monnaies à Marseille; v. Académie Chablaisienne, 1893, p. x.

A Campenicus se rattachait la villa secondaire *Marinianicus*, de Marinianus <sup>1</sup>, Marninge, aujourd'hui Saint-Martin. Sa limite sud ne pouvait être que le nant de Maravant ; à l'ouest, elle passait vaguement à travers des bois, comme l'indique le mas de *Bruet*, un ancien *brogilum*, et était connue en 1306 <sup>2</sup>.

**Larringe.** — A Champange succède à l'est la commune de Larringe. A l'époque romaine, c'était le domaine de Punius, d'où *Puniacus*, Pugny, dont le nom est resté à une ferme et à quelques maisons, au sud du château. Ses limites, peu précises à l'ouest, étaient marquées des autres côtés par une ligne discontinue de communs forestiers et constituées au nord par un petit bois de sapins et de fayards et par le vieux chemin qui suit le rebord du plateau ; à l'est, par la grande forêt du Ramble et de Vérossier, dont une partie, le Bruet, rappelle encore au n° 1335 le bois réservé à la chasse du propriétaire romain, puis du seigneur ; au sud encore par une zone de bois qui allait rejoindre en arc de cercle le Maravant <sup>3</sup>. Les bâtiments mêmes de la villa s'élevaient à l'est de Pugny et du château et à quelques mètres de celui-ci, aux lieux dits la Perrouse (nos 235-36, 252) et en Ville Morte (n° 91). Là, sous un sol inégal et couvert de murgers, étaient enfouies, jusqu'à deux mètres de profondeur, des constructions formant des chambres avec pavimentum, au milieu d'un amas de tuiles courbes et à rebord. Une monnaie romaine aurait même été recueillie dans les fouilles de la chapelle. Au sud-ouest, à une vingtaine de mètres en contrebas du renflement où se dresse le château, une source fournissait une eau bienfaisante et intarissable. Alt. de Larringe, 802<sup>m</sup> ; du crêt, 809<sup>m</sup>.

Quand les propriétaires modernes, MM. Lavanchy, firent leurs travaux autour du manoir dont ils comblèrent les fossés en 1886-87, ils découvrirent du côté sud plus de quatre-vingts tombes à grandes dalles ; plusieurs étaient adossées à la

1. Muret, o. c., 404 : ou encore de Matrinianius, Maternianus, Marronianus. Il est probable que des liens de parenté unissaient les deux familles romaines de Marin et de Marninge. En 1730, *Merninge* avec le crêt des Merninges, n° 4206...

2. *Ab ipsa petra (Cursillie) tendendo per inter villas Champengii et Marningii usque ad petram que est junctura duorum publicarum viarum de Chossalles...* RS, 1897, 163.

3. Outre le Bruet, les mas boisés étaient ainsi appelés en 1730 : *Devense, défensa (silva)*, bois réservé ; cp. à Marin, Divence, n° 1781 ; sur *devin, devant*, RS, 1910, 194 ; *Peysse épicea*, sapin, avec le champ Pessin ; *Vérossier, de viroscia*, aune vert, RS, 1915, 97 ; *Verosy*, 1730 ; Ramble, spat. *ramblö, ramulus* ; Biolle, *betulla*, bouleau.

muraille même, les têtes tournées vers le midi<sup>1</sup>. J'ai mesuré l'une de ces pierres; d'un poids énorme, elle était longue de 2<sup>m</sup> 40, large de 0<sup>m</sup> 80 et épaisse de 0<sup>m</sup> 20. D'après M. H. Colliard, de Larringe, aucun objet n'aurait été trouvé dans les tombeaux qui, ainsi, ne seraient pas antérieurs au début du ix<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Une villa secondaire fut fondée sur le domaine de Punius par un Punius Latrianici<sup>3</sup>: c'est *Latrianicum*; je n'y connais aucun reste antique; c'est elle qui a donné, grâce au château, son nom à la commune<sup>4</sup>. Une autre, *Severianicum*, de Severianus, Severinge<sup>5</sup>, est située au sud de Larringe, mais au-delà du Maravant. Ce dernier fait, contraire à mon hypothèse des limites naturelles, entraîne cette conséquence qu'il faudrait plutôt rattacher cette propriété au domaine de Thoiry (v. *Féterne*).

A l'est du château, dans un mas contigu à celui d'En Ville Morte, appelé En Sery, et dans lequel une source a été captée par une société éviannaise, ont été faites quelques trouvailles. C'est ainsi qu'au lieu dit Aux Communs, près de la grosse pierre du Carset, à la croisée des chemins qui, après Chez Crosson, se dirigent vers le château et vers Larringe, M. Grivel a déterré deux haches en fer qui gisaient sous un chêne à 1<sup>m</sup> 50.

Au nord du vieux chemin-limite de Saint-Paul qui sépare Larringe de Publier et d'Evian existent, sur chacune de ces deux communes, deux petits villages dits Sionnex<sup>6</sup>, mais au second desquels les gens du pays donnent maintenant plutôt le nom de Chez Grivel. A l'époque gallo-romaine, ils paraissent avoir appartenu à un territoire appelé *Sedunellus*<sup>6</sup>, par suite

1. V. encore L. E. PICCARD, *Note sur le château de Larringe*, Acad. Chablaisienne, 1907. xxi, 124-5; doc. I. L'auteur compare ces tombes à celles de Very (Yvoire); mais celles-ci paraissent dater du viii<sup>e</sup> siècle, d'après leur mobilier.

2. La charte de 892 du comte Manassès cite Larringe sans parler de chapelle: *Ad Ladrinio, colonica I*, SHSR, vi, 285 et Reg. genev. 109. La construction de la partie méridionale du castrum paraît donc antérieure à l'enfouissement de ces tombes, dont on pourrait avancer la date jusqu'au début du x<sup>e</sup> siècle.

3. Muret, o. c. p. 402. Si Larringe a donné son nom au château, c'est qu'évidemment le seigneur constructeur possédait également Pugny, son territoire ne formant, avec le précédent, qu'un seul domaine et cette union paraît antérieure à 892.

4. Ecrit en 1730 avec les variantes: *Cheverenge, Chevringe, Cheverinche, Ceverenje, Severenge, Severanche, Servinge, Servenge, Severenche*, aux n<sup>os</sup> 1792, 1807, 4926, etc. — La commune de Larringe présente plusieurs noms de terres féodales. Avressy, Compeys, Essy ou Sciez, Morny, Ripaille. En particulier, celui de *Sery, Cheri*, n'est autre que le nom ancien des seigneurs de Saint-Paul.

5. En 1730, *Chonnex, Choaneix, Chaunex, Chonneix*; on voit ici qu'en patois s initial se prononce *ch*: cp. *Cheveringe*, pour *Severinge*.

6. Plus tard, *Sedunitum*, de *Sedunum*, nom qui s'appliquait fréquemment dans la Sapaudia à une montagne moyenne voisine d'une autre plus élevée, de là Sion, nom de hauteurs près du Salève.

de sa situation sur le rebord déclive du plateau. M. Grivel m'a appris qu'il y a environ quatre-vingts ans, près du village qui porte son nom, c'est-à-dire au sud-ouest de Sionnex-sur-Evian, on découvrit, à cent mètres au sud d'un petit crêt et à 1<sup>m</sup> 20 de profondeur, des murs avoisinant un bloc erratique, une meule et des débris de forge ou scories. Plus loin, à 800<sup>m</sup> environ et au bord du nant de Sionnex, mais de l'autre côté du chemin, au lieu dit En Chéry, quand on défricha un bois de fayards, on découvrit aussi les murs d'une maison avec des tuiles romaines et un trou plein de chaux grasse encore utilisable.

Enfin notons qu'à la limite ouest, vers Champange, près du petit chemin de Larringe à Marninge, sur le crêt dit A l'Ore<sup>1</sup> on déterra des tombes à dalles, sans mobilier, sépulture de la famille libre qui cultivait au ix<sup>e</sup> siècle la *colonica* d'où est sorti le village de Chez Desbois, en 1730 au clos Chez Dubois.

Si maintenant nous reprenons la suite du vieux chemin de Saint-Paul, nous arrivons, en côtoyant les bois de Chéry (Larringe), près de Saint-Thomas, de cette commune, mais qui, à l'époque romaine, était une villa probablement à gentilice, c'est-à-dire indépendante, dont le saint cache le nom et qui continuait à l'est le petit territoire de Sedunellus. Ses limites sont bien marquées par les bois de Sionnex, le nant d'Enfer et le vieux chemin qui paraît avoir servi de limite, étant public, entre les domaines. La demeure antique s'élevait dans un champ situé à l'ouest et au dessus de l'école, et voisin, par le sud-est, d'un gros bloc à cupules dit pierre du Cretolet; il renferme encore des murs et des débris de tuiles à rebord et de poteries. A quelques mètres au nord se trouve le mas du Laoussé (n° 702) avec sa petite mare; on y exploite une gravière et l'on y a défoncé à 0<sup>m</sup> 50, en 1902-1907, une demi douzaine de tombes dallées en gneiss contigües et à plusieurs squelettes dont l'un avait à son côté un coutelas du viii<sup>e</sup> siècle. Une dalle debout marquait l'emplacement d'une des sépultures<sup>2</sup>. On en a rencontré d'autres à Saint-Thomas même et près d'une ancienne chapelle située entre le village et le bois du Feu, *fagum*.

1. En 1730, à l'Horâ, où existait un moulin, = brise, orage, lat. *aura*, v. fr. *ore*, ital. *ora*.

2. Rens. de M. Am. Magnin; v. *Académie Chablaisienne*, 1903, XVII, xxiv; L. JACQUOT, o. c. 459; L. JACQUOT, D<sup>r</sup> LOCHON, *La Tombe de Saint Thomas*, (Bull. Soc. préhist. de Fr. 1912, IX, 574-79). Laoussé. en 1730 *Lausy*, de *lacuscellus* (MURER, *Archiv. suisses des traditions populaires*, XI, 1907, 17); cp. à Thollon, Le Hucel; en 1730, *Lauchy*, *Lauchay* avec son moulin.

Plus loin, entre les nants d'Enfer et de Forchex ou du Flon, apparaissait une autre petite propriété *Cumeliacus*, de Cume-lius, Cumilly, qui n'a laissé d'elle qu'un nom et quelques sub-tructions <sup>1</sup>.

**Saint-Paul.** — Au delà du Flon, des bois de Larringes et du cours supérieur du Maravant s'étend une commune de 1445 hect., Saint-Paul, autrefois *Ciriacus* <sup>2</sup>, à 836<sup>m</sup> d'altitude.

Les limites occidentales de la villa n'ont pas dû varier, non plus que la zone de bois qui l'encerclait de toutes parts et que les défrichements ont diminuée ; mais il n'est resté d'elle aucun document archéologique. Seulement, au sud de l'église, près de l'hôtel Thiollay, vers le Fou, *jagum*, on déterra vers 1875 des tombes en dalles et en grandes tuiles plates renfermant un ou plusieurs squelettes avec des épées « et des restes d'épaulettes », c'est-à-dire des boucles de ceinturons à larges plaques ; c'est le mobilier du VIII<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>.

Parmi les localités qui l'avoisinent, mentionnons Poise, cité au XIII<sup>e</sup> siècle, qui doit son nom à une source, aujourd'hui fontaine communale, n° 475, *putea* <sup>4</sup> ; Praubert, *pratum bellum* <sup>5</sup>, et, à 1 k. 200<sup>m</sup> au sud, Les Engels, diminutif probable d'un plus ancien Essinge <sup>6</sup>, qui remonterait ainsi à *Essianicum*, propriété fondé par Essianus <sup>7</sup>.

1. En 1237, *Cumiliaco* (Ac. Salés. XXII, 173) ; en 1730, *Cumily* n° 1094 (Larringe). A ce nom cp. Cumillon, cité en 1450, *Acad. Salésienne* 1895. XVIII. Amas de pierres situés dans deux petits bois de chênes, près de chacune des deux fermes qui constituent maintenant tout Cumilly et provenant de deux constructions médiévales ; tradition d'un ancien couvent ; mais nul souvenir de tuiles à rebord.

2. In villa *Ciriel*, *Ciries*, XI<sup>e</sup> siècle, SHAG, I, 144, 154. Un prieuré y existait av. 1180, Ac. Salés. XXII, 167 (A. de FORAS, *Cartul. de Saint Paul*). Le nom ancien se retrouve peut-être dans pat. *Sery*, *Chery*, mas à Larringe, cp. dans l'Ain, le fief de *Ciriez* (Cerdon), Ed. PHILIPON, *Dic. topogr.* 116 et, en Italie, *Ciriaco*, 1159, *Hist. patr. monum.*, VI, c. 566 (*Chart. II*).

3. Découverte simplement mentionnée dans *Acad. Chablaisienne*, 1903, XVII, XXIX.

4. Cp. ital. *pozza*, mare, fosse ; cette fontaine, *lo laviour*, 1237, appartient au village avec le chemin y accédant ; en 1222, *Poises* (A. de FORAS, o.c. Ac. Salés. XXII, 167, 173).

5. En pat. *Probel*, *Probey*, *Acad. Salés.* VIII, 88, n° 3.

6. En 1730, *Les Ingers* ; au XV<sup>e</sup> siècle *Yssingel*, J. MERCIER, *Hist. de l'abb. d'Abondance*, *Acad. Salés.* VIII, 146, n. ; cp. cependant Les Essinges (Suisse) « appellatif dérivé du v. \* *exsanicare*, anc. fr. *essengier*, rouir » MURET, o. c., 386 ; mais c'est la première fois que je rencontre ce mot en Haute-Savoie. On cultivait autrefois dans ce village, le chanvre, mais pas plus qu'ailleurs ; nulle trouvaille d'objets antiques.

7. Au nord de l'église de Saint-Paul, entre les deux branches du nant de Montigny existent les ruines quadrangulaires avec fossés du château de Blonay, fondé en 1216. Cette famille, d'origine étrangère (v. plus haut) possédait au chef lieu une maison appelé en 1730 Le Banc du Droit. n° 643. — *L'Inv. de l'abbaye d'Aulps* (n° 912, 989) mentionne entre Saint-Paul et Chez Bouchet un petit territoire appelé *Gilbennaz* ou *Girbenaz*, fém. du nom franc *Gair* — *Gibernus*.

**Thollon.** — Au début du moyen âge, Saint-Paul était séparé de Thollon par des parages boisés qui furent peu à peu convertis en pâturages et en prés par les communiers de Maxilly et de Lugrin qui y accédaient par le chemin de Somman. On ignore jusqu'à quel point avait été poussé le défrichement à l'époque romaine ; car de la fin du iv<sup>e</sup> siècle à l'hospitalisation des Burgundes, au milieu du v<sup>e</sup>, bien des terres productives, laissées dans l'abandon, étaient redevenues incultes. Il est probable toutefois que le chemin de Ciriacus se continuait, sur l'étroit, mais facile plateau, jusqu'à *Tullo*, Thollon, à 922<sup>m</sup> d'altitude.

On pourrait donc rattacher cette villa secondaire à Saint-Paul, bien que s'étende, entre les territoires des deux communes, celui de Lugrin qui comprend, au nord-est du mont Bénant et sur le chemin du col de Creusaz, Lain, village d'une origine peut-être antique. Mais, étant donné, d'une part, qu'avant 1860 la limite de Thollon empruntait le cours supérieur du nant des Moulins, en 1730 de Mesalière<sup>1</sup>, et, en côtoyant le rebord nord du plateau, finissait au Mauvais Pas de Meillerie ; de l'autre, ce que j'ai dit de Corgnens, pat. *Corgnin*, on pourrait aussi rattacher Tullo à cette villa Curonia dont l'emplacement serait à chercher entre Thollon et Meillerie ou à Meillerie même. Thollon<sup>2</sup> est en effet relié à la route 5 par le vieux chemin encaissé des Combes et à Meillerie et au Locon par ceux du Leucel et de La Joux. Malheureusement, sans parler de certains ossements de pestiférés en terre nue du mamelon de la Chapelle, cad. 96-131, la tradition ne mentionne rien d'antique, sauf le souvenir d'un village détruit entre l'église et Nouy, au xviii<sup>e</sup> siècle le Noyer, au lieu dit à l'Ouche où un habitant découvrit avec étonnement, à 1<sup>m</sup> 50, du bois brûlé. Ce qui paraît prouver cependant que ce pays était habité, même à une époque antérieure aux Romains, c'est le nom, peut-être allobroge ou ligure, de la montagne de Mémise<sup>3</sup>, *Mimësia*, dont la masse énorme, au sommet de 1682<sup>m</sup> d'alti-

1. A l'ouest du village de chez Cachat ; au xiv<sup>e</sup> siècle nant, d'après de FORAS, (o. c. II, 156, de *Metalcria* ; mais la mappe de 1730 paraît bien porter *Mesalière*, rappelant peut-être quelque léproserie ou mésellerie, de *misellus*.

2. Formes anciennes : *Tholuns* 1191, SHAG, II, doc. 48 ; *Tolon* 1206, *Acad. Chabl.* XIX, 7 ; *Tolon*, 1234, *Ac. Salés.* o. c. XXII, 171. L'église, cad. 638, dépendait du monastère du Mont Joux. Il y avait aussi un château au n° 627. GONTHIER, Annuaire de la Haute-Savoie 1901, *Dict. des Communes*, note chez les Vesins et au Bouloz l'existence d'une fontaine pour maux d'yeux.

3. Au xiv<sup>e</sup> siècle *Vimiesiz*, GONTHIER o. c. = *Mimiesiz*. Pour la racine du mot, cp. Mimate, Mende. Le suflix *esia* est préromain.

tude, domine le petit plateau de Thollon et les pentes verdoyantes qui descendent, rapides, jusqu'au Léman. Ses plantureux alpages du sud-est étaient utilisés au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle ; mais il est probable qu'ils l'étaient déjà bien avant.

Trois communes, Bernex, Vinzier, Féternes, s'étendent encore sur le plateau qui, après s'être élevé de 700 à 1000<sup>m</sup>, de l'ouest à l'est, s'abaisse brusquement sur la Drance et sur l'Ugine<sup>1</sup>, son affluent. Elles doivent, elles aussi, leur origine à des propriétés gallo-romaines ; mais celles-ci, sauf Féterne, n'ont, malgré mes recherches, rien laissé d'elles que leur nom. Protégées contre le vent du nord par cette grande forêt allant du Maravant au mont Bénant par le sud de Larringe et des Engels et qui a été peu à peu éclaircie et morcelée par des défrichements qui ont donné naissance à une douzaine de petits villages au nom d'homme moderne précédé de *chez*, elles étaient bornées, au sud, par la rive des deux torrents, rive encaissée, couverte de broussailles, entaillée par des combes ou ravins à nants. Sur ce sol alors pauvre et ingrat, aux communications réduites, les gens de ces humbles villas vivaient surtout du produit de leurs troupeaux. Seule, à l'ouest, Féterne, mieux exposée, posséda, au moyen âge, quelques vignobles. Après la Révolution, de meilleures voies de communication et surtout le travail libre ont rendu le pays plus fertile et plus prospère.

Entre le mont Benant, l'Ugine et les bois de Saint-Paul, dont une zone s'étendait, plus épaisse et plus large, jusqu'au torrent, à la limite sud-ouest de Vinzier, il y avait place pour un ou deux domaines. Le nom d'un seul est peut-être à retenir, c'est celui de Chouin<sup>2</sup>, qui s'explique par Caunius ou par Caudianus, de Cadius. Situé au sud de la Beunaz<sup>3</sup>, sur Saint-Paul, et de Benant, sur Bernex, il vit son territoire partagé entre les deux paroisses. Notons aussi en passant, entre les

1. En 1324, *usque ad aquam de Ugina*, SHAG, XIII, charte VI ; pat. *Ujhena, Uxena*. D'après H. JACCARD, *Toponymie*, SHSR VII, 482, ce mot est un dérivé d'*alveus*, auge, b. lat. *augia*, bassin.

2. Cp dans l'Ain, Choin, c. de La Peyrouse. En 1730, cad. n° 813-67 (Saint-Paul) ; 747-64 et 859 avec les granges de Chouin (Bernex).

3. Borne se dit en sav. *bonnd*, ici *beund*, de *bodina* ; en 1730, *Bounax*. Benant, avec le mont du même nom s'expliquerait par un dérivé *bodinincus*. Ce dernier village était, au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> s., le siège d'une seigneurie (DE FORAS, o. c., *Acad. Salés.*, XXII, 173.) Quant au nom du mont César, qui évoque aux gens du pays un passage de légions impériales, il faut y voir, comme me l'a fait remarquer M. le curé de Bernex, un dérivé de *casa*, chaumière, soit *casale* ; cp. en 1730 les mas avoisinants de *Seso* et de *Seijax*.

Bouchet et les Faverges, le nom du mas de Coumiège<sup>1</sup>, sur l'Ugine (Saint-Paul).

**Bernex.** — Trossy est le village le plus ancien de la commune de Bernex, car il représente un gentilice gallo-romain, Troccius, d'où *Trocciacus*<sup>2</sup> ; puis le grand domaine donna naissance à celui de *Brenacus*, fondé par un Troccius Brenus ou Brinnus, Bernex, dont l'église, devint celle de la paroisse<sup>3</sup>.

Au delà et le long de l'Ugine, une petite propriété indépendante exploitait les pâturages des Trables : *Lossiliacus*, Luxillier, de Lossilius, dérivé probable de Lossius<sup>4</sup>. Un pont unissait la rive droite au territoire d'Outre Ugine, en 1730 *Utrigine*, et c'est par ce pont que passait le sentier qui, suivant la rive gauche, pouvait gagner le col de Morgin, à la limite des Nantuates, par Chevenoz, Vacheresse et la vallée d'Abondance.

**Vinzier.** — La commune de Vinzier, dont la paroisse (alt. de l'église, 915<sup>m</sup>) est de création tardive, étant filleule de Chevenoz, est bornée au sud par la Drance et l'Ugine et des autres côtés par des parties boisées autrefois plus étendues. Vindius y fonda *Vindiacus*, villa dont il ne reste aucun souvenir<sup>5</sup>.

L'*Inventaire de l'Abbaye d'Aulps* dressé au XVIII<sup>e</sup> siècle et publié par l'abbé Gonthier, mentionne certaines possessions sises rièr la paroisse de Machingier et cite, entre autres biens fonds, au XIII<sup>e</sup> siècle, un pré appelé le pré commun, sis au même lieu. Ce pré avait déjà été cité comme existant à Vinzier avec Noaire. Or Noaire, pat. *Nuair*, de *nucaria*, désigne actuellement encore un pré situé au sud et en dessous de l'église. Là se trouvaient donc et le pré commun et le lieu appelé Machingier<sup>6</sup>. Je crois, en conséquence, avec l'auteur,

1. Pat. et en 1730, *Comiège*, à la cure de Saint-Paul, *commediaticus*, terrain cultivé par un métayer qui garde pour lui la moitié du revenu ; cp. Miègemont (Corrèze) expliqué en 943 par *medianus mons* dans le Cartulaire de Beaulieu.

2. En 1730 aussi *Torssy*. Même nom au Lyaud, *Torssier* 1309, SHAG, XV, p. 42.

3. Consacrée à saint Ours et citée à la fin du XI<sup>e</sup> s., SHAG, I, 144, 153. Dans mon inventaire des *Sépultures burgundes*, R. S., 1898, 34, j'ai attribué à notre Bernex un cimetière barbare qui appartient à Bernex (Genève), en 1000, *Brenacius*. — Tradition inacceptable d'une ancienne église à Malpasset, au pied de la Dent d'Oche.

4. Aujourd'hui Chez les Racles ; en 1208 de *Lusiliaco*, GUICHENON, *Hist. Génér.* Pr. p. 50 ; XIV-XV<sup>e</sup> s. *Lussylie*, *Lussilier*. (*Nécrol. de Sainte-Marie d'Abondance*. *Hist. patriæ monum.*, Script., III, col. 345, 408.) Le *Reg. genevois*, n° 507, a identifié à tort ce nom de lieu avec Luissel (Thonon).

5. En 1534, *Vinsye*. Acad. *Chablais*, 1907, XXI, 181 ; 1730, *Vinzier* : pat. *Vingy*. — Tradition d'un cimetière marqué jadis par une croix, à 400<sup>m</sup> environ au nord de l'église, à la limite de Saint-Paul, au lieu dit en 1730 les *Luoppies*.

6. *Inv.* n° 911, 990, 993 et renseignements de M. Christin, maire.



que le scribe a écrit par erreur paroisse de Machingier au lieu de paroisse de Vinzier. Mais quelle est l'origine de ce lieu dit, effacé de la mémoire depuis longtemps ? Il ne s'agit pas ici d'un bien seigneurial, Massingy étant le nom d'une commune située bien loin de là, près de Rumilly. Il est possible donc qu'il représente une villa *Maximiacus* disparue. Mais il faudrait alors en situer l'emplacement à quelque distance de Vinzier, son territoire ayant pu comprendre, le long de l'Ugine et de la Drance, Mairoux <sup>1</sup>, Chez les Girards et Chaux, le lieu dit en rappelant l'existence, à cause de terres situées à sa limite extrême <sup>2</sup>. Toutefois aucun autre document ne fait mention du nom de Massingy.

**Féterne.** — Le territoire qui s'appelle aujourd'hui commune de Féterne est généralement borné par la Drance, le Maravant <sup>3</sup> et, à l'est, par une zone de bois qui la sépare de Larringe et de Vinzier. Son étendue de 1431 hect. renferme plusieurs villages, anciennes propriétés d'origine romaine, qui ont été peu à peu soumis à la souveraineté des puissants seigneurs de Féterne <sup>4</sup>. C'est par suite de leurs acquisitions successives que la limite communale franchit actuellement le Maravant au nord du moulin de la Gerbaz et, comme je l'ai dit plus haut, qu'elle dessine dans la commune de Marin une petite enclave en forme de corne, d'où le nom de Cornallaz, en 1730 *Cournelle* <sup>5</sup> ; qu'au sud elle suit, sur tout son parcours, la rive gauche de la Drance, qu'elle dépasse enfin, à l'est, le point culminant de plus de 900<sup>m</sup> dit Champilliant <sup>6</sup>, laissant à Vinzier les marais d'où sort la Neyrève, *nigra aqua* et, à Féterne, la partie inférieure du chemin qui descend de Véringe ou de la Plantaz à la Drance.

Quelles sont les propriétés qui ont pu exister dans cette commune à l'époque romaine ? Tout d'abord, notons que le

1. Peut-être d'un nom d'homme germanique, Meroldus. En 1447, *Merouç*, *Meyroux* ; GONTHER, *Dict. des Communes*, annuaire de 1905, 199) ; en 1730, *Meiraux*. Chaux s'explique par *Calmis*, sorte de pâturage.

2. Machingier = Massingy ; dans le patois local, *ss* se prononce *ch*, comme essert, *échert*. Sur l'origine du nom de mas la Fin de Thoiry, v. *Féterne*.

3. Voir les limites dans la charte de 1306, RS, 1897, 163, vers Champagne.

4. La partie sud-ouest de la commune avait déjà été habitée par les néolithiques qui y ont laissé des blocs à cupules ; L. Revon, *La Haute-Savoie av. les Romains*, RS, 1878, 86.

5. *Inv. d'Aulps*, n° 1893, en 1355, *la fin de la Collonnella* ; ce petit territoire paraît avoir été constitué en un fief pour la famille noble de ce nom ; v. *Armorial*, II, 137.

6. En 1730, *champ Pylien*, n° 4054.

premier château médiéval et la vieille église : s'élevaient à l'extrémité sud-ouest, dans un site mieux exposé et même favorable à la culture de la vigne. Le village a évidemment dû succéder à une villa. En effet, un propriétaire, M. L. Bochaton, ayant fait dans ses vignes de Château-Vieux un profond minage, découvrit des murs et des tuiles à rebord. Au-dessus de cette vigne, existe une butte à laquelle mène la rue centrale et où se dressait ce premier manoir : elle porte le nom de Tournette et l'on y jouit d'une belle vue sur la campagne de Thonon. Dans ses environs immédiats ont été mis au jour des restes antiques. C'est ainsi que furent découverts par M. Fr. Rolland, au lieu dit le Bugnon, point d'origine d'une source, un conduit en plomb probablement romain et un bachal médiéval en bois de châtaignier ; et, par M. Trabichet, un aqueduc en tuiles à rebord gisant dans le sable à deux mètres de profondeur. Au bas de l'éminence, dans l'une des deux gravières, le même exhuma de la couche de sable que recouvrait une épaisseur de terre végétale de 1<sup>m</sup>50, des squelettes sans bière ; seul, l'un d'eux avait simplement la tête protégée par quatre pierres. M. Trabichet en trouva de plus non loin de là trois autres avec une forge : foyer et outils en fer, et un four à chaux. Il existait donc bien là, alimentée par une source, une villa romaine à laquelle succéda le premier château, le cimetière pouvant dater du ix<sup>e</sup> siècle, car le rite de la tête protégée par des pierres semble marquer la fin de la période d'ensevelissement dans les crêts graveleux, au bord des vieux chemins et à l'écart des églises. Mais cette villa ne devait point porter originairement le nom de Féterne ; car *cisterna*<sup>1</sup>, au début du moyen âge, ne fut qu'un simple lieu dit dû, soit à l'existence d'une citerne antique prouvée par ce qui a été dit plus haut, soit au voisinage de la grotte des Fées. Or, au sud-est du Château-Vieux, dans la direction de Les Vaux, existait en 1730 le mas de Versy : c'est lui probablement qui a conservé le nom du domaine primitif, *Verciacus*, de Vercius,

1. En 1730, cimetière n° 991, église n° 992. La nouvelle (alt. 789<sup>m</sup>.) est plus rapprochée de Curninge. C'est en-dessous du Château-Vieux, dans les rochers qui dominent la Drance, que s'ouvre la grotte de Féterne, célèbre par la légende des chats parlants. Quant aux premiers seigneurs de Féterne, possesseurs du château, leur lignée était éteinte vers la fin du xii<sup>e</sup> s. et leur seigneurie avait passé aux comtes de Savoie (De Foras, *Armorial*, II, 382).

2. Citerne (Martial), cave (Pétronel), donc cavité avec eau. En 1179, *Festerna*, Cibrario é Promis, *Docum.* 80; *Sisterna*, 1310, U. Chevalier, *Inv. des Archiv. des Dauphins du Viennois*; *Fisterna*, 1306, Besson, *Mém.*, Pr. 76.

3. Le n° 1352 de ce mas appartenait à la cure de Féterne ; mais le nom en est oublié des habitants.

et qui dès lors comprenait l'angle formé par le Maravant, la Drance et le nant du village du Creux ou nant Cé.

A ce domaine se rattachait une autre propriété d'origine familiale, comme l'indique le surnom du possesseur : c'est *Cornianicus* ou *Coronianicus* de Cornius ou de Coronius<sup>1</sup>, dont le cimetière médiéval, consistant en tombes à dalles, fut découvert vers 1858 et près de la tour Dessaix, quand on défriqua une teppe. Au v<sup>e</sup> ou au vi<sup>e</sup> siècle, fut fondée *Theodasia*, Thièze<sup>2</sup>.

La hauteur de Champilian était jadis couverte d'un grand bois portant le nom de forêt de Thoiry<sup>3</sup>. Un mas de Chez Divoz, à la limite de Larringe, s'appelait en 1738 Sous Thoiry, n° 2427 et un autre, très fertile, et touchant presque aux maisons de Vinzier, la Fin de Thoiry. Ce nom semble rappeler le souvenir d'un autre grand domaine qui devait, après son partage entre les trois communautés, embrasser le territoire situé entre les cours des nants du Creux et de la Neirève, sans qu'il soit possible, en l'absence de trouvailles, de déterminer exactement l'emplacement de la villa *Tauriacus*, de Taurius.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, un nom de territoire appelle l'attention : c'est celui de Taugnier, dont j'ignore la situation exacte<sup>4</sup>, car le cadastre ancien ne le mentionne pas. On peut en rapprocher la graphie *Taminaco*, d'une charte de 1170 d'Humbert III, comte de Savoie, qu'on peut lire aussi, paraît-il, *Tan(n)iaco* et que M. L. E. Piccard lit *tamiaco*, en raison surtout de ce que la cote *Tamié* a été inscrite postérieurement au dos de la charte<sup>5</sup>. Mais il peut y avoir là une erreur d'attribution, d'autant plus que le couvent de Tamié, en Savoie, n'a jamais été latinisé ainsi<sup>6</sup>. Je croirais assez qu'il faut lire d'une part *Tuey-*

1. E. MURET, o. c. 397, 412. En 1409 est cité le Devens de Curninge, *Inv. d'Aulps*, 1920.

2. En 1375, *Thyaisy*, *Inv. d'Aulps*, 1911 ; cp. Thiais (Seine). *Theodaxium*, — *asium* 829, 1176, Longnon, *Polypnique*, *Introd.*, 213, 224. Thieza était, au xiii<sup>e</sup> s., le nom d'une converse de l'abbaye d'Abondance (*Nécrologe*, c. 394).

3. En 1322, montagne de *Thoerie*, BRUCHET, *Archiv. dép. Inv. E.* 1003 (non pas Thièze) : *nemora de Thuerier*, SHAG, XIII, p. 174 ; en 1730, *Tairy*, corrigé à la fin du volume en *Tuerv*. En 1355 eau de *Leydour* et en 1549 ruisseau de *Leydiaoux* (*Inv. d'Aulps*, 1893, 999) au territoire de Toirier, d'*aquatorium*, peut-être la Neirève.

4. En *Taugnier*, 1595, PICCARD, *Abb. d'Abondance*, Ac. Chabl. XIX, doc. 15, p. 64. L'abbaye y possédait une vigne dont on ne peut guère retenir comme limite précise que celle d'un chemin conduisant à Féternes dessus.

5. PICCARD, o. c. doc. 2, p. 5. 6. n° 2 : ... *que acquisierant in villis et in appendiciis de Larringio quoque Taminaco*. CHARVET, *Recherches sur l'abb. d'A.*, p. 56, traduit ce dernier mot par Charmy et parle (p. 59) d'un clos de *Tamiaco*, près duquel existait un l. dit la Combe (cp. en 1730, *Combaix*) où l'abbé possédait une pose de terre. Guichenon lit *Carm'aco* et traduit par Charmey.

6. En 1271, *Tamieys*, BRUCHET, *Inv. E.*, 110 ; en 1480, forêt de *Thamy* (bibliogr. de la Savoie littéraire, 1917, 243).

rier, de l'autre *Tauriaco* ; *quoque*, dont ce mot est précédé, indiquant en outre une relation étroite avec la villa voisine, Larringe. Il s'agirait donc là encore de la villa de Thoiry.

Si Severinge (Larringe; v. *plus haut*) semble avoir dépendu originairement de Thoiry, on pourrait lui rattacher aussi Veringe, entre le Flon et les bois de la Plantaz, par où passait le vieux chemin de Féterne à la Drance, au pont de Bioge <sup>1</sup>, et ce nom, toujours par un dérivé en *icus*, remonterait à un Verianus, apparenté à Verius. Reste Vougron <sup>2</sup>, entre le Flon de Veringe et le nant de Cé, dont le nom peut s'expliquer par la forme familière en *o(n)* du germ. Vulgrinus.

Ch. MARTEAUX <sup>3</sup>.

1. Peut-être de *betullicus*, adj. dérivé de *betulla*, bouleau.

2. En 1730, *Veugron*.

3. Je ne saurais trop remercier les personnes qui, malgré l'urgence de leurs travaux agricoles, ont répondu à mes questions et m'ont fourni des renseignements utiles à l'histoire de leur pays. Je n'aurais jamais non plus mené ce travail à bonne fin, si M. Letonnellier, archiviste départemental, n'avait mis à ma disposition les mappes cadastrales; je lui en exprime ici ma vive reconnaissance, ainsi qu'à M. Jos. Serand, archiviste adjoint, dont j'ai bien souvent mis à l'épreuve la parfaite obligeance.

---

## Note sur la terminaison septentrionale

de la

# MONTAGNE DE VEYRIER

(Lac d'Annecy)

(Suite et fin <sup>1</sup>)

---

Toutes ces couches plongent, comme les autres, vers le Fier et se retrouvent sur la rive droite. Mais ici, le fond du S1 est bourré d'alluvions glaciaires. « Rochebas » est même un beau talus morainique assez élevé, avec alluvions cimentées (véritable béton semblable à celui des gorges du Fier) qu'on prendrait au premier abord pour un socle rocheux.

L'anticlinal du Mont Baron (v. pl. 1, 2, 3, A11) ou A11 forme sur la rive gauche, où une coupe très nette s'affirme, le petit éperon de « la Louvetière » dont la constitution est la suivante : Une boutonnière de *Rhodanien* encadrée de deux pans zoogènes d'*Urgonien supérieur* avec *Gault* des deux

1. Pour les figures se reporter au fascicule précédent.

côtés, puis le calcaire gréseux *Nummulitique* formant d'un côté le flanc Est du S 1 et de l'autre le flanc Ouest du S 2 ou synclinal du col des Contrebandiers.

L'*Urgonien inférieur* du noyau de la voûte se voit très nettement de la rive opposée, ses bancs apparaissent au-dessous de la route de Dingy et sont baignés par le Fier<sup>1</sup>.

Le *Rhodanien* nous offre ici ses fossiles habituels et très caractéristiques, empâtés dans un calcaire jaune ou bleu assez dur. Nous y avons trouvé plusieurs *Pygaulus* et *Rhynchonelles* peu déterminables spécifiquement, mais son faciès et sa position stratigraphiques sont nets et ne permettent aucune confusion.

D'ailleurs le Musée d'Annecy possède de ce point une bonne série de fossiles qui ont été recueillis pendant que la coupe était fraîche. Nous avons pu déterminer :

*Harpagodes (Pterocera) pelagi* d'Orb ; *Ennallaster (Spatangus) oblongus* Agass. *Diadema* sp., *Pygaulus Desmoulini* Agass, *Echinobrissus Roberti* A. Gras, *Janira Morissi* Pict. et Roux (*grande valve*), *Rhynchonella lata* d'Orb., *Terebratulula sella* Sow., *Pholadomya pedernalis* d'Orb., *Toucasia carinata* Math. (*gros échantillon de 15 °/m de long.*), nombreux bivalves indéterminables, *Orbitolines* (*O. lenticularis* Blum, *O. conoidea* A. Gras).

Le *Gault* est également fossilifère ; c'est un grès sableux vert avec petits grains quartzeux et une grande abondance de grains de glauconie. En grattant légèrement la roche qui affleure tout près de la route, on découvre aisément et sans grandes recherches toute la faunule de ce terrain (nombreux *Parahoplites*, *Natica* sp., *Arca*, etc.)

MM. Ph. Guinier et Le Roux ont étudié ces gisements en détail, il y a quelques années. Leur coupe a été citée et interprétée par M. Ch. Jacob<sup>2</sup>.

La voici, telle que nous l'extrayons du mémoire de cet auteur :

1. Voici les équivalences de ces termes d'*Urgonien* supérieur ou inférieur :

Barrémien sup'	{	Faciès zoogène = <i>Urgonien inférieur</i> . Calcaire à grosse.
		<i>Matheronia</i> et à <i>Agria</i> .
		Couches à <i>orbitoline</i> = <i>Rhodanien</i> de Renevier.
Aptien inf'	{	<i>Urgonien supérieur</i> . Calcaire à
		Faciès zoogène du Bédoulien
		<i>Toucasia carinata</i> et <i>Requienia Lonsdalei</i> .

(MM. REUIL et LE ROUX, *Observations nouvelles sur la chaîne Semnoz-Nivollet*, *Revue Savoisienne* 1906.)

2. Ch. JACOB. *Etudes sur la partie moyenne des terrains crétacés dans les Alpes françaises et les régions voisines*, Grenoble, Allier, édit., p. 217.

Le contact du Gault, incliné vers l'Ouest et de l'Urgonien supérieur n'est pas observable. La série est la suivante de haut en bas, près du hameau du « Creux » :

1. Eboulis.
2. Grès glauconieux, marneux, avec quelques bancs plus compacts, 5<sup>m</sup>.
3. Marnes noires un peu micacées, 2<sup>m</sup>.
4. Marnes grises, glauconieuses, avec bancs gréseux plus compacts se délitant en rognons irréguliers.
5. Grès dur glauconieux avec quelques rognons de pyrite oxydés, et bancs plus calcaires à entroques.
6. Grès glauconieux, friable, avec rognons de pyrite et débris de fossiles phosphatés, à *Parahoplites Milletianus* d'Orb., *Trochus*, *Rostellaria* et *Inoceramus Salomoni* d'Orb., 0<sup>m</sup> 30.
7. Grès glauconieux, friable, non fossilifère, 4<sup>m</sup>, se continuant vraisemblablement, ainsi que le montrent des affleurements discontinus, jusqu'au calcaire Nummulitique qui vient ensuite.

Les nos 2 et 3 seraient les marnes *Aptiennes*.

Les nos 4 et 5 correspondraient au *niveau de Clansayes*.

Le n° 6 = *Zone à H. tardefurcatus*.

Le n° 7 = Suite du *Crétacé moyen*.

Le n° 5 est un grès de grains de quartz à ciment calcaire, quelques grains de glauconie, des fragments d'échinodermes et de bryozoaires.

Nous n'avons recueilli aucun fossile dans les deux masses du calcaire Urgonien qui est ici, comme au Semnoz, dur, blanc et zoogène.

Il faut encore mentionner une intéressante formation découverte par M. Le Roux tout près des gisements fossilifères du Gault du Creux, et constituée par de gros blocs sortant du talus de la route, en contact avec les marnes inférieures de l'albien. Malheureusement, il n'est pas sûr que ce niveau ait été trouvé en place. C'est un grès calcarifère très décalcifié et de couleur gris verdâtre, assez dur, contenant des fossiles conservés avec leur test qui est composé de calcite d'un blanc mat. Il rappelle un des niveaux de la perte du Rhône. On y trouve *Serpula antiquata* Sow., *S. filiformis*, *Terebratula dutempleana* d'Orb., *Rynchonella lala* Sow., de nombreuses *Ostrea canaliculata* d'Orb. et d'autres valves d'*Ostrea* indéterminables.

C'est donc de l'*Aptien supérieur* ou *Gargasien* dont la

place normale est au-dessus de la masse Urgonienne supérieure ou *Bédoulien*<sup>1</sup>.

Sur la rive droite, l'anticlinal A 11 se prolonge de l'autre côté du Fier qui en ce point a formé une cluse, par la petite voûte de « Nantné<sup>2</sup> » très bien vue par Maillard qui a donné un bon dessin de la région<sup>3</sup>.

La route de Nantné, un peu disloquée vers l'Est<sup>4</sup> est composée au centre d'*Urgonien inférieur*, puis du *Rhodanien*, et enfin par dessus, des bancs arqués de l'*Urgonien supérieur*.

On retrouve sur le pan Ouest le *Gault* et le grès *Nummulitique* (v. pl. 1) mais nous ne sommes pas très sûr de leur existence sur le pan Est masqué par l'important placage de moraines supportant les prairies. Il est probable qu'ils y existent, à moins qu'ils n'aient disparus par faille (v. note précédente (4).)

Le *Gault* et le grès *Nummulitique* du flanc Ouest du Col des Contrebandiers ou S 2, se retrouvent aussi le long de la route du Pont Saint-Clair (rive gauche) au lieu dit « Les Granges », où ils ont été découverts par M. Ph. Guinier.

Ce synclinal des Contrebandiers (S 2) correspond dans la bordure Nord de la montagne de Veyrier, à la portion comprise, pour les deux rives du Fier, entre l'anticlinal Beauregard-Lachat ou A 111, et l'anticlinal Louvetière-Nantné ou A 11. Ce synclinal est accidenté d'un petit anticlinal parallèle ou A' que nous appellerons anticlinal accessoire de la Chapelle Saint-Clair, et qui est tout entier compris dans S 2. Du reste, on le voit très nettement de la route naître dans le fond du grand synclinal (rive gauche), grandir peu à peu, pour prendre son plus grand développement près de la Chapelle et de l'autre côté du Fier qui le franchit en cluse (rive droite). Puis, brusquement, les bancs Urgoniens de la petite voûte s'infléchissent vers le Nord pour disparaître sous les sédiments du *Gault* et du grès *Nummulitique* que nous avons pu nettement iden-

1. RENEYER, *Mémoires géologiques sur la perte du Rhône*, p. 28. PICTET et ROUX, *Description des mollusques fossiles des grès verts des environs de Genève*, 4<sup>e</sup> livr., p. 522.

2. La carte d'E.-M. porte Nanoy. Il y a lieu de rectifier ce nom en Nantné = Nant noir d'après les renseignements dus à M. Ch. Marteaux, savant spécialisé dans les études de toponymie.

3. *Note sur la géologie des environs d'Annecy, Bonneville, etc.*, par G. MAILLARD.

4. Il est possible qu'il y ait là une petite faille dont la falaise Urgonienne du pan Est de la Louvetière serait la continuation sur la rive gauche, elle expliquerait d'ailleurs l'absence du *Gault* et du *Nummulitique* sur le pan Est de Nantné.

tifier en ce point. (Inclinaison approximative de ces couches : 35° environ vers le N.)

Au point de vue stratigraphique, ce petit anticlinal accessoire est constitué, pour le tronçon compris dans la rive gauche, par une voûte d'*Urgonien supérieur* avec noyau de calcaire bleu à Orbitolines et fragments de fossiles indéterminables (*Rhodanien*).

Sur la rive droite, et en remontant les prairies qui longent la falaise ciselée par le Fier, on peut reconnaître de bas en haut, l'*Urgonien inf<sup>r</sup>* dans le lit même du torrent, puis les bancs marno-calcaires du *Rhodanien*, 3 à 4<sup>m</sup> d'épaisseur; où nous avons recueilli *Pygaulus Desmoulinsi*, *Terebratula Sella*, et une grande quantité d'Orbitolines, *O. conoidea Math.* surtout, dont la roche est par place farcie<sup>1</sup>, puis enfin l'*Urgonien sup<sup>r</sup>*. En continuant l'ascension au N.-O. de la Chapelle, on entre dans une petite combe avec prairies qui n'est autre que l'emplacement d'une bande de *Gault* enlevé en partie par l'érosion, et que l'on retrouve plus bas en descendant par le petit sentier qui se dirige vers Nantné; c'est toujours le même grès vert, très glauconieux avec nombreux nodules de fer hydraté et fossiles roulés. La partie Nord de la combe est formée par les grès durs, gris-brun du Nummulitique qui, peu démolis par les intempéries pointent à travers les champs en présentant l'érosion en boules caractéristique (*v. pl. 1.*)

La portion de terrain de la rive droite comprise entre l'anticlinal accessoire A' et le grand anticlinal A II (Nantné) est garnie d'alluvions glaciaires, argiles bleues compactes sur une grande épaisseur, surmontées d'argiles rousses sableuses, délayées par les eaux de ruissellement et de sources qui ont produit l'éboulement pendant la mauvaise saison d'une bonne partie de la prairie inclinée qui domine le Fier.

Au point de vue tectonique, l'anticlinal accessoire A' peut s'interpréter comme le résultat local et insignifiant du pincement du synclinal du Col des Contrebandiers (S 2) qui, lui, correspond par conséquent à tout le paquet de terrains compris entre A II et A III. Il est évident, après inspection des lieux, que l'effort de refoulement qui a formé ces plis a subi ici un arrêt du fait d'une résistance dont nous ne pouvons préciser la cause : d'où l'aspect très renversé et même étiré de la muraille Ouest de Beauregard et de Lachat et le gonflement du fond du

1. A signaler ici, et interstratifié dans le Rhodanien, la présence d'un grès vert clair, calcaréo-siliceux, piqueté de grains de glauconie = placage *Sidérolithique*.



synclinal S 2 pour constituer le petit anticlinal accessoire perpendiculaire à la poussée, et parallèle à l'axe du grand pli.

Entre A' et A 111, de chaque côté du torrent, les petites dépressions sont, suivant la règle générale, remplies par le quaternaire (Pleistocène). Le pan Ouest du grand anticlinal démoli A 111, correspond donc pour la rive gauche au mont Beauregard et pour la rive droite à la montagne de Lachat. Ce pan (Beauregard) qui s'infléchit au défilé du pont Saint-Clair pour se voir scié par le Fier ne tarde pas à se relever vers Lachat, suivant le sens de son axe. Il est très renversé vers l'Ouest, ainsi que nous venons de le dire, et formé d'*Urgonien inférieur* avec *Hauterivien* à l'Est, de l'autre côté du pont Saint-Clair (v. pl. 1).

Au niveau de la Chapelle Saint-Clair (rive droite), et dans les éboulis qui dominent la « Voie Romaine », nous avons noté en contrebas de l'*Urgonien inférieur* des pointements de calcaire bleu avec *Toxaster* qui semblent correspondre au *Rhodanien*; c'est pourquoi nous avons représenté ce terrain ainsi que l'*Urgonien supérieur* sur la coupe de la pl. 1. La correspondance serait donc parfaite avec le petit anticlinal A'.

L'*Hauterivien* du pont Saint-Clair est caractéristique et de teinte très foncée.

On a, à partir de l'*Urgonien inf.* et en bancs très renversés vers l'Ouest (carrière à droite de la route d'Alex, au sortir du défilé) :

1. *Urgonien inf.* blanc, zoogène.
2. Calcaire bleu foncé, presque noir, compact, à *Toxaster complanatus* et débris de *Belemnites*, bonne épaisseur.
3. Niveau marneux et schisteux.
4. Alternances de marnes et de calcaires compacts.
5. Moraines avec alluvions cimentées (accumulation due au barrage rocheux, surtout développées de l'autre côté du Fier, au point symétrique.)

Le niveau n° 2 est fossilifère, *Toxaster complanatus* Ag. s'y trouve en abondance. La collection régionale du Musée d'Annecy possède de ce gisement : *Belemnites binervius*, *Belemnites (Duvalia) dilatatus* Blainv., *B. pistilliformis* Blainv., *Janira atava* d'Orb., *Pygope diphyoides* Col.

Ajoutons que le pan Est de l'anticlinal démoli A 111 se raccorde théoriquement avec le fond de synclinal de la Dent de Lanfon et plus au Nord avec la falaise Urgonienne du Parmelan.

Il nous reste à dire quelques mots du Fier dont le cours irrégulier utilise ou franchit les plis de la région.

Après avoir traversé le défilé rocheux du Pont Saint-Clair qu'il a peu à peu limé, et abandonné la plaine alluviale d'Alex, le Fier aborde le prolongement du synclinal des Contrebandiers (*v. pl. 2 et pl. 3, S2*), non sans avoir usé, puis franchi le petit anticlinal accessoire de la Chapelle Saint-Clair. Ici le Fier se dirige suivant une direction S.-W.-N.-E., mais brusquement il se coude vers le Nord pour *utiliser* le synclinal S2 dont nous venons de parler qui présentait la résistance moindre.

A remarquer sur la droite du torrent, en descendant son cours, une petite falaise Urgonienne arrondie. Il est probable que cette falaise n'est pas une faille ni une cassure locale, mais plutôt le résultat de l'affouillement des eaux qui, arrivant sur l'autre flanc du synclinal, se réfléchissent vers la droite pour opérer ce travail d'usure. Donc, le Fier aborde la portion du pli synclinal S2 qu'il utilise, latéralement, en ayant une tendance à se réfléchir vers la droite. C'est alors qu'il oblique résolument vers l'Ouest pour entamer *transversalement* l'obstacle de Nantné (A11) prolongement de l'anticlinal du M<sup>t</sup> Baron. Pourquoi l'a-t-il franchi si aisément, et comment ? Il y avait évidemment là un point bas et le Fier ne pouvait fuser vers le Nord en suivant le synclinal S2 qui, prenant l'allure générale des plis de cette vallée transversale, se relève faiblement de l'autre côté du torrent<sup>1</sup>.

Dès lors, le torrent, utilisant peut-être une cassure préexistante de cette extrémité du pli, l'a peu à peu agrandie au cours des siècles<sup>2</sup>.

Nous sommes donc en présence, dans ce tronçon du cours du Fier, d'une succession remarquable de petites cluses Urgoniennes, d'abord celle de A111, puis celle de A', puis enfin celle de A11, que le Fier a dû travailler lentement pour se faire le passage encaissé et d'une réelle beauté que l'on constate actuellement.

Après le dernier obstacle sérieux de Nantné, le Fier s'écoule transversalement et aisément dans le synclinal du Pré Vernet

1. Ce phénomène est surtout très net au Pont Saint-Clair, où l'axe de l'anticlinal du M<sup>t</sup> Beauregard (A111) s'infléchit pour se relever brusquement par la montagne de Lachat.

2. Sur la façon de procéder du Fier, V. *Histoire géologique de la formation des Gorges du Fier* par Ch. GORCEIX, M. LE ROUX, L. MORET, in *Revue Savoisienne*, 1918.

(S<sub>1</sub>) qui contient les sédiments très disloqués du Flysch Tongrien et les alluvions glaciaires.

L'anticlinal A<sub>1</sub> est également franchi sans peine, car en ce point bas de sa vallée transversale, c'est aux sédiments tout-à-fait superficiels, Flysch schisteux très friable, à végétaux et à lignite, qu'il a eu affaire, ainsi qu'aux moraines, formations des plus meubles.

Après le pont de Naves, le Fier arrive dans la zone molassique où il s'est sculpté un lit sinueux jusqu'à Brogny ; à partir de là, il divague à droite et à gauche sur son ancien delta torrentiel de la plaine des Fins, il entre à nouveau dans la molasse à Cran, pour recommencer son travail intense d'érosion dans l'Urgonien de Lovagny où il s'est constitué les célèbres gorges.

Il faut remarquer, pour la région qui nous occupe, que tous les fonds de synclinaux, remplis de sédiments plus meubles que ne le sont les crêtes urgoniennes, se sont facilement approfondis. On constate par exemple la disparition d'une grande partie du grès Nummulitique roux et sableux, du Flysch schisteux, et surtout du Gault. Il faut voir dans cette disparition le résultat de l'action combinée des érosions glaciaire et aqueuse.

. \* .

En résumé la succession des plis de la partie N. du Veyrier et leur correspondance au-delà du Fier est la suivante ; (*v. pl. 3 interprétant schématiquement la succession des plis entre le défilé de Dingy et le pont de Naves.*)

1° Anticlinal Rampon-Rampignon A<sub>1</sub>. Le noyau tertiaire de la couverture de cet anticlinal Urgonien correspond sur la rive gauche à la carrière Mathelon avec ses deux pans de Flysch Tongrien. Sur la rive droite, c'est au pont de Naves que l'on retrouve le Flysch micacé des Barattes. L'autre pan de la voûte (rive droite) se voit à 700 m plus loin en remontant le Fier.

2° Synclinal du Pré Vernet S<sub>1</sub> avec Nummulitique, se prolongeant par le Creux (rive gauche) et Rochebas (rive droite), comblé en ce point par une puissante moraine.

3° Anticlinal du M<sup>t</sup> Baron A<sub>11</sub>, se prolongeant par la voûte de la Louvetière (rive gauche) et la voûte de Nantné (rive droite).

4° Synclinal du Col des Contrebandiers S<sub>2</sub> se prolongeant

sur les deux rives. Il est accidenté d'un petit anticlinal accessoire A', dû à un pincement du synclinal en ce point et qui reparait sur la rive droite à la Chapelle Saint-Clair.

5° Anticlinal de Beauregard (rive gauche). — M<sup>t</sup> Lachat (rive droite) A 111.

A 111 est le seul pli anticlinal qui, après l'inflexion du pont Saint-Clair, se relève résolument de l'autre côté du Fier.

Les autres plis n'ont qu'une bien faible tendance à se relever et ne lui sont pas comparables comme altitude.

A' et A 11 s'abaissent d'une façon continue, mais sont encore représentés de part et d'autre du torrent par leurs éléments Urgoniens. S<sub>1</sub> et A<sub>1</sub> ne le sont plus que par leurs éléments tertiaires (*v. pl. 3.*)

Néanmoins, l'aspect du terrain prouve que les couches tertiaires de ces plis se relèvent légèrement après leur traversée du Fier<sup>1</sup>.

L. MORET.

1. L'étude de ces plis et leurs rapports avec les affleurements tertiaires de Naves, Villaz, Thorens, seront l'objet d'une note ultérieure.

---

## M<sup>gr</sup> JALABERT

---

Parmi les victimes qui ont péri dans la catastrophe du paquebot *Afrique* (11 janvier 1920) nous relevons avec peine le nom de M<sup>gr</sup> Jalabert (Hyacinthe-Joseph), évêque de Dakar.

Il était né le 12 novembre 1869, à Chambéry, où son père, (le poète J.-B.-C. Jalabert, natif de Montmélian), était fonctionnaire des Douanes. Son père ayant été promu contrôleur à Saint-Julien en Genevois, c'est dans cette ville que le futur prélat passa son enfance, et c'est à Evian qu'il fit ses études. Il se fit remarquer de bonne heure par sa piété, et personne ne fut surpris de le voir entrer dans la Congrégation des missionnaires du Saint-Esprit.

Ordonné prêtre à vingt-trois ans, dit Henri Bordeaux dans l'*Echo de Paris* du 20 janvier, « il avait sollicité le poste le plus difficile, celui que saint Vincent de Paul occupa dans les galères royales : il fut aumônier des bagnes de la Guyane et le demeura six ans ». Envoyé ensuite au Sénégal, il était curé de Saint-Louis en 1900, quand éclata l'épidémie de fièvre

jaune qui emporta l'évêque de Dakar, M<sup>sr</sup> Buléon, à trente-huit ans. « Seul prêtre dans sa paroisse, entouré de centaines d'Européens frappés du mal ou atteints de panique, devenu l'espérance des indigènes, il put relever les courages et organiser les secours. » Le Gouvernement le nomma chevalier de la Légion d'honneur le 4 janvier 1901.

En 1909, le Pape lui confia le périlleux évêché de Dakar avec le titre de vicaire apostolique de la Sénégalie et du Sénégal.

C'est là qu'il conçut sa grande œuvre du *Souvenir africain*. Dakar n'ayant pas de cathédrale, il avait formé le projet d'en construire une à l'aide d'une souscription nationale et de la consacrer « à la mémoire de tous les héros de l'épopée africaine, explorateurs, soldats, marins, administrateurs, morts là-bas au service de la France ».

La souscription, accueillie avec faveur, était en bonne voie et le but allait être atteint, quand l'infatigable missionnaire (et les fonds reçus) ont été engloutis dans la plus déplorable catastrophe.

François MIQUET.

---

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

---

**Etudes philologiques savoisiennes. — Phonétique. — I. Etude de la phonétique en Savoie.** (Notice historique et bibliographique), Chambéry, par M. J. DÉSORMAUX, professeur agrégé au Lycée Berthollet, Lauréat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Continuant ses travaux sur les patois savoyards, M. J. Désormaux vient de publier dans les Mémoires de l'Académie de Savoie (V<sup>e</sup> Série, tome VI) une importante contribution à ses savantes études philologiques, en donnant la *Phonétique* de nos divers parlers.

La Phonétique n'est point ce qu'un vain peuple pense, mais bien une science accessible, quoique profonde et des plus fécondes. Les changements de prononciation des divers sons, les variations que subissent les syllabes du même mot, suivant les régions, sont des phénomènes connus de tous les patoisans ; mais bien rares sont pourtant ceux qui se montrent curieux de connaître les lois et les conditions de ces singulières transformations.

Sans aller jusqu'à l'admiration béate du Bourgeois gentilhomme devant les déclarations stupéfiantes de son maître de philosophie, qui lui expliquait « à fond ces curiosités, » ils conçoivent cependant que les faits constatés par M. Désormaux, recueillis avec tant de sagacité, dans nos divers parlers savoyards sont bien de nature à nous mener à des conclusions vraiment scientifiques, à des lois aussi rigoureuses qu'on peut le désirer en pareille matière. Quand on aura un jour établi la carte phonétique des patois, déter-

miné les *aires* des mêmes assonances, il y aura beaucoup de fait pour une carte linguistique, utilisable par l'ethnographe aussi bien peut-être que par le littérateur et l'historien.

Nous n'entrerons pas dans l'analyse de la savante brochure que nous aimons à signaler aux lecteurs de la *Revue Savoisienne*. Car des études de ce genre échappent totalement, il nous semble, à l'analyse et ces observations de prononciation locale ne peuvent avoir de valeur que par un exposé complet avec exemples à l'appui : les effriter, serait les annihiler.

Après avoir assigné à notre patois sa place dans le groupe qu'il appelle, après beaucoup d'autres, le groupe *franco-provençal*, l'auteur étudie les sons divers de notre idiome local et montre par quelles variations, voyelles et syllabes ont passé pour venir — et c'est là le point de départ de cette suite d'études philologiques — du latin populaire jusqu'au savoyard actuel.

Par cet important travail notre infatigable vice-président a — j'ose dire — donné à notre patois, rang parmi les langues dites classiques et a montré comment il peut être un champ d'exploitation pour les linguistes et fournir des exemples typiques pour l'étude des langues comparées. La *phonétique* du patois savoyard rassemble des faits incontestables et devient pour les amateurs de science philologique une mine précieuse, qui désormais sera mise à profit par les romanistes. Car peu importe l'idiome que l'on étudie : notre patois peut fournir des exemples et des termes de comparaison avec les langues les plus littéraires et, comme elles, étayer des théories et corroborer des lois du langage les mieux établies.

Les 62 pages de cette étude compacte sont un répertoire historique et bibliographique vraiment étonnant. Ouvrages et noms d'auteurs sont cités abondamment. Vraiment l'on est surpris que notre patois ait intéressé tant de savants en France, en Italie, en Allemagne.

Espérons qu'en poursuivant ses travaux, M. Désormaux pourra nous donner un jour la carte attendue — et presque promise, — afin que la phonétique du patois savoyard devienne l'auxiliaire de l'histoire, comme elle doit l'être de l'ethnographie et de bien d'autres sciences du plus haut intérêt.

A. G.

---

**Voix de la guerre**, par Mathilde Désormaux, Etampes, Terrier, 1919.

Nous signalons avec plaisir cette élégante plaquette, qui a été éditée avec beaucoup de goût par notre confrère Léon Terrier, et dont quelques pièces viennent d'obtenir une mention honorable à l'Académie de Savoie.

Les vers de Mlle Désormaux sont écrits sans affectation : le style est naturel et se ressent d'une longue fréquentation des bons auteurs. Les idées sont nettes et témoignent d'une maturité d'esprit plutôt rare chez une jeune fille. Nos lecteurs connaissent déjà *l'Église abandonnée*, qui a paru dans la *Revue Savoisienne*. Ils apprécieront comme nous *Les morts fécondes*, *Aux Soldats de France*, *Le Rêve*, etc. Mlle Désormaux sent ce qu'elle écrit, et communique son émotion aux lecteurs : ce sont bien là les signes qui caractérisent le véritable talent poétique. Tous nos compliments.

F. M.

## TABLE DES MATIÈRES POUR 1919

N.-B. — *Les petits caractères indiquent une communication insérée dans les procès-verbaux des séances.*

### ACADÉMIE FLORIMONTANE.

Liste des membres de l'Académie Florimontane. . . . .	v
Liste des Sociétés savantes qui échangent leurs publications avec la <i>Revue Savoisienne</i> . . . . .	xi
Statuts de l'Académie Florimontane . . . . .	xiii
Séances mensuelles : janvier, 1 ; février, 6 ; mars, 10 ; avril, 41 ; mai, 46 ; juin, 49 ; juillet, 52 ; octobre, 105 ; novembre, 107 ; décembre. . . . .	115 et 119
Notices nécrologiques : M. MANECY, 1 ; M <sup>re</sup> P. LANGLOIS, 7 ; Henri CALLIES, 7 ; Albert FALLETTI, 10 ; M <sup>re</sup> CARLE, 41 ; A. GAILLARD, 108 ; Léandre MIQUET, 110 ; François GARDIER, 115 ; Obsèques : discours de M. BLANC, 117 ; discours de M. MIQUET . . . . .	118
Eloge du Gal BORSON par M. le Gal Bordeaux. Présentation du Gal Bordeaux par M. MIQUET. . . . .	106
Distinctions et félicitations : MM. Capit' CHOLLEY, 1 ; J. SERAND, 6 ; Francis CROLARD, 7 ; Philibert GUINIER, 7 ; C. CROYN, 7 ; M <sup>re</sup> ROULLET, 11 ; LETONNELIER, 11, 46, 108, 118 ; REVIL, 41 ; M <sup>re</sup> la Glé MAILLOT, 41 ; BLANDIN, 41 ; L. RITZ, 41 ; Gal FERRIÉ, 41 ; Gal GOYBET, 41 ; Henry BORDEAUX, 49 ; Marc LE ROUX, M <sup>re</sup> DÉSORMAUX, 52 ; GARDIER, 108 ; M <sup>re</sup> LE ROUX, 108 ; BRUCHET, 118 ; Dr MORET, 118 ; J. SERAND (vœu de la Florimontane. . . . .	109
Dons à la Florimontane. 8, 12, 42, 46, 47, 49, 50, 111, 118, 119, . . . . .	121
Compte-rendu financier de l'exercice 1918. . . . .	1
Projet de budget pour 1919. . . . .	3
Questions relatives au château et au domaine de Montrottier 3, 46, . . . . .	53
Election du président, de membres du Comité et de membres associés . . . . .	4
Election des vérificateurs des comptes. . . . .	5
Election du Bureau pour 1919. . . . .	6
Programme du Concours de Poésie et d'Histoire pour 1919 . . . . .	13
Concours de Poésie et d'Histoire pour 1919. — Lauréats . . . . .	122

Miquet F. Rapport sur le concours de poésie de 1919. . .	124
— Rapport sur le concours d'histoire de 1919. . .	122
Centenaires de Camille Dunant et du Dr Bouvier. 5, 51, . . .	53
Vœux divers émis par la Florimontane. . . . . 5, 8, . . .	109
Anniversaire de la fondation de l'Association Florimontane. . . .	6
Le monument à saint François de Sales . . . . . 12, . . .	47
La Florimontane au château de Montrottier. . . . .	57

#### ARCHÉOLOGIE.

MARTEAUX Ch. Etude sur les villas gallo-romaines du Chablais . . . . . 15, 89, . . .	159
---	-----

#### BIBLIOGRAPHIE.

LETONNELIER G. <i>Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques</i> , par Raoul MON- TANDON . . . . .	103
A. GAVARD. <i>La phonétique en Savoie</i> , par M. J. DÉSORMAUX . . . . . 110, . . .	187
F. M. <i>Voix de la guerre</i> , par Mathilde DÉSORMAUX. 52, . . .	188

#### BIOGRAPHIE.

Miquet F. Le docteur BOUVIER. . . . .	17
— Sur le Gal Vidalon et Joseph Rambaud . . . . . 45, . . .	192
— M. S. Charléty . . . . .	128
— M <sup>re</sup> Jalabert . . . . .	186
— BLANC, BALLEYDIER. Le Centenaire de Camille Dunant . . . . .	56
— BALLEYDIER. Discours au château de Montrottier . . . . .	58
— Bouvier Jean-Louis, botaniste et médecin . . . . .	61
— Henri Bordeaux . . . . .	62
I. NANCHE. Léandre Miquet . . . . .	110

#### GRAVURES.

Le Dr Louis Bouvier (photographie) . . . . .	61
Camille Dunant (photographie). . . . .	54
Coupes géologiques (montagne de Veyrier). . . 73, 75, . . .	77



# HISTOIRE.

LETONNELIER G. Sur un document relatif aux Clarisses d'Annecy.	8
MIQUET F. Sur l'Université d'Avignon . . . . .	10
COCHON J. A propos d'une collection de souvenirs de S. François de Sales . . . . .	12
CROLARD A. A propos d'un portrait de S. François de Sales. . . .	12
LETONNELIER, MARTEAUX. A propos des confins du mandement d'Annecy . . . . .	12
LETONNELIER G. Les limites du Mandement d'Annecy à la fin du xiv <sup>e</sup> siècle. . . . .	23
MIQUET F. Le collège de Saint-Nicolas d'Annecy en Avignon (suite et fin) . . . . .	33
RITZ Louis. Quelques chapitres inédits du Coutumier de Talloires. . . . . 36, 97,	148
LETONNELIER G. Sur la devise de la maison de Savoie. . . . .	45
C <sup>te</sup> REBORD. Sur la correspondance entre M <sup>rs</sup> Biord et Voltaire. . .	45
LETONNELIER G. Sur un albergement par la collégiale N.-D. d'Annecy.	47
BOILLLOT. Sur des Savoyards établis au xvii <sup>e</sup> siècle à Marnoz (Jura).	50
MANECY. Sur des plaidoyers de 1772. . . . .	50
MIQUET. Sur un voyage en Alsace-Lorraine. . . . .	51
— Sur les officiers savoyards en 1860 . . . . .	53
DÉSORMAUX J. Un poète et chroniqueur annécien du xvi <sup>e</sup> siècle . . . . . 79,	129
BOILLLOT. Sur l'émigration des Savoyards en Franche-Comté. . . .	110
C <sup>te</sup> REBORD. Les déluges d'Onion en 1763. . . . .	110
EMPRIN. Emigrants savoyards en Bourgogne aux xvi <sup>e</sup> et xvii <sup>e</sup> siècles.	113

# HISTOIRE NATURELLE.

FLAMARY. Sur un phénomène d'hydrologie au Parmelan. . . . .	50
MORET Léon. Note sur la terminaison septentrionale de la montagne de Veyrier. . . . . 71,	178
— Couches lacustres de l'Eocène au Roc de Chère. . . . .	111

# LITTÉRATURE ET POÉSIE.

PFISTER L. La Savoie et l'Alsace. . . . .	29
DÉSORMAUX J. Les écrivains savoyards et la Serbie. . . . .	41

PHILOLOGIE.

DÉSORMAUX J. Un ancien terme du droit féodal : <i>Drouille</i> , <i>droulé</i> . . . . .	25
MARTEAUX Ch. Sur les dérivés de <i>taba</i> , planche. . . . .	47
MARTEAUX Ch. Sur l'origine du nom de Donvier. . . . .	50
LETONNELIER G. Statistique des géomètres du cadastre de 1730. . .	51
DÉSORMAUX J. Analyse de quelques ouvrages de philologie. . . . .	52
MARTEAUX Ch. Sur le mot <i>Oche</i> . . . . .	64
DÉSORMAUX J. Pardienne = Par Diane. . . . .	68
— Sur des mouvements régionalistes. . . . .	120

---

ERRATA.

- Page ix, Costa de Beauregard ; ajouter : croix des SS. Maurice et Lazare,  
plus croix de guerre.
- xvi, Article 9 : au lieu de 9 membres, mettre 12.
  - 24, note 1 : Au lieu de au bas de la commune de Poisy, lire : au bas  
de la colline.
  - 45, lignes 23 et 26 : le *général* Vidalon, né à Cazaubon (Gers) n'a de  
commun que le nom avec son homonyme le *lieutenant-colonel*  
Vidalon, natif de Montmélian.
  - 64, ligne 18 : Au lieu de *capitaine d'artillerie et chef d'escadron*,  
lisez : *capitaine d'infanterie et chef de bataillon*.
  - 64, lignes 26-27 : Au lieu de : *puis promu officier*, lire : *puis pro-*  
*posé pour officier*.

---

Le Directeur-Gérant : Marc Le Roux.

Annecy, Imprimerie J. ABRV. — 25.745







